

ACADÉMIE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES
INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XVI - 1978. N° 4 (Octobre - Décembre)

Histoire et culture des Daces

Thèmes et styles

Livre et société

La formation des intellectuels balkaniques en Roumanie

EDITURA ACADEMIEI
REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA

www.dacoromanica.ro

Comité de rédaction

M. BERZA — membre correspondant de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie — *rédacteur en chef*; ALEXANDRU DUȚU — *rédacteur en chef adjoint*; EM. CONDURACHI, A. ROSETTI, membres de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie; H. MIHĂESCU, COSTIN MURGESCU, D.M. PIPPIDI, membres correspondants de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie; AL. ELIAN, VALENTIN GEORGESCU, FR. PALL, MIHAI POP, EUGEN STĂNESCU

LA REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an. Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnements) sera adressée à : ILEXIM, Departamentul Export-Import presă, P.O. Box 136—137, télex 11226, 70116 București, str. 13 Decembrie, n° 3, România, ou à ses représentants à l'étranger. Le prix d'un abonnement est de \$ 30 par an.

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à l'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, 71119 Bucarest, sectorul 1, str. I.C. Frimu, 9, téléphone 50 75 25, pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25—30 pages dactylographiées pour les articles et de 5—8 pages pour les comptes rendus.

EDITURA ACADEMIEI REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA
Calea Victoriei, n° 125, téléphone 50 76 80, 71021 București, România

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XVI

1978

OCTOBRE — DÉCEMBRE N° 4

SOMMAIRE

[M. Berza] (1907—1978) 617

Histoire et culture des Daces

ALEXANDRU VULPE, Aspects significatifs dans l'histoire et la culture des Gétos-Daces. 619

MIHAI GRAMATOPOL, Essai sur le motif animalier dans l'art des Thraco-Daces . . . 633

Thèmes et styles

ВАСИЛИЙ ПУЦКО (Калуга), Чин воздвижения Креста в византийской живописи 647

JOBY PATTERSON (La Grande, Oregon), Hesychastic Thought as Revealed in Byzantine, Greek and Romanian Church Frescoes: A Theory of Origin and Diffusion . . . 663

KRISTA ZACH (München), Verpflanzung eines südtiroler Brauchs in die Moldau des Petru Rareș? 671

RĂZVAN THEODORESCU, Portraits brodés et interférences stylistiques en Moldavie dans la première moitié du XVII^e siècle 687

CORINA POPA, Propositions méthodologiques dans l'étude de la peinture murale: la chapelle du monastère de Hurezi 711

Livre et société

ERA VRANOÛSSI (Athènes), Un « discours » byzantin en l'honneur du saint empereur Nicéphore Phokas transmis par la littérature slave 729

DORU MIHĂESCU, Une version roumaine d'Hérodote au XVII^e siècle. (II) 745

Discussion: Les intellectuels

La formation des intellectuels balkaniques en Roumanie. Introduction — *Al. Dușu*; La formation des intellectuels grecs dans les pays roumains au XVII^e siècle et pendant la première moitié du siècle suivant — *Olga Cicanci*; La formation des intellectuels grecs des pays roumains (1750—1830) — *Cornelia Papacostea-Danielopolu*; La formation des intellectuels de l'émigration bulgare en Roumanie au XIX^e siècle — *Flena Siupjur*: La formation des intellectuels albanais en Roumanie. 1821—1912 — *Cătălina Vătășescu* 771

Chronique

MUSTAFA ALI MEHMET. Symposium roumano-turc (Bucarest, 25—28 mai 1978) 799

ANCA IANCU, Echos de l'Institut des Etudes Sud-Est Européennes de Bucarest (juillet 1977 — juin 1978). 801

Comptes rendus

Romanian Historians Interpret Their Past — Les historiens roumains interprètent leur passé, “Southeastern Europe — L’Europe du Sud-Est” (<i>Cornelia Papacostea-Danielopolu</i>); CATHERINE ASDRACHA, La région des Rhodopes aux XIII ^e — XIV ^e siècles. Etudes de géographie historique (<i>Nicolae-Șerban Tanașoca</i>); DAN CERNOVODEANU, Știința și arta heraldică în România (<i>J.-N. Mănescu</i>). 805	
BALKAN-ARCHIV. I (<i>N. Saramandu</i>); MARTIN ČAMAJ, Die albanische Mundart von Falconara Albanese in der Provinz Cosenza (<i>Klaus Steinke</i>); ZAMFIRA MIHAIL, Terminologia portului popular româneșe în perspectivă etnolingvistică comparată sud-est europeană (<i>Jan-Jaroslav Šabršula</i> Prague) 814	
Notices bibliographiques	821
Livres reçus	833
Table des matières, tome XVI (1978)	835



M. BERZA

(1907 — 1978)

Le professeur M. Berza qui a dirigé l'Institut d'études sud-est européennes de Bucarest et sa revue depuis leur fondation vient de disparaître, le 5 octobre 1978.

Né à Tecuci, le 23 août 1907, le professeur Berza avait étudié à l'Université de Jassy et y avait passé son doctorat en 1935. De 1931 à 1938, avec une interruption en 1935—1936, époque où il a suivi les cours de l'Ecole pratique des hautes études de Paris, il fut membre de l'Ecole roumaine de Rome dont il aimait rappeler qu'il avait été quelque temps le bibliothécaire et ensuite le secrétaire. Serait-il vain de chercher déjà dans ses premiers travaux un intérêt pour ce Sud-Est de l'Europe dans l'étude duquel il allait s'illustrer plus tard ? Il est certain que son début en 1928, avec une brève étude qui lui mérita les éloges de son maître I. Minea, sur les rapports entre la chronique de Matthieu des Myres et la compilation historique rédigée sur l'ordre des Cantacuzène du XVIII^e siècle en Valachie, ne fait pas seulement preuve d'une indéniable précocité mais atteste, d'une part, une vive curiosité pour l'histoire des Roumains et pour l'historiographie, d'autre part, dans l'examen de ces matières mêmes qu'il ne cessa jamais d'approfondir, une rigoureuse méthode qui est celle des érudits les plus scrupuleux. L'ouverture aux problèmes d'histoire universelle qui lui venait de son autre maître, G. I. Brătianu, l'a fait se pencher sur le passé d'« une autonomie périphérique byzantine, Amalfi » ; sa thèse, *Amalfi preduciale*, est encore considérée, quarante ans

après sa parution, un ouvrage classique. Une fois achevé cet apprentissage du métier d'historien, M. Berza, appelé à occuper une chaire à l'École supérieure des sciences auxiliaires et, à partir de 1950, à l'Université de Bucarest, s'est porté vers l'investigation d'une époque de magnifique éclosion de la civilisation roumaine — celle du règne d'Etienne le Grand — en même temps qu'il devenait le meilleur interprète et commentateur de l'œuvre de Nicolas Iorga, le grand savant qui fut, à bien des égards, l'initiateur des études sud-est européennes. Une troisième direction de ses préoccupations nous conduirait au siècle des Lumières, âge de profonds changements ayant donné lieu en Europe du Sud-Est au développement des cultures nationales.

Le professeur Berza n'a pas réuni en volume ses nombreuses contributions ; il attendait d'avoir le loisir nécessaire pour revoir ces textes et y ajouter la dernière touche. Ce loisir ne lui a pas été donné, mais lorsque, par des mains pieuses, ce travail aura été fait, on pourra juger non seulement de la multiplicité d'aspects de l'histoire européenne que l'auteur a approchés, mais surtout de sa capacité unique de reconnaître à travers les grandes étapes de l'histoire du Sud-Est les caractères communs et les éléments spécifiques.

A son savoir, à son raisonnement pénétrant, il unissait un don indispensable à tout véritable historien, celui de la chaleur humaine qui fait que, toujours capable de plonger dans l'abstraction, on soit pourtant prompt à saisir le concret. Et encore une aptitude, des plus rares, celle de traduire une réalité complexe dans un langage d'une inimitable finesse. Ceux qui, dans des centres universitaires anciens et prestigieux, ont écouté M. Berza, à l'occasion d'une de ses leçons, communications ou allocutions, denses, bien charpentées, tendues par le merveilleux effort de son intelligence, le savent bien.

De telles qualités lui ont assuré la notoriété et l'estime des milieux scientifiques. Membre correspondant de l'Académie de Roumanie depuis 1963 et membre titulaire de l'Académie des sciences sociales et politiques dès sa fondation en 1970, le professeur Berza avait été élu membre étranger de l'Académie serbe des sciences et arts et encore récemment, membre correspondant de l'Académie portugaise des sciences historiques. Il était depuis le Congrès de Bucarest (1971) vice-président de l'Association internationale des études byzantines et avait été élu en 1970 membre du Bureau du Comité international des sciences historiques. Il a pris une part constamment active à la vie de l'Association internationale des études sud-est européennes, en tant que président du comité national roumain, membre du comité de direction de cette Association et, titre qui lui était cher, président de la Commission internationale d'histoire des idées dans le Sud-Est européen. Nous ne saurions oublier qu'il a organisé le III^e Congrès international des études sud-est européennes à Bucarest, il y a quatre ans.

La personnalité de cet admirable savant dont la vocation de professeur s'est manifestée par la formation de plusieurs générations de chercheurs est encore trop proche pour pouvoir nous rendre suffisamment compte de ses dimensions. Mais cette image ne serait certes pas complète sans évoquer une partie considérable de son activité qui s'est reflétée dans les pages de cette revue, qu'il a dirigée avec tact et fermeté pendant 15 ans. Sa contribution assidue est le témoignage qu'un grand historien, conscient de sa mission envers la société où il vit, a légué à ses collaborateurs.

ASPECTS SIGNIFICATIFS DANS L'HISTOIRE ET LA CULTURE DES GÉTO-DACES

ALEXANDRU VULPE

Les historiens roumains sont unanimes à voir dans l'acte d'unification des groupements politiques gètes et daces, réalisé par Burébista vers le milieu du I^{er} siècle av. n. è., le moment d'apogée de la civilisation géto-dace¹. Certes, cette action a été précédée d'un large processus de maturation de la société géto-dace, accompli au long de plusieurs siècles et au cours duquel se sont manifestés plus d'une fois des phénomènes de centralisation du pouvoir, de permanence de certaines unions tribales dans des aires limitées. Strabon rapporte qu'après la disparition de Burébista — qui a eu lieu en 44 av. n. è. ou peu après cette date — son royaume s'est divisé en quatre. Il est logique d'admettre que ces quatre parties représentaient quatre groupements politiques principaux des Gètes et des Daces, qui existaient depuis un certain temps et dont l'union a donné naissance à l'Etat de Burébista. Il est tout aussi naturel de supposer que ces quatre formations possédaient une longue tradition historique et culturelle, mais celle-ci ne peut être entrevue et reconstituée sur la base des sources écrites que dans un petit nombre de situations.

Le hasard a voulu que les différentes sources littéraires de premier ordre qui relataient en détail tel ou tel moment de l'histoire des Géto-Daces se perdent ou ne nous parviennent que par l'intermédiaire d'abrévés ultérieurs. D'où le grand nombre de questions controversées et de hiatus dans l'histoire de ce peuple, d'où également les efforts particuliers faits par les archéologues pour mettre en lumière des données susceptibles d'en compléter le tableau historique. Lorsque, il y a plus de 50 ans, Vasile Pârvan réalisait son ouvrage bien connu de synthèse historico-archéologique *Getica, une protohistoire de la Dacie*, il ne disposait que

¹ Voici quelques ouvrages parus ces dernières années : H. Daicoviciu, *Dacia de la Burebista la cucerirea romană*, Cluj, 1972 ; I. H. Crişan, *Burebista şi epoca sa*, Bucureşti, ¹1975, ²1977 ; R. Vulpe, *Studia Thracologica*, Bucureşti, 1976, pp. 39—79.

Le terme *Géto-Daces* est utilisé dans l'historiographie roumaine pour désigner toutes les tribus thraces septentrionales peuplant l'espace carpatodanubien. L'identité ethnique et linguistique des Gètes et des Daces est soulignée dans toutes les sources (Strabon, VII, 3, 12—13 ; Justin, XXXII, 3, 16 ; Dion Cassius, LXXVII, 6, 2 ; Appien, *Hist. Rom.*, préface, 4, 15) sans être jamais contestée. Elle est confirmée aussi par l'aspect unitaire de la culture archéologique dans toute cette zone. Bien que les Daces n'apparaissent que dans les sources littéraires latines relatant des événements du I^{er} siècle av. n. è. (César, *De bello gallico* VI, 25 ; Frontin, *Stratagemata*, II, 4, 3, etc.), il est permis de supposer leur ancienneté non seulement pour des raisons archéologiques, mais aussi en s'appuyant sur la relation de Strabon (VII, 3, 12), qui mentionne une division de territoire des Gètes et des Daces ἐκ παλαιῶν (de vieille date).

d'un volume réduit de documents archéologiques, dont la plupart provenaient de recherches non méthodiques ou de découvertes fortuites. Et comme sur le plan de l'analyse des sources littéraires des progrès ne sont guère prévisibles, tout notre espoir d'approfondir les connaissances actuelles sur l'histoire et la culture des Géo-Daces réside dans l'intensification des recherches archéologiques, les seules en mesure d'être dirigées de façon rationnelle. Nous sommes aujourd'hui en possession d'un patrimoine archéologique considérable, beaucoup de sites géto-daces ayant été explorés méthodiquement. On ne saurait omettre non plus les trouvailles épigraphiques et numismatiques, mais ici c'est la chance qui joue le rôle principal.

Les pages qui suivent ont pour but d'évoquer certains aspects significatifs de l'histoire et de la culture des Géo-Daces à l'époque qui a précédé la période de Burébista, interprétés justement à travers le prisme des informations assez abondantes et assez complexes dont nous disposons à l'heure actuelle.



Dans le IV^e livre des *Histoires* d'Hérodote, qui, en majeure partie, traite de la description de la Scythie et de l'expédition de Darius contre les Scythes de l'an 514 av. n. è., les Gètes occupent une place des plus importantes, puisque quatre chapitres successifs leur sont consacrés (IV, 93—96). Voici ce qu'on lit dans le premier : « Avant d'arriver à l'Istros, Darius soumit d'abord les Gètes, qui se croient immortels. Car les Thraces qui occupent Salmydessos et qui habitent la région située au-dessus d'Apollonie et de la ville de Messambria—ceux qu'on appelle Skyrmiades et Nipséens—s'étaient rendus à lui sans combat; mais les Gètes, qui avaient pris le parti de résister inconsidérément, furent réduits aussitôt, bien qu'ils soient les plus vaillants et les plus justes d'entre les Thraces ».

Suit un chapitre sur la croyance des Gètes en l'immortalité, sur le dieu Salmoxis (Zalmoxis) et sur d'autres coutumes. Les deux derniers chapitres complètent, par une série d'informations et surtout d'interprétations grecques, les informations sur la religion des Gètes.

Ce témoignage d'Hérodote est non seulement la première caractérisation connue des Gètes, mais aussi la plus concise et la plus substantielle de toute l'historiographie antique.

Comment ces Gètes, qui ont osé affronter la puissante armée de Darius, étaient-ils organisés? On se les figure tout naturellement comme une vaste union tribale, assez bien organisée pour avoir pu se permettre de s'opposer à une armée comptant des effectifs extraordinaires pour l'époque (Hérodote parle de 700 000 soldats perses, ce qui est certainement exagéré, mais même la dixième partie de ce chiffre serait immense). Du reste, en ce qui concerne la force politique des Gètes, on peut s'en faire une idée plus précise d'après les manifestations de ce peuple au cours des deux siècles qui ont suivi l'invasion perse.

Un fait qui a eu des répercussions sur le développement de la société gète fut la fondation dans la Thrace méridionale, entre 480 et 470 av. n. è., du royaume des Odryses, par Térés I^{er}, royaume qui a très

probablement eu pour modèle la satrapie perse instituée dans cette région lors des guerres médiques.

Ainsi qu'il ressort d'une relation de Thucydide (II, 96, 1 et II, 97, 3), les Gètes étaient subordonnés au roi odryse Sitalkès, quiles entraîna dans la campagne de Macédoine de 429 av. n. è. Selon les dires du même auteur, la plus grande partie de la cavalerie (il s'agit de la grande armée de Sitalkès, formée de 150 000 hommes, dont un tiers était de cavalerie) était assurée par les Odryses et, à côté d'eux, par les Gètes (Thucydide, II, 98, 4)². Selon certaines données, l'Etat odryse s'étendait jusqu'aux Bouches du Danube, comprenant par conséquent tous les Gètes de la Dobroudja et sud-danubiens.

Du point de vue archéologique, toute la zone du Bas-Danube, entre les collines sous-carpatiques méridionales et le versant septentrional du Mont Balkan, présente un aspect unitaire. A l'exception de la région de Vratza (nord-ouest de la Bulgarie), toute cette aire était habitée par les Gètes³. De même, la steppe qui s'étend au nord des Bouches du Danube — le « désert gète », suivant l'expression de Strabon — était occupée par les Gètes, qui arrivaient jusqu'au fleuve Tyras (le Dniestr), étant connus sous le nom de Tyragètes⁴. La documentation archéologique consiste surtout en nécropoles d'incinération, dont plusieurs tumulaires, comprenant des pratiques funéraires et des formes céramiques fort semblables dans toute la région délimitée ci-dessus. Les plus anciennes tombes de cette série de nécropoles datent du VII^e siècle av. n. è., les plus récentes de la première moitié du III^e siècle⁵. En général, toute cette culture archéologique des Gètes est liée comme genèse, de par sa céramique et le rite des sépultures, à la culture de Basarabi, datant du Hallstatt moyen (environ VIII^e — VII^e siècles av. n. è.)⁶. Mais attachons-nous quelque peu sur le tableau de tout cet espace carpato-danubien à l'époque des épisodes racontés par Hérodote et Thucydide, tel qu'il peut être cerné dans le stade actuel des recherches.

On constate à partir de la seconde moitié du VII^e siècle, dans la plus grande partie de l'espace carpato-danubien, une série de perturbations dans la configuration des tribus par rapport à l'époque précédente, celle du Hallstatt moyen. Ainsi, la Plaine du Danube, intensément habitée jusque là, devient tout à coup pauvre en découvertes archéologiques (le terme de *έρημος* = désert, dont se sert Hérodote, V, 9, est suggestif); en revanche, dans les zones boisées des collines sous-carpatiques, très faiblement peuplées auparavant, apparaissent de nom-

² Voir aussi la participation d'un détachement gète à l'expédition des Odryses dans le Chersonèse contre les Athéniens (Polyainos, *Strat.*, VII, 38).

³ A. Vulpe, *Archäologische Forschungen und historische Betrachtungen über das 7. bis 5. Jh. im Donau-Karpatenraum*, dans « *Memoria Antiquitatis* » 2, 1970, pp. 167—182 (abrégé plus loin *Arch. Forschungen*).

⁴ Voir particulièrement A. I. Melnikova, dans le volume *Drevnie frakticii v severnom pričernom'è*, Moscou, 1969, pp. 61—80.

⁵ Cf. notre article, *Zur Chronologie der Ferigile-Gruppe*, dans « *Dacia* », XXI, 1977, pp. 81—111, où nous avons reconsidéré la chronologie des groupes hallstattiens de l'espace carpato-danubien en nous appuyant sur la révision de la périodisation du cimetière de Ferigile.

⁶ *Ibidem*, p. 92; cf. aussi A. Vulpe, *Zur mittleren Hallstattzeit in Rumänien (die Basarabi-Kultur)*, dans « *Dacia* » N.S., IX, 1965, pp. 105—132.

breuses nécropoles d'incinération, attestant que le centre de gravité s'est déplacé ici. La Transylvanie centrale est maintenant habitée par un groupe culturel (le groupe de Ciunbrud) connu presque exclusivement par ses nécropoles typiques aux tombes d'inhumation, rite qui diffère de celui des tribus des zones environnantes. De récentes recherches semblent indiquer l'existence d'un processus similaire dans la partie centrale de la Moldavie. Malheureusement, il n'existe presque aucune donnée sur les coutumes funéraires dans ces zones aux temps antérieurs qui permette de voir plus clairement dans quelle mesure il s'agit à cet égard de modifications substantielles, à implications ethniques. Dans le stade actuel des recherches, la plupart des spécialistes sont d'accord pour voir dans le groupe de Ciunbrud une peuplade venue de l'est, sans que l'on puisse préciser d'où⁷. Ainsi qu'il résulte de sources du V^e siècle (Hérodote, IV, 48 et 104), ici, sur le Mureș supérieur, habitaient les Agathyrse, population qui, malgré certaines particularités, « se rapproche quant aux autres coutumes des Thraces ». Dans la Plaine de la Tissa également, l'apparition, vers le milieu du VI^e siècle, d'un groupe de nécropoles birituelles (le groupe de Szentes-Vekerzug) a été mise en liaison avec l'établissement des Sigynes⁸, peuplade qui d'après la description d'Hérodote semble avoir eu des traits iraniens (V, 9 : « ils ont des vêtements ressemblant à ceux des Mèdes (. . .) et soutiennent qu'ils sont des colons mèdes »). D'autre part, le manque d'établissements à habitat intense et la multiplication des établissements fortifiés « de refuge » — connus particulièrement dans le centre et le nord de la Moldavie, mais aussi dans les zones boisées de Teleorman et d'Olténie (récemment, de tels établissements fortifiés ont été identifiés aussi dans la Dobroudja)⁹ — suggèrent une dispersion de l'habitat correspondant à la prépondérance de l'élevage sur l'agriculture, dans le sens d'un avoir plus mobile et plus facile à défendre.

Cette image, qui est presque en entier le fruit des recherches archéologiques de ces derniers vingt ans, trouve son explication dans les événements qui se sont déroulés dans les steppes nord-pontiques, mais

⁷ Sur le groupe Ciunbrud, dénommé « groupe scythique » par les premiers deux auteurs cités ci-dessous, voir : Ș. Ferenczi, dans « Acta Musei Napocensis », 2, 1965, p. 77 sqq. ; 3, 1966, p. 49 sqq. ; 4, 1967, p. 19 sqq. ; 6, 1969, p. 47 sqq. ; 8, 1971, p. 11 sqq. (les cinq parties forment un seul article ; les questions chronologique et historique sont discutées spécialement dans la cinquième partie) ; V. Vasiliev, *Grupul scitic din Transilvania*, dans « File de istorie » (Bistrița), 4, 1976, pp. 87—106 ; A. Vulpe, *Arch. Forschungen*, p. 152 sqq. ; M. Dušek, *Die Thraker im Karpatenbecken*, dans « Slovenska Arheologija » XXII, 1974, 2, pp. 361—434 ; I. H. Crișan, *Transilvania la sfârșitul Hallstattului*, dans *In memoriam Constantini Daicoviciu*, Cluj, 1974, pp. 99—110. Toujours utile en ce qui concerne les questions d'interprétation ethnique : A. I. Meliukova, dans « Sovetskaja Arheologija », 22, 1955, p. 246.

⁸ T. Sulimirski, *Die Skythen in Mittel- und Westeuropa*, dans *Bericht über den V. internationalen Kongress für Vor- und Frühgeschichte, Hamburg 1958*, Berlin, 1961, pp. 793—799 ; J. Harmatta, *Kimmerek és szkiták*, dans « Antik Tanulmányok », 13, 1966, pp. 107—116 ; M. Párducz, *Probleme der Skythenzeit im Karpatenbecken*, « Acta Archaeologica — Budapest », 25, 1973, p. 52 sqq.

⁹ Sur les établissements fortifiés : A. C. Florescu, *Certaines considérations sur les cités thraco-gètes (hallstattiennes) du premier millénaire av. n. é. sur le territoire de la Moldavie*, dans « Cercetări istorice », 2, 1971, pp. 103—118 (roumain avec un résumé français) ; A. Vulpe, *Arch. Forschungen*, pp. 144—149 (pour la Valachie) ; G. Simion, *Les Gètes de la Dobroudja septentrionale*, dans « Thraco-Dacica », București, 1976, p. 157.

qui ont affecté profondément notre pays. Il s'agit de l'avance vers l'ouest dès le VIII^e siècle, des tribus iraniennes des Scythes qui, à un moment donné du VII^e siècle, en tout cas avant l'établissement des Grecs sur la côte septentrionale de la mer Noire, ont occupé les steppes nord-pontiques et ont soumis d'autres populations autochtones de la zone de sylvo-steppe. D'après la tradition des Grecs du Pont, l'établissement des Scythes s'est produit à la suite de l'écrasement des Cimmériens, les anciens maîtres de ces lieux. Il se pourrait que les Agathyrse et les Sigynnes aient représenté des populations disloquées à l'occasion de ces événements. Où s'est arrêtée vers l'ouest l'expansion scythe ? C'est une question qui n'a pas encore été élucidée. Ce qui est certain, c'est que les Agathyrse, quelle qu'ait été leur origine — iranienne, peuplade du groupe des Scythes, peuplade non scythe ou population thrace autochtone — ont constitué un obstacle dans la voie de l'expansion des Scythes au nord de la mer Noire. Dans le même sens, il convient de souligner qu'aucune découverte archéologique datant du VII^e au V^e siècle av.n.è. n'est à même de prouver de manière indiscutable la présence des Scythes comme tels, à une époque aussi lointaine, dans l'espace carpatodanubien¹⁰.

Un autre fait digne d'être souligné, c'est que durant toute cette période ce sont les Agathyrse qui ont constitué la force politique la plus considérable dans la zone nord-thrace. Ils se sont révélés hostiles aux Scythes pendant la guerre entre ceux-ci et les Perses ; puis, dans la première moitié du V^e siècle, le roi agathyrse Spargapéithès a triomphé par la ruse du roi scythe Ariapéithès. Certes, ces quelques miettes d'informations ne sauraient permettre une reconstitution véridique des événements, toutefois on est en droit de supposer que les Agathyrse ont représenté, sous forme d'une grande union tribale, la force politique qui a résisté à l'expansion des Scythes dans l'espace carpatodanubien.

Ce bref exposé historico-archéologique révèle un monde dans lequel l'élément thrace septentrional, ou plus précisément géto-dace, était prédominant. Le cours inférieur du Danube traversait par le milieu le pays des Gètes. Il est permis de considérer que l'intention des différentes puissances sud-balkaniques — Odryse, Macédoniens, et peut-être déjà les Perses eux-mêmes — d'établir sur ce fleuve la frontière septentrionale de leur domination était en contradiction flagrante avec les intérêts des Gètes. Cette manière de voir les choses explique mieux la série de conflits entre Macédoniens et Gètes, déclenchée sans doute lors de l'expédition de Philippe II dans la Dobroudja. D'autre part, les modalités de la

¹⁰ Il faut souligner le fait que les objets de caractère scythe (comme certains chaudrons, miroirs, appliques pour gorytof, épées du type akinakès, etc.) la majorité trouvés isolément dans l'espace carpatodanubien, ne suffisent pas pour témoigner de la présence effective des tribus scythiques sur ces lieux. Pour en démontrer cette présence, la découverte et l'exploration systématique d'un complexe archéologique, voire d'une nécropole ou d'une agglomération typiquement scythe, serait nécessaire. Jusqu'à présent ce n'est que le cimetière de Chiscani-Brăila (N. Harțușche et Fl. Atanasiu, *Brătilița*, Brăila, 1968, p. 52, pl. 67—73) qui peut entrer dans cette question. Toutefois cette nécropole date du IV^e siècle, c'est-à-dire du temps de l'épisode Athéas (voir plus loin). D'autre part les recherches anthropologiques sur quelques squelettes provenant de Ciumbud ont mis à jour des traits communs plutôt avec la population de la Transylvanie de la fin de l'âge du bronze (cultures d'Otomani ou de Noua).

riposte des Gètes à ces actions suggère une tendance à l'unité de la puissance gète de part et d'autre du Danube.

Ainsi, autour de l'an 340, une force politique des « Histriens » — dans laquelle on peut voir une union des Gètes danubiens — s'oppose aux efforts du roi scythe Athéas (ou Ataia) d'établir son hégémonie dans la Dobroudja¹¹; événement dont profite le roi de Macédoine Philippe II qui, appelé à l'aide par celui-ci, entre bientôt en conflit avec lui, le bat et consolide la « frontière » — si l'on peut dire — danubienne du royaume odryse qu'il avait annexé entre-temps (en 341). Il est à supposer que les Gètes de la Dobroudja se trouverent ainsi engagés dans les mêmes rapports avec les Macédoniens que les Odryses jusque là.

De toute façon, la domination macédonienne ne s'est pas étendue sur les Gètes de la rive gauche du Danube. Lorsque, en 355, au cours d'une campagne contre les Triballes établis dans le nord et le nord-ouest de la Bulgarie, le fils de Philippe II, Alexandre le Grand, franchit le Danube, met en fuite une puissante armée gète et incendie la cité de ceux-ci¹², il ne revendique pas le territoire d'au-delà du Danube, toute son action revêtant plutôt le caractère d'une simple démonstration. L'objet de l'expédition d'Alexandre a été, incontestablement, la liquidation des Triballes et, par là, la consolidation de la frontière danubienne avant sa grande expédition en Asie.

Sans doute les Gètes, qui avaient concentré une grande armée sur la rive gauche du Danube, s'apprêtaient-ils à venir en aide aux Triballes, avec lesquels ils entretenaient probablement des relations de bon voisinage, et c'est pour cette raison qu'Alexandre les a attaqués.

Alexandre a passé le fleuve en une seule nuit avec 1 500 cavaliers et environ 4 000 soldats d'infanterie. L'armée gète avait un effectif d'environ 14 000 hommes, dont 4 000 cavaliers. La bataille, qui a eu lieu à l'aube, s'est terminée rapidement par la défaite et la fuite des Gètes qui, déjà épouvantés par « l'épaisseur impénétrable de la phalange » (Arrien, I, 5), n'ont pu résister à l'attaque organisée de la cavalerie.

La relation d'Arrien est assez claire et détaillée pour se passer de tout commentaire. Ce qui est important à retenir pour notre propos, c'est que les Gètes, qui ont été en mesure de mettre sur pied une armée de 14 000 hommes, devaient constituer une union politique fort étendue, très probablement capable d'intervenir, selon les circonstances, dans différentes zones de la Plaine du Danube. Mentionnons que, suivant des calculs démographiques estimatifs effectués à partir des données offer-

¹¹ À cette façon de voir les choses, généralement admise dans l'historiographie roumaine (par exemple, D. M. Pippidi, *Contribuții la istoria veche a României*, București, 1967, pp. 151—152), s'oppose l'hypothèse de Vl. Iliescu, selon laquelle les Scythes étaient depuis longtemps, au moins depuis le commencement du IV^e siècle, établis en Dobroudja (*Cu privire la data așezării sciților în Dobrogea*, dans « Cercetări Istorice » 3, 1972, pp. 59—64) et les *Iliriani-Histranorum rex* mentionnés par Justin (IX, 2, 1) auraient été les Triballes (idem, *Die außenpolitische Krise des hellenischen Poles Klein-Skythiens im 4. Jh. v. u. Z.*, dans « Hellenische Poles », II, Berlin, 1973, pp. 664—681).

¹² On a supposé que les vestiges de la cité incendiée par Alexandre soient celles de la station gète de Zimnicea, dép. de Teleorman (A. D. Alexandrescu, *Agglomération et nécropole géliques à Zimnicea*, dans « Thracia », III, 1974, pp. 56—63). Cet établissement se trouve pourtant au bord même du Danube et non à une parassangue (5,5 km) du fleuve, comme mentionné dans la source (Arrien, I, 5).

tes par les nécropoles du temps, une communauté gète pouvait mettre sur pied de guerre, en moyenne, de 100 à 150 combattants. Donc une centaine de telles unités ont dû prendre part à l'engagement contre Alexandre. Ajoutons que le rapport de 1 : 3 entre l'infanterie et la cavalerie gètes correspond aux observations faites dans certaines nécropoles (Feri-gile)¹³.

C'est une armée gète du même ordre qui a sans doute tenu tête au général d'Alexandre, Zopyrion. Autant la date (334/331, 331/330 ou 326/325 av. n. è.) que l'objet de cette expédition sont controversés, les données étant des plus lacunaires (Curtius Rufus, X, 1, 44 parle d'une action contre les Gètes; Trogus, XII, 2, 16, d'une campagne contre les Scythes)¹⁴. Zopyrion a dû de toute façon se heurter aux Gètes¹⁵, puisqu'il a été obligé de traverser leur territoire, probablement par le couloir compris entre le Danube et le Dniestr, connu sous le nom de « désert gète ». La campagne prit fin par un échec total, Zopyrion y ayant péri avec toute son armée de près de 30 000 hommes.

L'apogée de la puissance politique des Gètes danubiens fut atteinte sous le « roi » Dromichaites, qui a probablement accédé au trône dans les dernières années du IV^e siècle av. n. è. et est connu par ses victoires retentissantes sur Lysimaque, ancien lieutenant d'Alexandre et roi de Thrace. On ne connaît pas la cause de ces nouveaux conflits entre Macédoniens et Gètes. Il est plausible que c'est le même conflit d'intérêts entre Macédoniens, désireux d'établir au Danube la frontière nord de la « stratégie » thrace¹⁶, et la population gète des deux rives du fleuve, qui aspirait à constituer une seule force unie et indépendante. Une autre cause du conflit doit avoir été la rivalité entre Macédoniens et Gètes pour la domination ou le protectorat des cités grecques du Pont occidental. Les soulèvements des Thraces et des Grecs contre Lysimaque en 313 av. n. è. et les difficultés permanentes que celui-ci a éprouvées dans l'administration de la Thrace ont dû favoriser, eux aussi, les tendances centrifuges de la population gète. C'est dans ce sens qu'il faut interpréter l'aide accordée par les tribus locales aux villes grecques qui s'étaient soulevées contre Lysimaque. Malheureusement, tout ce conflit entre Macédoniens et Gètes, qui a duré pendant presque toute la pre-

¹³ D'autres estimations démographiques ont été faites à partir de la capacité de logement des établissements fortifiés, dont la surface varie extrêmement d'une cité à l'autre (par exemple les deux stations adjacentes de Stințești ont une surface de 45 ha, celle de Cotnari, 4,5 ha et celle de Brăhășești seulement 2,5 ha). A. C. Florescu suppose que la cité de Stințești aurait pu abriter environ 25 000 habitants, celle de Cotnari 3 000 et celle de Brăhășești 1 500 — 2 000 habitants avec tout leur avoir. On remarque que les résultats obtenus par cette méthode diffèrent substantiellement des ceux acquis par l'étude des nécropoles. Il est évident que les deux voies d'estimation peuvent impliquer des erreurs de calcul majeures; aussi est-il difficile, dans l'état actuel des recherches, de faire une option en faveur d'une ou de l'autre. Il faudra toutefois tenir compte du fait qu'à Stințești on a supposé l'existence de 80—100 huttes y témoignant la présence stable d'environ 1 000 habitants. À Cotnari le nombre des huttes ne dépasse pas 15—20 (Informations de A. C. Florescu).

¹⁴ Cf. récemment Vi. Iliescu, *Campania strategului Zopyrion la Dunărea de Jos*, dans « Pontica », 4, 1971, pp. 57—74, avec une riche bibliographie sur cette question.

¹⁵ A. Suceveanu, *O ipoteză despre Zopyrion*, dans « Studii și cercetări de istorie veche » 17, 1966, 4, pp. 635—644, suppose deux campagnes de Zopyrion, dont la première, en 331, contre les Scythes et la seconde contre les Gètes.

¹⁶ D. M. Pîlpîdi, *Din istoria Dobrogei*, I. București, 1965, pp. 215—216.

mière décennie du III^e siècle, ne nous est connu que par les détails anecdotiques concernant la captivité chez les Gètes du fils de Lysimaque, Agathoclès, et de Lysimaque lui-même, connus surtout par la relation de Diodore de Sicile (XXI, 12, 2 sqq.).

Si l'on confronte les différentes sources antiques qui se réfèrent à cette guerre, il en ressort que les Macédoniens se sont heurtés à de grandes difficultés au cours de la campagne, qui s'est pourtant achevée par un compromis. Le principal atout de Dromichaites consistait justement dans le fait qu'il pouvait lancer des attaques à partir des deux rives du Danube, le centre de son pouvoir — l'hypothétique place forte de Hélis (un nom probablement corrompu) — se trouvant quelque part non loin de la rive gauche du fleuve. Selon certains chercheurs, le roi gète aurait dominé tout le territoire allant jusqu'au fleuve Tyras, ce qui explique que l'armée de Lysimaque ait été torturée par la faim et la soif dans le « désert des Gètes ». Il se pourrait que Lysimaque soit tombé dans un véritable guet-apens et qu'il ait été fait prisonnier par le roi gète. Pour obtenir sa mise en liberté, les Macédoniens ont dû certainement reconnaître certains droits aux Gètes et leur restituer certains territoires. Selon Pausanias (I, 9, 7), cette paix a été scellée par le mariage de Dromichaites et de la fille de Lysimaque.

Ces quelques informations sur l'histoire des Géo-Daces du VI^e au IV^e siècle av. n. è. reflètent en même temps le progrès accompli dans le développement de la société nord-thrace durant toute cette période. En effet, si les données archéologiques sur le premier âge du fer attestent l'existence dès le début du I^{er} millénaire av. n. è. d'une tendance marquée de stratification dans la catégorie des guerriers, on peut à partir du V^e siècle av. n. è. parler d'une aristocratie militaire dans toute l'acception du terme. Les tombes princières, comme celles d'Agighiol (dép. de Tulcea), Peretu (Teleorman), Borovo (près Ruse), Vratza (le pays des Triballes), toutes renfermant des pièces en argent — casques, plats, appliques, etc.¹⁷ — pouvaient indiquer l'existence de formations politiques. Il en est de même pour les établissements fortifiés de refuge découverts en Moldavie, en Teleorman, en Olténie et, récemment, dans la Dobroudja¹⁸. L'existence de formations politiques pourrait, d'après les mêmes critères, être relevée dès le IV^e siècle av. n. è. dans les zones susmentionnées, sans parler de celles encore non identifiées jusqu'à présent.

Les trois moments mentionnés plus haut montrent que des unions tribales tendant à devenir permanentes et à obéir à un pouvoir central ont existé chez les Gètes du VI^e au IV^e siècle av. n. è. Elles avaient assurément pour base une tradition plus ancienne, que nous ne pouvons que soupçonner. De telles formations politiques ne peuvent plus être envisagées uniquement à travers les catégories de l'organisation tribale; elles constituent une étape évoluée dans le processus qui mènera à l'action unificatrice de Burébista.

¹⁷ D. Berciu, *Contribution à l'étude de l'art thraco-gète*, București, 1974; P. Alexandrescu, *Un art thraco-gète?*, dans « Dacia », XVIII, 1974, pp. 273–282.

¹⁸ Voir plus haut note 9.

Les Agathyrse de Transylvanie et peut-être du centre de la Moldavie, riches en parures d'or, sont, eux aussi, présentés par Hérodote comme une force politique unitaire. D'autre part les cimetières attribués aux Agathyrse (le groupe de Ciumbrud)¹⁹ offrent une image primitive et relativement peu différenciée, en contraste total avec tout ce dont les textes nous informent. Cette constatation a son importance, car elle prouve que les informations fournies par l'analyse de la structure des nécropoles ne représentent pas toujours une source fidèle dans l'étude de la société du temps.

Les recherches récentes faites dans la zone centrale et septentrionale de la Moldavie montrent qu'ici non plus la situation socio-politique n'était guère différente dans les grandes lignes. Les grandes forteresses de terre, comme celles de Stînceşti et de Cotnari, représentaient des centres de tribus ou d'unions tribales. Des trésors tels que ceux de Cucuteni—Băiceni (dép. de Iași)²⁰ ou de Stînceşti²¹ (découvert à l'intérieur de la forteresse), doivent être considérés, pareillement à ceux de Moldavie ou de la Dobroudja, comme la propriété de chefs d'un rang équivalent. D'où l'on peut conclure qu'entre le VI^e et le IV^e siècle av. n. è. la société gète se trouvait, dans sa totalité, à un niveau à peu près égal de développement, même si une certaine avance sous le rapport de la culture matérielle peut être constatée chez les groupes du Bas-Danube ou de la Dobroudja.

Pour revenir aux quatre groupements politiques que nous mentionnions au début de notre étude comme éléments constituants possibles de l'Etat de Burébista, nous devons nous demander quels ont été leurs antécédents et comment ils se rattachent à l'époque qui vient d'être décrite. Le fil de l'histoire politique et de l'évolution culturelle des Gètes du Bas-Danube aux VI^e et V^e siècles se continue sûrement jusqu'aux II^e et I^{er} siècles av. n. è., tout en se reliant au groupement de la Plaine du Danube, dont Burébista lui-même est issu²². Les trouvailles archéologiques et numismatiques attestent qu'au cours de ces deux derniers siècles ici, en Munténie, s'est développée l'une des formations politiques et culturelles les plus florissantes de toute la Dacie²³.

Un deuxième groupement peut être identifié le long du cours inférieur et moyen du Mureş, qui comprend entre autres les citadelles et les célèbres sanctuaires des Monts d'Orăştie. Il est hors de doute que la civilisation de cette région était dès le II^e siècle av. n. è. celle des Daces. Si leur tradition remonte jusqu'aux Agathyrse d'Hérodote, c'est un problème qui n'a pu encore être élucidé²⁴. Les perturbations provo-

¹⁹ Voir plus haut note 7.

²⁰ M. Petrescu-Dîmboviţa et M. Dinu, *Le trésor de Băiceni (dép. de Jassy)*, dans « Dacia », XIX, 1975, pp. 105—124.

²¹ Inédit, au musée de Iași.

²² Pour l'origine gète de Burébista voir récemment R. Vulpe, *Studia Thracologica*, Bucureşti, 1976, pp. 39—61.

²³ C. Preda, *Monedele geto-dacilor*, Bucureşti, 1973, p. 425 sqq; M. Chiţescu, *Les débuts de la formation étatique de Burébista d'après les données numismatiques*, dans « Dacia », XIX, 1975, pp. 249—254.

²⁴ L'hypothèse presque oubliée de Niebuhr (*Untersuchungen über die Geschichte der Skythen, Geten und Sarmaten*, dans *Kleine historische und philologische Schriften*, I, Bonn, 1828), selon laquelle les Daces n'étaient que les descendants des Agathyrse, a été réexaminée par R. Vulpe, dans « Magazin istoric », X, 1976, 7, p. 35 et dans « Thraco-Dacia », 1976, p. 17—18.

quées par la pénétration, dès la fin du IV^e siècle av. n. è., des tribus celtes dans la Transylvanie centrale et du nord-ouest, ont produit, pour sûr, des modifications territoriales et une restructuration de la société dans le monde autochtone²⁵. On place de grands espoirs, pour l'élucidation de ce problème, dans l'intensification des recherches archéologiques.

Un autre groupement politique géto-dace aux II^e—I^{er} siècles av. n. è. doit avoir été celui attesté archéologiquement dans le bassin occidental du Siret et dans les dépressions intracarpatiques de la Transylvanie orientale²⁶. Il est plausible de voir dans ce dernier groupement les héritiers directs de la civilisation des établissements fortifiés du nord de la Moldavie, de Stințești et de Cotnari, ainsi que du propriétaire du splendide trésor de Băiceni—Iași. Ici aussi, une importante restructuration a eu lieu à la suite de l'établissement, vers la fin du III^e siècle, de la peuplade germanique des Bastarnes dans les zones nord et est de la Moldavie²⁷.

Où a pu se trouver le quatrième des groupements politiques dont fait état Strabon? Personnellement, nous inclinons à croire qu'en Olténie et dans le Banat, zone où les recherches archéologiques méthodiques pour l'époque en cause sont encore très en retard.

C'est un fait significatif que Burébista ait agi dans l'intérêt de tous ces groupes, considérés comme formant un tout unitaire. Quoique Gète d'origine, il a commencé son activité extérieure en annihilant les Celtes du nord et de l'ouest de la Transylvanie, puis il a soumis les Bastarnes et finalement il a rétabli l'union avec les Gètes sud-danubiens, établissant sa frontière sur la chaîne septentrionale du Mont Balkan. Il y a donc eu unification politique de tout l'espace carpatodanubien, qui a manifesté dès le II^e siècle av. n. è. une culture unitaire, si unitaire que l'on a peine à discerner des variantes régionales dans l'abondant matériel archéologique provenant des sites du II^e et du I^{er} siècles. L'«empire» de Burébista correspond au berceau proprement dit du peuple géto-dace, tel qu'il ressort des sources littéraires antiques pour différents moments de son histoire et tel qu'il est confirmé pleinement par les résultats des fouilles²⁸.



Arrêtons-nous, pour finir, sur certains aspects en rapport avec l'originalité de la civilisation géto-dace, telle que celle-ci est caractérisée

²⁵ De la riche littérature sur ce problème, nous nous bornons à citer ici trois ouvrages de synthèse récemment parus : Vl. Zirra, *Beiträge zur Kenntnis des keltischen Latène in Rumänien*, dans « Dacia », XV, 1971, pp. 171—238 ; idem, *The Eastern Celts of Romania*, dans « The Journal of Indo-European Studies », 4, 1976, 1, pp. 1—42 ; I. H. Crișan, *Contribuții la problema celților in Transilvania*, dans « Studii și cercetări de istorie veche », 22, 1971, 2, pp. 164—194.

²⁶ Voir à ce propos : V. Căpitanu et V. Ursache, *Brad und Răcățiu, zwei getisch-dakische befestigte Siedlungen*, dans « Thraco-Dacia », 1976, pp. 271—278 et Z. Székely, *Nouvelles données sur la culture géto-dace du sud-est de la Transylvanie*, ibidem, pp. 231—240.

²⁷ R. Vulpe, *Le problème des Bastarnes à la lumière des découvertes archéologiques en Moldavie*, dans « Nouvelles études d'histoire », 1, 1955, pp. 103—120 ; M. Babeș, *Dacii și bastarnii*, dans « Memoria Antiquitatis », 2, 1970, pp. 215—236 (l'auteur a préparé sur ce problème une thèse de doctorat à paraître prochainement).

²⁸ Il ne faut pas confondre le territoire gouverné par Burébista avec l'aire que ses troupes invadèrent durant ses campagnes et dont les limites dépassaient sensiblement les terres carpatodanubiennes.

par les matériaux archéologiques et telle qu'elle se révèle dans la littérature antique. Ainsi que nous l'avons souligné au début du présent exposé, les premières mentions sur les Gètes chez Hérodote se réfèrent surtout aux caractéristiques de leur culture spirituelle, qui ont suscité un vif intérêt et des commentaires rationalistes, parfois mêlés de naïveté de la part des Grecs. Il a certainement existé une deuxième source, en dehors d'Hérodote, qui décrivait les coutumes et les croyances des Gètes et dont se sont inspirés Hellanicos, Mnaséas de Patraï et autres. Enfin les faits relatés par Socrate (Platon, Charmides, 156 d sqq.) constituent une troisième source sur la religion des Gètes aux VI^e et V^e siècles av. n. è. Le contenu de ces textes pourrait être réuni sous le titre de « culte zalmoxien », culte qui comprend d'évidents caractères initiatiques et ésotériques²⁹. Les similitudes de ce culte avec le pythagorisme, qui ont frappé les Grecs autant à l'époque ancienne (VI^e—V^e siècles) qu'à l'étape plus récente du « culte zalmoxien » (II^e—I^{er} siècles ; voir Strabon, VII, 3, 5 ; Jordanès, *Getica*, etc.), reflètent en effet, à notre avis, une réalité, sans que l'on puisse expliquer de façon plus précise le rapport de causalité entre les deux doctrines (l'hypothèse grecque, selon laquelle Zalmoxis aurait été l'esclave et le disciple de Pythagore, ne devrait pas être définitivement écartée)³⁰. Enfin, il est difficile de ne pas être frappé par la coïncidence entre le pythagorisme et l'une des caractéristiques principales des sanctuaires daces des Monts d'Orăştie, à savoir la place importante occupée dans le plan de ces sanctuaires par des groupements de chiffres. Quelle qu'ait été la signification précise du grand sanctuaire rond et de ceux qui l'entourent, celle de sanctuaire-calendrier³¹ ou autre³², il est évident que toutes les spéculations tournent autour de l'interprétation de rapports numériques sous lesquels se cache un aspect réel de la religion des Daces qui nous échappe pour le moment. D'autre part, les points communs entre Esséniens et les confréries monacales — « pleistoi » ou « polistai » — chez les Daces, si curieusement évoqués par Josèphe Flavius (*Antiquités judaïques*, XVIII, 20), pourraient être l'écho des comparaisons entre Esséniens et Pythagoriciens que l'historien juif nous offre à un autre chapitre du même ouvrage (XV, 371)³³.

De toute façon, il est certain que, pour les Grecs, l'élément original caractérisant les Gètes ou les Daces était d'ordre spirituel, religieux. A cet égard, Strabon (VII, 3,4) déclarait de manière fort significative : « Nous ne pouvons douter — d'après les affirmations de Poseidonios et en nous basant sur toute l'histoire des Gètes — que chez ce peuple le zèle pour les choses divines a été un point fondamental ».

On doit se demander si ce « culte zalmoxien » n'a pas constitué une entrave dans la voie de la pénétration des influences culturelles étrangères en Dacie. Le fait est que, si les Thraces méridionaux étaient

²⁹ Voir spécialement M. Eliade, *De Zalmoxis à Gengis-Khan*, Paris, 1970, pp. 31—80.

³⁰ E. Lozovan, *Dacia sacra*, dans « History of Religions », 7, 1968, 3, pp. 209—243.

³¹ H. Dalcoviciu, *Le monument-calendrier des Daces de Sarmizegetusa*, dans « Nouvelles études d'histoire » 2, 1960, pp. 55—72.

³² K. Horedt et S. Horedt, dans « Tribuna », année X, n° 52 (517), 1966, p. 6.

³³ Pour la comparaison des Esséniens aux Pythagoriciens voir I. Lévy, *Recherches essentielles et pythagoriciennes*, Genève—Paris, 1965, pp. 57—63.

très ouverts aux courants de la culture grecque, ouverts au point qu'une ville de résidence des Odryses comme Seuthopolis pouvait être considérée comme une ville presque grecque, le même phénomène ne se laisse nullement entrevoir chez les Gètes et les Daces. La position plus excentrique de la Dacie par rapport au monde grec ne constitue peut-être pas, selon nous, la seule explication du fait. Les Gètes se sont avérés très réceptifs à l'adoption de certains éléments de culture matérielle, tels que la céramique tournée³⁴, l'imitation des monnaies d'argent³⁵ ou d'articles de luxe, de l'orfèvrerie, plus tard des bols hellénistiques au décor en relief³⁶, etc. Ils ont été, de même, réceptifs à la culture scythe et surtout à la culture celtique (objets de parure, armes, etc.). Mais l'impact des civilisations étrangères n'a pas entraîné chez les Géo-Daces des résultats comparables au phénomène Latène dans les pays celtiques. Sur le plan de la culture matérielle, c'est à peine si l'on peut caractériser l'originalité de la culture géto-dace. On peut parler de tendances stylistiques propres aux Gètes dans le cas de l'orfèvrerie au IV^e siècle av. n. è.³⁷ On peut souligner, de même, l'originalité des imitations de formes hellénistiques en matière de céramique et d'orfèvrerie au II^e et au I^{er} siècles av. n. è.³⁸ chez les Gètes et les Daces. Mais on manque d'éléments suffisants pour définir un art géto-dace dans toute la force du terme³⁹. A noter que ces considérations n'excluent pas — mais au contraire impliquent — l'existence d'une culture originale traditionnelle du bois et des textiles, matières périssables, culture que nous ne sommes pas en mesure de définir mais qui, d'après de nombreux indices indirects, a existé dans l'espace carpatodanubien depuis la nuit des temps. Nous ne pouvons insister ici sur elle, la question étant encore trop peu étudiée, et nous pouvons encore moins soutenir que tout ce qu'il y a eu en fait d'élément créateur original dans la civilisation géto-dace ne s'est manifesté que dans le domaine des matières périssables.

Mille ans plus tôt, à la fin de l'âge du bronze, les symboles solaires étaient à la base d'un art décoratif d'une puissante originalité, créé par les tribus thraces du nord et du nord-ouest de l'espace carpatodanubien. Nous nous référons aux armes gravées (haches et épées) et aux vases en terre cuite des cultures de Suciul de Sus et de Lăpuș, où prédominent les motifs spiraux et les méandres. Ce décor avait peut-être pour but, à cette époque, de transposer sur le plan artistique des sym-

³⁴ Il y a aujourd'hui des raisons pour dater dès la fin du VII^e siècle av. n. è. les premiers vases tournés découverts dans l'espace carpatodanubien en milieu autochtone (A. Vulpe, « Dacia », XXI, 1977, p. 87). Voir aussi P. Alexandrescu, *ibidem*, pp. 113—138.

³⁵ C. Preda, *op. cit.*, passim.

³⁶ A. Vulpe et M. Gheorghiuță, *Bols à reliefs de Popești*, dans « Dacia », XX, 1976, pp. 113—138.

³⁷ P. Alexandrescu, « Dacia », XVIII, 1974, pp. 273—281.

³⁸ K. Horedt, *Die dakischen Silberfunde*, dans « Dacia », XVII, 1973, pp. 127—168.

³⁹ Voir aussi la collection de statuettes en terre cuite trouvées dans la station gète de Cîrlomănești (dép. de Buzău), datées aux II^e — I^{er} siècles av. n. è. M. Babeș, *Statuetele geto-dace de la Cîrlomănești*, dans « Studii și cercetări de istorie veche și arheologie », 28, 1977, 3, pp. 319—352 : « Il s'agit de la création originale d'un atelier ou plus précisément d'un artiste local plein de talent, mais d'une création sans lendemain dans l'art géto-dace ».

boles en grande mesure ésotériques⁴⁰. Or, il se pourrait que le « culte zalmoxien » n'ait plus favorisé une telle pratique ou ait même inhibé la transposition sur le plan figuratif de certains enseignements spirituels. C'est pourquoi nous inclinons à voir plutôt dans les quelques représentations humaines qui apparaissent sur certains objets en terre cuite ou métalliques du I^{er} siècle av.n.è., notamment dans l'aire gète de la Dacie⁴¹, des réminiscences de divinités ou de coutumes d'autrefois tolérées par la croyance en Zalmoxis.

Si l'on envisage les choses ainsi, la seule manière de caractériser l'originalité de la civilisation géto-dace est de se rallier à la conception de ses contemporains, exprimée, il est vrai, de façon fragmentaire, par des auteurs aux qualités littéraires et historiques fort inégales, mais qui soulignent de façon presque unanime les valeurs spirituelles particulières de ce peuple. Sur la nature exacte des rapports de ces valeurs avec le pythagorisme, s'il s'agit de relations directes, causales ou de simples similitudes de forme entre des doctrines d'essences différentes, il nous semble vain ou en tout cas prématuré d'en discuter à l'heure actuelle. Ce qui, en échange, ressort nettement des considérations de la littérature antique faites à au moins deux moments différents du développement de la société géto-dace—aux VI^e—V^e siècles et aux II^e—I^{er} siècles av. n. è. —, c'est que la civilisation géto-dace se distinguait de manière frappante de celle d'autres peuples possédant une histoire et une culture peut-être plus spectaculaires — comme les Scythes, les Celtes, les Germains et autres — justement par ces traits prégnants d'ordre spirituel.

⁴⁰ A. Vulpe, *Einige Bemerkungen über die mittlere und späte Bronzezeit im Norden Rumäniens*, dans « Dacia », XIX, 1975, pp. 69—76.

⁴¹ A. Vulpe et M. Gheorghită, *op. cit.*, p. 181 ; A. Millčev, *Trésor en argent nouvellement découvert dans le village Jakimovo III, dép. de Mihajlovgrad*, dans « Arheologija—Sofia », 1973, 1, pp. 1—14.

ESSAI SUR LE MOTIF ANIMALIER DANS L'ART DES THRACO-DACES

MIHAI GRAMATOPOLO

C'est à Rostovtzeff que revient le mérite d'avoir reconnu qu'à part les études d'histoire et d'archéologie concernant l'art si riche des steppes eurasiatiques, une méthode de recherche esthétique de ce matériel s'impose comme une approche logique naturelle d'un vaste répertoire de formes, d'influences, de créations originales répandues sur toute l'étendue d'une immense aire géographique et sur un laps de temps de plusieurs siècles. C'est doublement son mérite par le fait qu'il considérait Alois Riegl comme seul capable d'avoir pu produire une synthèse à ce point mémorable, regrettant que la mort prématurée de cet esthéticien et historien de l'art ait laissé dans ses cartons les esquisses d'une stylistique de l'art barbare. La perspicacité et la largeur de vues du grand historien se laissent voir une fois de plus dans l'appréciation de la méthodologie de l'école viennoise dans la seconde décennie du XX^e siècle, alors que les échos qu'elle a éveillés dans la postérité comme dans la contemporanéité étaient pratiquement inexistantes, sinon hostiles. Le livre que Riegl aurait dû écrire est resté jusqu'à présent un des desiderata des spécialistes et une tache blanche dans notre connaissance de l'art de ce monde situé au nord de la grande ceinture des civilisations historiques qui, faisant abstraction de l'interprétation erronée de Josef Strzygowski (*Altai-Iran*, 1919), s'étendait depuis la Chine jusqu'aux Colonnes d'Hercule, limitant vers le sud la zone améro-asiatique, exclusivement continentale dans la structuration de ses formes artistiques.

Il nous est plus facile aujourd'hui d'étudier l'art barbare, car nous vivons à une époque où les valeurs de l'abstrait et de l'informel ont été découvertes et, au contraire des générations précédentes, nous avons échappé en grande mesure aux rigueurs des canons et de l'organicité de l'art grec¹ par l'optique duquel les spécialistes qui nous ont précédés ont vu le phénomène artistique non grec, européen et asiatique. L'orientalisation même dans l'art méditerranéen a été considérée comme un complément normal dans la genèse de l'art grec.

Toutefois, n'aborder qu'une zone restreinte du vaste contexte eurasiatique, en faire l'histoire, la typologie, la grammaire des formes et du style, indépendamment et sans la mettre en corrélation avec tout le magma dont il fait partie, dans le vain espoir d'en chercher les valeurs spécifiques qui la rendent différente, est un acte de vanité qui

¹ R. Bianchi-Bandinelli, *Naissance et dissociation de la koinè hellénistico-romaine*, dans *Le rayonnement des civilisations grecque et romaine sur les cultures périsériques*. Huitième congrès d'archéologie classique, Paris, 1963, 1965, p. 444.

frise le dilettantisme ou l'obstination. La tendance de l'archéologie pré-historique de voir, sans être aidée par n'importe quel autre indice, derrière des phénomènes similaires ou même identiques de culture matérielle et artistique l'identité des producteurs et dans la migration des formes la migration des tribus et non la circulation des produits (la céramique exceptée), sans investiguer les nécropoles plus éloquentes que les établissements mêmes, c'est ignorer les faits de l'acculturation et de la stéréotypie de toute production artisanale².

Dans cette immense zone artistique qui s'étend depuis le Pacifique à travers l'Asie, l'Europe orientale et l'Europe centrale jusqu'à l'Atlantique, des dizaines de tribus, depuis le Hallstatt jusqu'au début de notre ère (les limitations chronologiques se justifient par les transformations des grands empires asiatiques, de même que par la scission de l'unité du bronze européen, d'une part et la pénétration de Rome en Asie, au nord du Pont et à l'Atlantique, de l'autre), ont remanié un motif de prédilection, l'animal.

Art animalier, style animalier ou motif animalier? On emploie les premiers deux termes, mais on a le plus souvent recours au second. Si, dans le problème qui nous occupe, nous entendons le style comme étant défini par le *courant* et le *moment*, nous pouvons alors donner au vaste répertoire artistique que nous avons en vue, le nom de *motif animalier*, car ceci implique plusieurs styles en fonction du *courant* des influences, des *moments* de ses développements et de l'*espace géographique* dans lequel se manifeste son hétéronomie. La dénomination d'art animalier est susceptible de confusions, donnant droit de cité à l'idée fausse que son but serait de représenter l'animal. Dans cette acception, l'hétéronomie de cet art serait un non-sens. Le terme de *motif animalier* souligne toutefois cette réalité qui lui est spécifique, par laquelle l'animal ne constitue qu'un langage et non un but en soi, une série de symboles artistiques dans un schéma vaste et divers.

Une esthétique du motif animalier eurasiatique est-elle nécessaire et possible? La réponse affirmative s'impose. Elle est possible car nous disposons d'une part de grands répertoires de matériaux, de publications de fouilles, de recherches récentes faites par les spécialistes soviétiques, roumains, bulgares et hongrois sur leurs territoires nationaux, sans compter les ouvrages de synthèse sur l'art celtique parmi lesquels celui de Paul Jacobsthal³ est si riche en idées non encore exploitées. Elle est nécessaire parce que le besoin du plus grand commun diviseur ainsi que celui du plus petit commun multiple sont les deux coordonnées de la synthèse en tant que forme supérieure de la connaissance. La détection linéaire des influences, des filiations, présente souvent des risques, elle n'est pas concluante, laissant inexplicables des identités formelles de zones géographiques extrêmes. Comme le disait Bianchi-Bandinelli⁴, l'art ne se transmet pas par « infection » mais par fécondation recherchée et réalisée dans une conjonction idéale. Une esthétique du motif animalier mènerait à une réévaluation du terme *influence* et à une rédu-

² A. M. Tallgren, *Sur la méthode de l'archéologie préhistorique*, dans « *Eurasia septentrionalis antiqua* », X, 1936, p. 16-24.

³ *Early Celtic art*, Oxford, 1969.

⁴ *Op. cit.*, p. 418.

tion considérable des répertoires de ces influences. De plus, une telle esthétique serait *une voie royale* vers une anthropologie culturelle à laquelle auraient apporté leur concours de nombreux éléments de la pensée et de la spiritualité de ces ethnies qui ont trouvé le moyen d'exprimer ce qui est humain par l'ensemble de symboles du motif animalier.

Il va de soi que la grande zone du motif animalier, qui s'étend depuis le Pacifique jusqu'à l'Atlantique et qui se situe au nord de l'Orient antique et des civilisations méditerranéennes, contient dans l'expression de son art une note particulière, distincte du motif animalier de la zone méridionale qui, nous le savons bien, l'a souvent influencée. La différence entre l'art des populations de chasseurs et celui des ethnies agraires dans la zone qui nous intéresse est caduque, car les deux manières de se procurer la nourriture existaient dans le cadre de la société tribale, indifféremment si des tribus de chasseurs ou des tribus migratrices ont dominé des ethnies agraires, ou si ces dernières pratiquaient également la chasse. Des réminiscences d'une activité cynégétique apparaissent, par exemple, chez des populations agraires, tel le couvercle de bronze d'une amphore de Bisenzio, près du lac Bolsena, de la nécropole Oleno Bello, datée vers 710 av. n. è. (Musée de la Villa Giulia).

Ce qui est important, c'est le fait que le motif animalier eurasiatique a quelques traits communs, étroitement reliés aux constantes sociales du milieu qui l'engendre.

Les chasseurs et les éleveurs sont les moins portés à créer des figures de monstres, car dans leur mentalité primitive il était important que l'animal tué puisse d'une part revivre sous la même forme, et d'autre part qu'il puisse être attiré vers le chasseur par la puissance magique d'une image fidèle⁵. Ceci est confirmé par toute la plastique zoomorphe néolithique de la zone qui nous intéresse. C'est aux contacts de ces populations avec les zones méridionales de culture avancée des grands empires agraires en Asie et avec les civilisations méditerranéennes en Europe, qu'il faut rattacher l'apparition de certains monstres animaux. La grande expérience des populations de chasseurs se reconnaît à l'objectivité de la représentation plastique et à l'interprétation « psychologique », sans compter l'interprétation anatomique, où les nuances peuvent être encore plus nombreuses. Des populations telles que celles de l'extrême nord de l'Asie et, selon le témoignage d'Hérodote, certaines tribus scythiques qui utilisaient l'animal en entier, employant son squelette comme matériel de construction ou comme combustible, ont de l'animal une vision qui comprend aussi son aspect ostéologique. De nombreux objets en os des civilisations esquimaudes présentent cette particularité dans leur motif animalier, sans compter les influences scytho-sibériennes reconnues sur les civilisations esquimaudes Ipiutak, Okvik, etc.⁶.

Nous avons dit que l'optique de l'art méditerranéen et, surtout, de l'art grec, à travers laquelle nous autres Européens sommes habitués à considérer les phénomènes artistiques extérieurs dans le temps et dans

⁵ Jean Bayet, *Propos sur les monstres*, dans le volume *Idéologie et plastique*, Rome, 1974, p. 705.

⁶ Hans-Georg Bandl, *Urgeschichte des Eskimogebietes*, Stuttgart, 1965, la version roumaine, Bucarest, 1969, p. 171.

l'espace à l'aire de notre civilisation, est impropre à l'étude du motif animalier. Plus encore, il y a des théories sur la genèse de l'art méditerranéen qui semblent, ici, perdre leur validité. A l'encontre de Riegl, Wilhelm Worringer formule dans son livre bien connu, datant de 1908, *Abstraktion und Einfühlung*, l'idée que le style géométrique aurait été le plus souvent propre aux peuples à une époque où ils se maintenaient encore à un degré de culture relativement inférieur.

Le motif animalier eurasiatique aurait-il connu cette phase? Du moins en ce qui concerne les steppes de l'Asie, nous doutons que les mêmes populations qui l'ont véhiculé aient passé par une étape artistique géométrique. Du reste, la tectonique de ce motif indique clairement qu'il n'implique pas une source géométrique ainsi qu'à bon droit le supposait un Sophus Müller qui attribue une telle origine à l'ornementique animalière nordique du premier millénaire de notre ère qui s'est développée dans des voies purement linéaires, sans modèle naturel, mais que Rostovtzeff, par exemple, voyait descendre du style nord-pontique-sarmate, le considérant comme le fruit de la contribution la plus importante de la Russie méridionale à l'art de l'Europe médiévale.

Rostovtzeff, Minns, Borovka et beaucoup d'autres ont insisté sur le fait que le motif animalier est caractérisé par un *horror vacui*. Sans conférer une validité exclusive aux thèses de Gottfried Semper sur le rôle prépondérant du matériel dans le contexte hétéronomique de l'art, tous les chercheurs de l'art des steppes ont reconnu que les matériaux qui ont précédé le métal ont été l'os et le bois et que les caractéristiques de la manière de les travailler ont été conservées même dans la technique des objets et des parures en métal.

En fait, qu'est-ce qui explique cet *horror vacui* que l'on rencontre également chez les Scythes, les Sarmates, les Thraces et les Celtes? Est-ce un symptôme pareil à la spirale considérée comme représentation d'un retour en soi qui trahit la solitude de l'être humain devant les vastes horizons et son besoin d'espace fini? Ou bien est-ce la poussée du décoratif à briser un espace artistiquement limité, celui de l'objet plan de petites dimensions qui devait orner une arme, un vêtement, un harnachement et qui pouvait être facilement transporté, caché et plus aisément conservé? A notre avis, les deux suppositions sont également valables et en plus il y a le fait que la décoration de ces objets plans revêtait en même temps le caractère d'un idéogramme. Les zootaxies symboliques sont sans doute décoratives. De source assyropersane, elles expriment certainement, chez les Scythes par exemple, une forme dualiste d'un système de pensée mythique. La recherche de l'ordre (taxinomie) dans le désordre du monde environnant est pour la pensée primitive l'occasion d'une mythologie basée sur des paires d'oppositions concrètes. De là, dans les mythologies de ces peuples, et surtout dans le monde de leurs images, l'instabilité des triades et le retour vers les dyades plus anciennes, souvent exprimées en une seule représentation à doubles attributs, suggérant un double *numen*. Ce εἶδος

⁷ Franz Hančar, *Kaukasus-Luristan*, dans « Eurasia septentrionalis antiqua », IX, 1934, p. 47-112.

πολύγων signifie chez les animaux l'intensification de leur force par la duplication du corps ou d'une de ses parties.

Le décorativisme plan du motif animalier a de tout autres lois et un autre substrat que le décorativisme gréco-méditerranéen, appliqué à une surface courbe. La décoration des vases celtiques en métal est un échec en soi, car elle part de la conception plane du décor. Seule une décoration à finalité architectonique (le vase est une forme élémentaire et réduite d'une conception architectonique) peut concevoir la répétition d'un motif qui court, le rythme, pouvant à la fois évoquer les idées d'espace ou de temps d'une culture. Tandis que le motif animalier doit, par sa nature même, exprimer dans un espace limité bidimensionnel le rythme qui résulte d'un déroulement sur un support tridimensionnel. Il revêt pour ainsi dire un aspect statique, il se replie sur lui-même, il se déclenche par la contemplation de l'objet, telle une incantation répétable à l'infini. Le motif représenté ne finit pas avec le contour organique; toute ligne marginale se développe, tourne, se retourne comme pour suggérer un univers en soi. Les bois de cerf finissent en têtes d'oiseaux, les membres postérieurs de l'animal se développent en qui sait quelles figurations, les surfaces de son corps deviennent des champs de représentation d'autres animaux, et ceci rien que pour suggérer un univers complexe dans un cadre restreint, éliminant en même temps tout indice de l'idée d'espace. Il faut, à notre avis, distinguer cette prolifération des formes de l'intention proprement dite de créer des monstres, images qui sont en général soumises à l'influence des arts puissants du sud. Dans le monde celtique, la spirale ou la double spirale en S est l'interprétation géométrique d'une torsion animale, car, avec Jacobsthal, nous croyons que si les Celtes n'avaient pas prélevé dans le répertoire méditerranéen et oriental par la filière nord-italique la spirale en tant qu'élément ornemental, ils auraient exprimé leur *Kunstwollen* de cette décoration dans le langage du motif animalier.

Un art de la décoration de l'objet de petites dimensions, généralement périssable, un art essentiellement atectonique (voir dans ce sens l'absence de l'idée d'espace dans l'ornementation de la tente en feutre de Pazyryk) repousse l'idée de la tridimensionnalité, même lorsqu'elle s'applique aux surfaces des volumes. A cet égard, sont intéressants les tatouages des tombes de Pazyryk, où la rondeur du bras décoré n'a aucune importance dans le dessin incorporé à la peau.

Tout détail se rapportant à un point de l'espace, toute attitude ou indice de l'animal, qui suppose une ligne de fuite, sont exclus. C'est pourquoi les représentations sont comme suspendues dans le vide, et la fantastique énergie vitale des animaux semble dénuée de sens. Rendues les sabots pendants ou apparaissant en galop *volant*, *cabré fléchi* ou *cabré allongé*, toutes ces attitudes sont en fait irréelles et elles récuse l'idée d'espace. Toutefois, ce sont en même temps des preuves d'un mode de penser sur un certain degré de l'évolution de la mentalité primitive, ce lieu commun ne devant pas être considéré comme une influence d'origine certaine et de vaste expansion⁸.

⁸ Salomon Reinach, *La représentation du galop dans l'art ancien et moderne*, dans « *Revue archéologique* », 39, 1901, p. 1—11; idem, *Un monument oublié de l'art mycénien*, dans *Bulletin de correspondance hellénique*, 1897, p. 515.

Une autre caractéristique du motif animalier c'est son évolution vers le végétal. Comme d'habitude, on a vu dans ce domaine également une influence des puissantes civilisations méridionales, en commençant par la Chine jusqu'à la Méditerranée. La preuve péremptoire qu'il n'est pas ainsi c'est la torsion même des animaux, l'acromégalie polymorphe des bêtes à cornes et des rapaces qui visent l'ornement végétal. Depuis Pazyryk jusque dans l'Occident celtique européen, la tendance vers le végétal du motif animalier sert de facteur commun. Dans ce sens, on peut faire un rapprochement entre les applications en cuir découpé (chantourné) sur le sarcophage en bois de Pazyryk 1 et le bronze Hauviné du monde celtique. Jacobsthal précise⁹ qu'il ne s'agit pas d'un collage factice du végétal au motif animalier, mais d'une soudure profonde; cependant, nous croyons que c'est plutôt une preuve de maturité d'un art qui a atteint son entière floraison et qui démontre une vigueur toute particulière lorsqu'il transgresse ses limites objectives pour aborder avec ses moyens anciens un monde nouveau, à la recherche d'un horizon qu'il réussit à présent à ouvrir. En fait, c'est l'évolution de l'immanence à la transcendance sur le plan de cette vision artisanale qui définit le motif animalier.

Par manque d'espace, nous n'insisterons pas sur certains aspects collatéraux, tel le confessionnalisme du motif animalier et son pseudo-anthropomorphisme (Jacobsthal disait, par exemple, que les Celtes ont créé le masque humain semblable à la face d'un animal), mais nous trouverons un peu plus loin une occasion, quelque fugitive qu'elle soit, pour énoncer un problème essentiel de l'art barbare, le rejet de l'anthropomorphisme grec.

Dans le contexte plus étendu de l'art « barbare », il faut accorder une attention particulière à l'anhistorisme du motif animalier. C'est une question de principe faute de laquelle nous ne pouvons aborder l'esthétique de ce motif. Nous sommes souvent tentés d'établir des chronologies relatives sur les bases stylistiques en l'absence de critères historiques ou archéologiques fermes comme le serait, parmi ces derniers, la céramique grecque.

Les classiques exégètes du motif animalier nous ont appris qu'en dehors des influences artistiques des grands empires asiatiques l'art grec a mis également son sceau indélébile sur toute une catégorie d'objets artistiques au nord du Pont. Des vases et des bijoux, dont le pectoral de Tolstaïa Moghila, familiers aux spécialistes, sont le plus souvent les exemplaires les plus représentatifs de l'orfèvrerie grecque. Il ne passerait aujourd'hui à personne par l'esprit de qualifier ces objets de témoignages de l'art scythique, de même que nul n'affirmera sérieusement que le trésor de Panagjurište ou la fresque de la tombe thrace de Kazanlâk sont des réalisations de prestige de l'art des Thraces (je ne sais encore si nous pouvons en égale mesure parler d'un art *thrace* comme nous parlons d'un art scythique dans le sens dans lequel un art déjà formé existait avant le contact avec les influences méridionales).

⁹ *Op. cit.*, p. 52 : « What I have in mind is not the use of little leaves or flowers for adorning or stressing articulation points of an animal body, but cases like the Hauviné bronze where the forelegs have assumed the shapes of leaves and from part of a three petalled flower ». Francis Klingender, *Animals in art and thought to the end of the Middle Ages*, Londres, 1971, p. 98.

Il n'y a pas de doute que les œuvres des grands maîtres bijoutiers et toreutes grecs ont été imitées dans la période scythique tardive, ou pour mieux dire des motifs disparates de ces œuvres, de sorte que l'action de corruption, de barbarisation des motifs helléniques semble, à partir d'un certain moment, continue. Au processus que nous pourrions appeler involutif de l'organicité à l'abstraction, on peut trouver une échelle chronologique basée sur les repères stylistiques. Toutefois, à proprement parler, il ne s'agit pas de cette catégorie artistique, quoiqu'elle s'inscrive aussi dans la sphère de la valeur esthétique de la notion d'anhistorique, mais tout d'abord du motif animalier scythique pur. Ce dernier et son esprit, qui en fait continue d'exister quelque temps aussi après la réception des influences méridionales, sont une manifestation évidente d'une spiritualité anhistorique. Une première série d'arguments sont ceux déjà exprimés, l'absence de l'idée d'espace, *inde* de celle de temps, étroitement reliées dans la pensée mythique comme dans les pratiques shamaniques que toutes les ethnies primitives connaissaient. Un autre argument, *a posteriori*, est le fait que le motif animalier scythique n'a pas survécu parce que cet « art » s'est obstinément refusé au temporel.

Souvenons-nous de ces Scythes (parmi lesquels le célèbre Anacharsis, Hérodote, IV, 76), punis par leur peuple parce qu'ils avaient tenté d'adopter le *habitus* d'un autre monde, le monde grec par exemple, organisé par la logique de l'espace et du temps. L'« art barbare » n'a survécu et il n'est entré dans la genèse de la civilisation européenne que dans la mesure dans laquelle il a saisi le contact avec le monde grec. Cette captation ne suppose pas un processus linéaire à sens unique. Il s'agit d'une manière créatrice de prendre, où de véritables rejets sont enregistrés dans certains domaines, comme par exemple dans celui de l'anthropomorphisme grec qui n'est pas solidement basé chez ces ethnies non helléniques sur une longue et véritable *paideia* qui l'a parachevé dans ses lieux d'origine¹⁰.

Nous entendons par art anhistorique celui qui se développe dans le cadre d'une société tribale. Une société organisée en Etat peut avoir ou non un art propre; elle peut emprunter un art étranger et même ainsi, selon sa propre spécificité, elle peut trouver des consonances chronologiques dans le contexte plus ample de la civilisation dont elle fait partie.

Nous ne croyons pas que l'ancienneté d'un art équivaut à son historicisme. Il y a deux problèmes distincts. La genèse et l'évolution d'un motif ou d'un style dans le cadre d'un art anhistorique sont des phénomènes qui peuvent conduire à de grands raffinements, comme c'est le cas du motif animalier eurasiatique. On ne peut établir pour cette évolution d'autres correspondances que dans la maîtrise d'exprimer et de découvrir des aspects inédits de la spiritualité, car l'art anhistorique est par excellence un art de la connaissance et implicitement un instrument idéal et de premier ordre de cette anthropologie culturelle, grâce

¹⁰ Paul Jacobsthal, *op. cit.*, p. 163 : "Scythian art... was a true style, an Eurasian animal style expressing a particular mentality and religion, but doomed to wither away when touched by the Greeks: it was not a flexible instrument of decoration which other peoples could adopt to their different artistic needs and aims".

à laquelle nous pouvons d'avantage et plus intimement approcher ces ethnies.

Dans une société organisée en Etat, l'art se détache fatalement de la science ou de ce qu'on peut nommer un rudiment de science. La sociologie, que certains historiens, tel un Henri Berr¹¹, considéraient avec tant de scepticisme *illo tempore*, nous a démontré la validité universelle d'une loi, celle des synchronismes *historiques*, théorie dont le nom est relié à celui de Gabriel de Tarde¹².

L'évolution et la transmission des motifs dans les cultures historiques constituent le principal objectif de l'histoire de l'art. Dans un tel contexte, l'évolution artistique ou l'historisme de l'art s'accorde également avec les développements de la spiritualité et avec les développements sociaux. Toutefois, les choses sont autres dans les cultures primitives. Ici la vie d'un motif peut être longue. Il peut coexister avec d'autres motifs plus nouveaux, et les emprunts faits aux cultures artistiques historiques sont sélectifs et pas toujours ordonnés sur une échelle temporelle. Le motif animalier scythique, par exemple, a préféré le répertoire assyro-persan même après que l'art ionique se fût taillé un chemin vers la partie septentrionale du Pont.

Dans le monde celtique, la prédilection pour les motifs méridionaux plus anciens va jusqu'à retraduire dans le langage de ces derniers certaines influences ultérieures, ce qui a déterminé Jacobsthal à formuler une espèce de « credo négatif » par rapport à ce que l'on pensait généralement d'un art barbare et de celui celtique en particulier¹³.

Ce qui précède ne nous empêche pas de fixer en grand des périodes, mais nous rend plus prudents quand il s'agit de tenter d'établir une chronologie absolue lorsque nous n'avons pas de critères extérieurs fermes. Croire que les manifestations de cet art « barbare » anhistorique ont été initialement stimulées par des « commandes princières » signifie simplifier le problème au point de le réduire à l'explication de trésors à pièces d'apparat. Mais le motif animalier préexistait dans la plastique de l'os, du bois, de la terre glaise avant de décorer les objets de bronze et de métaux précieux.

L'idée des « commandes princières » implique celle de l'identification, par analogies de formes et d'exécution, des ateliers auxquels ces produits étaient demandés. Considéré comme un « art hétéroclite », le motif animalier offre sans doute de multiples occasions de classer les pièces qui

¹¹ Henri Berr, *Avant-propos* au livre de A. Moret et G. Davy, *Des clans aux empires*, Paris, 1926, p. V— VIII.

¹² J. Millet, *Gabriel de Tarde et la philosophie de l'histoire*, Paris, 1970.

¹³ *Op. cit.*, p. 103: "Do not believe that Celtic art, like Greek art of the 8th and 7th centuries B. C. grew out of a geometric style which gradually became infiltrated by curvilinear forms until the old fashioned elements completely disappeared. Do not believe that there are early works of pure "Hallstatt" character. Do not believe that the following phases reflect subsequent strata of southern ornamentation reaching the Celtic regions one after the other. Facts look different. It cannot be repeated enough that there was never an early period where the geometric motives were used by themselves: if there are some early objects in which they stand alone it cannot always be proved that there are not older that other with curvilinear decoration". En ce qui concerne les motifs géométriques l'auteur nous assure, p. 161: "The Celts not only spontaneously chose and perpetuated them, but what is more, they retranslated fifth-century works into that bygone style as most strikingly shown by comparison of the gold finger ring from Rodenbach with its Etruscan model".

lui appartiennent, selon les détails de forme qui ne sont en essence que des solutions artisanales, communes à des aires étendues. C'est justement leur combinaison sans choix qui est un argument contre l'existence des ateliers en tant que centres de diffusion des pièces et des motifs. Il nous faut préciser une fois de plus que nous ne repoussons que l'idée des ateliers en tant que centres de propagation des motifs et des solutions artisanales et non celle des ateliers comme lieux de « création » des objets en métal. Ce sont deux acceptions distinctes de la même notion. L'optique grecque sur des réalités non helléniques avait, une fois de plus, prévalu. Une tentative de systématisation du matériel toreutique thraco-gète sur le territoire de la Roumanie, dans le contexte plus étendu des pièces semblables découvertes au sud du Danube, opère avec la méthode de la classification par ateliers de la céramique grecque peinte¹⁴, invitant à donner cours à l'entreprise de Hubert Schmidt, qui avait essayé de classer l'« art scythique » par zones, en fonction de la détermination de certains ateliers locaux.

La découverte de matrices au sud de la Russie, en Bulgarie (la célèbre matrice de Gârčinovo qui pour nous du moins semble suggérer des points de tangence avec un milieu artistique extrême-oriental), d'une matrice de facture scythique certaine à Pîrjoaia¹⁵, pour ne citer que quelques exemples, atteste la circulation de certains motifs par l'intermédiaire des matrices, sans que cela suppose nécessairement la présence physique d'ethnies¹⁶, quoique celle des Scythes au Bas-Danube ne peut en aucun cas être infirmée.

Jacobsthal avait remarqué le même phénomène¹⁷ en milieu celtique. Il insiste sur la position particulière de nombreux objets qui ne peuvent être attribués à des écoles ou à des artisans, de même que le cas inverse d'objets qui certainement n'ont pas été produits par le même artisan ou atelier, mais qui représentent un type unique. Les identités à grandes distances (tels les produits en métal de petites dimensions du I^{er} siècle av. n. è. qui apparaissent dans les *oppida* de France, de Bavière ou de Bohême) ne sont pas le résultat de la diffusion d'un atelier central dans des régions éloignées, mais celui de la fabrication sur place, dans diverses *oppida*, à l'aide de matrices identiques. C'est, souligne Jacobsthal, ce qui se passait aussi en Europe pas plus loin qu'il y a trois cents ans.

La circulation des moules à statuettes en terre cuite est familière à l'archéologie classique, à côté de l'importation de pièces finies et de la production de types locaux.

Dans la vaste étendue du motif animalier, nous avons pu noter un fait essentiel : à savoir que, en dehors d'une iconographie à caractère anthropomorphique programmatique, le plus souvent d'influence grecque (directe ou filtrée, comme dans le milieu celtique), il y a sur

¹⁴ Petre Alexandrescu, *Un art thraco-gète*, dans « Dacia », N.S., 18, 1974, p. 273—281.

¹⁵ V. Culiță, *O unealtă silită de orfăurărie la Dunărea de Jos*, dans « Studii și cercetări de istorie veche », 18, 1967, 4, p. 677—685.

¹⁶ M. Gramatopol, V. Crăciunescu, *Les bijoux antiques de la Collection Marie et Dr. G. Severeanu du Musée d'histoire de la ville de Bucarest*, dans « Revue roumaine d'histoire de l'art », 1, 1967, p. 137 et suiv., p. 141, n. 35, pl. V, 2—3.

¹⁷ *Op. cit.*, p. 153.

certaines pièces un ensemble d'images ad-hoc (par exemple le rhyton de Merdjany, le casque et les cnémides d'Agighiol, les casques de Băiceni, Coșofenești, etc.) qui traduit des croyances et des rites locaux, ensemble d'images dont la création spontanée est évidente et qui montrent en fait en quelle mesure le répertoire et la technique de la représentation artistique grecque ont été assimilés.

Il existe enfin une troisième catégorie, très riche, celle des appliques, où l'imagination artisanale s'est donné libre cours. Chaque artisan, à partir d'un certain modèle, pouvait, selon son bon plaisir, créer et embellir le motif qui lui avait servi de point de départ. L'art populaire est dans une certaine mesure un art anhistorique avec une spécificité locale beaucoup plus rigoureuse. Nous pouvons affirmer que le motif animalier revêtait, au niveau d'une certaine catégorie d'objets, comme celle des appliques, le caractère artisanal et créatif anhistorique d'un art populaire dénué de prédominance ethnique. Le problème des ateliers, sous le rapport de la diffusion des motifs, devrait être posé dans les termes discutés précédemment.

★

Après avoir essayé d'esquisser le cadre théorique général de la méthodologie du motif animalier, il nous reste à exposer son déroulement géographique, les interférences avec les vecteurs des influences méridionales, ainsi que l'éventuelle transgression des résultantes de ces interférences, en d'autres termes les influences du second degré, afin de discuter ensuite la place de l'art des Thraco-Daces dans le grand contexte du motif animalier, les coordonnées et les relations de cet important secteur de l'ensemble.

Karl Jettmar a réussi à élaborer une synthèse de l'enchaînement du motif animalier depuis les steppes de l'Asie extrême-orientale jusqu'en Europe centrale, se basant sur les recherches archéologiques effectuées jusqu'à l'apparition de son livre¹⁸. A notre avis, son schéma est à la fois compréhensif et logique.

Le plus ancien motif animalier sur les bronzes d'Ordos date du II^e millénaire av. n. è. et doit être mis en relation avec les anciennes cultures chinoises. L'évolution s'interrompt au I^{er} millénaire av. n. è., mais le motif reparait aux VIII^e—VII^e siècles av. n. è. En même temps que les migrations sarmates vers la Chine et leurs influences sur l'art chinois, ces dernières se font sentir aussi sur les bronzes d'Ordos d'autant plus que depuis le III^e siècle av. n. è. la zone devient partie intégrante de l'Etat Hsiung-un. Il semble que le motif animalier des bronzes d'Ordos reste limité à la zone de sa formation et de son évolution, la domination des populations turco-mongoles ayant interrompu cette ancienne culture matérielle à peu près au début de notre ère.

A l'époque des cultures Afanasevo et Andronovo (fin du II^e millénaire av. n. è.), le motif animalier de la région de Minusinsk est très réduit. Vers l'an 1000, les populations thibétaines et de facture nord-chinoise décorent avec un motif animalier des objets d'usage courant (culture Karasuk). A partir du VI^e siècle av. n. è., la période Tagar est

¹⁸ *Die frühen Steppenvölker*, Baden-Baden, 1964 (*L'art des steppes*, Paris, 1965).

caractérisée par des ethnies européennes qui développent le motif animalier sous de sérieuses impulsions occidentales ponto-scythiques et méridionales (Shaka) jusqu'à des formes semblables au motif animalier scythique et assez vigoureuses pour irradier dans la zone d'Ordos, dans l'Altaï et vers l'ouest, sur la culture Ananino.

L'art et la richesse des tribus de l'Altaï est bien connue. Grâce à l'or sibérien qu'elles envoyaient vers le sud-ouest (nous savons qu'à l'époque hellénistique la Bactriane était un important pont de transit du précieux métal vers le monde grec), un grand nombre de produits de luxe, surtout des tissus, arrivent des régions méridionales et occidentales. Le géométrique et le végétal de leurs décorations coexistent avec le motif animalier asiatique. La propension vers le végétal du motif animalier ne semble toutefois pas résulter du voisinage avec la décoration végétale des objets importés. Quels ont été les rapports entre les Scythes et ces tribus de l'Altaï (Iraniens nomades conquérants des populations dont l'occupation était l'exploitation des mines et la métallurgie ?) est une question à laquelle on ne peut encore répondre avec précision. Ce qui est frappant, c'est que les objets trouvés dans les tombes de la zone ont des traits qui sont caractéristiques autant à l'ancien art scythique qu'à l'art des Sarmates.

À l'est de la Volga moyenne, une culture, où le motif animalier est vigoureusement traité, fleurit entre le VII^e et III^e siècles av. n. è. à la limite de la zone d'action des Scythes, mais, comme le faisait remarquer avec juste raison Tallgren, sous la directe influence artistique de ces derniers exercée par le truchement d'objets en bronze et ensuite en fer, importés en échange de peaux et remodelés selon les traditions religieuses locales et le goût animalier plus ancien, attesté par les nombreux objets en bois trouvés dans les marais voisins de l'Oural. A son tour, un écho de l'art sarmate se retrouve dans la culture Ananino.

Le motif animalier scythique a subi l'influence de l'Iran préachéménide du Louristan et des permanences artistiques des civilisations mésopotamiennes, avant que l'art grec ne se fût rangé dans une catégorie à part de cet ensemble.

La phase sauromatique du motif animalier sarmate se trouve sous les influences complexes de l'ambiance des steppes. Rostovtzeff¹⁹, entre autres, a essayé de démontrer l'existence d'une vision sarmate du motif animalier nord-pontique, se basant sur l'apparition de la polychromie et sur la ceinture de Maïkop, pièce essentielle dans son argumentation, mais qui finalement s'est avérée fautive. La polychromie appartient aux époques plus anciennes de l'Asie antérieure et par voie d'influences elle apparaît sporadiquement dans l'art protoscythique de la Russie méridionale. En Asie centrale, la coexistence de la polychromie avec le motif animalier précède la période sarmate.

Nous arrivons maintenant à la Roumanie et à la Bulgarie. Jacobsthal considérait que l'art de ces régions appartient au groupe subscythique. Enfin, la connexion entre le monde celtique et le même art scythique est le trésor de Vetersfelde du VI^e siècle av. n. è.

¹⁹ *Iranians and Greeks in South Russia*, Oxford, 1922.

Quelle est la méthodologie que nous proposons ? Nous considérons le motif animalier comme une constante depuis le Pacifique jusqu'à l'Atlantique. La Chine de la dinastie Tchou (1122—250 av. n. è.) a-t-elle influencé la région d'Ordos, ou bien, comme le croyait Borovka²⁰, a-t-elle été irradiée par le motif animalier scytho-sibérien ? Les spécialistes dans ces domaines nous le diront peut-être bientôt.

Minusinsk et Ananino sont deux zones nordiques qui, dans diverses phases, reçoivent des influences et les retransmettent vers plusieurs directions, comme nous l'avons vu. L'Altaï doit être relié à l'Iran et au chemin de l'or vers l'Asie antérieure, tandis que la vaste région caspienne et nord-pontique se rattache à l'Iran, à la Transcaucasie et à la Ionie.

L'aire thraco-gète balkano-carpatique et les enclaves thraco-gètes nord-pontiques subissent l'influence directe de l'art grec et de sa toreutique qui dès le V^e siècle av. n. è. devient un art gréco-persan. L'« achéménidisme » propagé par Vénédikov pour les Thraces correspond au « louristanisme » d'Amandry pour les Scythes. La présence de fait d'une toreutique achéménide en Thrace n'est pas surprenante, mais ce n'est pas une raison pour croire en la prédominance de l'art persan sur l'art thrace. La Grèce a eu ici son mot à dire, de manière directe et persistante, chose qu'elle n'a pu faire, toutefois, dans le monde celtique où son influence a été filtrée par l'écran étrusque et nord-italique. La preuve que la Grèce a eu une influence décisive sur le monde balkano-carpatique c'est l'anthropomorphisme (il ne s'agit pas des produits de l'art grec, mais des grands trésors thraco-gètes) qui se partagent également les représentations avec le motif animalier.

Étant donné la vaste expansion du motif animalier eurasiatique, la multitude de ses coordonnées et de ses relations, dont nous n'avons évoqué que le minimum nécessaire à une vue d'ensemble et non à une démonstration, nous croyons avoir fait ressortir clairement qu'il ne peut être question de l'étude séparée d'un « art » anhistorique, ethniquement et artistiquement délimité en tant que scythique, sarmate, thrace, gète, celtique, etc. et d'autant moins d'en faire l'investigation par « ateliers ». L'avenir de ces études dépend de la conception globale que nous pouvons acquérir. Elle doit être similaire à celle d'une géométrie dans l'espace et elle doit contenir en égale mesure les relations entre les niveaux chronologiques et les coordonnées des aires géographiques. Ce n'est pas en poursuivant des éléments typiques, mais en établissant des ambiances typiques que nous connaissons le thème et ses variations, que nous établirons les liens entre les zones ainsi que la spécificité de ces zones, que nous arriverons à une chronologie relative dans un milieu artistique atemporel, et ceci en étroite relation avec les critères archéologiques.

C'est affaire de conception, mais cela représente aussi une quantité de travail énorme, qu'un ordinateur bien programmé à la lumière des principes exposés peut cependant effectuer aisément.

L'art des Thraco-Daces s'encadre dans le grand contexte du motif animalier. Dans cette région, les choses semblent être un peu plus sim-

²⁰ *Scythian art*, Londres, 1928.

ples ou plus unitaires. L'influence grecque se propage du sud vers le nord comme l'ont indiqué V. Pârvan et D. Berciu en ce qui concerne la toreutique thraco-gète²¹. L'influence grecque atteint les régions intracarpatiques à la fin du II^e siècle av. n. è., de sorte que la dénomination donnée à ces manifestations artistiques ne porte pas seulement un accent ethnique, mais elle souligne aussi une propagation dans l'espace et dans le temps²². A base du matériel publié par Klaus Raddatz²³, Kurt Horedt²⁴ a montré que la toreutique et les parures daces de Transylvanie s'intègrent dans cette *koiné* hellénistique méditerranéenne et dans ses interprétations dans le *Barbaricum*.

Les enclaves gètes au nord et à l'ouest du Pont²⁵ sont restées liées à leur milieu culturel, du moment que des formes céramiques (la tasse dace), ainsi que des décorations en toreutique (le trésor de Mastiughino relié à celui de Peretu et le trésor de Băiceni relié à une série de pièces du sud de la Russie que A. Mantzévitch, abstraction faite de sa thracophilie, considère, semble-t-il avec raison, comme étant thraces), font corps commun avec ce que nous connaissons de l'espace balkano-carpatique.

C'est sous la même prédominance grecque que les tribus thraces frappent des monnaies au sud de l'Hémus dès le VI^e siècle av. n. è. ; à partir du IV^e siècle apparaissent les séries de monnaies portant l'iconographie autochtone (*id est* thrace) des Gètes du nord du Danube²⁶.

L'anthropomorphisme grec a eu un rôle essentiel et son impact avec le motif animalier joue à la défaveur de ce dernier. Il existe une plastique animalière dans le milieu thraco-gète jusqu'au I^{er} siècle de n. è. (par exemple, les figurines de terre cuite récemment découvertes par M. Babeş à Cîrlomăneşti), mais la partie avait été gagnée très tôt par le courant méridional grec.

La schématisation de la figure humaine ne va pas jusqu'à en détruire l'organicité comme dans le milieu celtique²⁷, ceci étant une caractéristique de l'art thrace et implicitement une preuve de la vigueur de l'irradiation grecque. Je ne sais en quel mesure nous pouvons parler d'influences scythiques considérables : il faut toutefois les délimiter rigoureusement. Il nous semble que nous avons à faire plutôt à des objets de facture scythique du motif animalier, même dans des contextes artistiques thraces certains (applique de Letniza, Vénédikov-Ghêrasimov²⁸, n° 283). La publication du trésor de Stînceşti, dép. de Botoşani, en Moldavie, nous dira s'il s'agit seulement d'un butin de guerre.

²¹ *Contribution à l'étude de l'art thraco-gète*, Bucarest, 1974.

²² M. Gramatopol, dans « *Revue roumaine d'histoire de l'art* », 7, 1970, p. 128—135.

²³ *Die Schatzfunde der Iberischen Halbinsel vom Ende des dritten bis zur Mitte des ersten Jahrhunderts vor Christ. Untersuchungen zur hispanischen Toreutik*, Berlin, 1969.

²⁴ Dans « *Dacia* », N. S., 17, 1973, p. 127—167.

²⁵ Sur cette question à consulter les études de A. I. Meliukova, A. P. Mantzevitch, A. N. Scheglov, etc. dans le volume *Drevnie fraktily v severnom Prilčernomorie*, Moscou, 1969, ainsi que l'étude de A. I. Meliukova concernant les rapports entre l'art scythe et l'art thrace, *K voprosu o vzaimosvâziakh skifskovo i fraktiskovo iskustva*, dans le volume *Skifo-sibirskit zverinyi stil v iskusstve narodov Evrazii*, Moscou, 1976, p. 106—127.

²⁶ M. Gramatopol, *L'art des monnaies gète-daces*, dans « *Apulum* », 9, 1971, p. 209—256.

²⁷ R. Bianchi-Bandinelli, *Organicità e astrazione*, Milan, 1956.

²⁸ *Traktiskoto izkustvo*, Sofia, 1973.

Comme sur toute l'étendue du motif animalier eurasiatique, en dehors des coordonnées d'influence du sud vers le nord ou des relations de circulation des éléments de décoration de l'est vers l'ouest, il existe plusieurs pièces uniques inexplicables, tel le trésor de Vălcitrăn²⁹, ou le chaudron de Gundestrup³⁰, qui en disent long sur les pérégrinations des objets de toreutique hors des « influences » ou des ethnies qui les ont véhiculés.

C'est pourquoi nous avons considéré que la notion de style animalier est subordonnée à celle de motif animalier, car elle se relie au *nexus* des influences, aux moments de leurs développements et à l'espace géographique. En ce qui concerne la région balkano-carpatique, ces styles ne se propagent pendant trois siècles que du sud vers le nord, avec une certaine zone d'interférence celto-dace. Le trésor de Galiče, les „phalères de la Russie méridionale”, le trésor de Coada Malului, etc., marquent le dernier style de la zone et le triomphe de l'anthropomorphisme. Au sud de l'Hémus, dans l'aire immédiate d'irradiation grecque, l'art des Thraces ne se manifeste presque pas. Les monnaies³¹ demeurent, à notre avis, dans toute la zone balkano-carpatique le thermomètre le plus sensible de certains phénomènes artistiques concernant la réception de l'anthropomorphisme.

Deux précisions s'imposent pour finir. L'anhistorisme et une immanence de tout art barbare et il ne doit pas être considéré comme incompatible avec l'ordonnance méthodologique dans une succession temporelle extérieure aux monuments d'un tel art.

L'art des Thraco-Daces définit sa place dans le motif animalier par le fait qu'il reste sous la directe influence de la Grèce et parce que, acceptant l'anthropomorphisme, il ne détruit pas l'animalier comme le fait l'art des steppes qui se détruit ainsi lui-même et ne le désintègre pas, le repoussant en fait, à la manière de l'art celtique qui survivra dans l'art des provinces européennes de l'Empire romain et ensuite dans celui de l'Europe médiévale, mais il conserve en égale mesure l'organicité de la figure humaine et du profil animal, les schématisant au maximum et s'épuisant devant un nouvel et vigoureux afflux du sud : l'art propagé par la puissance économique, militaire et colonisatrice de Rome.

²⁹ V. Mikov, *Zlatnoto săcoviște ot Vălcitrăn*, Sofia, 1958.

³⁰ Le chaudron de Gundestrup continue d'être considéré comme produit par les artisans celtes, cf. Hans Norling-Christensen, *Aarborger for nordisk oldkyndighed og historie*, 1954, p. 77—100 et tout récemment Garrett Olmsted, *The Gundestrup version of Táin Bó Cuailnge*, dans « Antiquity », 50, n° 198, 1976, p. 95—103 ; l'auteur voit dans l'imagerie du chaudron l'écho d'un ancien mythe celte de Mercure, attesté par un poème irlandais de IX^e siècle. Il y a des chercheurs qui mettent ce monument en relation soit avec l'art de l'Asie antérieure (K. Horedt, *Zur Herkunft und Datierung des Kessels von Gundestrup*, dans « Jahrbuch des römisch-germanisches Zentralmuseum Mainz », 14, 1967, p. 139 et suiv.), soit avec l'art des Thraces (T. G. E. Powell, *From Urartu to Gundestrup: the agency of Thracian metal-work*, dans le volume *The European community in later prehistory; studies in honour of C.F.C. Hawkes*, Londres, 1971).

³¹ M. Gramatopol, *op. cit.* ; C. Preda, *Monedele geto-dacilor*, Bucarest, 1973 ; Iv. Vénédikov, Th. Ghérasimov, *Trakiiskoto izkustvo*, Sofia, 1973.

ЧИН ВОЗДВИЖЕНИЯ КРЕСТА В ВИЗАНТИЙСКОЙ ЖИВОПИСИ

ВАСИЛИЙ ПУЦКО
(Калуга)

Профессору Н. Д. Успенскому

О существовании чина воздвижения Креста на утрени праздника Воздвижения Креста Господня знает каждый, кто в определенной мере знаком с богослужебной практикой православной церкви. Указанная особенность праздничной службы заключается в том, что непосредственно после пения Великого словословия предстоятель (епископ либо священник) совершает выход с Крестом на середину храма и, положив Крест на аналой, творит перед ним три поклона. Затем снова берет Крест и, держа его обеими руками, обращается лицом к алтарю; напротив становится диакон с кадилом в правой руке и со свечой в левой и произносит первое прошение сугубой эктении. Осенив трижды Крестом к востоку, предстоятель при пении певцами первой сотницы «Господи, помилуй» медленно наклоняется, до уровня, когда, по указанию Типикона, «елико пядию отстояти главе от земли»; во время пения второй половины сотницы он постепенно выпрямляется и при заключительном «Господи, помилуй» снова трижды осеняет Крестом к востоку. Точно также он, по произнесении диаконом соответствующего прошения, совершает воздвижение, т.е. подъятие Креста последовательно к западу, югу, северу и снова к востоку. Затем, при пении кондака праздника, предстоятель кладет Крест на аналой и вместе с сослужащими трижды поет «Кресту Твоему», тотчас повторяемое певцами. После этого бывает поклонение Кресту. Таково в основных чертах совершение чина в новейшее время. Однако, прежде, чем получить эту окончательную форму, чин в своем историческом развитии проделал довольно сложную эволюцию, что великолепно показал в своем историко-литургическом очерке профессор Н. Д. Успенский¹.

Вряд ли следует здесь подробно исчислять все детали, которыми богаты различные редакции чина, часто обусловленные местными традициями². Поэтому мы будем привлекать их показания лишь в той мере, в какой они помогают уяснить смысл происходящего, зафиксированного в памятниках изобразительного искусства. Исходной точкой чина воздвижения Креста принято считать факт его обнаружения св. Еленой, матерью Константина Великого, в 326 году³. Однако нет оснований

¹ Н. Успенский, *Чин воздвижения Креста*, «Журнал Московской патриархии», 1954, № 9, с. 49—57.

² А. Дмитриевский, *Описание литургических рукописей, хранящихся в библиотеках православного Востока*, т. 1, Киев, 1895.

³ Подробнее: Н. Макавейский, *Археология страданий Господа Иисуса Христа*, Киев, 1891.

утверждать, что с указанного времени этот обряд, призванный напоминать об историческом событии, вошел в богослужебную практику. В IV веке, по свидетельству св. Кирилла Иерусалимского, древо Креста Господнего хранилось и показывалось в Иерусалиме, но его маленькие частицы были распространены по всему христианскому миру. Это известие находит косвенное подтверждение у Иоанна Златоуста, указывающего на то, что «многие, как мужи, так и жены, получив малую частицу этого древа и обложив ее золотом, вешают на свою шею». В более позднее время почитание древа св. Креста получило самое широкое распространение⁴. Для хранения небольших частиц в Византии и на Западе устраивали специальные хранилища, «ставротеки», выполненные из благородных металлов и украшенные драгоценными камнями и перегородчатými эмалями.⁵ Одной из самых роскошных является Лимбургская ставротека, выполненная в Константинополе в X веке.⁶

Первоначально торжественное чествование древа Креста Господнего совершалось в Иерусалиме во время богослужения Великой пятницы, о чем подробно рассказывает паломница Сильвия Аквитанская.⁷ Захвативший в 614 году Иерусалим персидский царь Ховрой разрушил сооружение на месте Гроба Господнего и Голгофы и разграбил находившиеся там сокровища. В числе захваченных им реликвий было и древо св. Креста. Только после победы над Персией, одержанной Византией в 628 году, Крест был торжественно возвращен в Иерусалим. Император Ираклий, одетый в простую и бедную одежду, с босыми ногами, внес св. древо на место его первоначального хранения. Событие возвращения в Иерусалим древа св. Креста и дало повод для установления праздника 14 сентября — на второй день после воспоминания об обретении Креста св. Еленой. Здесь слилась память о двух связанных между собою событиях из истории подлинного древа св. Креста — открытия его, с последующим показом-подъятием иерусалимским епископом Макарием в 326 году, и возвращения из персидского плена в 628 году и воздвижения его патриархом Захарией⁸. Здесь необходимо уточнить, что к VII веку в Иерусалиме оставались уже лишь части св. древа. Широкое развитие его культа способствовало тому, что отдельные части оказались рассеянными за сравнительно короткий период времени по различным странам христианского мира, хотя наиболее значительная их часть была в пределах Византии. Позднее, в эпоху крестовых походов, византийские ставротеки, наряду с другими христианскими реликвиями, заполнили ризницы многочисленных западноевропейских соборов и аббатств, где они хранятся и поныне.

⁴ J. Ebersolt, *Sanctuaires de Byzance. Recherches sur les anciens trésors des églises de Constantinople*, Paris, 1921, pp. 7, 24—26 ; A. Frolow, *La rélique de la Vraie Croix. Recherches sur le développement d'un culte*, Paris, 1961, pp. 73—107. См. также: A. Lipinsky, «*La Cruz gemmata*» e il culto della Santa Croce nei monumenti superstiti e nelle raffigurazioni monumentali, «*Felix Ravenna*», terza serie, fasc. 30 (LXXXI), Guigno 1960, pp. 5—62.

⁵ A. Frolow, *Les reliquaires de la Vraie Croix*, Paris, 1965.

⁶ J. Wilm, *Die Limburger Saurothek*, «*Das Münster*», Bd. VIII, 1955, SS. 201—240 ; H. Schnitzler, *Rheinische Schatzkammer*, Düsseldorf, 1958, № 12, Taf. 38—47.

⁷ *Паломничество по святым местам конца IV века*, «Православный Палестинский сборник», т. VII, вып. 2, С.-Петербург, 1889, с. 159.

⁸ Л. Мирковий, *Хеортологија или историјски развитак и богослужење празника православне источне цркве*, Београд, 1961, с. 61—68.

Сведениями об одном из древнейших известных чинопоследований воздвижения Креста мы обязаны акад. К. С. Кекелидзе, издавшему Иерусалимский канонарь VII века в его грузинской версии. В этом литургическом памятнике праздник Воздвижения Креста рассматривается как первый день попразднества Энкении, т.е. Обновления храма Воскресения в Иерусалиме. В то время уже существовал обряд приготовления Креста к воздвижению, заключающийся в том, что священнослужители, войдя в диаконник, украшали три креста, один из которых полагали на престол, при произнесении эктении и чтении «Отче наш», стихире гл. 2 «Поклоняемся, Христе, копию прободившему» и стихе «Дал еси знамение боящимся тебе». Затем следовали ипакои Креста и диакон произносил глубокую эктению. Священник поднимал Крест и при пении 50 раз «Кирие, елейсон» обращал его к народу, читая молитву «О свышнем», тогда как в это время пели стихиру гл. 6 «Просвети нас на крест твое восшествие», стих и ипакои гл. 6 «Приидите, вернии, познаим». Далее следовала эктения «Помилуй нас, Боже» и третья стихира, гл. 2 «Кресту твоему поклоняемся», стих «Сотвори с нами знамение» и третий раз та же эктения. Затем Крест омывали, намащивали благовониями и говорили ипакои Креста. Народ лобызал Крест, и после этого кресты клали на престол; затем следовал канон литургии⁹. Комментируя эти показания канонаря, К. С. Кекелидзе высказывал недоумение относительно назначения двух других упомянутых крестов и предполагал, что они должны были напоминать об обретении трех крестов. Исследователь обратил внимание и на то, что стихира 2-го гласа перед первым воздвижением есть тропарь, который находится к чине поклонения св. Копью в Великую пятницу по уставу Великой церкви: «Поклоняемся копию, прободившему животворящее ребро твоея благодати и славим неизследное твое снисхождение»¹⁰. Эта, как и другие, особенность чина воздвижения позволяет установить его генеалогическую связь с поклонением Кресту, приуроченным к богослужению Великой пятницы, о котором оставила свидетельство паломница IV века.

В так называемом Ватиканском Менологии Василия II, выполненном в константинопольском придворном скриптории около 985 года, находим миниатюру (рис. 1)¹¹, которая является самым ранним из дошедших до нас изображений чина воздвижения Креста. На высоком мраморном амвоне, поддерживаемый стоящими на его ступенях священнослужителями, находится лицо епископского достоинства, держащее перед собой обеими руками поднятый на уровень головы большой воздвизальный крест. Два других священнослужителя находятся на нижних ступенях амвона, причем один из них, а именно тот, к которому обращен лицом епископ, держит в руке большую зажженную свечу. Косвенным указанием на духовный сан окружающих епископа лиц, кроме их одеяний,

⁹ прот. К. С. Кекелидзе, *Иерусалимский канонарь VII века*, (Грузинская версия), Тифлис, 1912, с. 132, 269—270.

¹⁰ Там же, с. 271. Ср.: А. А. Дмитриевский, *Описание литургических рукописей*, т. 1, с. 129; его же, *Древнейшие патриаршие типиконы Святогорской Иерусалимской и Великой Константинопольской церкви*, Критико-библиографическое исследование, Киев, 1907, с. 138.

¹¹ *Il Menologio di Basilio II*, (Cod. Vaticano greco 1613), t. I—II. Torino, 1907, p. 35; K. Weltzmann, *Die byzantinische Buchmalerei des 9. und 10. Jahrhunderts*, Berlin, 1935, S. 31. Abb. 223.

являются простриженные на макушках тонзуры. В том, что здесь представлено именно воздвижение Креста, ни у кого из писавших о византийской книжной иллюстрации авторов не возникло сомнений. Более того: в данном случае может быть конкретизировано и место происходящего.

Исследователями византийского искусства, и прежде всего профессором Р. Краутхаймером, сделаны довольно удачные попытки исполь-



Рис. 1. — Ватикан, Библиотека, Греч. 1613, л. 35. Воздвижение Креста.

зования миниатюр Ватиканского Менология для реконструкции ряда Константинопольских сооружений. Предположив, что в данном случае воспроизведен интерьер именно одного из храмов византийской столицы, мы должны прежде всего обратиться к Св. Софии. Нас не должно смущать, что амвон в принятой С. Г. Ксидесом реконструкции Антониадиса, при сходной конструкции отличается в деталях¹². Св. София также, в отличие от храма Рождества в Вифлееме¹³, не имеет конх трансепта, что надо предположить, учитывая, что одна из лестниц амвона должна вести с западной стороны, а другая с восточной. Однако все перечисленные несовпадения реалий не заслуживают того, чтобы следовало им придавать решающее значение. Прежде, чем высказать по этому поводу окончательное суждение, небезынтересно соотнести рассматриваемую миниатюру с рядом ей подобных, но, тем не менее, несовпадающих в деталях. Миниатюра грузинского кодекса Синаксаря епископа Захария Валашкертского, 1030 года, в своей схеме соответствует композиции Ватиканского

¹² St. G. Xydis, *The Chancel Barrier, Solea and Ambo in Hagia Sophia*, «The Art Bulletin», XXIX, 1947, pp. 22–23, fig. 31.

¹³ R. Krautheimer, *Early Christian and Byzantine Architecture*, Baltimore, 1967, fig. 75.

Менология, но детали имеют характер более условного обозначения и пространства, и самого акта действия. Сокращено количество действующих лиц до трех, одинаковые жесты одетых в белые стихари диаконов, по тонкому замечанию Г. В. Алибегашвили, «придают композиции характер отстоящейся формулы»¹⁴. Сопоставляя последовательно с Ватиканским Менологием изображающие чин воздвижения Креста миниатюры Синаксаря епископа Захария Валашкертского, выполненного в 1059 году Евангелия № 587 в монастыре св. Дионисия на Афоне (рис. 2)¹⁵, ватиканского кодекса третьей четверти XI века Евангелия с Синаксарем, гр. 1156 (рис. 3)¹⁶ и Евангелия XII века № 11, афонского монастыря св. Пантелеимона (рис. 4)¹⁷, подробно проанализированной Д. В. Айналовым, найдем достаточно несоответствий, касающихся и количественного состава совершающих чин, и типа амвона, и, наконец, приемов обозначения места происходящего.

Попытка Д. В. Айналова рассматривать последнюю из названных миниатюр как композицию исторического характера в известной мере обусловила стремление к истолкованию возвышения из белого мрамора, оттененного голубым цветом, как небольшого холмика, на который слева ведет лестница с перилами из толстых блоков мрамора, украшенными вверху мраморными шарами. Но уже такая деталь, как сплошная мраморная облицовка и полукруглая арочка, принятая Д. В. Айналовым за вход без двери, указывает, по меньшей мере, на сомнительность такого истолкования. Аналогичный «холмик» напоминает и также облицованный мрамором и обнаруживающий сходной формы проход амвон в миниатюре ватиканской рукописи Евангелия с Синаксарем (рис. 3), имеющих, однако перила, которых лишен амвон в изображении миниатюриста XII века (рис. 4). Подобную, но гораздо более реалистически переданную мраморную облицовку и декоративные арочки амвона миниатюры Евангелия в монастыре св. Дионисия (рис. 2), безусловно, никак нельзя рассматривать как-либо иначе, равно как и столь же ясной конструкции амвон миниатюры Ватиканского Менология (рис. 1). Говоря иными словами, чем ближе миниатюра к первоисточнику, тем точнее ее реалии, что является вполне закономерным явлением. Миниатюрист Ватиканского Менология мог удовлетвориться стилизованным воспроизведением интерьера Св. Софии Константинопольской, с его широкой конхой алтаря, изменив лишь положение амвона. Художнику XII века понадобилось уже введение символизирующего храм флория, являющегося одновременно и принадлежностью интерьера, и фланкирующих композицию зданий. В сущности и их можно рассматривать как эквивалент стены с колоннадой более ранней композиции. В дальнейшем упрощенность все больше возрастает, что делает позднейшие реплики малоинтересными в плане их значения как исторического источника¹⁸.

¹⁴ Г. Алибегашвили, *Художественный принцип иллюстрирования грузинской рукописной книги XI — начала XIII веков*, Тбилиси, 1973, с. 32—33, табл. 5 а.

¹⁵ S. M. Pelekanidis, P. C. Christou, Ch. Tsioumis, S. N. Kadas, *The Treasures of Mount Athos. Illuminated Manuscripts*, vol. I. Athens, 1974, p. 441, fig. 239 (fol. 119 v).

¹⁶ K. Weitzmann, *Classical and Byzantine Manuscript Illumination*, Chicago and London, 1971, pp. 294—295, fig. 297.

¹⁷ Д. Айналов, *Византийские памятники Афона*, «Византийский временник», VI, 1899, с. 63—72, табл. IX.

¹⁸ См.: G. et M. Sotiroiu, *Icones du Mont Sinai*, t. I, Athènes, 1956, pl. 132. 134. 138.



Рис. 2. — Афон, Дионисиат, № 587, л. 119 об. Воздвижение Креста.

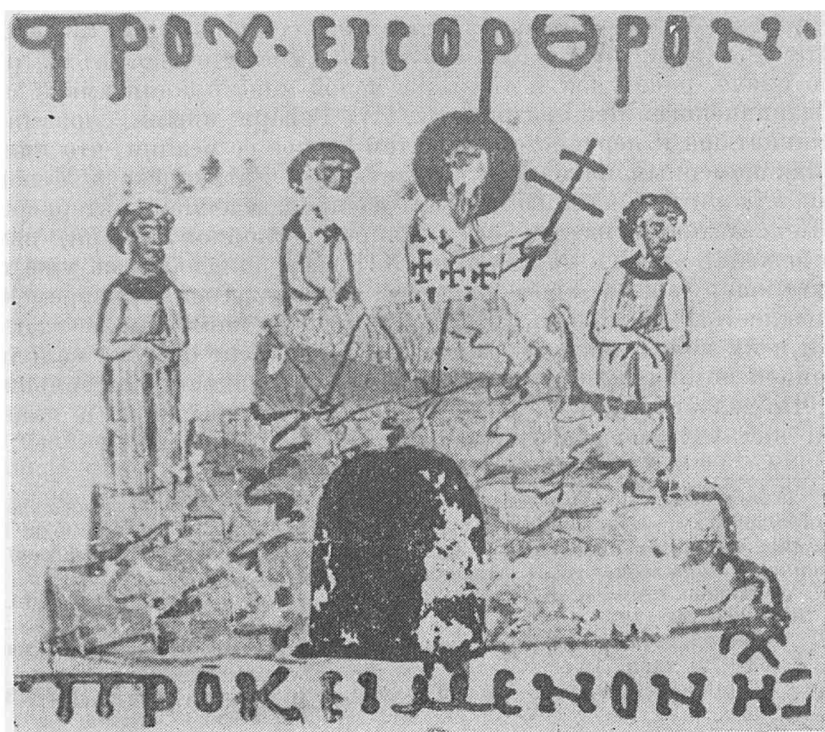


Рис. 3. — Ватикан, Библиотека, Греч. 1156, л. 250 об. Воздвижение Креста.
www.dacoromanica.ro

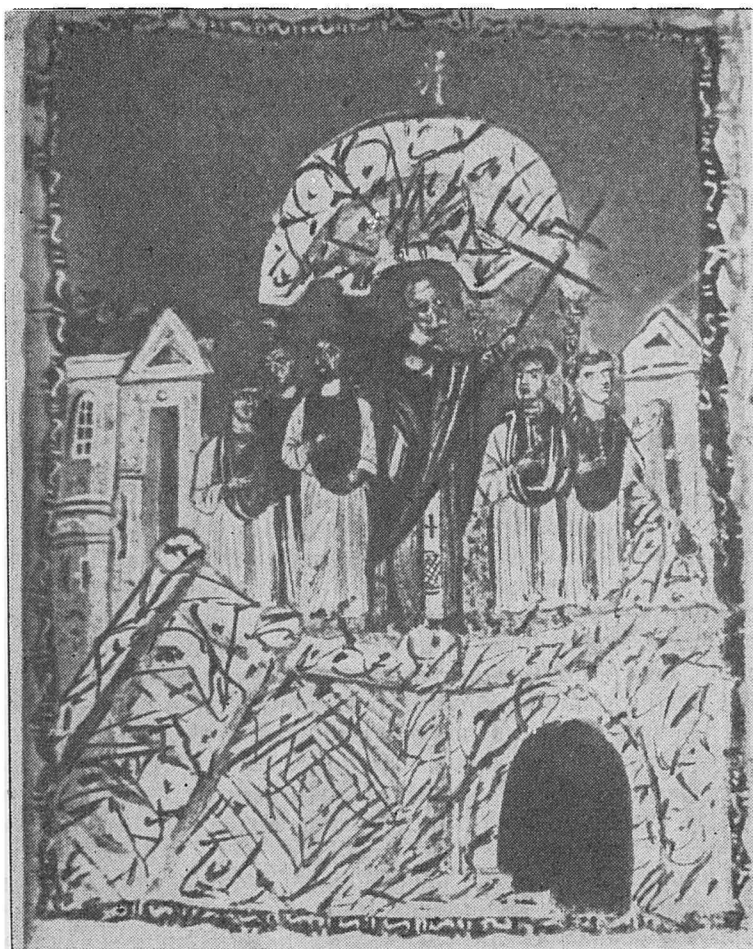


Рис. 4. — Афон, монастырь св. Пантелеимона, № II, л. 189.
Воздвижение Креста.

Иконописный подлинник Дионисия фурографита, к указаниям которого обратился Д. В. Айналов, имеет в виду «исторический» вариант композиции воздвижения Креста, предполагающий действие св. Макария в присутствии царицы Елены и народа. Исходя из этого, русский ученый утверждает, что на миниатюре Ватиканского Менология, как и на афонской миниатюре, изображено событие IV века по определенной легенде восточной редакции, но никак не относящееся ко времени возвращения св. Креста из персидского плена при Ираклии¹⁹. Последнее утверждение соответствует действительности, но отсюда отнюдь вовсе не следует, что это композиция «исторического» варианта и тематически может быть приурочена к IV веку, равно как и то, что действие происходит на голгофской скале. Д. В. Айналовым приведены тщательно собранные

¹⁹ Д. Айналов, *Византийские памятники Афона*, с. 65.

сведения древних паломников о Голгофе или Краниевом месте, позволяющие ему истолковать возвышение в изображении афонской миниатюры как голгофскую скалу²⁰. Если мы станем на эту точку зрения и закроем глаза на неестественно малые размеры св. Креста для «исторического» варианта, то и тогда в отношении миниатюр Ватиканского Менология и Евангелия в монастыре св. Дионисия (рис. 1, 2) окажется возможным рассматривать исключительно общий для всех названных памятников сюжет лишь как иллюстрацию чина воздвижения св. Креста, предусмотренного в праздничном богослужении указаниями Типикона.

Приведенные выше соображения находят подтверждение в фундаментальном исследовании Д. Ф. Беляева (Byzantina). Из жизнеописания Иоанна Златоуста, составленного константинопольским патриархом Евтихием, и из жития преп. Марии Египетской известно, что празднование 14 сентября Воздвижения Креста Господнего первоначально было связано с Иерусалимом. К X веку этот праздник прочно вошел в практику константинопольской церкви, в месяцесловах которой упоминания о нем, с четырехдневным предпразднеством, известны с VIII века. В западных памятниках наиболее раннее упоминание о празднике св. Креста содержит Силлосский Лекционарий (около 650 года), под названием «дня св. Креста», отнесенного к 3 мая. Под именем «обретения св. Креста» он значится в древней галликанской литургии. И только Гелассинский сакраментарий в некоторых списках имеет оба праздника, но приуроченный к 14 сентября представляет собой явно позднейшую вставку²¹. На Западе, в противоположность греческой церкви, уже с VII века повсеместное распространение получает праздник Возвращения св. Креста при Ираклии под 3 мая, тогда как 14 сентября становится известным под именем «воздвижения креста» (*Exaltatio crucis*) лишь в некоторых местах в VIII веке, тогда как в других вводится лишь три столетия спустя²².

Различные подробности, касающиеся изображения чина воздвижения Креста в миниатюре Менология Василия II (рис. 1) помогает уяснить древнейший из греческих литургических памятников — «Устав великой Константинопольской церкви» (Св. Софии), фиксирующий богослужебную практику не позднее X века, когда был воспринят чин Иерусалимской церкви. По этому уставу, поклонение Кресту положено начинать с 10 сентября, но когда именно следует его совершать, памятники не уточняют, лаконично лишь замечая: «поклонение честному древу». Зато о нем более подробно говорят более поздние редакции этого устава²³. Вероятно, поклонение Кресту, совершавшееся с 10 сентября, было такой же неотъемлемой частью богослужебной практики, как и чин воздвижения. Во всяком случае, находящийся ныне в Библиотеке Ватикана константинопольский лицевой кодекс Евангелия с Синаксарем, гр. 1156, о котором уже шла речь, в цикле миниатюр (рис. 5, 6) фиксирует этот обычай. Возвизальный крест изображен лежащим на тетрапode, перед которым

²⁰ Там же, с. 66—72.

²¹ Подробнее: М. Н. Скабалланович, *Христианские праздники*, вып. 2; *Воздвижение честного Креста*, Киев, 1915, с. 187—189.

²² Там же, с. 189.

²³ Там же, с. 147—148.



Рис. 5. — Ватикан, Библиотека, Греч. 1156, л. 248. Поклонение Кресту.

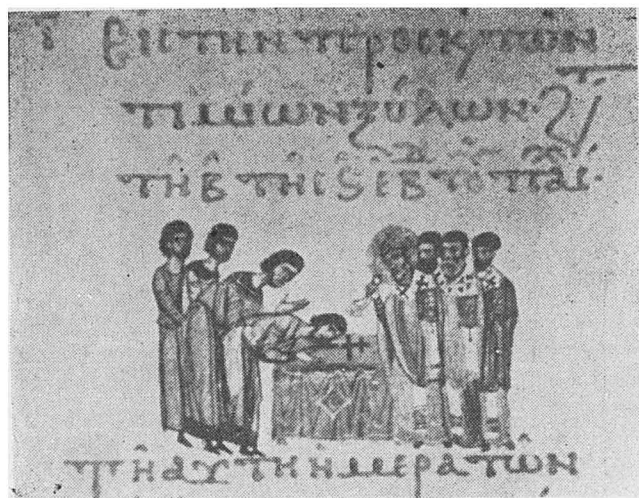


Рис. 6. — Ватикан, Библиотека, Греч. 1156, л. 248 об.
Поклонение Кресту.

совершается поклонение (proskynesis) Кресту, с последующим целованием его.

Уставом Великой Константинопольской церкви (Св. Софии), по списку Патмосской библ. № 296 (X века), предусмотрен следующий порядок совершения чина: На утрени по пении Великого славословия и заключительного Трисвятого совершает вход патриарх. Впереди его скевофилакис в сопровождении диаконов со свечами вносит в алтарь воздвизальный крест с реликвиями подлинного св. древа и плагает его на престол, а на амвон восходят певцы и поют положенные тропари по трижды, подхватываемые народом, при восходе солнца. Затем патриарх, перед которым несут ставротекку с «честными древами», восходит на амвон и, после того, как архидиакон снимает с него омофор, кладет поклон и, поднявшись, совершает воздвижение, взяв в руки крест; рядом с патриархом, сзади, находится синкел, поправляющий его одежды. Народ в это время восклицает «Господи, помилуй!», а после поется тропарь «Спаси, Господи, люди твоя», а за ним — «Животворящий крест твоя благости», «Токмо водрузися древо креста твоего», «Днесь пророческое исполнися», кондак «Вознесыйся на крест» и бывает вход²⁴. Миниатюра Ватиканского Менология соответствует описанному порядку, с тем лишь отличием, что патриарх изображен в омофоре, являющемся признаком его епископского сана. Не следует, однако, стремиться видеть в композиции миниатюры реалистическую фиксацию совершаемого чина: через воспроизведение конкретного, поднятого до уровня символического олицетворения, художник стремится выразить главную идею праздника, объединявшего несколько священных воспоминаний, что в достаточно осязаемой форме раскрывают тексты гимнов. Такой творческий метод миниатюриста не сковывал его инициативу, и это может нам объяснить расхождение в деталях изображений, относящихся в равной степени

²⁴ Там же, с. 144—145.

к константинопольской иконографической традиции и близких по времени исполнения.

Сформулированное нами положение мы имеем возможность проверить путем сопоставления гораздо более детально, чем чин воздвижения, изложенным в греческой рукописи XI века Устава Св. Софии Константинопольской (Дрезденская библиотека, № 140), чином изнесения св. Древа Господнего, с 10 сентября совершавшимся в Великой церкви, с утра до шестого часа. Изнесение совершалось для поклонения мужчин 10 и 11 сентября, а 12 и 13 — для поклонения женщин. Миниатюры ватиканского кодекса, однако, изображают во всех случаях, под соответствующими числами, поклонение мужчин (рис. 5, 6), тем самым в известной мере абстрагируя решение темы. Точно так же надо рассматривать и включение в состав указанных композиций стоящих у тетрапода с крестом святителей, благословляющих поклоняющихся св. Древу. В сущности это обычное для средневекового искусства выражение абстрактного через обобщенное конкретное, при котором протокольного реализма не остается места.

Приведем полностью описание этого чина в переводе, опубликованном М. Н. Скабаллановичем: «Изнесение (схождение) честных Древ совершается каждодневно патриархом после того, как остии (привратники) наперед вынут их из катихумен в Великую церковь и возгласят: «Благословите, святии». И когда, по окончании первого (антифона) утрени, пригласят наблюдателей, хартулария (секретарь, архивариус) скевофилакии (сосудохранильницы) и прочих, то они, поднявшись, выносят вниз честный крест из евктириев (приделов) катихумена и полагают на обычном месте. Когда же выйдет патриарх и покадит (крест) при благословении светильниками, и совершится поклонение, то возвышает его хартуларий (патриарший чиновник, чаще всего архидиакон) и опускает вниз и полагают его на трапезу, уготованную для Распятия. Сходит же патриарх (с амвона?), идя впереди с кадильницею и, совершив по чину последование, и снова благословив и поцеловав, и сделав начало утрени, поднимается вверх. И исполняется устав этот все четыре дня. Должно знать, что восхождение (возвращение честного креста) ежедневно совершается после возвышения на божественной литургии Святых Даров. В навечерии праздника, после того, как изнесут честное древо, надзиратели вместе с хартулариями скевофилакии выносят серебряную вазу, в которой моются святые сосуды, имея теплую воду в кувшине, и, омывая, его перевязывают крестообразно шнурами, посылаемыми из дворца, связывают же меньше вверху и более посередине. И когда окончат, приходит патриарх наверх царских дверей (хоры над притвором), имея на себе только фелонь и омофор. Присутствуют и архонты (высшие чиновники) его в фелонях, и, беря крест, воздвигает, при пении присутствующими: «Господи, помилуй» трижды. Когда он держит это древо, то целуют все, потом хартуларии, взявши, полагают его в хранилище, называемом тарелочкою, связывают его, и полагают в евктирии»²⁵.

Цитированное подробнейшее описание чина ценно не только в том отношении, что позволяет удостовериться в основательном знакомстве с ним миниатюриста ватиканского кодекса, но прежде всего деталями,

²⁵ Там же, с. 147—148.

делающими более понятным действие, представленное в композиции воздвижения, особенно в Ватиканском Менологии. Кроме того, из описания следует, что поклонение Кресту совершалось, в отличие от новейшей богослужебной практики, не после чина воздвижения, а в предпраздничные дни.

Исключительно богато разнообразнейшими подробностями в цитированном источнике и описание самого чина воздвижения. Оно заслуживает того, чтобы его здесь привести: «Когда начнут певцы гимн, т.е. «Слава в вышних Богу», выходит патриарх в катихумены, и, покадив, и благословив свечами, идет, облобызав крест, для чего скевофилак или первый хартуларий поднимает его. Архонты же синклита, одетые в свои одежды и держа свечи, предшествуют. Патриарх, имея кадиланицу, идет пред честным крестом, и, когда приходит в царские двери, то застаёт здесь второго диакона или архидиакона с евангелием и, совершив молитву входа, входит. И когда он войдет в алтарь, полагается св. крест на св. трапезе с правой стороны евангелия. Должно знать, что крест предшествует евангелию. Когда же поклоняется все находящиеся в алтаре, патриарх поднимается на амвон, в преднесении ему честных древ в хранилище скевофилаксом или хартуларием и в предшествии певцов, образуя вышенаписанные тропари: «Спаси господи» и проч. Таким же образом впереди идут еклики (чиновники церковного суда) с жезлами своими. Крест не полагается на находящемся там серебряном столике, а домостик иподиакон расстилает ковер, взойдя на который патриарх совершает три поклона, простершись на землю, будет ли то суббота или воскресенье, потом благословят свечами, и канстрисий снимает с него омофор и отдает его второму из диаконов. Патриарх, взявши честный крест, идет на восточную сторону и, ставши впереди, воздвигает его, понемногу поднимая свои руки, как требует обычай, будучи поддерживаемый двумя ендиками, по древнему обычаю Моисея, когда он, поддерживаемый Аароном и Ором, победил Амалика. С патриархом входит на амвон синкелл, но из лиц священных и никоим образом не из не имеющих хиротонии, становясь позади его (чтобы оберегать одежду). Когда же начинается воздвижение, диаконы, стоящие на ступеньках амвона, возглашают с народом: «Господи, помилуй» тщательнее. И направляется (патриарх) к южной стороне, благословляя и там трижды и воздвигая, как на передней стороне. Потом идет к западной стороне, при пении певцами «Господи, помилуй» и воздвигает там равным образом, и удаляется на северную сторону, и делает таким же образом. Потом, придя на переднюю сторону, воздвигает крест как и прежде и исполняет первое воздвижение, т.е. при пении на пяти сторонах по сто раз «Господи, помилуй», а вместе 500 раз. И певцы начинают и поют тропарь, глас 6: «Днесь пророческое исполняется». Патриарх садится на кресле своем и отдыхает, крест же хартуларии относят в алтарь и, по целовании его всеми находящимися там, снова приносят его. И совершается второе воздвижение, как и первое, при пении «Господи, помилуй» на пяти сторонах по 80 раз, вместе 400 раз. Если же приказывает патриарх, то крест не относится (в алтарь), но полагается на столике, который там находится, когда он отдыхает. И когда окончится второе воздвижение, то (крест) снова полагается, и поют тропарь глас 6: «Токмо водрузися древо». И, отдохнувши, патриарх совершает третье воздвижение, как и остальные, при пении «Господи, помилуй» по 60 раз

(на каждой стороне) вместе 300 раз, всего поется 1200 раз. По совершении третьего воздвижения, хартуларии несут крест впереди патриарха и полагают его на святой трапезе, при пении певцами: «Вознесыйся на крест». Когда же патриарх немного посидит, то певцам указывается архидиаконом время, и они начинают вместо Трисвятого «Кресту твоему поклоняемся, Владыко», без антифонов и ектеньи. Хартуларии, взяв честное Древо, относят в скевофилакию, и, развязав, моют его теплою водою, и гайтаны отсылают во дворец. Честное же Древо вносят с хранилищем его в алтарь и полагают его на особом столе. . .»²⁶.

Полагаем, что нет необходимости подробно рассказывать о всех особенностях торжественного богослужения в Великой церкви византийской столицы. Для нас важно было, при большом познавательном значении приведенного текста, найти в нем подробности, способные помочь объяснению произведений византийской живописи, отражающих действия литургической драмы.

Между тем, одна особенность, присутствующая во всех рассматриваемых композициях (рис. 1—6), не нашла комментария даже в чрезвычайно обстоятельном описании чина, цитированного выше. Имеем ввиду форму креста, воздвигаемого патриархом. Она предполагалась общеизвестной, точно также, как покроем облачений, их цвет и т.д. Крест везде изображен не наиболее популярной в Византии формы (четырёхконечный с расширяющимися концами), но шестиконечный, тип которого можем определить как воздвизальный. Вряд ли случайно, что именно такой формы влагалища для крестного Древа имеют многочисленные византийские ставротки, начиная от Лимбургской и оканчивая Филофеевской в Москве. В Западной Европе кресты такой формы были распространены с VII—VIII веков, в Византии, где аналогичной формы крест можно видеть уже на монетах Юстиниана II (685—695, 705—711); особенно излюбленным он становится при Комнинах, что косвенно подтверждают сохранившиеся ставротки. К XII веку относятся и несколько русских воздвизальных крестов, а среди них украшенный дивной красоты перегородчатыми эмальями крест преп. Евфросинии Полоцкой, выполненный в 1161 году мастером Лазарем Богшею²⁷, а также крест новгородского архиепископа Антония, скончавшегося в 1238 году²⁸. Только одно лишь перечисление известных крестов интересующей нас формы заняло бы десятки страниц, но составление такого списка, при наличии основательного исследования А. Фролова²⁹, было бы излишним. Важнее как нам представляется, указать на два бронзовых памятника, свидетели, ствующих о том, насколько большое значение придавали воспроизведению формы чтимого воздвизального креста в более дешёвом материале (что было обусловлено причинами материального характера). Один из

²⁶ Там же, с. 149—150.

²⁷ Л. В. Алексеев, *Лазарь Богша — мастер-ювелир XII в.*, «Советская археология», 1957, № 3, с. 224—244.

²⁸ Н. В. Покровский, *Древняя разница Новгородского Софийского собора*, «Труды XV Археологического съезда в Новгороде» т. I, Москва, 1914, с. 64—65, табл. V 1/1.

²⁹ См. примеч. 4 статьи.

них случайно был обнаружен при корчевании леса близ с. Яксманичи в Галиции. Он имеет дату (1181 год) и лаконичную весьма выразительную надпись: «НИКА — ПОБЕДА НА БЪСЪ»³⁰. Второй, также галицкого происхождения, тоже выполнен в XII веке, но дошел лишь в репликах XIV века³¹ и более позднего времени.

Некоторые византийские монастыри имели в своей практике чин воздвижения Креста существенно отличающийся от совершавшегося в Св. Софии в Константинополе. Об этом свидетельствуют Евергетидский устав³², а также Студийский Типикон Николо-Касулянского, Милийского в Сицилии и Гроттаферратского монастырей³³. Славянский перевод Устава Великой Константинопольской церкви, дошедший в списке новгородского архиепископа Климента, 1279 года, указывает на то, что на Руси, и прежде всего в св. Софии Новгородской, соблюдались все особенности, включая и покое Кресту в продолжение четырех дней³⁴. На одной из знаменитых двусторонних таблесток из Софийского собора, выполненных в Новгороде в конце XV — первых годах XVI века, изображен чин воздвижения. Облаченный в белую крестчатую фелонь архиепископ, возносит Крест, убранный васильками, как это предписывает делать Судийский Типикон Николо-Касулянского монастыря в Калабрии³⁵. В этой сложной композиции, где воздвигающего Креста архиепископа, поддерживаемого двумя диаконами, окружают толпы народа, с находящимися на первом плане епископами и певцами³⁶, трудно признать отражение реального новгородского действия, хотя некоторые местные черты здесь сказались в деталях. Вообще же изображение чина воздвижения Креста на праздничной иконе, известное в живописи Древней Руси, Украины, Румынии³⁷, не сделалось, однако, основным выражением идеи праздника в позднейшей церковной традиции, где преобладает так называемый «исторический» вариант, предполагающий композицию со стоящим в центре у крестного Древа Макария Иерусалимского, окруженного толпами народа и с присутствующим царем Константином и царицей Еленой³⁸. Надо отметить, что и композиция новгородской таблестки есть элементы «исторического» варианта. И здесь можно согласиться с Д. В. Айналовым, что во всех праздничных композициях подразумевалось воздвижение Креста, хронологически относимое к IV веку, хотя, как мы видели, интересующие нас композиции инспирированы литургической драмой.

³⁰ В. Г. Пуцко, *Надпись на бронзовом кресте из Яксманич* (в печати).

³¹ М. Толстой, *Святые и древности Ростова Великого*, изд. 3-ье, Москва, 1866, с. 67, табл. после с. 70.

^{32—33} А. Дмитриевский, *Описание литургических рукописей*, т. 1, с. 810—813, 338—341; М. Н. Скабалланович, *Христианские праздники*, вып. 2, с. 153—159.

³⁴ прот. М. Лисицын, *Первоначальный славяно-русский Типикон*, С.-Петербург, 1911, с. 116—118, 120—122.

³⁵ М. Н. Скабалланович, *Указ. соч.*, с. 155.

³⁶ В. Н. Лазарев, *Новгородская иконопись*, Москва, 1969, с. 41, табл. 74.

³⁷ В. И. Антонова, Н. Е. Мнева, *Каталог древнерусской живописи Государственной Третьяковской галереи*, т. I, Москва, 1963, № 70; т. II, №№ 399, 596.

³⁸ К. Δ. Καλοθέρης, "Αθως, θέματα ἀρχαιολογίας καὶ τέχνης, 'Αθήναι, 1963, σ. 135, πιν. 23.

А. А. Дмитриевский, которого интересовала судьба чина на русской почве, приводит сведения о том, что в практике XVI века Крест лежал на аналое до отдания праздника, а в этот день, на литургии, при окончании часов, священник и диакон уносили его в алтарь³⁹. Этот обычай, как известно, соблюдается и теперь. Для целей нашей статьи было бы излишним изложение обряда воздвижения, сохранившегося в Иерусалиме и имеющего свои интересные особенности⁴⁰. Но мы должны с благодарностью вспомнить имена наших литургистов, труды которых позволяют ныне исследователю византийского искусства осветить явления, не лишённые для наших современников общего интереса, а в древности представлявших заметное явление календарного года византийской столицы.

³⁹ А. А. Дмитриевский, *Богослужение в русской церкви в XVI веке*, ч. 1, Казань, 1884 г. с. 150.

⁴⁰ А. А. Дмитриевский, *Обряд воздвижения Креста, совершаемый 14 сентября в Иерусалиме на месте обретения Креста Господня*, «Сообщения им. п. Православного Палестинского общества», т. XVII, 1906, с. 588—593.

HESYCHASTIC THOUGHT AS REVEALED IN BYZANTINE, GREEK AND ROMANIAN CHURCH FRESCOS : A THEORY OF ORIGIN AND DIFFUSION

JOBY PATTERSON
(La Grande, Oregon)

In c. 1365, Manuel, son of the Byzantine Emperor John VI Cantacuzenus, founded the Church of Hagia Sophia at Mistra¹. In the dome of the southeast chapel of the church was a fresco of a Virgin *orans* as "Container of the Uncontainable" (fig. 1)². Her *orant* arms and hands characteristically extend a gesture of intercession, and the inscribed womb holds the unborn Christ. Behind the Virgin was what appears to be a mandorla formed by one square superimposed over a second square, and placed so that its corners project beyond the centers of the four sides of the first square. Though two lines forming the sides of the frontal square near the Virgin's hands are not apparent, there are possible reasons for the exclusion: the drawings made by Millet are generalized, probably because the fresco was in very poor condition; perhaps the fresco itself in its original execution was somewhat abstracted. Let us accept for a moment that it is intended to be an eight-sided mandorla. Another example of this sort of mandorla appears behind the Christ in the Transfiguration from the Manuscript of Emperor John VI Cantacuzenus, dated 1370—1375 (fig. 2).

This form of mandorla appears to have been adopted by the Hesychasts as the symbolic means of representing Light. The Hesychasts' ultimate goal was "... the vision of Divine Light"³. These mystics believed that through contemplative prayer true knowledge of God could be attained, and that Uncreated Light — that which appeared on Mt. Tabor during the Transfiguration — was "... one of the 'energies' or 'operations' of God, distinct from his essence, yet capable of unifying man to Divine Nature"⁴. The special iconographic form sym-

¹ A condensed form of this paper was presented at the Third International Congress of Southeast European Studies, held in Bucharest, on 6 September 1974. The author is grateful to the American Council of Learned Societies which awarded the travel funds that enabled the paper to be presented. Suzy Dufrenne, *Les programmes iconographiques des églises byzantines*, Paris, Klincksieck, 1970, p. 13, dates Hagia Sophia to c. 1350. D. A. Zakvthinos, *Le despotat grec de Morée*, I (Paris: n. p., 1932), 105, puts it to 1366 or after.

² The fresco is no longer extant.

³ George Ostrogorsky, *History of the Byzantine State*, trans. from 3rd Ger. ed. by Joan Hussey (1940; rpt. New Brunswick, N. J.: Rutgers Univ. Press, 1969), p. 512.

⁴ Dimitri Obolensky, *The Byzantine Commonwealth: Eastern Europe, 500—1453*, New York, Praeger, 1971, p. 304.



Fig. 1. — Divine Liturgy and the Virgin *orans* with Child. Southeast chapel, Church of Hagia Sophia, Mistra, c. 1365 (after Gabriel Millet, *Monuments byzantins de Mistra*, pl. 132)

bolizing Light may have appeared due to the Hesychasts' unusual interpretation of the meaning and importance of Light, as well as the fact that the Hesychasts intentionally differentiated themselves and their position from the mainstream of early fourteenth-century Orthodoxy.

Historical evidence lends support to the idea that this peculiar mandorla is symbolic for the special Hesychast concept of Light. In 1351, under John VI Cantacuzenus, a council which met at the Palace of the Blachernae in Constantinople recognized Hesychasm as Orthodox⁵. In 1354, after his abdication of the throne, John still wielded considerable

⁵ Ostrogorsky, p. 522. As early as 1341, John Cantacuzenus held sympathy for the Hesychast doctrine, which, for centuries before that, had been smouldering in the Orthodox Church (pp. 511–514).



Fig. 2. — Transfiguration from the Manuscript of John VI Cantacuzenus, 1370—1375 (Bibliothèque Nationale, Paris, Cod. Gr. 1242).

rable religious influence. As the monk Ioasaph, he wrote in defense of Hesychastic doctrine between 1354 and 1383⁶. In 1357, John's son, Matthew, went to the Morea where Manuel continued in his position as principate ruler⁷. The former Emperor spent more than a year with his sons in the Morea⁸, and finally died there in 1383⁹. Manuel must have been a Hesychast: it was legitimately Orthodox, and Manuel's father was in a position to exert influence upon his son, since he was living in the Morea, and writing in defense of Hesychasm. Paintings done under Manuel's directive at Hagia Sophia would have reflected doctrines in which he believed, since the church was intended for use by Manuel and the imperial family, as well as subsequent rulers of the Morea. Thus it seems that the idea of Rays of Light, traditionally an essential ingredient in the iconography of the Transfiguration, was adopted by the Hesychasts in the form of an eight-pointed mandorla as the principle means of expressing their belief in the concept of Divine Light. The Hesychasts apparently felt a need to carry Light symbolism into the iconographic schemas of other holy figures. The fresco of the Virgin in Hagia Sophia represents one of the earliest examples — indeed, it may be the earliest of which we have knowledge — of the Hesychasts' means of symbolizing Light¹⁰. Since in the Transfiguration (fig. 2) the eight-sided mandorla represents Light, and since John VI was an ardent Hesychast, substantial support is lent to the idea that the form was connected with Hesychasm. Considering what must have been the similarity in religious philosophy between John and Manuel, it does not seem surprising that the Light symbol behind the Virgin is iconographically the same as that found in the Transfiguration.

It seems that this form of mandorla appears most often in conjunction with the Virgin *orans*. There were prototypes for the Virgin *rans* in Constantinople. In the Imperial Palace of the Blachernae, there existed the icon of the Virgin Mary of the Blachernitissa which was a Virgin *orans* as "Container of the Uncontainable"¹¹. John Cantacuzenus may well have lived in the Blachernae, a palace which Byzantine rulers after 1261 frequently chose to be ensconced. John — and pro-

⁶ Ostrogorsky, p. 531.

⁷ Ostrogorsky, p. 531.

⁸ J. Parisot, *Cantacuzène, homme d'état et historien*, Paris, Joubert, 1845, p. 306.

⁹ Ostrogorsky, p. 531.

¹⁰ Paintings which may also date from the period of Manuel are those in the Church of the Peribleptos. See M. Delvoye, "Chronique archéologique", *Byzantion*, 34 (1964), 160. Located in the apse is the Virgin and Child flanked by two archangels. Behind is the eight-sided mandorla, which would lend support to Delvoye's supposition that the Peribleptos is one of Manuel's foundations. In the Church of the Pantanassa is a scene of the Transfiguration in which Christ is framed by an eight-pointed mandorla. See Gabriel Millet, *Monuments byzantins de Mistra*, Paris, Ernest Leroux, 1910, pl. 140. The church was founded by Manuel in 1350, but the paintings date from a restoration of c. 1428. However, a closer investigation of the painting of the Transfiguration might reveal that its theme and iconography date from the original foundation of the church.

¹¹ Probably the best extant representation of the Blachernitissa Icon is found over the entrance to the exonarthex in the Kariye Djami, Constantinople. See Paul A. Underwood, *Kariye Djami* (Princeton: Princeton Univ. Press, 1966), II, 21. Christ is shown as Pantocrator, blessing with his right hand and holding a scroll in his left. At Hagia Sophia, Mistra, remains indicate that Christ was also represented as Pantocrator.

bably Manuel as well — must have been familiar with the Blachernae icon of the Virgin. Manuel may have had his church fresco patterned after the Blachernitissa, adding the established symbolism for Light¹².

The use of the eight-pointed mandorla, in association with paintings of the Virgin *orans* with Child, the Pantocrator, and the Transfiguration reappears frequently in the fifteenth and sixteenth-century monasteries of Moldavia¹³. One of the earliest, the Transfiguration from the nave of the Church of Voroneț Monastery dates from the reign of Steven the Great (1488—1496)¹⁴. The mandorla bears great similarity to that in the Transfiguration from the Manuscript of John VI. The semi-transparent quality given to the Light and the circular halo behind the two squares with linear Rays shooting forth appear in both, and are features which do not always exist in conjunction with the eight-pointed mandorla.

Most interesting, however, is the manner in which paintings including the eight-sided mandorla were incorporated into the domical construct of the Moldavian monastery churches. In the pronaos domes of the churches at Voroneț (fig. 3), Moldovița (fig. 4), and in the narthex at Sucevița (fig. 5) are paintings of the Virgin *orans* with Child backed by the mandorla. At Voroneț the dome assumes a low, flat form supported by pendentives. The painting is centered in the dome and applied to its surface. At Moldovița, the dome in the pronaos is formed by the system of "Moldavian arches"¹⁵: rising from the eight points originating from the centers of the supporting pendentives and arches are eight intersecting arches (fig. 4). Inside and above this structural framework is the Virgin with the mandorla. The fact that the shape of the Virgin's mandorla is echoed in the arched structure of the dome provides a hint of the subsequent development. In the narthex of the Church at Sucevița, the supportive rib structure of the dome consists in the typical Moldavian manner of eight overlapping arches; those arches assume not only a structural function, but — enhanced by the gold color — they serve as the eight-pointed mandorla for the Virgin and Child (fig. 5). It is an ingenious fusion of decoration and basic structural architecture.

The diffusive avenues by which Hesychasm entered Moldavia can be traced. Generally, its spread across the Balkans emanated from two

¹² In a small chapel in the residential quarters of the Palace of the Despots are the remains of another Virgin *orans* and Child flanked by archangels. See illustration in Anastasios Orlandos, "Ta Palatia kai ta Spitia tou Mistra", *Archeion ton Byzantinon Mnemeion tes Hellados*, 3 (1937), 30. Its similarity to the fresco in Hagia Sophia led Orlandos to believe that the two were done by the same artist (p. 28). The portion of the Palace containing the chapel was probably built by Manuel. One wonders whether this Virgin and Child was ever framed by an eight-pointed mandorla.

¹³ Among the numerous examples are the Pantocrator in the naos vault at Humor, c. 1535 (Vasile Drăguț, *Humor*, București, Ed. Meridiane, 1973, center pl.); the Pantocrator from the naos vault at Arbore, 1541 (Drăguț, *Dragoș Coman : le maître des fresques d'Arbore* [Bucharest : Ed. Meridiane, 1969], fig. 7; and the Virgin *orans* and Child on the south exterior wall at Moldovița Monastery Church, c. 1537 (I. D. Ștefănescu, *Iconografia artei bizantine și a picturii feudale românești*, București, Ed. Meridiane, 1973, between pp. 176—177).

¹⁴ For illustration, see Maria Ana Musicescu and Sorin Ulea, *Voroneț*, București, Ed. Meridiane, 1969, pl. 8.

¹⁵ Musicescu and Ulea, p. 7.



Fig. 3. — Virgin *orans* with Child. Pronaos, Monastery Church, Voroneț, c. 1547 (illustration : author).

principal sources : Paroria and its successor Kilifarevo in Bulgaria, and from Mt. Athos. Its emergence in Moldavia seems to have stemmed from both these sources. The teachings in the seventh century of St. John of the Ladder and St. Symeon the New Theologian (949–1022) influenced Gregory of Sinai who founded Paroria Monastery in the Strandzha Mountains of southeast Bulgaria c. 1330¹⁶. In c. 1350 St. Theodosius of Trnovo founded the Monastery of Kilifarevo near Trnovo¹⁷. Out of these monasteries as well as those of Mt. Athos, disciples devoted to Hesychasm returned to their native lands, including the Romanian principalities, and thus spread contemplative monasticism “. . . through the monasteries and royal courts of Eastern Europe”¹⁸. It was principally through the activities of a monk trained at Mt. Athos, Nicodemus, that Hesychasm entered Wallachia. He founded the Monasteries of Vodița (c. 1374) and Tismana (c. 1385) in Oltenia¹⁹. In the second half of the fourteenth century the first monasteries and *schits* were founded,

¹⁶ Obolensky, pp. 301–302.

¹⁷ Obolensky, p. 302.

¹⁸ Obolensky, p. 302.

¹⁹ Obolensky, p. 305.

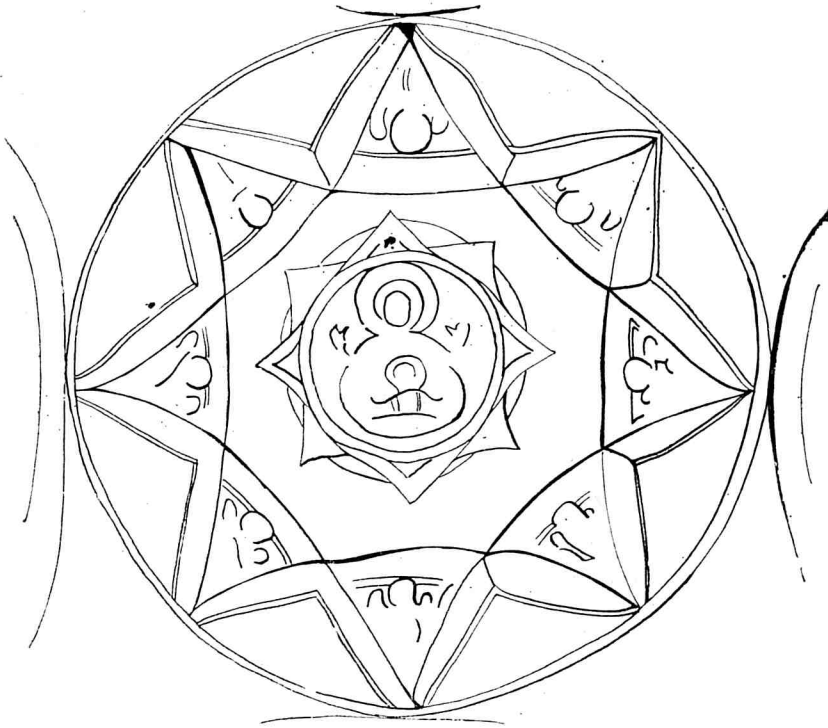


Fig. 4. — Virgin *orans* with Child. Pronaos, Monastery Church, Moldovița, c. 1537 (illustration : author).



Fig. 5. — Virgin *orans* with Child. Pronaos, Monastery Church, Sucevița, c. 1601 (photograph : author).

under indirect influence from Mt. Athos, by way of Serbian and Bulgarian mediations²⁰. The Athonite triconch plan appeared in the Morava River Valley of Serbia (e. g., Ravaniča, 1375–77), and contemporaneously in Walachia, at Vodița²¹. In the last half of the fourteenth century, monks fled north to avoid the Turkish onslaught, thus directly connecting the Olt Valley communities with Moldavia²². Subsequently, the Monastery of Neamț was founded, possibly under Petru Mușat (1374–1391), in Moldavia²³. Indicative of the Hesychast presence at Neamț, it is not surprising that the works of John of the Ladder and Gregory of Sinai were copied²⁴.

Much has been left incomplete in this presentation. Need for careful research of the spread of the Light form in Serbia and Bulgaria must be fulfilled. Study of its use in Russia should also be made, with special attention paid to the work of Theofanes the Greek and Daniel Cheorny²⁵. Further substance to the theory might be lent through a study of the broader themes probably connected with Hesychasm. A thorough look at paintings of St. John of the Ladder could be very valuable.

Only one art historian, as far as I am aware, has ever mentioned the topic of Hesychasm in the iconography of art, and few have approached it from a stylistic point of view²⁶. It is hoped that this paper has not only presented a convincing idea, but that it has laid the groundwork for more research in the area.

²⁰ *Istoria Bisericii Române*, București, Ed. Institutului Biblic și de Misiune Ortodoxă, 1957, I, 201.

²¹ Răzvan Theodorescu, *Bizanț, Balcani, Occident*, București, Ed. Academiei, 1974, pp. 294–97. For other architectural similarities between the Morava River Valley and Wallachia, see J. Ebersolt. *Monuments d'architecture byzantine*, Paris : Les Éditions d'art et d'histoire, 1934, p. 154.

²² *Istoria Bisericii Române*, I, 212–13.

²³ *Istoria Bisericii Române*, I, 203.

²⁴ Obolensky, p. 305.

²⁵ See Viktor Lazarev, *Teofan Greul și Școala Sa*, trans. from 1st Rus. ed. by Vasile Florea 1961 ; rpt., București, Ed. Meridiane, 1974, and Rice, pp. 148 ff.

²⁶ Delvoye says that attributing the Church of the Perebleptos to Manuel would also "... explain the links between the iconography of the paintings and the Hesychast doctrines" (p. 160). See also Rice, pp. 150 ff., and Manolis Chatzidakis and André Grabar, *Byzantine and Early Medieval Painting*, New York, Viking Press, 1965, p. 26.

VERPFLANZUNG EINES SÜDTIROLER BRAUCHS IN DIE MOLDAU DES PETRU RAREȘ?*

KRISTA ZACH
(München)

Die Diskussion um die augenscheinlich kometenhaft Mitte des 16. Jahrhunderts in Erscheinung getretene Außenmalerei an Kirchen der nördlichen Moldau ist bekanntlich noch nicht beendet. Vor allem die Frage nach dem Ursprung des nordmoldauischen Brauches, einige der meist im Hügelland verborgen liegenden Dorf- und Klosterkirchen von außen gänzlich in Fresken einzuhüllen, konnte nicht eindeutig beantwortet werden. Der bereits beträchtlichen Zahl hierzu aufgestellter Hypothesen beabsichtigen wir keine weitere anzufügen.

Außenfresken gibt und gab es in verschiedenen Teilen der christlichen Welt und sie sind uns im Abendland seit dem frühen 12. Jahrhundert zum Teil auch noch erhalten. Besonders bevorzugt war (und ist bis heute) Fassadenmalerei an kirchlichen wie profanen Bauwerken des gesamten Alpenraumes.

Die frühesten der uns überlieferten Beispiele hierfür bieten die zumeist etwas abgelegenen, schlichten Dorfkirchen in Südtirol, wobei einzelne noch erhaltene Teile des Mauerwerks bis in das 8. Jahrhundert zurückreichen¹. Aber auch am Rande des hier genannten katholischen Kulturraums der Alpen, nämlich in Strei (Hunedoara), einer orthodoxen Kirche Südsiebenbürgens, begegnet offenbar² zu Beginn des 14. Jahrhunderts etwa, ein Südtirol sehr ähnlich scheinender Gebrauch der Fassadendekoration. Die Malerei des Alpenraums ist in der Forschung bereits relativ gut erschlossen; die vergleichbaren Beispiele aus Siebenbürgen hat in den letzten Jahren Vasile Drăguț in zahlreichen Arbeiten beschrieben³. Solange jedoch detaillierte vergleichende und vergleichbare Daten und ikonographisches Material aus dem russischen und dem

* Diese Mitteilung ist eine erweiterte Fassung des am III. Internationalen Südosteuropakongreß in Bukarest 1974 vorgetragenen Referats. Leider können die dort gezeigten Abbildungen aus technischen Gründen hier nicht erscheinen.

¹ J. Weingartner, Bd. 1, S. 22–23.

² V. Drăguț, *Biserica din Strei*, in: *SCIA/ A Pl* 12,2(1965) S. 299–317. In zwei weiteren Arbeiten (*Pictura*, S. 19; *Iconografia*, S. 29, Anm. 91) erwähnt Drăguț die Hypothese einer weitgehenden Außenbemalung dieser Kirche, die im vorigen Jahrhundert zu Teilen noch sichtbar war, jetzt aber unter Putz liegt. Bei Restaurierungsarbeiten wurde 1971 an der Ostapsis der hl. Christoph wieder freigelegt.

³ V. Drăguț veröffentlichte in der Zeitschrift *SCIA/ A Pl* zahlreiche Aufsätze zu einzelnen Denkmalen. Dieses Material ist in verschiedenen Arbeiten synthetischen und vergleichenden Charakters zusammengefaßt worden: V. Drăguț, *Considérations*, S. 593–607; *Pictura*, S. 7–110 – wo lediglich die rumänischen Kirchen Siebenbürgens beschrieben sind; *Picturi murale exteroare*, in: *SCIA/ A Pl* 12, 1(1965) S. 75–101; *Iconografia*, S. 9–61, mit einer sehr wertvollen ikonographischen Übersicht, S. 61–83; *Dicționar* – unter den betreffenden Stichwörtern.

süddanubischen Raum noch nicht zu übersehen sind, erscheint auch eine umfassendere Antwort auf die Frage nach der Genese der moldauischen Außenfresken von der Mitte des 16. Jahrhunderts noch nicht möglich⁴.

Methodologisch als sinnvoll erscheint es uns, zur Beschleunigung einer Klärung in der Frage der Außenfresken zunächst einmal diejenigen Hypothesen rumänischer und nicht-rumänischer Forscher genauer zu überprüfen, für die Vergleichsmaterial in ausreichender Fülle beigebracht werden kann. Zwei Überlegungen rechtfertigen solch ein Vorgehen zusätzlich: Erstens können Erklärungshypothesen in der Forschung nur durch konkretes Beweismaterial in größerem Umfang bestätigt oder widerlegt werden, nicht aber — wie es oft noch geschieht — durch einfache Behauptung eines Sachverhalts. Zweitens könnte sich im Zuge der Beweisabfolge vielleicht der eine oder andere Gesichtspunkt abzeichnen, der sich für die allgemeine Diskussion um die moldauische Außenmalerei als dienlich erweise.

Eine Übersicht wichtigster Erklärungshypothesen zur Genese der Außenfresken an Kirchen aus der Zeit des Fürsten Petru Rareș brachte im Jahre 1963 Sorin Ulea⁵. In einer der (hier nicht noch einmal angeführten) Hypothesen wurde die Bemalung von Kirchenfassaden in Tirol als Vergleichselement vorgeschlagen und nur von dieser These allein wird hier zu handeln sein:

Zugunsten der von uns so genannten 'tiroler Erklärungshypothese' sprachen sich vor geraumer Zeit zwei namhafte Kenner der spätbyzantinischen Kunst Ost- und Südosteuropas aus, nämlich Gheorghe Balș⁶ und Philipp Schweinfurt⁷. Beide versuchten sie — ohne eingehendere Analysen und konkrete Vergleichselemente vorzutragen —, als Anstoß

⁴ Von solchen Vergleichen erwartete beispielsweise Grigore Nandriș noch am ehesten Aufschluß, vgl. seine ausführliche, zum Teil auch komparatistische Darstellung, *Christian Humanism in the Neo-Byzantine Mural Painting of Eastern Europe*, besonders S. 246—265. — Aufmerksamkeit verdient auch der zuletzt von Michael Taylor (in: *RESEE* 12,2 (1974) S. 267—275) vorgetragene Ansatz, die moldauischen Außenfresken als Darstellung des liturgischen Geschehens zu verstehen, vgl. dazu S. 274—275.

⁵ S. Ulea, *Originea 1*, in: *SCIA/APl* 10,1 (1963) S. 57—61.

⁶ G. Balș, *Bisericile*, in: *BCMT* 21(1928) S. 7—10. In seinen späteren Arbeiten gab Balș diesen Standpunkt auf.

⁷ Vgl. seine Besprechung des Buches von O. Tafrali, *Monuments byzantins* (1931), in: *BZ*, 2. Abt., 1935, S. 116—117: „Einen Einfluß der westeuropäischen Fassadenmalerei, wie sie sich aus dem Überschwang der künstlerischen Produktivität in den ersten Jahrzehnten des XVI. Jahrh. von einigen großen norditalienischen Kunstzentren her über die südlichen Alpenländer, nach Tirol und bis nach der Schweiz hin (...) entwickelte, will A. Grabar für die Fassaden der Moldauer Kirchen nicht gelten lassen. Es dürfte aber doch wohl mit einem solchen Einfluß zu rechnen sein, da die Fassadenmalerei in der Moldau gerade zu jener Hochblüte der westlichen Fassadenmalerei auftritt. Letztere ist, zumal in ihrem Ursprungslande, vorwiegend profan, sie hat aber, entlegene Kunstzentren beeinflussend, anscheinend auch der kirchlichen Malerei einen neuen Anstoß gegeben. In Tirol sind bemalte Kirchenfassaden bereits aus früherer Zeit bekannt. (...) Das Aufkommen der Fassadenmalerei an den Kirchen der Moldau dürfte somit wahrscheinlich doch mit der Entwicklung der westeuropäischen Fassadenmalerei im Zusammenhang stehen; dies wird man jedenfalls so lange behaupten können, als in Serbien keine größeren Fassadenmalereien aus dem XIV. Jahrh. zum Vorschein gekommen sind.“ (S. 116, 117). Sogar der erste vergleichende Terminus ist bei Schweinfurt nicht sehr glücklich gewählt (westliche, profane Fassadenmalerei städtischen Charakters vom Beginn des 16. Jahrhunderts); der zweite Terminus (bemalte Kirchenfassaden in Tirol sind aus früherer Zeit bekannt), wird — trotz des Widerspruchs — genannt, Beispiele fehlen aber.

für die Außendekoration der Moldaukirchen einen geographischen Raum, nämlich Tirol, nachzuweisen.

In den letzten zehn Jahren etwa wurden in der rumänischen Forschung u. a. auch die tiroler Fresken erneut angesprochen; der Zusammenhang war hier allerdings ein anderer. Es war (und ist noch) die sogenannte provinzielle Malerei der ausgehenden Romanik und der Gotik Siebenbürgens im Gespräch sowie ihre Verwandtschaft mit alpenländischen, vornehmlich tiroler Beispielen. Dabei wurden Innen- wie Außenfresken gleichermaßen berücksichtigt⁸.

Es ist das Hauptanliegen der vorliegenden Mitteilung, die 'tiroler Erklärungshypothese' betreffend die Beeinflussung der moldauischen Außenfresken in der von Philipp Schweinfurt verwendeten Form durch Beschreibung von Bilddokumenten aus Südtirol zu widerlegen. Darüber hinaus möchte die Verfasserin anregen, die südtiroler Kirchenfresken enger als bisher geschehen in die Diskussion der provinziellen Malerei Siebenbürgens einzubeziehen. Denn sowohl die Gestaltung der Innenräume in Südtirol, deren ikonographische Programme und Gruppierungen wohl besser als sonstwo im Alpenraum erhalten sind⁹, als auch die hier in besonders stattlicher Zahl noch sichtbaren Außenfresken dürften der Forschung ein umfängliches Vergleichsmaterial in etwaiger zeitlicher Übereinstimmung auch für die Malerei Siebenbürgens an die Hand geben¹⁰.

BEDINGUNGEN FÜR DIE RELATIVE ERHALTUNG VON FRESKEN IM ALPENRAUM

Fassadenschmuck in Freskotechnik findet man nicht allein in Tirol, sondern, wie erwähnt, im gesamten Alpenraum¹¹, von der östlichen Schweiz bis nach Slowenien und zur Tatra. Beispiele dieser Dekorationsweise haben sich an manchen Orten und unter gewissen Bedingungen besser und zahlreicher als sonstwo erhalten: In etwas abgelegenen Bergtälern am Rande der großen Durchgangswege; an jenen Orten, wo im 16. Jahrhundert die Reformation eine Übertünchung älterer Außen- und Innenmalerei als erforderlich erachtete (wie in Südwestdeutschland¹², der Schweiz, aber auch Siebenbürgen); immer dort, wo die

⁸ Vgl. vorwiegend Vasile Drăguț, *Considérations*, S. 607; *Pictura*, S. 19–20; *Iconografia*, S. 16–28.

⁹ Diese Bemerkung beruht sowohl auf dem Augenschein der Verf. (Südtirol, Bodensee- und Bayern) gelegentlich zahlreicher Studienreisen, als auch auf der einschlägigen Fachliteratur (M. Frei, E. Theil, J. Weingartner).

¹⁰ Damit wird nicht behauptet, daß alle Malerei Südtirols, die zwischen dem 11.–16. Jh. entstand, „provinziellen“ Charakter trage. Deutliche Ausnahmen von den provinziellen Stilformen bilden die Pfarrkirchen und einige Kreuzgänge in den südtiroler Städten Bozen, Brixen, Bruneck, Kaltern, Meran und Sterzing, vgl. J. Weingartner Bd. 1, S. 60–75.

¹¹ Vgl. Anm. 10, oben.

¹² Reste hervorragender Andachtsmalerei in der heute hinten gelegenen Toreinfahrt des Hauses zur Kunkel (dem Ort der berühmten Webereifresken um 1300), am Münsterplatz in Konstanz, bezeugen die hohe Qualität der für das Bodenseegebiet richtungweisenden geistlichen Malkunst in dieser Stadt. Leider ist davon sonst an Außenfresken nichts mehr erhalten. Ähnliches gilt auch für den Malbestand der nahe gelegenen Insel Reichenau. Auch hier sind nurmehr Innenfresken erhalten, wie beispielsweise, in der Peters-und-Paulus-Kirche zu Niederzell, die

Gegenreformation mit ihrem gewaltigen Gestaltungsdrang nicht sich durchzusetzen versuchte, weil die Bevölkerung ohnehin überwiegend dem alten Glauben treu geblieben war und daher barocke Neubauten oder Veränderungen fehlen (so in den stadtfernen Tälern Südtirols)¹³. Eine eher konservative Gesinnung verbunden mit dem Mangel an Geld scheinen ferner bewirkt zu haben, daß ebenfalls in Südtirol einige der ältesten Malereien der alpenländischen Romanik und Frühgotik erhalten blieben, wie z. B. im Vinschgau /Val Venosta (St. Prokulus bei Naturns und St. Benedikt in Mals mit Fresken des 8.—9. Jh.s im Innenraum)¹⁴ oder der benachbarten Benediktinerabtei Müstair in Graubünden, die den einzigen, vollständig erhaltenen karolingischen Innenraum mit Fresken, kurz nach 800, enthält¹⁵ sowie Innichen, im Osten¹⁶.

Es ist sinnvoll, bei der Diskussion der sogenannten 'tiroler Erklärungshypothese' als Anstoß für Außenmalerei in der Moldau *allein* Südtirol (das seit 1919 unter dem Namen Alto Adige zu Italien gehört) zu berücksichtigen. Zwar hatte, erstens, das nördliche (österreichische) Tirol seit spätkarolingischer Zeit kirchengeschichtlich und allgemeinhistorisch eine Südtirol ähnliche und mit ihm oftmals identische Entwicklung. Doch ist in künstlerischer Hinsicht in Nordtirol fast ausschließlich ein spätgotischer und barocker Bestand an Malerei erhalten, während das österreichische und süddeutsche Barock Südtirol erst gegen Ende des 17. Jahrhunderts zu beeinflussen begannen¹⁷. In Südtirol ist, dagegen, karolingische (8./9. Jh.), romanische (12. und 13. Jh.) und überaus reichhaltig und vielfältig, gotische Malerei (ab c. 1300, in stetiger Auseinandersetzung zwischen italienischen und süddeutschen Ausprägungen) erhalten¹⁸.

Zweitens gehört Südtirol zu den schon frühzeitig christianisierten Gebieten (4. bis 9. Jh.)¹⁹ und somit bis 798 zum Patriarchat von Aqu-

weiläufige Komposition Christus in der Mandorla mit Apostelsymbolen (Kalotte) und darunter, Apostel- und Prophetenfriesen (Chorapsis) aus der Reichenauer Schule des 11. Jahrhunderts. Diese Komposition bzw. Teile davon, finden sich auch in Apsiden südtiroler Kirchen wieder (z. B. St. Peter ob Gratsch, St. Jakob in Grissian). In Niedertzell beschädigte eine spätere, barocke Ausstattung diese Komposition; in Südtirol, gotische Neugestaltungen.

¹³ Weingartner erwähnt die relative Bedeutungslosigkeit des gegenreformatorischen Barocks aus dem österreichischen und süddeutschen Raum für Südtirol, dessen wesentlichste künstlerische Leistungen der Hochgotik angehören (Bd. 1, S. 36–37, 70–71). In Südtirol wurde im 17. Jahrhundert vor allem im Kirchenbau sehr wenig geleistet; barocke Umgestaltungen treten erst um die Mitte des 18. Jahrhunderts, und zwar meist nur in den Städten, in Erscheinung (z. B. an der Klosterkirche Neustift/Novacella bei Brixen, am Brixener Dom, in Innichen/Pustertal). Diese Orte gehörten zum Gebiet der Erzdiözese Salzburg (vgl. *ebenda*, S. 37–38; A. Sparber, Sp. 205–207), sind aber am Territorium des Bistums Chur, also in Meran oder im Vinschgau, kaum anzutreffen.

¹⁴ J. Weingartner, Bd. 1 : S. 60–61 ; Bd. 2 : S. 387–390.

¹⁵ E. Kubach, V. H. Elbern, S. 120–123. Birchler, S. 4–11, 12–13.

¹⁶ N. Rasmus, S. *Candido*, S. (19, 24–27) und Abb. Nr. 41–50, datiert c. 1280.

¹⁷ J. Weingartner, Bd. 1, S. 21 ; S. 37, 70–71.

¹⁸ *Ebenda*, S. 60–69.

¹⁹ Das Gebiet des nachmaligen südtiroler Bistums Säben-Brixen, mit dem Eisack- und dem Pustertal sowie das später zur Diözese Chur gehörende obere Etschtal, waren bis 800 christlich geworden. Das Vinschgau und Meran waren bis in das 9. Jahrhundert hinein ebenfalls christianisiert, vgl. A. Sparber, Sp. 205.

leja, danach zum Erzbistum Salzburg²⁰, beziehungsweise bis etwa 843 zur Kirchenprovinz Mailand²¹. Frühe malerische Anregung, ikonographische Typen und Gestaltungsmuster aus dem byzantinischen Bereich sowie der stark von der Ostkirche beeinflussten Romanik Italiens, sind in Südtirol noch sichtbar. Deswegen ist dieser geographische Raum für einen Vergleich mit nebyzantinischen (Nandriş) Fresken zunächst nicht abwegig. Es könnten ja in südtiroler Außenfresken des 12. und 13. Jahrhunderts Prototypen für später, um die Mitte des 16. Jahrhunderts, in moldauer Außenfresken auftretende ikonographische Gruppierungen und Kompositionen erkennbar sein. Daher auch wird unsere Mitteilung über Außenmalerei in Südtirol hauptsächlich die aus dem 12. und 13. Jahrhundert erhaltenen Fresken beschreiben.

Die von Venedig und Aquileja wie von Salzburg²² beeinflusste romanische Malkunst blühte in Südtirol bis in das 13. Jahrhundert hinein. Um 1300 wird aber auch die Abwendung vom byzantinisch-statuarischen Monumentalstil und überhaupt von südlichen Anregungen deutlich und danach herrscht die Gotik in süddeutscher Formensprache sowie provinziellem Charakter vor. Um die Mitte des 14. Jahrhunderts wird sich diese Gotik vorübergehend wieder dem südlichen Einfluß der Schulen von Sienna und Florenz öffnen, dann um die Wende vom 14. zum 15. Jahrhundert Anschluß an die internationale höfische Gotik finden, darauf aber wieder auf das provinzielle, derbere Niveau der einheimischen Malerei zurückgleiten. Dieser süddeutsch geprägte provinzielle Stil bleibt in Südtirol bis Ende des 16. Jahrhunderts bemerkbar²³. Auf gotische Außenfresken Südtirols wird im folgenden nur verwiesen werden, wenn auch die Mehrzahl der südtiroler Außenfresken der Gotik angehören.

BESCHREIBUNG DER KIRCHEN MIT ROMANISCHEN AUSSENFRESKEN

An der Burgkapelle des Schlosses *Hocheppan* (Missian) ist rechts neben dem Eingang, zum Teil von einem anderen Fresko verdeckt, die älteste Christophorusdarstellung Tirols und wohl des gesamten Alpenraums zu sehen. Anscheinend wurde das Bild des im Alpenraum so häufig anzutreffenden Schutzpatrons der Reisenden bald nach der Kapelleneinweihung, 1131, gemalt²⁴. In starrer Haltung geradeaus blickend, zeigt

²⁰ Und zwar das Bistum Säben (5.–10. Jh.), dessen Sitz ab dem 10. Jahrhundert in Brixen war. Zu diesem Bistum gehörten der Norden und der mittlere Teil Südtirols, also das Pustertal im Nordosten und das Eisacktal mit Bozen. Um 798 kam diese Diözese zum neugegründeten Erzbistum Salzburg, vgl. *ebenda*.

²¹ Nämlich der dem Bistum Chur in der Schweiz (c. 4. Jh.—1818) unterstellte westliche Teil Südtirols mit dem Vinschgau und dem Etschtal bei Meran, vgl. *ebenda*. Um 600 gehörte ein Teil dieses Kirchensprengels dem Bodensee-Bistum Konstanz zu. Chur war von etwa 843 bis 1803 dem Erzbistum Mainz untergeordnet, *ebenda*.

²² E. Kubach; V. H. Elbern, S. 164, 200; F. Souchal, S. 150; W. Luger, S. 15–20.

²³ Überblick nach J. Weingartner, Bd. 1, S. 61–70.

²⁴ Datierung nach J. Weingartner, Bd. 2, S. 143; M. Frei, *Hocheppan*, S. 4. Die im Abendland sehr bekannte, im Alpenraum besonders verbreitete Legende des hl. Christoph besteht aus zwei Teilen: 1. die Geschichte des großwüchsigen Missionars, der um 250 den Märtyrertod fand (seit dem 5. Jh. durch Aufzeichnungen belegt und in der Ostkirche wie der Westkirche bekannt); 2. Sankt Christophorus als Christusträger (seit der Schwelle vom 10. zum 11. Jh., allein im Abendland, bekannt), vgl. A. J. Weichsigartner, N. Molodovsky, S. 1–6, 9. Dieser Heilige wurde als Bewahrer vor plötzlichem Tod, d. h., vor dem Sterben ohne Sakra-

es einen noch jugendlichen, bartlosen Mann mit langem Haupthaar. Die übermäßig große Gestalt ist in ein Fürstengewand mit Umhang gekleidet. Der Jesus auf dem linken Arm des Heiligen ist nicht ein Knabe, sondern ein verkleinert wiedergegebener Erwachsener. Der grünende Stab in der Rechten wurde durch das anschließende Kreuzigungsfresko zum Teil zerstört. Die hier festgehaltene ikonographische Gestaltung des Christophorus ist sowohl in Südtirol (vgl. unten) als auch im süddeutschen Raum²⁵ noch anzutreffen und entstammt dem 12. bis 13. Jahrhundert²⁶. Oberhalb des Eingangs in die Kapelle wurde um 1200 eine Kreuzigungsgruppe mit Maria und Johannes sowie zwei Soldaten angebracht. Ein Jagdbild aus der gleichen Zeit ist später, um 1500, übermalt worden und kaum mehr zu erkennen²⁷.

Von einer vermutlich ausgreifenden Bemalung an der äußeren Nordwand der ehemaligen Johanniter-Pilgerherberge und der daran anschließenden St.-Johann-Kirche zu *Taufers* im Münstertal (Vinschgau) blieb nur ein monumentaler Sankt Christophorus in frontaler Haltung und mit strengem Gesichtsausdruck übrig, der auf etwa 1150 datiert wird²⁸. Im Gegensatz zu Hocheppan blieb hier der Kopf sehr gut erhalten, der von einem in byzantinischer Manier gestichelten Heiligenschein umgeben ist. In der rechten Hand ist der Früchte treibende Palmenzweig der Christophoruslegende deutlich zu sehen, die auch in der Ostkirche, in der Form der Märtyrergeschichte des riesenhaften Heiligen, bekannt war²⁹.

Nach der örtlichen Überlieferung die älteste Kirche Südtirols³⁰, mit Sicherheit aber eine der wenigen, die noch vorromanisches Mauerwerk besitzen, zeigt die winzige Bergkirche von St. Peter ob *Gratsch*

mentenspende, verehrt, vgl. Weichslgartner, Molodovsky S. 1; Zentren der Sankt-Christophorus-Verehrung waren München (seit dem 13. Jh.) und Regensburg (seit dem 14. Jh., im Rahmen des Vierzehnheligen-Kultes, s. auch Anm. 34, unten), *ebenda*, S. 34, 24.

²⁵ Dem Hocheppaner Christophorus ähnliche, aber viel besser erhaltene Darstellungen desselben Heiligen findet man z. B. an der nördlichen Wand des Schiffes, in Altarnähe, aus späteren Zeiten in: a) der Oberkapelle von Schloß Tirol (bei Meran) aus dem 14. Jh., vgl. N. Rasmø, Schloß Tirol, S. (47) und Abb. 93, 94; b) im Münster zu Mittelzell/Reichenau, Bodensee, vom Ende des 13. Jh. s, vgl. W. Erdmann, S. 16; c) in der winzigen Bergkirche von Heinsheim/Neckar, vom Beginn des 14. Jh. s etwa; d) in St. Martin zu Garmisch, c. 1320, vgl. Weichslgartner, Molodovsky, Abb. S. 15. Ikonographisch betrachtet sind b), c) und d) einander besonders nahe. Sogar die Gewandmuster der vier aus zum Teil entfernten Gegenden stammenden Bilder, Haartracht und Umhang, sind in sehr ähnlicher Weise gestaltet, was eine Kontinuität dieses Typus in der Provinzialkunst bedeutet, die sich über etwa 200 Jahre erstreckt (im Falle Heinsheim vielleicht auch mehr, da die Verf. eine Datierung für diesen rustikalen hl. Christoph nicht ausfindig machen konnte). Dahingegen ist der Christophorus von Schloß Tirol — als der Hocheppan nächstgelegene — einer späteren Gestaltungstradition zuzurechnen.

²⁶ A. J. Weichslgartner, N. Molodovsky S. 12.

²⁷ J. Weingartner, Bd. 2, S. 143. Ähnliche, an die Kirchenaußenseite gemalte Kreuzigungsgruppen gibt es noch in der Bozener Stadtpfarrkirche Mariä Himmelfahrt (Ende des 13. Jh. s) sowie der Dorfkirche St. Medardus von Tarsch im Vinschgau (13. Jh.), *ebenda*, S. 40, 439. — Gotische Kreuzigungsgruppen gibt es als Außenfresken in Südtirol noch mindestens an 30 Dorfkirchen, vgl. J. Weingartner, Bd. 1—2.

²⁸ M. Frei, St. *Johann*; J. Weingartner, Bd. 2, S. 448 (Datierung vom Anfang des 13. Jh. s).

²⁹ Siehe Anm. 24, oben. In der Ostkirche wurde Sankt Christophorus vorwiegend als einer in der Gruppe der Vierzehnheligen dargestellt, vgl. auch Anm. 34, unten.

³⁰ J. Weingartner, Bd. 2, S. 230—231.

(Dorf Tirol, nördlich Meran) einige der frühesten und gut erhaltenen Außenmalereien in Südtirol. Hier treffen wir bereits auf eine komplexere Gestaltung der südlichen Außenwand wie des südlichen Querschiffarmes, die noch wiederaufgedeckt werden konnte.

Am wenigsten gut erhalten ist ein Sankt Christophorus am südlichen Chorarm, dessen lineare Gestaltung unter der gotischen Übermalung vom Anfang des 15. Jahrhunderts zum Teil noch sichtbar ist. Erhalten ist nur der obere Teil des Bildes. Ebenfalls (bis auf Architekturmalerei-reste vom Beginn des 15. Jahrhunderts) zerstört ist die Darstellung an der Westseite des Querschiffes, die vielleicht eine Christusfigur enthielt³¹.

Deutlich an einem byzantinischen Schema orientiert ist die noch gut sichtbare Komposition Christus mit den Aposteln Petrus und Paulus — 'Christus legem dat': der streng frontal dargestellte Christus überreicht dem ihm zugewandten Apostel die Gesetzesrolle, der links stehende Petrus weist mit einer typischen Handbewegung auf diese feierliche Handlung hin. Die von romanischen Scheibekreuzen gerahmte Komposition entstand zwischen 1050 und 1100³². Manche Forscher nehmen an, daß sich der Eingang früher an dieser reichlich mit Fresken ausgestatteten Südwand befand, wobei dann das Apostelbild ein deutlicher Hinweis auf das Patrozinium der Kirche wäre³³. Der heute benutzte Eingang ist ein gotisches Portal.

Zur These des Südeingangs in romanischer Zeit würde auch das von zwei Heiligen in Nischen flankierte, heute teilweise zerstörte Michaelsbild (c. 1300) passen. Die Nischen gehören zum frühen Mauerbestand und enthalten unter den gotischen Darstellungen der heiligen Jungfrauen und Nothelferinnen³⁴ Katharina (links) und Barbara (rechts), beide mit geistlichen Stifterfiguren zu ihren Füßen, noch romanische Malereispuren³⁵. (Die beiden weiblichen Heiligen wurden also auf älteren Bildern, vielleicht auch mit Stifterdarstellungen, angebracht, und zwar um 1380/1390.) Der Erzengel Michael als Seelenwäger (um 1300) wäre eine angemessene Dekoration des Raumes über dem (angenommenen) früheren Eingang, ebenso wie seine Flankierung durch Heilige mit Stifterbildnissen.

Diese verschiedenen großen, verschieden umrahmten und verschiedenen Malstilen wie -Epochen zugehörigen Außenfresken von St. Peter ob Gratsch stellen ein gutes Beispiel für Thematik, Ikonographie, Stilelemente und Anordnungsweise der südtiroler Außendekoration des 12. bis 15. Jahrhunderts dar. Wenngleich aus späterer Zeit, gibt es auch an anderen Fassaden südtiroler Kirchen Darstellungen des Erzengels

³¹ Theil, Ursula und Edmund, *St. Peter*, S. 32–33, enthält eine ausführliche Beschreibung der reichhaltigen romanischen Reste dieser Kirche.

³² *Ebenda*, S. 26–29; J. Weingartner, Bd. 2, S. 231; W. Myss, S. 46.

³³ Theil, Ursula und Edmund, *St. Peter*, S. 29.

³⁴ Wie der hl. Christoph, gehören auch die Märtyrerinnen Katharina, Barbara, Margaretha und Dorothea zu der im 13. Jahrhundert in Byzanz entstandenen Gruppe der Vierzehnheiligen. Ihre früheste Erwähnung im Abendland ist aus dem Kloster Krems, von 1284, überliefert. Hier wurden sie als die vierzehn 'Nothelfer' bekannt. Seit etwa 1330 war die Dominikanerkirche zu Regensburg ein Zentrum dieses Kultes, vgl. A. J. Weichslgartner, *N. Molodovsky*, S. 24.

³⁵ Theil, Ursula und Edmund, S. 29.

Michael mit der Seelenwaage³⁶ und der Heiligen Katharina und Barbara³⁷.

An der Südwand der 1142 erbauten St.-Jakobskirche in *Grissian* (bei Meran) ist noch ein um 1380/1390 im Übergangsstil zur Gotik entstandener³⁸ Malerestreifen zu erkennen, der die ganze Länge der Wand einnimmt. Oberhalb des Eingangs befindet sich ein thronender Christus mit den zwölf Aposteln auf mattem, blau-grünem Untergrund. Den Thron säumen zwei Engel. Die Apostel, in starrer Haltung (wie auch Christus), weisen mit Gesten, wie sie aus der romanischen Malerei bekannt sind, auf den Gesetzesgeber hin. Daran schließt ein Stifterbild von etwa 1420 im Stil der Bozener Gotik an³⁹, das links unter dem weitgehend verwitterten Kreuzigungsfresko angebracht ist. Ein weiteres gotisches Stifterbild ist, ebenfalls in schlechtem Erhaltungszustand, an der Ostseite des Turmes noch zu erkennen. Diesmal ist der (geistliche) Stifter einer Schutzmantelmadonna beigegeben. An der Apsisrundung angebrachte Fresken gingen bei einem Fensterdurchbruch in der Barockzeit verloren.

Erwähnt sei auch ein hier so genannter „Bildstock“ am Stiegenaufgang zu St. Jakob in *Grissian*. Der kapellenförmige Bau mit Rundbogen-nische war zumindest an der Stirnseite vollständig bemalt. Zu sehen sind noch ein Christus im Grab und Engel mit den Marterwerkzeugen am Giebel, der Umriss eines Heiligen an der linken Vorderseite, Katharina und Dorothea sowie Leonhard und Stephanus⁴⁰ (verdeckt) an den Bogeninnenseiten, das Schweiß Tuch Christi am Innenbogen und eine Kreuzigungsgruppe mit Stiftern an der Nischenrückwand. Die Malerei stammt von etwa 1440⁴¹. Dieses bescheidene, aber kraftvoll im einheimischen Stil dekorierte Werk zeigt eine in Südtirol verbreitete Sitte der Außenfreskenverwendung in der Hochgotik. Thematisch sind die einzelnen Gruppen dieses Bildstocks mit bisher beschriebenen romanischen Außenfresken vergleichbar: Eine Kreuzigungsgruppe mit Stiftern (wie auch an der Südseite der Kirche von *Grissian*) und die Heiligen Katharina und Leonhard, die in Südtirol häufig zu sehen sind. Zu St. Jakob in *Grissian* sei noch angemerkt, daß alle oben beschriebenen Außenfresken den hohen künstlerischen Rang⁴² der romanischen Innenmalerei am Triumph-

³⁶ So in St. Michael bei Kastelruth, mit einer daran anschließenden Anbetung der hl. Könige (15. Jh.), vgl. J. Weingartner, Bd. 1, S. 229; St. Katharina im Völser Ried (um 1420, an der Südwand), vgl. *ebenda*, S. 293.

³⁷ So in Deutschnofen, in St. Helena, an der Südwand (o. D.); Katharina mit St. Florian in Magreid a. d. Etsch (c. 1400), vgl. J. Weingartner, Bd. 2, S. 94, 138; zehn Szenen aus der Katharinenlegende an der Südwand von St. Katharina im Völser Ried (15. Jh., neben dem erwähnten St. Michael mit der Seelenwaage und einer Kreuzigungsgruppe), vgl. *ebenda*, Bd. 1 S. 293.

³⁸ M. Frei, *St. Jakob*, S. 5–6, mit ausführlicher Beschreibung. Die Datierung J. Weingartners, „um 1400“ (Bd. 2, S. 234) dürfte zu spät angesetzt sein.

³⁹ *Ebenda*.

⁴⁰ Im Abendland ist die männliche Gruppe der aus byzantinischen Quellen stammenden Vierzehnheiligen oder Nothelfer oft abgewandelt worden, so daß statt der hier meist weniger bekannten hl. Achatius, Ägidius, Blasius, Christophorus, Cyriakus, Dionysius, Erasmus, Eustachius, Georg, Pantaleon, Vitus, Lokalheilige wie der Viehpatron Leonhard, neben Antonius, Florian, Magnus, Nikolaus, Oswald, Rochus, Sebastian, Wolfgang, bevorzugt wurden, vgl. A. J. Weichsgartner, N. Molodovsky, S. 24. — Ob der vierte Heilige, rechts, Stephanus sein sollte, ist nicht sicher, vgl. M. Frei, *St. Jakob*, S. 7.

⁴¹ M. Frei, *St. Jakob*, S. 7 und Abb. 1.

⁴² *Ebenda*, S. 3–4, 8; J. Weingartner, Band 2, S. 230–232.

bogen (Opferszene Abrahams; Kain und Abel; Bestiarium und antikisierende Masken) und der Apsiskalotte (Christus in der Mandorla), die Bezüge zu Müstair in Mraubünden wie zu Hocheppan aufweist, nicht erreichen. Die weit zurückreichende südtiroler Tradition der Innenausstattung der Kirchen mit Fresken⁴³ — wie sie heute in fast vollständigem Zustand nurmehr im dem Vinschgau benachbarten Müstair/Münster zu sehen ist — wurde auch in der Gotik beibehalten.

Eine Folge von narrativen Szenen auf südtiroler Außenwänden, die im 16. Jahrhundert auch in der nördlichen Moldau auftauchen, in Tirol jedoch fast ausschließlich auf die inneren Kirchenwände beschränkt blieben, kann noch an einer Vinschgauer Kirche beobachtet werden: St. Prokulus in *Naturns*. Stilistisch zeigt diese Folge eine derbe, provinzielle Gotik um 1400⁴⁴. Die ganze Südwand, an der sich früher einmal auch der Eingang befand, ist von zwei Registern mit insgesamt zehn Bildern bedeckt; ein Ornamentband mit Heiligenbildern trennt die beiden Register voneinander besonders deutlich. Die nach Genesis I gestalteten Bilder des sogenannten „Sechstageswerks“ entsprechen nicht genau der biblischen Abfolge: Den 6 Bildern der Schöpfung und der Sonntagsruhe folgen Darstellungen der Vertreibung aus dem Paradies und Adams und Evas beim Pflügen, Hacken, Spinnen und Eggen, das letztere unter der segnenden Hand des heiligen Bischofs aus norditalienischer Überlieferung, Patroklos. Diese Bildergeschichte der Frühgotik aus der Meraner Schule überrascht durch ihren Realismus, die dramatische Erzählweise und eine wenig orthodoxe Verwendung der biblischen Vorlage.

Am Turm sind noch Reste eines verwitterten Sankt Christophorus in Überlebensgröße erkennbar⁴⁵.

⁴³ Diese Bevorzugung des Freskos zur Kirchengestaltung mag sich u. a. aus der Natur des Landes erklären, in mittelalterlichen Dokumenten oft das „Land in den Bergen“ genannt: Teils unwegsam, mit kleinen Ansiedlungen auf Felsplateaus und an Steilhängen, konnte man es sich kaum leisten, Marmor aus dem Süden heranzuschaffen. Zudem war Südtirol immer ein armes Land gewesen. Da es jedoch auch ein wichtiges Durchzugsgebiet darstellte, mag es hier leichter gefallen sein, einen auf Wanderschaft diesseits oder jenseits der Alpen sich befindenden Maler zu gewinnen.

Erst seit der Frühgotik, im 14. Jahrhundert, entwickelten sich im Lande selbst auch einige bodenständige Malergilden. Um 1500 gab es gleichfalls fünf südtiroler Bauhütten (Sterzing, Brixen, Bozen, Meran und Glurns), während bis dahin überwiegend deutsche Baumeister berufen worden waren. Vgl. J. Weingartner, Bd. 1, S. 30–38.

Die Innenwände südtiroler Kirchen wurden zumeist mit Bilderfolgen auf zwei bis drei Registern geschmückt, die Decken ebenfalls bemalt. Die Hauptthemen waren, neben dem Marienleben und Marienlegenden, die Passion sowie Heiligenviten. Einer der wenigen erhaltenen vollständigen Marienzyklen ist nicht von Südtirol, sondern vom Bodensee, aus Eris Kirch (um 1400–1425), bekannt, vgl. H. Schnell.

Eine besonders frühe Gestaltung des Innenraumes mit Bildfolgen ist im Vinschgau erhalten geblieben. Die St.-Prokulus-Kirche zu Naturns birgt Szenen aus dem Leben des Heiligen (8. Jh.), die z. T. nicht befriedigend zu deuten sind, ein langgestrecktes Bild mit dem Martyrium der hl. Katharina (14. Jh.) und anderes mehr., vgl. Theil, *St. Prokulus*, S. 33–44; Weingartner, Bd. 2, S. 401–402; Myss, S. 17–18, 105–106; M. Frei, *St. Prokulus*, S. 3–5. — Ein sehr schönes Beispiel vollständiger Innenausgestaltung im Stile der Giottoschule zeigt die Johanneskapelle der Dominikanerkirche zu Bozen, vgl. E. Theil, *St. Johannes-Kapelle*, (S. 3–33); J. Weingartner, Bd. 2, S. 52–53.

⁴⁴ J. Weingartner, Bd. 2, S. 401–402.

⁴⁵ Der Christophorus in Überlebensgröße am Turm ist in Südtirol relativ häufig dargestellt worden: St. Gertrud/Uiten (15. Jh.); Vigilus-Kirche in Altenburg (erste Hälfte des 14. Jh. s); St. Johann im Dorfe/Bozen (zweite Hälfte des 14. Jh. s); St. Martinus in Mo-

Auch in Sankt Prokulus haben die Innenmalereien vorkarolingischer Zeit (vor 800)⁴⁶, wie in Grissian schon, einen künstlerisch und kunstgeschichtlich größeren Wert; erstere gehören zu den frühesten Beständen alpenländischer Wandmalerei überhaupt und sind in ihrer stilistischen Provenienz noch nicht ausreichend erklärt⁴⁷, womit sie allerdings auch wieder mit den romanischen Innenfresken von St. Jakob in Grissian etwas gemeinsam haben⁴⁸.

ZUSAMMENFASSENDE BEMERKUNGEN

Fassadenmalerei hat sich in allen Teilen und Tälern Südtirols, überwiegend in gotischer Stilsprache, erhalten. Die frühesten erhaltenen Beispiele von südtiroler Außenmalerei reichen in das 11. Jahrhundert zurück und zeigen ein dem italo-byzantinischen, dann dem romanischen Stil und — in den von uns oben beschriebenen Beispielen — dem Übergangsstil von der Romanik zur Gotik (bis Ende des 14. Jahrhunderts) zuzuordnendes Gestaltungsempfinden. Nur zwei Beispiele (der Bildstock von St. Jakob in Grissian und St. Prokulus in Naturns) sind ihrer weitgehenden Bemalung mit Außenfresken wegen, aus dem reichen Schatz der gotischen Malerei Südtirols in diese Mitteilung einbezogen worden. Alle hier beschriebenen Kirchen Südtirols wurden in romanischer bzw. vorromanischer Zeit erbaut, manche von ihnen später dann zu Teilen umgebaut oder verändert.

Ein Teil dieser Außenmalereien — beispielsweise von St. Peter ob Gratsch, St. Johann in Taufers oder an der Burgkapelle von Hocheppan, die zwischen 1050 und 1230 entstanden — zeigt Stilelemente der vom byzantinischen „konservativen“ und „Erneuerungsstil“ (s. David Talbot Rice) befruchteten und über den Donauraum wie auch über Venetien nach Südtirol gelangten verschiedenen Phasen der Romanik.

Die hier genannten gotischen Fresken, wie der weitaus überwiegende Teil südtiroler gotischer Bildwerke⁴⁹, wurde von Norden, besonders von Süddeutschland, beeinflusst und ist (sofern es sich nicht um städtische Pfarrkirchen, manche Klöster und Kreuzgänge handelt) in Südtirol überwiegend der provinziellen Kunst zuzurechnen.

Es scheint auch, daß keine einzige Kirche oder Kapelle in Südtirol jemals vollständig außen bemalt worden war. Ein Beispiel hierfür fehlt auch aus literarischer Überlieferung. Dahingegen ist ein bewußter

ritzing/Bozen (um 1380); St. Vigilius in Kurtatsch (15. Jh.); Pfarrkirche in Magreid (Ende des 16. Jh.s); St. Stefan in Pinzon/Montan (Ende des 15. Jh.s); Pfarrkirche in Martell (1557?), vgl. J. Weingartner, Bd. 2, S. 289, 25, 58, 73, 123, 136, 149, 393. Ebenso in St. Konstantin/Völs (Ende des 15. Jh.s); Aufkirchen im Pustertal (1515?), vgl. *ebenda*, Bd. 1, 189, 305.

⁴⁶ Vgl. Anm. 43 oben sowie: M. Frei, *St. Prokulus*, S. 3–4, 6–7; I. Weingartner, Bd. 2, S. 402; Kleeberg.

⁴⁷ M. Frei, *St. Prokulus*, S. 6: Die Hypothesen reichen von anglo-irischer Buchmalerei, vermittelt über St. Gallen oder Salzburg. (A. Kleeberg, S. 13–15); Aquileja und Cividale (N. Rasmus); zu langobardischen, vorkarolingischen Einflüssen (Kubach, Elbern, S. 123).

⁴⁸ M. Frei, der Bozener Professor für Kunstgeschichte, sieht hierin eine Synthese zwischen italo-byzantinischer Basis und nördlichen, wie einheimischen Elementen, „die im einzelnen nach dem heutigen Stand der Forschung nicht klar auseinanderzuhalten sind“, in: *St. Jakob*, S. 8.

⁴⁹ Vgl. J. Weingartner, Bd. 1–2.

Wille zur malerischen Ausgestaltung einer ganzen Außenwand nicht von der Hand zu weisen, wenn auch hierfür nurmehr Fragmente (wie in St. Jakob/Grissian, am Bildstock von St. Jakob und in St. Prokulus/Naturns) ein dürftiges Zeugnis ablegen.

Es fällt eine deutliche Bevorzugung derjenigen Wand auf, die den Eingang enthielt. Dieses war in unseren Beispielen überwiegend die Südwand. Innerhalb dieser erfreute sich der Raum rings um das Portal besonderer Beliebtheit für Dekorationen. — Ein ebenfalls als bevorzugt anzusehender Raum war der Kirchturm (wie in Grissian und Naturns). Auch Chor und Apsis wurden mit Außenfresken verziert (in St. Prokulus zerstört⁵⁰).

Eine Seltenheit scheint in Südtirol die narrative Aufeinanderfolge einzelner Bilder einer ganzen Geschichte oder einer Legende (etwa in der Art der Schöpfungsgeschichte in St. Prokulus/Naturns) gewesen zu sein. Anstatt solcher Bilderzyklen findet man hier viel häufiger eine Folge von neben- und untereinander gemalten Fresken, die miteinander wenig Gemeinsames zu haben scheinen.

In den Außenfresken Südtirols treten dem Betrachter jedoch immer wieder einige bestimmte ikonographische Elemente und Gruppierungen entgegen. Es sind dies in der überwiegenden Zahl der Beispiele :

— *Sankt Christophorus* in monumentaler Gestaltung, als der Patron der Reisenden und der Pilger. Sehr häufig ist sein Bild oben am Turm oder gut sichtbar an der Fassade angebracht. Das hatte in dem seit alters her von großen Nord-Süd-Durchgangsstraßen durchfurchten Lande (z. B. über den Reschenpaß und das Vinschgau, das Etschtal hinab, die Straße vom Rhein nach Verona oder die Straße von Salzburg nach dem Süden oder nach Venedig, die über das Inn- und Pustertal, dann entlang der Eisack, nach Bozen führte) auch seinen guten Grund. Man könnte allein anhand der Christoph-Darstellungen in Südtirol (und im gesamten Alpenraum) eine Stilgeschichte der geistlichen Kunst schreiben. Auch heute fehlt der inzwischen zum Patron der Autofahrer gewordene Heilige an wenigen Kirchen Tirols.

— *Kreuzigungsgruppe, Schutzmantelmadonna* oder *Heiligengruppe mit dem Stifter* einer Kirche oder ihrer Malerei. Unter den Heiligen wurden Katharina, Barbara oder der Patron der jeweiligen Kirche bevorzugt. Diese Gruppen wurden auch meist in die Zone um den Kircheneingang (St. Jakob in Grissian, St. Peter ob Gratsch, St. Prokulus in Naturns) gemalt, oder aber — ebenfalls gut sichtbar — an den Turm (St. Jakob).

— *Deesis-Darstellungen* weisen in der romanischen Kunst zumeist die Bogenfelder über dem Eingang aus. Solche Tympanongestaltung findet man in Südtirol nicht. Dafür ist die Darstellung der Kreuzigung (Tympanon über dem Kapelleneingang, Schloß Tirol, 12. Jahrhundert)⁵¹ oder auch des Christus als Weltenrichter mit Evangelistensymbolen (Innichen/Pustertal, mittlerer Eingang, 12. Jahrhundert)⁵² in Steinplastik belegt.

Diese vier häufigsten Fassadenfresken Südtirols verweisen mit ihren oben hervorgehobenen ikonographischen Elementen nicht so sehr

⁵⁰ J. Weingartner, Bd. 2, S. 400.

⁵¹ N. Rasmø, *Schloß Tirol*, S. (37–38) und Abb. 67.

⁵² J. Weingartner, Bd. 1, S. 326, 328; N. Rasmø, *S. Candido*, Abb. Nr. 28, 52.

auf den ostkirchlichen Gestaltungsbereich, sondern sie zeigen im Wesentlichen mit der abendländischen Formensprache vor allem des süddeutschen und alpinen Raumes eindeutige Verwandtschaft.

Ob es in den vorromanischen und romanischen Ausgestaltungen einzelner hier abgebildeter ikonographischer Themen und Züge (z. B., Christus legem dat) aus Südtirol zu nebyzantinischen Darstellungen aus der Moldau Bezüge gibt, müßte eine detaillierte Untersuchung noch überprüfen. Die in Südtirol auch bekannte Darstellung des Erzengels Michael mit der Seelenwaage, die von der Hand Gottes gehalten wird, ist in den moldauischen Außenfresken der großen Komposition des Jüngsten Gerichts an der Westwand — in ikonographisch ähnlicher Durchführung — eingearbeitet, wie z. B. in Voroneţ.

Die von Ph. Schweinfurt zu bedenken gegebene These lautete, die moldauische Außenmalerei sei zusammen mit der Hochblüte abendländischer Fassadenmalerei, nämlich zu Beginn des 16. Jahrhunderts, aufgetreten; solange kein gegenteiliger Beweis aus dem ostkirchlichen Bereich erbracht werde, dürfte „Das Aufkommen der Fassadenmalerei an den Kirchen der Moldau . . . wahrscheinlich doch mit der Entwicklung der westeuropäischen Fassadenmalerei im Zusammenhang stehen“⁵³. Im folgenden heißt es bei Schweinfurt, daß Außenmalerei im dörflichen Milieu, besonders Tirols, auch „aus früherer Zeit“ bekannt sei⁵⁴.

Der aufgrund von Untersuchungen an einigen mit Außenfresken versehenen Kirchen Südtirols (ab dem 11. Jh.) gewonnene Standpunkt der Verfasserin zur 'tiroler Erklärungshypothese' kann in neun Punkten zusammengefaßt werden:

1. In Südtirol ist kontinuierlich seit dem 11. Jahrhundert und aus allen Landesteilen seit der Frühgotik, eine Neigung für Außenmalerei an bescheidenen Dorfkirchen belegt.

2. Es wurde fast immer die Fassade bzw. die den Eingang zur Kirche enthaltende Wand mit Außenmalerei geziert und außerdem noch der Turm. Beispiele völliger Außenbemalung sind nicht belegt.

3. Stilistisch betrachtet, kamen die Anregungen zuerst aus dem Süden, dem italo-byzantinischen Raum (Romanik), danach überwiegend aus dem Norden, aus Süddeutschland, den Niederlanden und auch aus Burgund (verschiedene Phasen der Gotik). Die Tendenz zum Fassadenausmalen blieb konstant, gleich woher auch die stilistischen und ikonographischen Anregungen herstammten.

4. Südtirol ist kaum je als ein eigene, künstlerische Ideen hervorbringendes Zentrum hervorgetreten. Es hat vielmehr von draußen kommende Anregungen verarbeitet und dabei in beachtlichem Maße eigenständige Synthesen gefunden, wie das auch für die provinzielle Kunst anderer Gebiete zutreffen mag.

5. Die Außenfresken der Kirchen Südtirols sind nicht eine Eigenschöpfung, da sie im gesamten Alpenraum in ähnlicher Form anzutreffen sind. Nur hat sich hiervon im allgemeinen weniger Malereibestand erhalten, als gerade in Südtirol, und hier auch einige der ältesten Zeugnisse.

⁵³ Ph. Schweinfurt, S. 117.

⁵⁴ *Ebenda*, S. 116.

6. Eine Erscheinung wie die bereits genannte Außenbemalung der orthodoxen Kirche von Strei in Südsiebenbürgen (wie auch anderer siebenbürgischer Kirchen mit Außenmalerei des 14. Jahrhunderts) vermag den geographischen Verbreitungsrahmen von Außenmalerei an Dorfkirchen genauer abzustecken. Zwischen dieser siebenbürgischen und der alpenländischen Malerei dürften mehr als die von der Forschung bislang schon herausgestellten Bezüge bestehen. Eingehendere ikonographische und stilistische Untersuchungen erschienen vor allem nützlich.

Räumlich betrachtet, kann man durch solche Feststellungen schon nahe an die moldauischen Außenfresken herankommen, ebenso auch über das von Schweinfurt⁵⁵ genannte Polen. Dennoch haben solche Bemerkungen kaum mehr als formalen Wert.

7. Denn das zeitliche Zusammentreffen der moldauischen Außenmalerei mit der an städtischen Profanbauten der italienischen Renaissance zu Beginn des 16. Jahrhunderts zuerst in Erscheinung getretenen „Hochblüte der westlichen Fassadenmalerei“⁵⁶, wie es Schweinfurt erwähnt, kann sicherlich auch ein Zufall sein. Nach ihrer Verwendung (Profanbauten italienischer Städte, dann öffentliche Gebäude und auch Kirchen in Deutschland und der Schweiz), nach dem Stil (Renaissance), dem eher dekorativen Zweck der Gestaltung und schließlich nach ihrer Ikonographie, unterscheiden sich die von Schweinfurt angeführten Außenfresken nicht allein von der neubyzantinischen Außenmalerei der Moldau, sondern auch von den Außenfresken Südtirols, die hier beschrieben wurden.

8. Damit soll die Möglichkeit einer irgendwie gearteten Anregung oder Beeinflussung durch das abendländische Außenfresko für die Kirchenmalerei der Zeit Petru Rareș' nicht verneint werden. Dafür erscheinen aber geographisch räder liegende Räume, wie etwa Siebenbürgen, Polen oder Böhmen plausibler als die hier beschriebenen Dorfkirchen Südtirols, die zumeist nicht unmittelbar am Rande der großen Durchgangsstraßen dieses Landes liegen. (Gerade zwischen Siebenbürgen und den anderen, hier erwähnten Gebieten, ja auch zum Alpenraum und Südtirol⁶⁷ selbst, bestanden zumindest seit dem 14. Jahrhundert Berührungspunkte in der Kunst und es gab immer wieder zwischen diesen Gebieten hin und her ziehende Baumeister, Steinmetze, Maler und Kunsthandwerker⁶⁸.)

⁵⁵ *Ebenda*.

⁵⁶ *Ebenda*. Wenig Außenfresken besitzt dagegen das italienisch beeinflusste Ladinien in Südtirol, vgl. J. Weingartner, Bd. 1, S. 435—463.

⁵⁷ Vgl. Angaben in Anm. 8, oben, die sich auf Bezüge zu Südtirol konzentrieren.

⁵⁸ V. Drăguț, *Pictura*, S. 19, 23: Hier werden an den Innen- und Außenfresken der Kirche von Strei ikonographische Ähnlichkeiten zum katholischen Raum wie auch zu Südtirol (S. 19) festgestellt. Einer der zwei Maler, die in Strei arbeiteten, soll nach Drăguț (S. 23) aus Norddalmatien gekommen sein. Man könnte hier einen Schritt weiter gehen und sagen, daß dieser Maler ein Slowene oder Kroatie gewesen sein könnte, weil er unter einer Johannesdarstellung die im Kroatischen übliche Namensschreibung „Iovan“ (statt dem serbischen Ivan) benutzte. Somit war dieser Maler sehr wahrscheinlich auch ein Katholik, was die spezifisch abendländisch geprägte Ikonographie von Strei besser erklären könnte. — Abschließend noch dies: Man weiß, daß unter dem heiligen König Ludwig I. (1342—1382) in Ungarn einige Male Erlasse gegen die Orthodoxen und ihre Priester ausgegeben wurden, so auch 1366 für die Komitate Kevy, Krassó und Caransebeș, vgl. Hurmuzaki, E., *Documente privitoare la istoria Românilor*, Bd. 1, 2, Nr. 90, S. 132. Strei gehörte damals zu Karansebesch (Caransebeș). Seine Innenmalerei zumindest, wurde auf die zweite Hälfte des 14. Jahrhunderts datiert, vgl. Drăguț, *Pictura*, S. 19. So könnte die 'katholisch' wirkende Malerei von Strei auch den Sinn einer gewissen Tarnung dieser orthodoxen Dorfkirche, angesichts einer unzuldsameren Obrigkeit, gehabt haben.

9. Für das Auftreten der neubyzantinischen Außenmalerei einen weiten Bogen von Südtirol (oder dem Alpenraum), wo Außenfresken des italo-byzantinischen Stils belegt sind, über Siebenbürgen (oder Polen) nach der nördlichen Moldau ziehen zu wollen — etwa, weil in Siebenbürgen auch orthodoxe Kirchen Außenmalerei haben oder weil in der Kirche von Arbore ein Christophorus in westlicher Ikonographie, nämlich ein Christusträger, als Außenfresko zu finden ist — erscheint artifiziell und ist aus den bisher vorhandenen schriftlichen und kunstgeschichtlichen Quellen nicht nachzuweisen. Hinsichtlich der Moldaufresken bietet die südtiroler Außenmalerei bestenfalls einen Terminus für vergleichende Auflistung von Typen sakraler Fassadenbemalung, kann aber weder das Auftreten der moldauischen Außenfresken erklären, noch auch sie direkt angeregt haben.

BIBLIOGRAPHIE

- BALȘ, GHEORGHE, *Bisericile și mănăstirile moldovenești din veacul al XVI-lea*, in: „Buletinul Comisiei Monumentelor Istorice“ (BCMI), 21 (1928), S. 7—10.
- BIRCHLER, LINUS, *Müstair-Münster/Graubünden*. München, Zürich 1954, ²1973.
- DRĂGUȚ, VASILE, *Picturi murale exterioare în Transilvania medievală*, in: „Studii și cercetări de istoria artei“, seria arte plastice (SCIA/API), 12, 1 (1965), S. 75—101.
- DRĂGUȚ, VASILE, *Biserica din Strei*, in: SCIA/API 12, 2 (1965), S. 299—317.
- DRĂGUȚ, VASILE, *Pictura murală din Transilvania (sec. XIV—XV)*. București, 1970.
- DRĂGUȚ, VASILE, *Considérations sur l'icongraphie des peintures murales gothiques de Transylvanie*, in: Actes du XXII^e Congrès International d'histoire de l'art. Budapest 1969. Band 1: S. 593—608, Band 3: S. 205—212 (Abbildungen). Budapest, 1972.
- DRĂGUȚ, VASILE, *Iconografia picturilor murale din Transilvania (Considerații generale și repertoriu pe teme)*, in: *Pagini de veche artă românească*. Bd. 2. București, 1972, S. 7—83.
- DRĂGUȚ, VASILE, *Dicționar enciclopedic de artă medievală românească*. București, 1976.
- ERDMANN, WOLFGANG, *Die Reichenau im Bodensee. Geschichte und Kunst*. Königstein/Taunus, ³1975.
- FREI, MATHIAS, *Hocheppan*. Gemeinde Eppan-Überetsch. Bozen o. D. = SB 2 Farb-Kunstführer Südtirol (FKS).
- FREI, MATHIAS, *St. Jakob in Grissian* — Gemeinde Tisens. Bozen o. D. = SB 8 FKS.
- FREI, MATHIAS, *St. Peter ob Gratsch* — Gemeinde Dorf Tirol. Bozen o. D. = SB 6 FKS.
- FREI, MATHIAS, *St. Prokulus in Naturns*. Bozen o. D. = SB 4 FKF.
- KLEEBOG, AUGUST, *Die Wandgemälde in der Sankt-Prokulus-Kirche zu Naturns. Ein Wegweiser durch ihre Deutungsversuche und ihre Erforschung*. Bozen, 1958.
- KUBACH, ERICH; ELBERN, VICTOR H., *Das frühmittelalterliche Imperium*. Zürich, 1968. = Kunst der Welt. Serie 6.
- LUGER, WALTER, *Die Benediktinerabtei Lambach*. Linz, ³1973.
- MYSS, WALTER; POSCH, BENEDIKT, *Die vorgotischen Fresken Tirols*. Wien, 1966.
- NANDRIȘ, GRIGORE, *Christian Humanism in the Neo-Byzantine Mural Painting of Eastern Europe*. Wiesbaden, 1970.
- RASMO, NICOLÒ, *La collegiata di S. Candido*. Trento, 1972.
- RASMO, NICOLÒ, *Schloß Tirol*. Bozen, 1970.
- SCHNELL, HUGO, *Pfarrkirche Eriskirch am Bodensee*. München, Zürich, ³1973.
- SCHWEINFURT, PHILIPP, *Besprechung von: O. Tafra, Monuments byzantins de Curtea de Argeș*, in: „Byzantinische Zeitschrift“ (BZ), 1935, 2. Abt., S. 114—127.
- SOUCHAL, FRANÇOIS, *Das Hohe Mittelalter*. Baden-Baden 1968. = Kunst im Bild.
- SPARBER, A., in: *Südtirol: Lexikon für Theologie und Kirche*. Bd. 10. Freiburg i. Br., 1965, Sp. 205—207.

- TAYLOR, MICHAEL, D., *Three Local Motifs in Moldavian Trees of Jesse, with an Excursus on the Liturgical Basis of the Exterior Mural Programs*, in: „Revue des Études Sud-Est Européennes“, 12, 2 (1974), S. 267–275.
- THEIL, EDMUND, *St. Jakob in Grissian*. Bozen, ²1970. Kleiner Laurin-Kunsthführer (KLK) 3.
- THEIL, EDMUND, *St.-Johannes-Kapelle in der Dominikanerkirche in Bozen*. Bozen, 1972. KLK 17.
- THEIL, URSULA; THEIL, EDMUND, *St. Peter ob Gratsch bei Tirol*. Bozen, ²1974. KLK 7.
- ULEA, SORIN, *Originea și semnificația ideologică a picturii exterioare moldovenești (I)*, in: SCIA/ APl, 10, 1 (1963), S. 57–61.
- WEICHSLGARTNER, ALOIS J.; NICOLAI MOLODOVSKY, *Sankt Christophorus in Oberbayern*. Freilassing, 1974.
- WEINGARTNER, JOSEF, *Die Kunstdenkmäler Südtirols*. Bd. 1: *Eisacktal, Pustertal, Ladnten*. Bd. 2: *Bozen mit Umgebung, Unterland, Burggrafenamt, Vintschgau*. Innsbruck, Wien, München, Bozen, ⁵1973 (bearbeitet von Dr. Josef Stadlhuber).

PORTRAITS BRODÉS ET INTERFÉRENCES STYLISTIQUES EN MOLDAVIE DANS LA PREMIÈRE MOITIÉ DU XVII^e SIÈCLE *

RĂZVAN THEODORESCU

« Le Très-fidèle et Christ-aimant Jérémie Mogila voïvode, par la grâce de Dieu prince de Moldavie, régna dix ans et dix mois et quatorze jours . . . ; il partit en paix de son règne et de ce monde, *ayant l'aspect que l'on voit* (n. s.), l'année 7114 (1606), le mois de juin 30 »¹. Avec cette inscription en slavon qui l'entoure, tellement traditionnelle et médiévale — avec, aussi, la mention expresse, nouvelle comme esprit et, cette fois, très peu traditionnelle, de la présence d'un portrait dans une œuvre médiévale —, le voile de tombeau qui se trouve au monastère moldave de Sucevița, ayant appartenu à un noble descendant très probablement de la dynastie médiévale légitime du pays, celle des Mușat, et devenu lui-même prince régnant, ouvre certainement un chapitre nouveau dans l'histoire de l'ancienne broderie roumaine² (fig. 1). Portrait de « prince médiéval à l'allure de condottier »³ — on l'avait dit tout en y soulignant la « modernité » de cette image à l'orée du XVII^e siècle — il est, aussi bien, un portrait où l'on pressent « une atmosphère encore étrangère à la société moldave », appartenant à une « ambiance mondaine des princes du monde de l'Occident que le voïvode avait connu directement aussi par le truchement de la Pologne, sa seconde patrie »⁴. Voici un jugement auquel on peut souscrire quant à ses lignes majeures, tout en y mettant les nuances de détail. Car, il est sûr et certain, le fondateur d'une dynastie princière nouvelle, représenté comme si vivant, dans tout son immense orgueil, luxueusement vêtu d'un manteau de brocart en or, avec hermine et bonnet de fourrure à l'aigrette, vêtement en argent avec ceinture en or, étincelant,

* Texte d'une communication présentée au Colloque international *La culture byzantine et le monde slave* (Moscou, 24—25 janvier 1978), tenu sous l'égide de l'Association Internationale d'Etudes du Sud-Est européen.

¹ E. de Hurmuzaki, *Documente privitoare la istoria românilor* (abrégé *Hurmuzaki*), suppl. II, vol. I (éd. I. Bogdan), Bucarest, 1893, page de titre.

² Pour cette pièce d'exception voir M. A. Musicescu, *Broderia medievală românească*, Bucarest, 1969, cat. 42, p. 41, fig. 70—72.

³ *Ibidem*, p. 17. Méorable et synthétique, la description de cette pièce, faite par Henri Focillon, évoque aussi le climat européen du temps : « sur les épaules dorées de Jérémie Movila, sur sa statue d'or, dans la dorure de l'encadrement précieux, paraît un visage à la Cranach, une sorte de Frédéric le Magnanime des rives de la Moldava, fort, trapu, barbu de noir, de la plus violente beauté » (*L'ancien art roumain*, dans *Moyen Age. Survivances et révels*, Montréal, 1945, p. 199).

⁴ M. A. Musicescu, *loc. cit.* ; claire à cet égard — également explicite quant au stade du problème — reste l'affirmation de ce même auteur : « L'hypothèse d'une influence de l'Occident, directement connu par Jérémie Movilă et avec lequel ce prince est resté en contact



Fig. 1. — Voile de tombeau du prince Jérémie Movilă.

une main fermement appuyée sur le pommeau du sabre (fig. 2), découpé sur un fond de velours rouge cramoisi — couleur « de prétention », de souveraineté, qui avait connu jadis son triomphe à Byzance, dans l'Occident médiéval, dans l'Italie de la Renaissance et du baroque⁵ —, nous



Fig. 2. — Voile de tombeau du prince Jérémie Movilă. Détail.

soutenu dans le domaine artistique même par ses relations avec la Pologne, vaut une étude plus approfondie (*Broderia*, dans *Arta în Moldova de la începutul secolului al XVII-lea pînă în primele decenii ale secolului al XIX-lea*, dans *Istoria artelor plastice în România*, II, Bucarest, 1970, p. 146) ; quant aux relations artistiques, déjà mentionnées, de la famille des Movilă avec les régions polonaises — celles méridionales en l'occurrence — et surtout avec cette ville de Lwow où elle aida l'église de la Dormition de la Vierge, voir l'étude plus ancienne de P. P. Panaitescu, *Fundațiuni religioase românești în Galiția*, dans *Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice*, XXII, fasc. 59, 1929, pp. 1—19 ; les rapports du portrait « sarmatique » polonais avec l'art roumain ont été très sommairement évoqués par M. Walicki dans son livre *Obrazy bliskie i dalekie* (II^e éd., Varsovie, 1963, p. 270—272).

Récemment, un certain « sarmatisme » fut correctement détecté par D. Ionescu dans la broderie de Jérémie Movilă (*Le baroque en Moldavie au XVII^e siècle. Une introduction*, dans *Synthesis*, IV, 1977, p. 95), même si l'auteur cité rapproche cette pièce, d'une façon inexplicable, au voile de tombeau de Siméon Movilă, conservé au même monastère de Sucevița, œuvre très différente tenant entièrement à la tradition médiévale moldave de ce type de représentation funéraire, avec des parallèles significatifs aux XVI^e et XVII^e siècles dans la broderie funéraire russe (M. A. Maiasova, *Drevnerusskoe šitie*, Moscou, 1971, cat. 49—55). Une étonnante erreur se trouve insérée dans les commentaires, très pertinents par ailleurs, du pr E. Papu dans son ouvrage récent *Barocul ca tip de existență* (II, Bucarest, 1977, p. 282) où l'image princière de ce même voile de tombeau de Jérémie Movilă est considérée comme très proche, stylistiquement, des images murales peintes à Sucevița, avec lesquelles le portrait brodé du voïvode n'a rien de commun, précisément au point de vue du style.

⁵ J. Huizinga, *Amurgul Evului Mediu. Studiu despre formele de viață și de gândire din secolele al XIV-lea și al XV-lea în Franța și în Țările de Jos*, Bucarest, 1970, pp. 434—439 ; F. Haskell, *Mecenati e pittori. Studio sui rapporti tra arte e società italiana nell'età barocca*, Florence, 1967, p. 57.

offre une image qui représente, parmi les portraits laïques roumains anciens, une innovation considérable quant à la composition, au style et à l'idéologie, nous rapprochant des horizons plus vastes, de l'Europe centre-orientale, à la fin du XVI^e et au début du XVII^e siècle, à l'époque de transition de la Renaissance tardive au baroque, interprétée pour certaines zones culturelles — et tout d'abord pour celle de la Pologne — comme l'époque du maniérisme ⁶.

La référence à la Pologne, faite aussi avant nous par d'autres spécialistes — en se fondant, il est vrai, sur des impressions plutôt hâtives — nous semble correcte et légitime, surtout si l'on compare le portrait brodé de Jérémie Movilă non pas à d'éventuels reliefs funéraires médiévaux ⁷, mais à certains portraits polonais peints de l'époque dite du « sarmatisme », de ce courant culturel donc, aristocratique, conservateur et fortement influencé par l'Orient, parallèle au baroque avec lequel il ne se confond pas ⁸, qui domina la « Respublica Polonorum » et le monde nobiliaire influencé par celle-ci, de la Lituanie à la Russie Blanche, de l'Ukraine, de la Hongrie et de la Moldavie; la même référence deviendra d'autant plus légitime si on se souvient, d'une part, ce que représentait à l'époque la présence politique des magnats et de la royauté de Varsovie d'un Sigismond III Vasa en Europe orientale, d'autre part, des relations polonaises de la famille même des Movilă. Néanmoins, il faut l'ajouter tout de suite, le renvoi aux portraits de cette Pologne catholique de la Renaissance et des débuts du baroque garde, pour le portrait de Jérémie Movilă du musée de Sucevița, une validité stylistique partielle et une autre, iconographique, plus large, le sens plus profond de l'apparition de l'image du prince moldave puisant sans aucun doute à la tradition médiévale et orthodoxe de la technique de la broderie et de l'effigie funéraire roumaine à l'époque byzantine finale et à celle post-byzantine.

Ce n'était que tout naturel que ce « homo novus », qui était prince de Moldavie depuis 1595, eût désiré passer à la postérité avec cette image de puissance, d'énergie que l'on reconnaît dans la broderie de Sucevița. Quant au style de cette pièce, il est facile à comprendre pourquoi les images nobiliaires et royales qu'il a eu sûrement l'occasion de rencontrer lors de ses nombreux voyages dans un pays catholique de l'oligarchie triomphante, aux cours et aux châteaux de la Pologne aux alentours de l'an 1600, ont dû être particulièrement suggestives pour le noble moldave — fils de grand logothète et, très probablement, d'une princesse de la lignée des Mușat ⁹ —, ambassadeur de Petre Șchiopul (Pierre le Boîteux) au bord de la Vistule et en Lituanie ¹⁰, avec le titre pompeux de « marschalcs

⁶ J. Białostocki, *Noftun'a de manierism și arta polonează*, dans *O istorie a teoriilor despre artă (sec. XV—XX)*, Bucarest, 1977, pp. 278—308; cf. *Manierismus und « Volkssprache » in der polnischen Kunst*, dans *Stil und Ikonographie. Studien zur Kunstwissenschaft*, Dresde, 1966, pp. 36—56.

⁷ V. Vătășianu, *L'arte bizantina în România. I ricami liturgici*, Rome, 1945, p. 38.

⁸ J. Tazbir, *Sarmatysm a barok*, dans *« Kwartalnik Historyczny »*, 4, 1969, pp. 815—830.

⁹ I. Miculescu-Prăjescu, *New Data regarding the Installation of Movilă Princess*, dans *The Slavonic and East-European Review*, 115, 1971, p. 228.

¹⁰ A. Mesrobeanu, *Rolul politic al Movileștilor pînă la domnia lui Ieremia Vodă*, dans *« Cercetări istorice »*, 1, 1925, p. 188.

supremus provinciae Moldaviae » (étant aux yeux de ses contemporains étrangers « primus inter Valachos »)¹¹, correspondant du légat apostolique et du pape Sixte V lui-même¹², grand féodal roumain recevant l'indignat polonais en 1593 par un décret du souverain polono-suédois de Cracovie et de Varsovie et avec l'assentiment de la Diète¹³, achetant des domaines en Pologne à Uście, devenant voïvode grâce aux épées polonaises¹⁴ et par la volonté du roi polonais et du fameux hetman Zamoyski¹⁵ qui le reconnaissaient en 1597 prince à perpétuité et héréditaire¹⁶, seigneur dont les filles se marièrent aux plus grands magnats de la couronne — les Wisnowiecki et les Potocki, les Corecki et les Firlej¹⁷ —, esprit cultivé qui regrettait tant, dans une lettre écrite en Pologne et en polonais, de n'être pas un « Cicero eloquentissimus »¹⁸ et qui favorisa toujours la propagande des Jésuites de cette même Pologne¹⁹ dont l'empreinte sur l'éducation des humanistes du XVII^e siècle — un Grégoire Ureche, un Miron ou bien un Nicolas Costin — ne fut point négligeable.

Au fond, à quoi ressemblaient-elles les images que nous considérons comme décisives pour l'apparition de cette broderie funéraire de Jérémie Movilă ? Elles furent certainement du type de celles, très nombreuses, qu'on peut encore aujourd'hui rencontrer dans les collections et les galeries des musées à Varsovie et à Willanow, à Toruń et à Cracovie²⁰, portraits peints « in effigie », avec ou sans caractère funéraire, spécifiques de l'époque du « sarmatisme » et du patronage aulique inauguré par Sigismond III²¹ — le protecteur et le suzerain de Jérémie Movilă lui-même —, portraits d'un réalisme poussé²², dominant des fonds aux éléments plus ou moins symboliques ou théâtraux, suggérant des architectures, des paysages et des intérieurs (accessoires des portraits de la Renaissance), témoins muets de la somptuosité, du faste, de l'orgueil de la noblesse polonaise du temps²³, du pouvoir des rois et des magnats représentés en habits fastueux de soie et fourrure, aux couleurs voyantes, parés de bijoux, entourés d'armures et portant des armes — le sabre long permis aux nobles seulement²⁴, comme un signe du rang obligatoire, tenu d'une main autori-

¹¹ Hurmuzaki, XI (éd. N. Iorga), Bucarest, 1900, n° 330, p. 295 (tenu pour tel aussi par Reinhold Heidenstein, le biographe de Jan Zamoyski).

¹² Hurmuzaki, III, Bucarest, 1880, n° 101, pp. 114—115 ; n° 102, pp. 115—116.

¹³ Hurmuzaki, suppl. II, vol. I, n° 165, pp. 325—327 ; d'ailleurs, certains étrangers, tel le franciscain Bernardo Quirini, le tenaient aussi pour un « noble polonais » (*Călători străini despre țările române*, IV, Bucarest, 1972, p. 35).

¹⁴ Hurmuzaki, suppl. II, vol. I, n° 176, pp. 344—345.

¹⁵ *Ibidem*, passim.

¹⁶ A. Mesrobeanu, *op. cit.*, p. 189 ; I. Miculescu-Prăjescu, *op. cit.*, p. 217.

¹⁷ S. de Zotta, *Știri noi despre Movilești*, dans *Arhiva genealogică*, II, 1913, pp. 102—103.

¹⁸ N. Iorga, *O scrisoare de boierie a lui Ieremia Movilă*, dans « Studii și documente cu privire la istoria românilor », XI, Bucarest, 1906, pp. 109—110.

¹⁹ A. Mesrobeanu, *op. cit.*, p. 188.

²⁰ Recherches personnelles faites en novembre—décembre 1977.

²¹ W. Tomkiewicz, *Polska kultura artystyczna u progu XVII w.*, dans *Sztuka około roku 1600*, Varsovie, 1974, p. 14 ; A. Ryszkiewicz, *Malarstwo polskie około roku 1600*, dans le même volume, p. 31.

²² *Ibidem*, p. 38.

²³ J. Białostocki, *Noftunea de manierism . . .*, p. 301.

²⁴ M. Bogucka, *L'attrait de la culture nobiliaire ? (Sarmatisation de la bourgeoisie polonaise au XVII^e siècle)*, dans « Acta Poloniae Historica », 33, 1976, pp. 35—37.

taire; portraits aux blasons personnels, peints en haut, à droite ou à gauche, preuve voyante d'une époque de triomphe nobiliaire, d'exaltation du rôle d'une aristocratie féodale obsédée par des généalogies illustres et fantastiques, d'héraldiques et de poésie emblématique²⁵. Ce sont des images qui, toutes, encore que liées à des canons de la représentation funéraire médiévale, dépassent la Renaissance avec ses nombreux épitaphes peints aux scènes religieuses, aux armoiries et aux donateurs princiers ou bourgeois, sans toucher encore au domaine de cette peinture d'apparat, somptueuse et surchargée, du baroque occidental, tellement prisée en Pologne où elle fut connue par le truchement de l'Italie, de l'Allemagne et des Flandres.

Jérémie Movilă et les membres de sa famille devenue dynastie princière de la Moldavie au début du XVII^e siècle ont eu l'occasion d'admirer en Pologne pendant leurs multiples voyages de tels portraits nobiliaires — vu l'extraordinaire emprise, autour de 1600, de cette mode « sarmatique », en tant que style de vie, goût, costume, art et littérature — dans tout le royaume et dans les contrées avoisinées (et avoisinées surtout à la Pologne méridionale où les rencontres, dans des portraits pareils, de l'effigie de type Renaissance occidentale avec les costumes et les arts de l'Orient²⁶ pouvaient rapprocher davantage, de ce goût aristocratique polonais, les magnats de la Hongrie Supérieure²⁷, les nobles et les princes moldaves, déjà habitués dans leurs pays aux éléments artistiques venus de l'Empire turc). Notre hypothèse se trouve confirmée, paraît-il, par les voies de la prosopographie, car de tous les portraits polonais peints de cette époque que nous avons pu étudier, ce sont précisément deux exemplaires de la fin du XVI^e siècle et des débuts du XVII^e, donc de l'époque même du règne du fondateur de Sucevița, de ses contacts et voyages polonais, qui nous ont rappelé le voile de tombeau de Jérémie Movilă — sans avoir la présomption de lui établir le prototype exact —, exemplaires représentant des personnages auxquels le prince de Jassy et de Suceava se trouvait directement ou bien indirectement lié.

Si on pouvait passer plus vite sur le portrait d'un roi polonais, en l'occurrence le prédécesseur de Sigismond III, l'ancien voïvode et prince de Transylvanie Etienne Bathóri, peint en 1583, dans un contour presque ascétique (fig. 3) par un artiste bien connu et par lui protégé²⁸ — nous rappelant, comme attitude du modèle, le portrait brodé du prince de Moldavie d'une vingtaine d'années plus récent —, la première image qui nous arrête est celle d'un homme d'Etat illustre dans l'histoire polonaise, Léon Sapieha

²⁵ Voir, en général, M. Praz, *Emblema, impresa, epigramma, concetto*, dans *Il giardino dei sensi. Studi sul manierismo e il barocco*, Turin, 1975, p. 226—236.

²⁶ J. Tazbir, *op. cit.*; J. Bialostocki, *op. cit.*, p. 299—300.

²⁷ Dans ces zones hongroises les « tableaux de catafalque » du XVII^e siècle aux inscriptions et blasons rappelant ceux des portraits polonais sont dus parfois aux artistes polonais, vu les relations artistiques du pays pannonien avec la Pologne méridionale (E. D. Buzási, *17th Century Catafalque Paintings in Hungary*, dans « Acta Historiae Artium », 1—2, 1975, pp. 87—124; cf. K. Garas, *Magyarország festészeti a XVII. században*, Budapest, 1953, p. 202).

²⁸ A. Ryszkiewicz, *op. cit.*, p. 38, fig. 5, ce portrait inaugurant le type même de la représentation nobiliaire polonaise du XVII^e siècle (*ibidem*, pp. 38—40); cf. F. Kopera, *Dzieje malarstwa w Polsce*, II, Cracovie, 1926, p. 159, fig. 160. Le Pr dr A. Ryszkiewicz, directeur de l'Institut d'art de Varsovie, a eu la gentillesse de nous procurer la photographie du portrait mentionné.



Fig. 3. — Martin Kober.
Portrait du roi Etienne Bathóri.

(fig. 4). Représenté dans une « attitude » déjà établie par le portrait royal précité, sauf la main qui s'appuie sur le sabre pareillement au prince Jérémie dans la broderie de Sucevița, portant un immense bonnet de fourrure et un costume rappelant celui de Movilă, sur un fond aux armures²⁹, ce puissant magnat fut chancelier du grand duché de Lituanie et voïvode de Vilno, de très ancienne et noble souche ducale égalant les Jagellons royaux, proche conseiller du roi, très écouté par Sigismond III et ambassadeur de celui-ci auprès de Boris Godunov dans des circonstances

²⁹ A. Ryszkiewicz, *op. cit.*, p. 40, fig. 6.



Fig. 4. — Portrait de Léon Sapieha.

qui n'étaient pas sans rapport avec l'histoire roumaine aux environs de 1600 et avec Michel le Brave ³⁰. Mais Léon Sapieha — tenu même par certains historiens tels Hasdeu comme descendant des voïvodes de Moldavie, tout comme le prince Jérémie, plus exactement d'une fille d'Etienne le Grand ³¹ — n'était qu'un proche ami des Movilă, ce qui, justement dans ce contexte, doit être mentionné. En 1601 il recevait de Jassy une lettre

³⁰ K. Niesiecki, *Korona Polska*, IV, Lwow, 1743, pp. 24—28 ; pour ce qui le concerne, voir aussi B. P. Hasdeu, *Cite-va epistole estrase din arhivele familiei principiloru Sapieha și relative la istoria Movileștilor și a lui Mihaiu cellu Viteazu*, dans *Arhiva istorică a României*, III, 1867, pp. 51—60.

³¹ *Ibidem*, p. 52 sqq.

de Jérémie Movilă lui-même³² ; à l'ancienne amitié du grand dignitaire de la couronne polonaise envers la famille des Movilă rendait hommage en février 1613 la veuve de Jérémie dans une autre lettre à Sapieha lui demandant l'appui afin de délivrer son fils Constantin de l'esclavage tartare³³ ; quelques mois plus tard, en juin, à ce même grand chancelier de Lituanie, qui, apprenons-nous, avait montré une attitude bienveillante à l'égard de la châteleine d'Uście et ses enfants, à Varsovie, celle-ci réclamait la faveur d'obtenir pour son autre rejeton, Alexandre, le trône princier moldave usurpé par Tomşa³⁴, mais, tour-à-tour, occupé naguère par son époux, son beau-frère et un de ses fils.

Le second portrait de noble polonais qui nous rappelle l'image brodée de Jérémie Movilă — peint avant 1613, la main sur son sabre, accompagné par son blason et une inscription latine, sur un fond aux colonnes, avec, au premier plan, l'horloge, symbole du temps tellement prisé par les maniéristes — représente Sébastien Lubomirski³⁵ (fig. 5—6) ; celui-ci appartenait à une famille importante du royaume, mêlée au XVII^e siècle au conflit entre la noblesse et le roi et très liée, de même que la parenté polonaise de Jérémie Movilă — les Wisnowiecki et les Firlej — à la Pologne méridionale³⁶. Fondateur d'une chapelle représentative pour le baroque du début du XVII^e siècle, dans l'église des Dominicains à Cracovie³⁷, Sébastien Lubomirski était ce châtelain de la Petite Pologne auquel en mai 1600, en tant que « seigneur et ami », Michel le Brave, prince de Valachie, écrivait en le priant d'être, auprès de Sigismond III, l'interprète de ses intérêts concernant la Moldavie, récemment conquise du prince Jérémie lui-même³⁸.

Comparé à de tels portraits peints à l'époque du « sarmatisme » polonais, l'ensemble et les détails du voile de tombeau de Jérémie Movilă — considérés à juste titre tellement novateurs dans le paysage de l'art roumain ancien — deviennent de beaucoup plus compréhensibles ; on ne

³² *Ibidem*, p. 38—39.

³³ *Ibidem*, pp. 46—47.

³⁴ *Ibidem*, pp. 44—45 (la date de 1605 est corrigée à *ibidem*, pp. 60—61).

³⁵ Le portrait se trouve de nos jours exposé au Musée National de Varsovie (*Polski portret iz sobranii muzeev Polskoj Narodnoj Respubliki*, Moscou, 1976, cat. 16). Pour le personnage représenté, voir K. Niesiecki, *Korona...*, III, Lwow, 1740, p. 167. Des années 1600—1620 datent aussi d'autres images peintes des membres de la famille de ce Lubomirski (*Polski portret...*, cat. 14, cat. 17), très caractéristiques du portrait nobiliaire polonais de l'époque (cf. W. Drecka, *Portrety Sebastiana Lubomirskiego i jego rodziny z XVI i XVII wieku*, in *Rocznik Muzeum Narodowego w Warszawie*, XVII, 1973, p. 87—122). Quant au sens de l'horloge dans la culture maniériste, voir G. R. Hocke, *Lumea ca labirint. Manieră și manie în arta europeană de la 1520 pînă la 1650 și în prezent*, București, 1973, p. 141—147. Des données concernant Sébastien Lubomirski — châtelain de Biecz en 1598, châtelain de Wojnicz (près de Tarnów) depuis 1603 jusqu'à sa mort en 1613 (*Polski słownik biograficzny*, Wrocław—Varsovie—Cracovie—Gdańsk, tome XVIII/1, fasc. 76, 1973, pp. 40—42) —, ainsi que la photographie de son portrait, nous ont été aimablement transmises par Mme dr Krystyna Secomska, conservateur-adjoint au Musée National de Varsovie.

³⁶ J. Białostocki, *op. cit.*, p. 299 ; cf. J. T. Frazik, *Sztuka ziemi przemyskiej i sanockiej około roku 1600. Uwagi o wykończcach* dans *Sztuka około...*, p. 201.

³⁷ F. Kopera, *op. cit.*, p. 203, p. 210.

³⁸ *Hurmuzaki*, suppl. II, vol. I, n° 323, pp. 603—604 (le même jour, le 22 mai, Jérémie Movilă écrivait à Zamoyski sur les conséquences de ces mêmes événements — *ibidem*, n° 324, pp. 604—605 —, alors qu'un jour avant, son rival, Michel le Brave, avait adressé au roi Sigismond de Pologne des justifications pareilles à celles contenues dans la lettre à Sébastien Lubomirski, *ibidem*, n° 322, pp. 600—602).



Fig. 5. — Portrait de Sébastien Lubomirski.

pourra mettre en doute dorénavant le rapport de la dite broderie funéraire avec ce type de portrait — de caractère funéraire aussi, d'habitude — cultivé par l'aristocratie polonaise de l'époque, surtout pour les galeries des ancêtres, représentant — pleins de sévérité, de grandeur monumentale, fortement individualisés, sur des fonds géométrisés et aplatis, aux architectures et paysages de tradition gothique et de la Renaissance — les antécédents lointains ou proches des magnats contemporains et liés, par les voies de la politique et du mariage, à la famille moldave des Movilă.

Si on a pu établir ainsi les sources polonaises « sarmatiques » du voile de tombeau de 1606 du prince Jérémie, successeur des princes Muşat, on doit néanmoins voir dans cette pièce d'art somptuaire une œuvre entière-

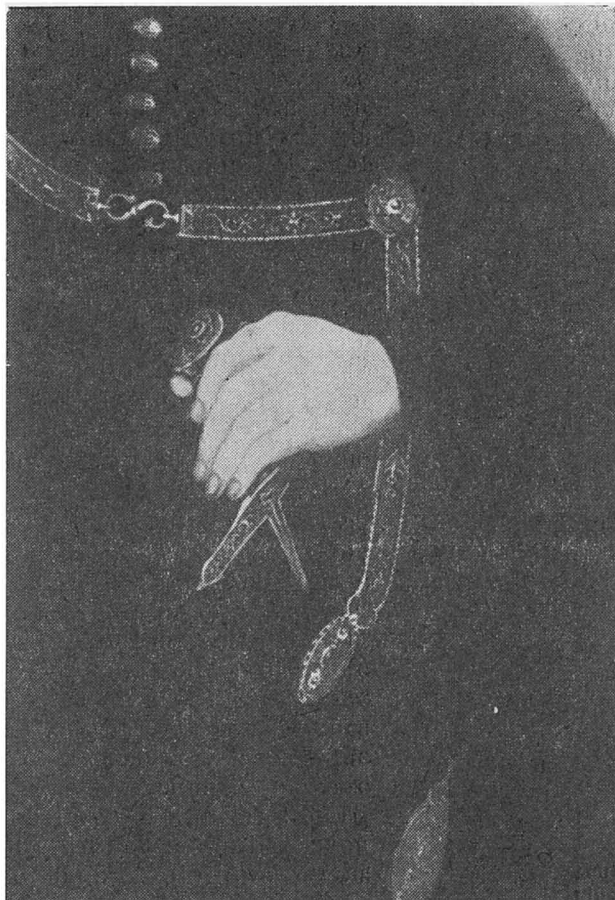


Fig. 6. Portrait de Sébastien Lubormirski. Détail.

ment roumaine, née dans le contexte orthodoxe d'un art illustré jadis par l'admirable portrait funéraire brodé, tellement stylisé, de la byzantine Marie de Mangop — elle-même une Mușat par alliance —, un art dont les règles continuaient à être encore respectées au début du XVII^e siècle dans l'ambiance médiévale du monastère de Sucevița (comme le prouve en 1609 le voile de tombeau, encore très traditionnel et « hiératique », du frère de Jérémie Movilă, le prince Siméon³⁹ enseveli, lui aussi, dans la même nécropole moldave de la première famille noble devenue dynastie princière à l'Est des Carpates). Comparé aux images de Jérémie, peintes aux environs de 1600 encore à Sucevița, dans le tableau votif mural⁴⁰ ou bien, comme une influence de celui-ci, dans les manuscrits, tel le Tétravangélaire illustré aux miniatures vers la fin de son règne et donné au monastère quelques mois après la mort du prince, en 1607⁴¹ — images tellement traditionnelles,

³⁹ M. A. Musicescu, *op. cit.*, cat. 44, p. 17, pp. 41–42, fig. 73–74.

⁴⁰ V. Brătulescu, *Pictura Suceviței și datarea ei*, dans *Mitropolia Moldovei și Sucevei*, 5–6, 1964, p. 224.

⁴¹ S. der Nersessian, *Two Slavonic Parallels of the Greek Tetraevangelia: Paris*, 74 (tiré à part), Washington, 1927, p. 7, p. 34, p. 39, fig. 42.

sans individualité précise plutôt, descendues d'une typologie médiévale des portraits princiers des XV^e et XVI^e siècles —, le portrait brodé du premier prince régnant de Moldavie issu d'une famille non princière nous frappe et nous semble tellement nouveau par son réalisme, par sa force, par l'individualité qu'il dégage ; de même, le costume, l'attitude, les éléments héraldiques — les armoiries du pays et la couronne princière fermée qui la surmonte en haut, à droite — sont des nouveautés qui renvoient directement aux portraits polonais « sarmatiques » quasi contemporains. Néanmoins, de même que dans le maniérisme polonais et hongrois des portraits nobiliaires d'entre la Renaissance et le baroque, une empreinte de la tradition médiévale nous accueille dans le cas du voile de tombeau du Sucevița. Empreinte évidente dans une certaine stylisation, accentuée par la technique de la broderie aux fils d'argent, d'or et de soie, dans un certain esprit décoratif et surtout dans l'extrême schématisation de l'espace environnant, ce qui nous permet, pensons-nous, de parler, dans les termes stricts de l'art de la Moldavie autour de 1600, des *éléments d'un maniérisme moldave*, représenté par une telle broderie princière, transition de l'élégance classique de la seconde moitié du XV^e siècle et du XVI^e vers les formes mouvementées et surchargées, baroques — toujours dans le sens local et orthodoxe — du milieu du XVII^e siècle.

Un maniérisme moldave — qu'on nous permette la parenthèse — parfaitement contemporain, comme esprit et position envers un classicisme antérieur, bien qu'il fût situé dans un horizon stylistique autre, avec le maniérisme international de l'Europe centrale, par exemple, pénétré par l'atmosphère aulique triomphante en Allemagne méridionale ou à la cour pragoise de l'empereur Rodolphe II, justement à la fin du XVI^e siècle et jusque vers 1610—1620⁴² ; maniérisme illustré précisément dans la première décennie d'après 1600 à l'Est des Carpates, trois ans après la broderie de Sucevița, par l'architecture et la sculpture de l'église centrale du monastère de Dragomirna (1609), tellement différentes de tout ce que l'on appelle l'art classique moldave (fig. 7). Exprimant une époque historique, stylistique et de civilisation⁴³, ce maniérisme, amateur d'ornements⁴⁴, de raffinement et de préciosité aristocratique, visibles surtout dans le rendu des somptueux costumes nobiliaires — depuis la Lorraine et les Flandres jusqu'à la Pologne et la Moldavie —, amateur néanmoins de bizarreries et d'exotisme⁴⁵, de virtuosité et de décorativisme scintillant transformant une image humaine dans une silhouette⁴⁶ — comme celle de Jérémie dans la broderie que nous commentons —, marie le réalisme profond à l'abstraction totale dans un espace, parfois irrationnel, à « la limite entre la frappante vérité des choses et de la matière et le monde abstrait, irréel, des orne-

⁴² J. Shearman, *Mannerism*, Londres, 1967, p. 30.

⁴³ V. L. Tapié, *Le Baroque*, Paris, 1963, p. 124 ; E. H. Gombrich, *Mannerism: The Historiographic Background*, dans *Norm and Form. Studies in the Art of the Renaissance*, Londres, 1966, p. 103.

⁴⁴ G. R. Hocke, *op. cit.*, pp. 284—285.

⁴⁵ Il y a lieu de rappeler, peut-être, que parmi les merveilles du trésor de Jérémie Movilă se trouvait, par exemple, un éléphant en or ! (I. Corfus, *Odoarele Movileștilor rămase în Polonia. Contribuții la istoria artei și a preșurilor*, dans « Studii », I, 1972, p. 50, n^o 56—57).

⁴⁶ J. Bialostocki, *Problema manierismului și peisajistica din Țările de Jos*, dans *O istorie . . .*, p. 261.



Fig. 7. — Dragomirna. L'église principale du monastère.

ments et des arabesques »⁴⁷, en tant que style « élégant » par excellence — pour reprendre les mots d'un spécialiste du domaine⁴⁸ —, menant aux représentations aplaties et décoratives (également spécifiques de la pièce brodée de Sucevița et des nouveautés que représentait la sculpture du clocher de Dragomirna). Enfin, c'est ce maniérisme même qui prolongeait partout en Europe, au nord des Alpes — et c'est là un trait fondamental du style inaugurant, psychologiquement et anthropologiquement, l'époque moderne⁴⁹ —, en architecture aussi bien qu'en peinture, dans les arts « mineurs », aussi bien qu'en littérature, les traditions médiévales⁵⁰ (gothiques-catholiques, de même que médiévales-orthodoxes) retrouvées justement dans le type de la broderie funéraire du prince Jérémie et dans les voûtes de l'église du métropolitain Crimca, à Dragomirna, et qui cultivait également le canon élégant de l'élanement rendant tellement insolite la silhouette de cette même église de Dragomirna⁵¹ (là où, quant à nous, on ne pourrait éliminer certaines suggestions gothicisantes amplement manifestes dans la Renaissance tardive et au début du baroque en Pologne méridionale, par exemple).

Il est sûr que dans le portrait de Jérémie Movilă les fleurs de lys, les cyprès — avec leur sens funéraire bien connu et très anciens, signes de la résurrection et de l'immortalité —, les tulipes si évocatrices d'un paysage oriental (fig. 8), doivent être interprétés comme la réduction à un schéma pur, au symbole, des paysages de certaines peintures polonaises de la Renaissance et du « sarmatisme »; de même, la silhouette du monastère de Sucevița, en haut, à l'extrémité gauche (fig. 9), pourrait être tenue pour un essai, à la fois naïf et pittoresque, de suggérer les architectures des arrière-plans des portraits polonais des XVI^e—XVII^e siècles, tandis que les insignes héraldiques de l'extrémité opposée de la broderie princière (fig. 10) se trouvent exactement à la place où se trouvait, pour la plupart, dans les portraits « sarmatiques » mentionnés, les armoiries nobiliaires ou bien royales tellement prisées par le monde polonais et ukrainien, dans

⁴⁷ *Ibidem*, p. 263; voir, dans ce sens également, A. Hauser, *Mannerism. The Crisis of the Renaissance and the Origin of Modern Art*, Londres, 1965, p. 30.

⁴⁸ J. Shearman, *op. cit.*, p. 19, p. 35 (« the stylish style »).

⁴⁹ A. Hauser, *op. cit.*, p. 33, p. 37.

⁵⁰ J. Shearman, *op. cit.*, p. 25; E. R. Curtius, *Literatura europeană și Evul Mediu latin*, Bucarest, 1970, p. 314 sqq.; J. Bialostocki, *op. cit.*, p. 263; T. Chrzanowski, „*Neogotyck okolo roku 1600. Proba interpretacji*», dans *Sztuka okolo...*, p. 75—112.

⁵¹ Pour certains auteurs, l'élanement des monuments — visible dans l'architecture moldave depuis la fin du XVI^e siècle encore — serait à Dragomirna un signe du baroque, ainsi que les dénivellements intérieurs conduisant vers un espace presque scénique, ainsi que le contraste entre la sobriété des façades et le riche décor sculpté du clocher (D. Ionescu, *op. cit.*, pp. 79—81). Si on peut accepter dans ses lignes majeures cette thèse, il est néanmoins obligatoire d'y faire une nuance, quant au « moment maniériste » qui précède, avec Dragomirna, le baroque moldave du XVII^e siècle. Pour E. Papu, le monument central du monastère fondé par Crimca est baroque; l'auteur cité — malgré qu'il exprime un jugement inacceptable quant à la succession stylistique (pour cet auteur, le baroque de Dragomirna « s'ouvre vers le maniérisme ») voir *op. cit.* II, p. 280) — a eu l'intuition de la « manière » du style de cette fameuse église des environs de Suceava. Les éléments gothiques de l'architecture de Dragomirna ont permis d'autre part aux spécialistes (T. Chrzanowski, *op. cit.*, p. 78) de les aborder dans le contexte d'une sûre composante médiévale du maniérisme, à côté d'autres exemplaires de l'art européen de la fin du XVI^e et des débuts du XVII^e siècle.



Fig. 8. Voile de tombeau du prince Jérémie Movilă. Détail.

l'art et la littérature ⁵². Mais en dehors de l'inspiration d'un modèle peint — un parmi les plusieurs portraits de magnats polonais vus soit par le commanditaire représenté dans la broderie de Sucevița, prince moldave et noble du royaume de la Pologne en même temps, soit par l'artiste anonyme qui l'a créé d'après un carton ou même d'après un portrait, aujourd'hui perdu, de Jérémie Movilă lui-même —, il s'agit ici d'une adéquation tellement évidente, technique et stylistique, de l'image funéraire aux normes de l'art moldave postbyzantin (mentionnons encore une fois la broderie de 1477 de Marie de Mangop), que cet « unicum » de l'art ancien roumain qu'est la broderie de Jérémie reste une œuvre aux sens plus larges encore,

⁵² D. H. Mazilu, *Barocul în literatura română din secolul al XVII-lea*, Bucarest, 1976, p. 134. Les Movilă eux-mêmes avaient — à côté des armoiries de la Moldavie — leur blason de famille évident à Sucevița dans les fresques, dans la sculpture funéraire, dans l'art du métal, figurant comme tel dans les armoriaux polonais (K. Niesiecki, *op. cit.*, pp. 288—290) ; il s'agit de deux épées entrecroisées (D. Cernovodeanu, *Știința și arta heraldică în România*, București, 1977, p. 122) montrant « la vaillance dans les actions chevaleresques » (apud D. H. Mazilu, *op. cit.*, pp. 131—132).

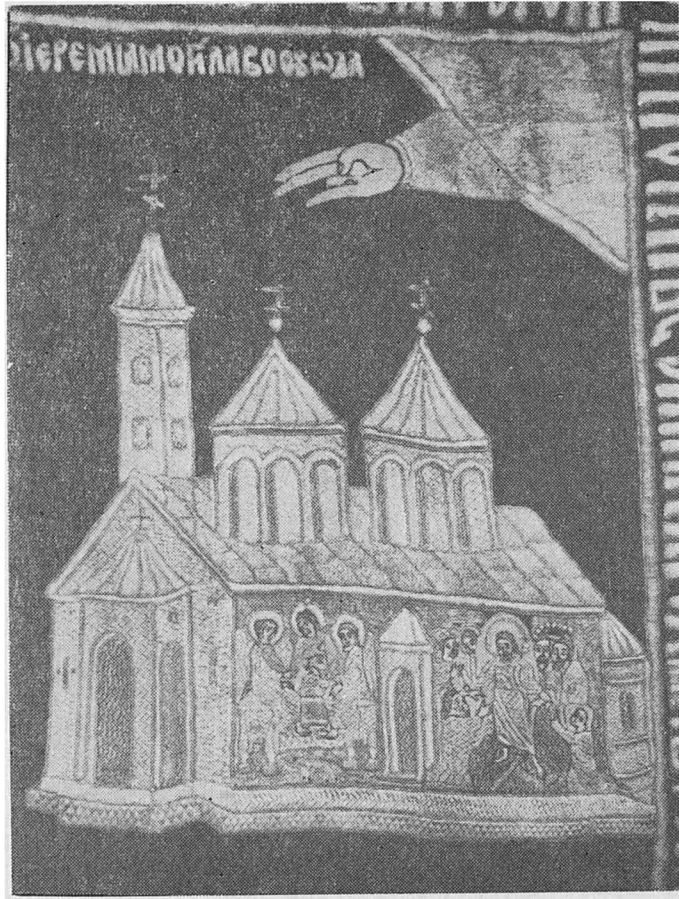


Fig. 9. Voile de tombeau du prince Jérémie Movilă. Détail.

liant d'une façon symbolique et exemplaire, sans autre analogie aucune dans l'aire orientale du continent, l'esprit de l'art orthodoxe de tradition byzantine du Sud-Est européen, à celui de la Renaissance tardive du monde slave et catholique de la Pologne aux XVI^e et XVII^e siècles.

Tout comme du maniérisme au baroque on n'a franchi qu'un seul pas dans l'art polonais du XVII^e siècle⁵³ — les zones méridionales du royaume pratiquant à l'époque un art où l'empreinte du décoratif, de la polychromie orientale, n'est point négligeable⁵⁴ —, un seul pas fut franchi également d'un maniérisme « sui generis » de la Moldavie aux alentours de l'an 1600, représenté par la broderie funéraire de Sucevița, au baroque moldave compris dans son sens local, antérieur de peu, ici, aux premières présences du baroque occidental au milieu du XVII^e siècle.

⁵³ Pour le « maniérisme » de l'art polonais à la fin du XVI^e siècle et au début du suivant, voir J. Białostocki, *Noțiuni de manierism...*, p. 282.

⁵⁴ *Ibidem*, pp. 299–300.

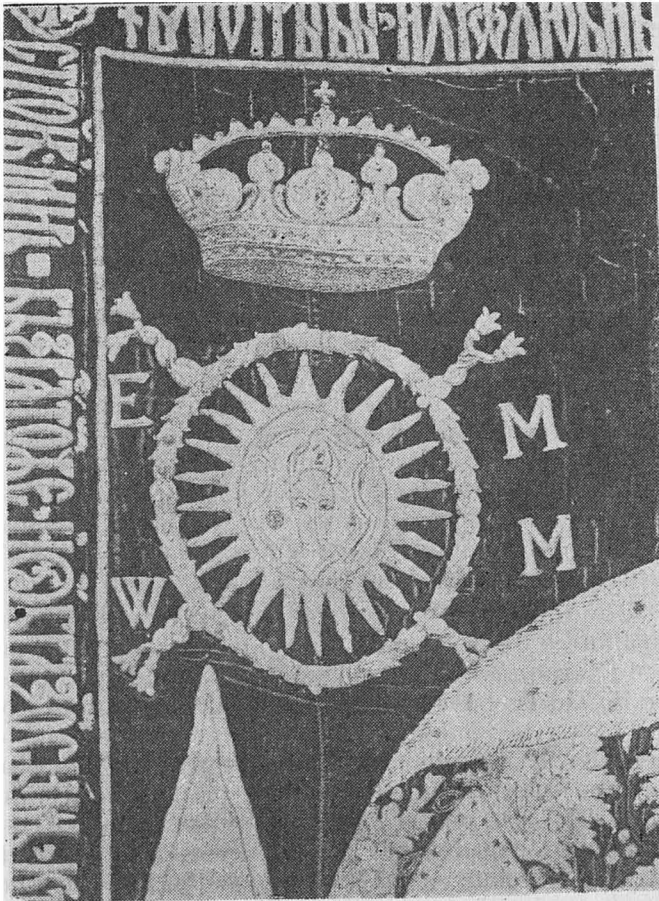


Fig. 10. — Voile de tombeau du prince Jérémie Movilă. Détail.

En fait, il s'agit de ce que nous avons pris la liberté d'appeler — avec le risque même d'ajouter une épithète de plus à un des concepts d'histoire culturelle les plus controversés et discutés — le *baroque orthodoxe post-byzantin*, style des arts plastiques qui rassemble les modalités du répertoire décoratif médiéval des Balkans et de l'Islam, spécifiques de ces parties du monde européen oriental, à l'époque de la Turcocratie, où on a continué une vie d'Etat et une activité culturelle « officielle » au XVII^e siècle — tels les pays roumains — et où, à des moments de « monarchie » autorité (d'un Vasile Lupu en Moldavie, d'un Constantin Brâncoveanu en Valachie), on s'adressait aux instruments fastueux d'une propagande visuelle héritée des temps byzantins et prolongée, en terre roumaine, par l'atmosphère de ce qu'une célèbre formule appela « Byzance après Byzance ».

Contemporain aux triomphes baroques d'autres zones européennes⁵⁵ — de même que le « maniérisme moldave » était voisin, au point de vue

⁵⁵ A Rome même, le baroque domine l'architecture vers 1620—1630, son épanouissement se plaçant quelques dizaines d'années plus tard. D'ailleurs, l'époque 1630—1650 — considérée comme fondamentale pour la naissance de l'homme moderne occidental (apud V. Ciudea,

chronologique, à d'autres maniérismes du continent —, ce baroque post-byzantin de l'espace roumain fut le style d'une certaine pompe aulique et d'un mécénat munificent qui s'étendait — surtout à l'époque du règne du prince Lupu, à la fin de la première moitié du XVII^e siècle — de Lwow jusqu'au Proche-Orient orthodoxe et méditerranéen dominé par les Turcs⁵⁶; un baroque, donc, évident vers 1640 — l'époque où l'on érigeait à Jassy l'église du monastère des Trois Hiérarques⁵⁷ (fig. 11) et où on y brodait les fameux portraits (fig. 12—13) représentant la première épouse⁵⁸ et le fils du prince moldave d'obscur origine balkanique —, un baroque caractérisé par la profusion des matériaux toujours mis en relief, au sens propre et figuré, depuis les riches sculptures dorées aux fils de métal précieux, ainsi que par la fusion, dans une même œuvre d'art, de plusieurs arts depuis l'architecture et la sculpture décorative en pierre et en bois à la broderie et à la peinture murale (profusion et fusion qui font, partout en Europe, les traits distinctifs de ce qu'on appelle généralement « le premier baroque »⁵⁹); un baroque, enfin, qu'allait joindre bientôt les échos directs du baroque occidental arrivés dans les milieux roumains par diverses filières — polono-ukrainienne en Moldavie, vénéto-padouanne en Valachie —, dans les deux pays carpatodanubiens s'y ajoutant le poids d'un autre baroque, encore peu connu, celui de Constantinople.

Le trait d'union entre le faste postbyzantin témoigné par tant de cérémonies brillantes de la cour de Jassy, l'élégance et la pompe de certaines formes du baroque occidental venues du monde polonais — à l'église du monastère de Golia, bâti à Jassy toujours et toujours par le prince Lupu⁶⁰ — et l'éclat, la couleur, la surcharge des façades exubérantes, tellement orientales, d'une autre fondation du prince, l'église-nécropole des Trois Hiérarques — traditionnelle comme plan, unique dans son genre comme décor sculpté en pierre, ornée par des peintres moscovites —, représente, au point de vue des arts visuels, le véritable début d'un baroque moldave, synthèse d'Orient et d'Occident, à une époque marquée par le règne de ce « nouveau-riche » qui, une fois prince, prit un nom nouveau, de résonance impériale byzantine, rappelant de près les basilées des rivages du Bosphore, disparus de l'histoire deux siècles avant lui. A cette époque du triomphe du visuel — apprécié à sa juste valeur, dans son éloge de la vue, par le chroniqueur moldave le plus célèbre du XVII^e siècle, l'huma-

Les intellectuels du Sud-Est européen au XVII^e siècle (1), dans « Revue des Etudes Sud-Est européennes », 1970, 2, p. 182) — fut pour les Roumains aussi, dans le siècle d'un baroque local, le début d'une orientation « aulique » vers l'Occident et vers la nouveauté.

⁵⁶ D'un « état d'esprit baroque » dans les milieux roumains depuis la quatrième décennie du XVII^e siècle, parle D. H. Mazilu, (*op. cit.*, p. 21).

⁵⁷ Si on n'oublie pas le rôle fondamental de la façade à l'époque du baroque (E. Papu, *op. cit.*, II, p. 119), il est compréhensible que ce fameux monument roumain fût considéré comme baroque (« la conquête la plus spectaculaire du baroque chez nous », écrivait l'auteur précité, *ibidem*, p. 281), interprétation à laquelle nous nous rattachons afin de déceler justement un baroque roumain spécifique, un baroque — ajoutons-nous — « postbyzantin ».

⁵⁸ Pour le caractère baroque du portrait de Tudosca Bucioc, voir D. Ionescu, *op. cit.*, p. 95.

⁵⁹ A. Blunt, *Some Uses and Misuses of the Terms Baroque and Rococo as applied to architecture*, Londres, 1973, p. 9.

⁶⁰ « Monument-clé » et très pur du baroque en Moldavie au XVII^e siècle, tel que le prouve D. Ionescu, *op. cit.*, p. 83—90.

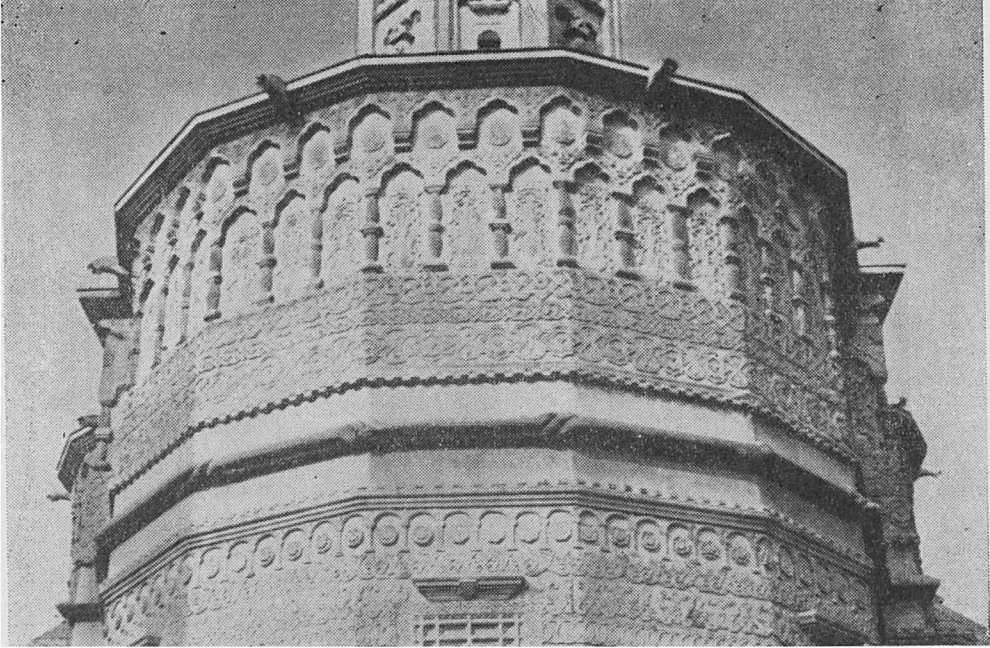


Fig. 11. — Jassy. L'église de l'ancien monastère des Trois Hiérarques. Vue extérieure.

niste philo-polonais et presque baroque que fut Miron Costin ⁶¹ —, du triomphe, également, de l'ostentation et des effets plastiques produisant ce qu'on appelait sur d'autres méridiens du baroque « *meraviglia* », ou « *stravaganza* » ou bien « *stupore* » ⁶², les « tableaux brodés » autour de 1639 au Trois Hiérarques, nous semblent symptomatiques d'un style d'art et d'un style de vie. Et cela au siècle des ambitions démesurées et de la soif du pouvoir, illustrées à merveille par Vasile Lupu lui-même — l'homme « d'une nature hautaine et impériale plutôt que princière », « avec la fortune, le pouvoir et l'éclat de son règne célèbre », pour citer une fois de plus Costin ⁶³ —, siècle de terrible insécurité pour une Moldavie successivement pillée par la soldatesque polonaise et par les cavaliers cosaques, par les Tartares de Crimée et les armées du Sultan.

Avec leur fond de velours cramoisi — rencontré aussi à Sucevița quelques décennies auparavant —, avec les costumes de grande cérémonie portés par la princesse Tudosca chargée de bijoux et par son fils Jean, l'héritier chétif et malchanceux du prince ⁶⁴ — portant, lui aussi, le

⁶¹ M. Costin, *Opere* (éd. P. P. Panaitescu), Bucarest, 1958, p. 142 ; pour la place et le rôle du visuel à l'époque baroque, voir E. Papu, *op. cit.*, I, p. 31–32, II, p. 185.

⁶² A. Marino, *Dicționar de idei literare*, I, Bucarest, 1973, p. 244.

⁶³ M. Costin, *op. cit.*, p. 113, p. 130 ; elle ressort, comme très significative à ce sens, la parfaite coïncidence chronologique du règne de Vasile Lupu avec l'affirmation — à l'autre bout de l'Europe, en 1651 par Hobbes dans son « Léviathan » — du fait que la vie humaine n'est que « a restless desire for power after power, unto death » (apud J. Bialostocki, « *Barocol* » : *stil, epocă, atitudine*, dans *O istorie...*, p. 344).

⁶⁴ M. Costin, *op. cit.*, p. 117.



Fig. 12. — Portrait brodé de la princesse Tudosca.



Fig. 13. — Portrait brodé de Jean, fils du prince Vasile Lupu.



Fig. 14. — Portrait brodé de la princesse Tudosca. Détail.

sabre long⁶⁵ comme autrefois Jérémie Movilă, mais lymphatique autant que l'autre avait été plein de vigueur — , ces broderies nous apparaissent comme une réplique des façades de l'église des Trois Hiérarques, presque en relief, surchargées de fils d'or et d'argent, d'ornement détaillés avec soin (fig. 14), avec leur réalisme presque élémentaire, mais d'un art consommé dans le rendu des physionomies et d'une immense somptuosité ; elles nous apparaissent aussi comme expressives de ce penchant évident des XVII^e et XVIII^e siècles vers les valeurs tactiles et plastiques, retrouvé dans le relief accentué et opulent des détails sculptés dans les portails en pierre et les stalles en bois des églises, modelé dans le stuc des icônes et des peintures murales comme aux Trois Hiérarques et à l'église du monastère de Cetățuia

⁶⁵ M. A. Musicescu, *op. cit.*, cat. 56—57, pp. 44—45, fig. 82—85. En ce qui concerne ces portraits de Jassy auxquels on remarque, dans certains gestes, un caractère « mondain et maniériste » (l'opinion de l'auteur cité, *Broderia . . .*, loc. cit.), nous croyons que leur air « maniériste » pourrait découler de leur inspiration certaine de la broderie princière de Sucevița, de quelques dizaines d'années plus ancienne. Pour ces portraits brodés des Trois Hiérarques, voir aussi N. Iorga, *Tapiseriile doamnei Tudosca a lui Vasile Lupu*, dans *Buletinul Comisunitii Monumentelor Istorice*, VIII, fasc. 32, 1915, pp. 145—153.

à Jassy, de même que dans plusieurs autres monuments roumains de l'époque, sur les murs des palais et des églises du temps de Brâncoveanu, finement ciselé dans l'argent des bijoux, brodé aux lourds fils d'or et de soie comme dans ces portraits de la princesse Tudosca et de Jean, fils du prince Vasile Lupu.

Loin de tenir au moyen âge comme vision⁶⁶ et très proches des tableaux peints de l'époque prémoderne⁶⁷, rhétoriques comme une phrase baroque, appartenant aux membres de la famille d'un prince apparenté encore à la Pologne et à la Lituanie des Radziwill, à l'Ukraine baroque d'un Hmielnicki, mais surtout en relation avec l'Orient et la Constantinople des patriarches et des sultans, de tels portraits brodés — préparant ce goût moldave d'après 1700, retrouvé à Jassy surtout, pour les arts et la littérature baroques occidentales, comme un signe évident d'une mentalité « aristocratique » dans laquelle on a pu déchiffrer un trait permanent de l'esprit moldave moderne⁶⁸ — font amplement preuve de ce qu'on pourrait appeler le « baroque postbyzantin » de la Moldavie du milieu du XVII^e siècle. D'une Moldavie et d'un siècle sis entre l'Orient et l'Occident et où naquirent des humanistes et des érudits qui, tout comme Milescu ou Cantemir, unirent par leurs lectures, par leurs voyages et par leurs œuvres des civilisations tellement diverses, ainsi que l'avaient fait, peu de temps avant eux, les portraits moldaves que nous avons brièvement commentés jusqu'ici.

⁶⁶ M. A. Musicescu, *Broderia medievală . . .*, p. 18.

⁶⁷ *Ibidem*, p. 19.

⁶⁸ E. Lovinescu, *Istoria civilizației române moderne*, Bucarest, 1972, pp. 110–132.

PROPOSITIONS MÉTHODOLOGIQUES DANS L'ÉTUDE DE LA PEINTURE MURALE: LA CHAPELLE DU MONASTÈRE DE HUREZI

CORINA POPA

La peinture de l'époque de Constantin Brâncoveanu, ou peinture « brancovan », qualificatif assez conventionnel s'il est appliqué avant que n'aient été définies de façon précise les caractéristiques de chaque monument, a été étudiée par I. D. Ștefănescu¹; mais ses ouvrages ne comprennent pas tous les ensembles de peinture de l'époque et, pour ceux qui y figurent, l'analyse est inégale. Ainsi l'auteur avance, sans l'ample démonstration qu'elle aurait exigée, l'opinion que la peinture de Hurezi² représente plutôt un « métier » en comparaison de la peinture des XIV^e, XV^e et XVI^e siècles, ce qui explique d'ailleurs le peu d'intérêt qu'il accorde aux peintres. A ces ouvrages on peut ajouter des études occasionnelles de Nicolae Iorga, Victor Brătulescu et A. Baltazar³, ainsi que l'article de Teodora Voinescu qui, en se fondant sur une analyse succincte de l'ensemble de Hurezi, sur certaines considérations au sujet du peintre Constantinos, ainsi que sur un inventaire des peintures dépendant de Hurezi, a lancé l'idée de la soi-disant « école de peinture de Hurez ».

Signalons l'intérêt particulier des considérations théoriques d'Ana Maria Musicescu, qui propose comme point de départ pour l'étude de la peinture postbyzantine non pas sa valeur esthétique, mais sa signification esthétique⁴, soulignant par la même occasion l'importance de l'étude du langage pictural pour la connaissance des différentes tendances d'une époque. Le même auteur estime que la peinture des XVII^e et XVIII^e

¹ I. D. Ștefănescu, *Contribution à l'étude des peintures murales valaques*, Paris, 1928, p. 32 sqq.; idem, *La peinture religieuse en Valachie et en Transylvanie depuis les origines jusqu'au XIX^e siècle*, Paris, 1932, p. 182 sqq.

² Ces considérations générales sont faites dans *Contribution à l'étude des peintures...*, p. 37–40, 46–47.

³ N. Iorga, *Schitul Fedeleșoia*, « Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice » (BCMI), 5, 1912, p. 30–35; idem, *Portretele lui Brâncoveanu*, BCMI, 8, 1915, p. 49–54; V. Brătulescu, *Mănăstirea Polovragi*, BCMI, 1940, p. 5–34; idem, *Zugravul cîntăreș Gheorghe-Gherontie*, « Mitropolia Olteniei », 1962, 1–2, p. 27; A. Baltazar, *Frescurile de la Hurez*, BCMI, 2, 1909 et 3, 1910; Teodora Voinescu, *Școala de pictură de la Hurez*, dans *Omagiu lui George Oprescu*, p. 573–586.

⁴ Maria Ana Musicescu, *Étapes du langage pictural aux XVI^e–XVIII^e siècles. Réflexions sur la relation entre la forme artistique et l'œuvre témoin*, « Revue des études sud-est européennes » (RESEE), 10, 1972, 2, p. 174–175; idem, *Autour des notions de tradition, d'innovation et de Renaissance dans la peinture du sud-est européen aux XV^e–XIX^e siècles*, RESEE, 14, 1976, 1.

siècles subit un phénomène de multiplication de l'expression picturale, déterminé par l'influence directe ou indirecte de la Grèce⁵.

Compte tenu de ces points de vue, ainsi que de la manière dont sont abordés les problèmes de la peinture byzantine, nous nous sommes proposé d'établir une méthode spécifique, supplémentaire, pour l'étude de la peinture brancovan. Il convient de souligner que tous les ensembles de cette peinture sont datés par des inscriptions spéciales, de sorte que le chercheur n'a pas à se soucier de ce problème et n'a pour tâche que de définir les caractères des ensembles.

Voici quelques points de cette méthode :

1. En ce qui concerne l'iconographie, on examinera : a) en quoi elle s'écarte du programme traditionnel ; b) dans quelle mesure le répertoire utilisé s'est enrichi sous l'influence de la littérature hagiographique ou populaire ; c) comment se manifeste l'influence du Mont Athos, mais aussi celle de l'Occident ; on essayera d'évaluer le caractère fortuit ou systématique des innovations et de déceler, si c'est le cas, les facteurs déterminants, qui pourront se trouver parmi les peintres, les commanditaires ou tout simplement dans le milieu socio-culturel du temps⁶.

2. Non moins importantes pour la connaissance de la mentalité et des exigences de l'époque sont les caractéristiques de style. Aussi l'analyse stylistique est-elle obligatoire et, du reste, rien ne s'y oppose dans le cas des ensembles brancovan, dont l'état de conservation est en général bon⁷.

On considère que « l'école de Hurezi » aurait imposé un certain style et que, par conséquent, le groupe d'ensembles qui en dépend présenterait une relative homogénéité de style⁸. Or, la série de paramètres qui ont abouti à cette opinion est bien réduite et l'analyse méthodique, détaillée des différents ensembles révèle nettement des différences de style et des hiérarchies de valeurs fort marquées d'un ensemble à l'autre.

Afin que la recherche soit aussi exacte que possible, nous avons mis au point une fiche analytique comprenant 15 paramètres, fiche que nous avons remplie pour chaque scène séparément, à l'exception des représentations de saints ornant la tour et la partie inférieure des parois, pour lesquelles nous avons rempli une fiche commune. Par ce moyen, nous avons cherché, en premier lieu, à éviter des caractérisations globales, fondées sur l'analyse d'un certain nombre de cas apparemment typiques.

Les paramètres stylistiques de la fiche sont les suivants : 1) la représentation des personnages, où nous prenons en considération leur échelle, la manière dont ils sont traités, leurs gestes et regard, le costume et le drapé ; 2) composition et structure ; 3) modalités de représentation de l'espace, où sont notés le mode de représentation des architectures et du

⁵ M. A. Musicescu, *Elapes du langage pictural...*, p. 176.

⁶ Selon nous, le manque de connaissances iconographiques attribué aux peintres de Constantin Brâncoveanu par I. D. Ștefănescu pourrait comporter bien des nuances d'un ensemble à l'autre et, de toute façon, de telles assertions ne peuvent être que fragiles et sujettes à infirmation.

⁷ C'est un fait bien connu que les peintures murales, surtout celles du naos des églises, sont gravement noircies par la fumée, au point que leur étude stylistique ne peut être faite qu'incomplètement, notamment en ce qui concerne les problèmes de couleur.

⁸ *Istoria artelor plastice*, vol. 11, p. 71 ; Teodora Voinescu, *op. cit.*

paysage, ainsi que la disposition de la ligne d'horizon ; 4) coloris : gamme chromatique, dominante chromatique, type de contrastes.

Cette méthode d'investigation peut sembler trop analytique, ou trop peu analytique si on la compare, par exemple, aux procédés préconisés par Corrado Maltese pour l'analyse d'une peinture : établissement du rapport entre le fond et le motif, quadrillage de la surface en vue de déterminer le caractère de la ligne et la valeur de la surface occupée par chaque couleur, etc.⁹ Ces suggestions ne sont du reste guère applicables en matière de peinture murale, où les conditions ingrates de la recherche ne permettent ni de réaliser des photos exemptes de déformations, ni de prendre des mesures à même la surface peinte, ni de déterminer la superficie occupée par telle ou telle couleur. C'est pourquoi l'observation demeure le seul moyen de communication avec l'œuvre d'art, observation qui devra être sévèrement canalisée en rapport avec la série de variables susmentionnées¹⁰. En fait, l'observation est suivie de descriptions et le matériel ainsi élaboré prête à des comparaisons pouvant aller jusqu'à des analogies. Ces « opérations » logiques se succèdent habituellement dans les analyses de l'historien d'art. L'avantage de la comparaison dans l'enregistrement d'une série de paramètres provient de la richesse des analogies, qui aboutit finalement à des conclusions nuancées.

Étant donné les recherches méthodiques, par étapes, que nous nous sommes proposé de consacrer aux ensembles de peinture brancovan, recherches qui se solderont sans aucun doute par une quantité importante de matériel, nous estimons que, pour l'étude de celui-ci, en dehors des méthodes couramment appliquées dans le domaine de l'histoire de l'art, il serait peut-être avantageux de recourir aux méthodes statistico-quantitatives.

3. L'application d'une telle méthode est possible justement parce que la statistique opère sur des données quantitatives fournies par des causes multiples, c'est-à-dire du même ordre que les données fournies par l'étude d'une peinture, et parce qu'elle est en mesure finalement de discerner quelles sont les causes principales et quelles sont les données fournies par l'observation susceptibles d'être attribuées à chaque cause séparément¹¹.

Au moyen de la fiche susmentionnée on pourra recueillir et accumuler des données. Mais comme dans l'enregistrement de celles-ci le facteur subjectif ne peut être complètement éliminé, il s'impose que, à l'étape suivante, l'étape d'analyse et d'interprétation des données, on procède au groupement de celles-ci, au risque de subir une certaine perte de matériel, laquelle sera, en échange, compensée par une « clarté nécessaire ». Dans le

⁹ Corrado Maltese, *Mesaj și obiect artistic*, Editura Meridiane, București, 1976, surtout le chap. XI — *Formalizare și indici specifici ai reprezentării*, p. 121—135.

¹⁰ Nous avons utilisé, comme support théorique général, les ouvrages de Panofsky, *La prospettiva come « forma simbolica »*, Feltrinelli, Varese, 1966 ; de Ernst Diez, *Otto Demus, Byzantine Mosaics in Greece*, Harvard University Press, Cambridge, 1931 et de V. Lazarev, *Storia della pittura bizantina*, Torino, 1967.

¹¹ G. Udny Jule et M. G. Kendall, *Introducere în teoria statisticii*, Editura științifică, București, 1969, p. 26 sqq.

cas présent, ce groupement pourra être fait selon des critères qualitatifs, par l'association de paramètres intercorrelés.

Le calcul des fréquences relatives, qui vise à déterminer si la fréquence d'une variable est significative ou non, constitue de même un moment préalable à l'analyse ayant pour but d'élucider la cause des données en question, de préciser les rapports de dépendance, de contingence ou de corrélation.

Nous avons bon espoir que la méthode statistique, qui pourra être appliquée en plein le jour où plusieurs ensembles auront été étudiés d'une manière identique, réduira sensiblement l'arbitraire des observations et la subjectivité des interprétations, conférant un degré supérieur de précision à nos conclusions.

En procédant ainsi, nous pourrions non seulement déterminer les caractères des différents ensembles de peinture, mais aussi cerner l'image de quelques-uns des artistes du temps.

On réussira ainsi à dresser un répertoire des peintres qui comprennent, outre la date et le lieu de leurs œuvres, les traits caractéristiques de leur style.

A mesure que s'accumuleront ces enquêtes, nous serons à même de répondre plus exactement à des questions telles que :

— peut-on parler d'une « école de Hurezi », ou s'agit-il plutôt d'un centre artistique ?

— en quoi ont consisté ses innovations de fond et comment s'expliquent-elles leur présence ou leur absence ?

— existe-t-il des différences significatives entre les ensembles, susceptibles d'être considérées comme des manières différentes d'exprimer un programme iconographique et un style communs ?

— a-t-il existé ou non un facteur d'unification et, si oui, lequel et quelles sont ses relations avec le milieu socio-culturel du temps ?

Bien qu'une telle démarche puisse paraître s'écarter de la réalité concrète de l'ensemble d'art envisagé, pour se fourvoyer dans le monde éthéré de la création artistique, nous avons la conviction que, par elle, nous réussirons à mieux nous rapprocher du milieu artistique, des facteurs économique-sociaux qui déterminent celui-ci et que le phénomène artistique reflète.

Plus d'une fois, au moyen âge surtout, la connaissance d'une œuvre d'art éclaire les aspects de la mentalité et des goûts d'une époque, que ne peuvent communiquer fidèlement ni les documents officiels, qui se réfèrent presque exclusivement aux réalités économiques, sociales et politiques, ni les chroniques, toujours partiales, ni les récits de voyageurs, trop souvent entachés d'enthousiasme, d'obligations de politesse et de superficialité.

En conformité avec la méthode brièvement exposée ci-dessus et dans l'espoir qu'elle nous conduira aux résultats voulus, nous avons abordé l'étude de la chapelle du monastère de Hurezi qui, peut-être parce qu'elle n'est pas de toute première valeur artistique, n'a été qu'assez peu étudiée. Ce choix a été déterminé, en outre, par : 1) l'utilisation de la fiche que nous avons conçue comme fiche-pilote pour la méthode d'enregistrement des données ; 2) la mise en œuvre d'opérations statistiques qui, pour modestes qu'elles soient, seront en mesure de confirmer les avantages de la méthode statistique dans l'étude des caractères qualitatifs d'une peinture et, en

premier lieu, pour déceler le degré d'utilisation de certains procédés stylistiques révélateurs.

★

Comme iconographie, la peinture de la chapelle du monastère de Hurezi constitue un assemblage d'éléments traditionnels dans les zones à iconographie fixe (la coupole, le tambour, le cul-de-four de l'abside, le registre des saints évêques et des saints militaires) et de combinaisons d'éléments traditionnels et d'éléments nouveaux ou renouvelés dans les autres¹².

Dans les grandes lignes, le programme est composé d'une série de scènes de glorification de la Vierge, plus l'illustration de la légende de saint Jean-Baptiste sur la voûte de l'exonarthex, réalisant, conformément à une ancienne tradition byzantine, le contenu essentiel du programme iconographique typique pour les chapelles dédiées à des laïques, à savoir les cycles des deux intercesseurs¹³.

Dans la conception byzantine, ces chapelles étaient dédiées à des laïques défunts, leur but étant de servir de nécropole. En Valachie, où c'est le pronaos qui a acquis de plus en plus, surtout à partir du XVI^e siècle, une destination funéraire, les chapelles étaient des édifices réservés à la prière, parfois utilisés comme églises durant la saison froide.

Suivant une tradition balkanique qui tend à élargir le programme iconographique en y introduisant des saints locaux, on constate dans la chapelle de Hurezi, tout comme dans d'autres monuments du XVII^e siècle, la présence des saints serbes Siméon et Sava, du populaire saint Nicolas, ainsi que de saint Grégoire Décapolite, dont les reliques étaient conservées au monastère voisin de Bistrița.

C'est dans le même sens qu'il faut interpréter la présence de saint Nicodème de Tismana et celle du métropolite Teodosie de Hongrovalachie sur le registre de saints de l'exonarthex, représentations équivalant à la sanctification de personnalités du monde ecclésiastique local, à leur intégration parmi les saints patrons de la vie monacale byzantino-balkanique.

Cette tendance est pleinement conforme à la politique religieuse de Constantin Brâncoveanu, qui soutenait l'Église orthodoxe de Transylvanie, faisait imprimer des livres pour les pays de l'Orient chrétien et abritait à sa cour des personnalités comme Anthime d'Ivir ou l'ancien patriarche d'Antioche, Athanase¹⁴.

Aussi les peintres Marin et Preda eurent-ils à résoudre des problèmes plus délicats que celui de la simple décoration d'une église, puisqu'ils devaient concrétiser par des images un certain programme d'idées, probablement suggéré par le prince lui-même et développé en détail par sa main droite, le supérieur de Hurez Ioan l'archimandrite, qui est mentionné

¹² A. Baltazar, *Frescurile de la Hurez (op. cit.)*, p. 128—132; Teodora Voinescu, *op. cit.*, p. 585. L'analyse iconographique détaillée fait l'objet d'une étude séparée.

¹³ Gordana Babić, *Les chapelles annexes des églises byzantines*, Paris, 1969, p. 162—163. L'auteur considère comme scène obligatoire dans le programme iconographique de ces chapelles la Déisis, qui est l'indice de sa destination funéraire. On note ensuite la présence des scènes de la Passion, des grandes fêtes et celles ayant trait aux saints intercesseurs.

¹⁴ Nicolae Iorga, *Istoria bisericii românești și a vieții religioase a românilor*, București, 1930, p. 9 et 16—17. L'inscription votive, les noms des membres de la famille princière et ceux de la frise de saints de l'exonarthex sont écrits en langue roumaine et en caractères cyrilliques.

dans l'inscription votive. Mais comme Preda faisait partie de l'équipe de peintres qui a décoré l'église de l'Hospice, où l'on relève un programme original et bien adapté à d'autres exigences, il se pourrait que l'auteur du programme iconographique de la chapelle ne soit autre que lui-même ¹⁵.

I. REPRÉSENTATION DES SCÈNES ET COMPOSITION

Etant donné qu'il s'agit d'un ensemble de peinture monumentale, nous devons examiner en premier lieu comment la composition est répartie dans l'ensemble.

On constate que les peintres ont calculé le programme de telle manière que les cycles narratifs et les représentations symboliques ne se déploient que sur les surfaces larges des parois et des voûtes, réservant en échange aux arcs sur lesquels reposent la coupole et aux pilastres un décor de médaillons et de personnages isolés.

La préoccupation pour le décoratif, évidente dans ce monument, se traduit non seulement par les frises de médaillons entourés de rinceaux qui encadrent la zone des scènes narratives, mais aussi par la variété des motifs : les frises de médaillons utilisent d'anciens motifs végétaux stylisés, tandis que la calotte de la tour et du sanctuaire ont recours à des éléments du baroque balkanique, auxquels viennent s'ajouter la frise d'œillets rappelant la céramique d'Iznik qui surmonte les pendentifs et l'ample gamme de motifs brancovan des arcades de l'exonarthex.

Ce sont pourtant les éléments figuratifs qui prédominent et le mode de composition des scènes sur les parois témoigne d'un soin particulier pour la mise en valeur des cycles narratifs. Sur les parois du naos, de bas en haut, on relève le registre des saints militaires, la frise de médaillons au rythme égalisateur, les panneaux du cycle narratif, enfin le déploiement en frise de l'Hymne acathiste, couronné par les grandes compositions des tympans. Le souci de conférer un rythme spécifique à chaque registre, d'éviter la monotonie, est évident.

Passant à l'analyse des différentes scènes séparément, on constate la présence des types suivants de composition : symétriques, asymétriques et en diagonale.

a) On s'aperçoit d'abord que toutes les scènes à caractère symbolique sont construites d'après des schémas symétriques, rigides, où le personnage principal occupe le centre de l'image, qui est complétée de part et d'autre par des personnages secondaires représentés à une plus petite échelle. Nous mentionnerons comme particulièrement significatives à cet égard deux scènes. La première est celle du tympan ouest, faite d'un amoncellement d'architectures conventionnelles, plates, qui bouchent presque l'horizon

¹⁵ On pourrait invoquer l'autorité du peintre grec Constantinos, reconnu jusqu'à présent comme le chef de l'école de peinture de Hurezi, pour lui assigner le rôle d'iconographe coordonnateur. La peinture de l'église « Doamnei » de Bucarest, qui à ce qu'il semble a rempli elle aussi la fonction de chapelle et où la contribution de Constantinos a été importante, nous le dévoile comme un artiste traditionaliste, conservateur, dont les mérites tiennent surtout à la qualité du métier et non pas à la nouveauté du programme. Voir à ce sujet Corina Popa, *Constantin și Ioan, autorii ansamblului de pictură de la biserică Doamnei*, « Monumente istorice și de artă ». XLV 1976, 2. p. 44-46, ainsi que Teodora Voinescu, *op. cit.*, p. 580 sqq.

et n'ont guère de liaison avec les rangées étagées de personnages isocéphales ; la Vierge trônant, qui occupe le centre de la scène, surpasse par ses dimensions les groupes d'évêques, de prophètes et d'apôtres. La seconde scène, qui comporte la même structure, mais dans une forme plus décorative, est celle de la Vierge de miséricorde, où, dans l'ouverture d'un arc en accolade, la Vierge apparaît sur un fond de rinceaux qui remplissent le champ entre elle et les rangées de personnages.

En contradiction plus ou moins marquée avec le caractère narratif du programme iconographique, l'analyse quantitative montre que 52,94% du total des scènes narratives sont à composition symétrique. Mais ces compositions symétriques des scènes narratives ne sont pas forcément rigides et sont réalisées soit par la disposition du personnage principal au centre (Crucifixion, Incrédulité de Thomas), soit en fonction d'un axe central imaginaire (Annonciation, Reproches de Joseph, etc.). Dans les deux variantes, les masses compositionnelles sont équilibrées par des architectures et par le paysage, mais ces éléments sont traités de façon quelque peu différente dans les deux parties de la scène, ce qui permet d'éviter des symétries par trop uniformes.

La préférence accordée à cette formule compositionnelle dans les scènes symboliques est conforme à la tradition et au sens abstrait des scènes. Dans le cas des scènes narratives, il s'agit selon nous de l'adoption consciente d'un schéma s'accordant aux mouvements réduits des personnages, en vue de réaliser des images où le caractère statique soit prédominant.

Les compositions symétriques apparaissent dans 61,9% des cas et, dans les scènes narratives, on relève une corrélation entre ce type de composition et l'illustration de moments des Écritures auxquels ne prennent part que des personnages sacrés.

b) Les schémas à structure asymétrique n'apparaissent que dans les scènes narratives : Jésus et la Samaritaine, la Résurrection du fils de la veuve, l'Adoration des rois mages, où nous soulignerons la place réservée à Jésus dans l'angle supérieur de gauche, c'est-à-dire justement dans la zone où la perception visuelle est la meilleure. Dans les scènes du cycle des rois mages, l'asymétrie indique aussi la direction suivant laquelle l'action se déroule.

c) Les scènes en diagonale sont peu nombreuses et souvent composées de manière inconséquente. Parfois, la diagonale résulte des lignes du paysage (l'Appel des rois mages, les Saintes femmes au tombeau) ; dans d'autres cas, elle est donnée par le mode de disposition des personnages (la Fuite en Égypte, le Figuier stérile). On remarque partout le souci d'obtenir l'équilibre des masses au moyen du paysage et de la couleur.

Les deux grandes compositions des tympans, la Présentation de l'Enfant Jésus et la Présentation de la Vierge au temple, ne se situent dans aucune des catégories susmentionnées. Elles comprennent dans leur partie centrale un schéma symétrique correspondant à la rédaction strictement obligatoire de la scène, mais ce noyau central se complique par deux tracés compositionnels obliques qui s'élèvent vers le sommet du tympan. Cette structure plus compliquée, adaptée au cadre offert par l'architecture de l'édifice, est peuplée de nombreux personnages qui créent l'impression d'un cortège de fête. La composition libre des scènes, la



Fig. 1. — La fuite en Egypte

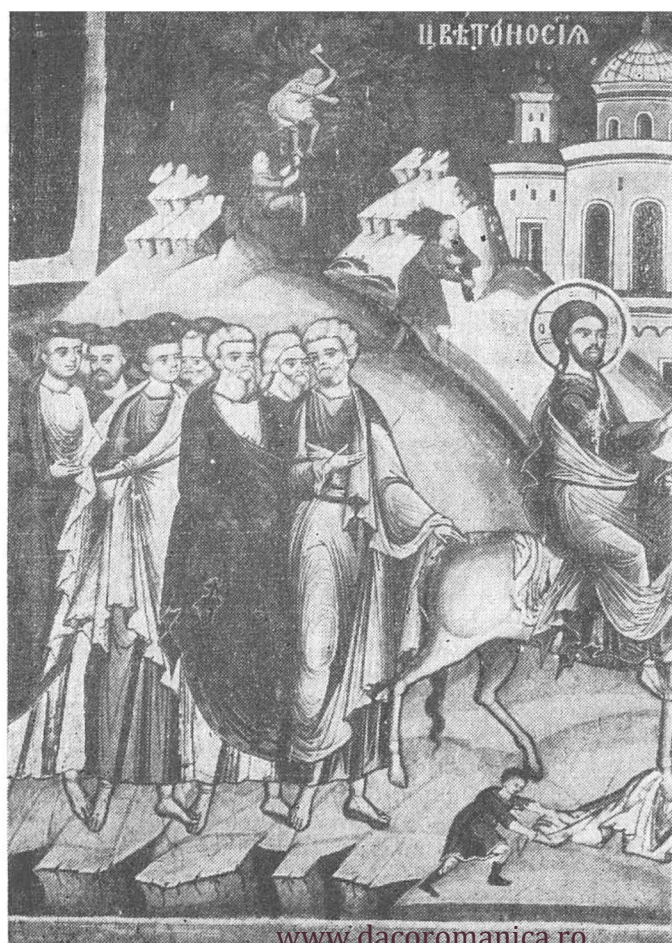


Fig. 2. — L'entrée en Jérusalem

qualité des éléments de décor et le raffinement du coloris confèrent à ces scènes un indéniable souffle artistique, donnant la mesure du talent réel des peintres lorsqu'il n'était pas entravé par les traités et les modèles.

II. REPRÉSENTATION DES PERSONNAGES

1) *L'échelle des personnages* doit être considérée par rapport à la plupart des autres personnages dans les scènes symboliques et par rapport aux architectures dans les scènes narratives.

a. — les personnages sacrés de première importance sont surdimensionnés dans les scènes symboliques (la Vierge Platyτέρα, le Pantocrator, saint Jean-Baptiste), ces dimensions exprimant leur prééminence morale ;

— dans les scènes narratives, on rencontre deux situations : ou bien toute la scène dépasse les architectures du fond, par exemple dans la Crucifixion, les Saintes femmes au tombeau ; ou bien Jésus est surdimensionné par rapport aux malades qu'il guérit : Guérison de l'aveugle, Jésus et la Samaritaine, le Mauvais riche et autres. Dans certaines scènes symboliques à nombreux personnages, l'effet est obtenu par les dimensions réduites des personnages accessoires.

b. La plupart des scènes narratives comprennent des personnages aux proportions correctes par rapport aux architectures ; il en est ainsi dans 66,66 % du total des scènes, et c'est même là l'un des traits caractéristiques dominants de l'ensemble.

2. *Le mode de représentation des personnages et des draperies*, qui est une représentation plastique dans 95 % des cas, associée à une modalité du drapé qui respecte l'anatomie des personnages, constitue un autre trait des plus caractéristiques de notre ensemble. Les seuls cas où la représentation soit plate, bidimensionnelle, sont le Pantocrator et la Vierge de miséricorde, celle-ci étant la figure la plus dématérialisée de tout l'ensemble.

Le registre des saints militaires offre assez régulièrement des zones de draperies traitées suivant un rythme linéaire, sans conférer toutefois aux personnages un caractère nettement bidimensionnel. Une combinaison plus heureuse entre les draperies anatomiques et les zones décoratives nous est offerte par les représentations en buste des médaillons.

La façon dont sont rendus les volumes offre deux modalités différentes, propres à chacun des deux peintres. Le procédé est au fond le même, consistant à rendre l'aspect global des volumes au moyen de la couleur ; mais on rencontre chez Preda (que nous avons identifié d'après la peinture de l'église de l'Hospice), entre la surface éclairée et la ligne de contour, une zone intermédiaire de hachures, faites de plusieurs lignes colorées représentant de menus plis ; en échange, le second peintre préfère ne rendre que les plis principaux des vêtements. Les deux procédés visent au même but, qui est de suggérer l'apparence générale des volumes. Il semble que Preda ait peint les Prophètes du tambour, la Nativité, la Fuite en Egypte, la Guérison des paralytiques ; Marin, les pendentifs et l'Entrée dans Jérusalem.

Même dans les scènes symboliques, on relève la préférence pour le drapé anatomique et il faut souligner aussi qu'il existe un étroit rapport entre le type de costume et le drapé : les costumes de prélats de l'Église



Fig. 3. Saint Luc l'Évangéliste

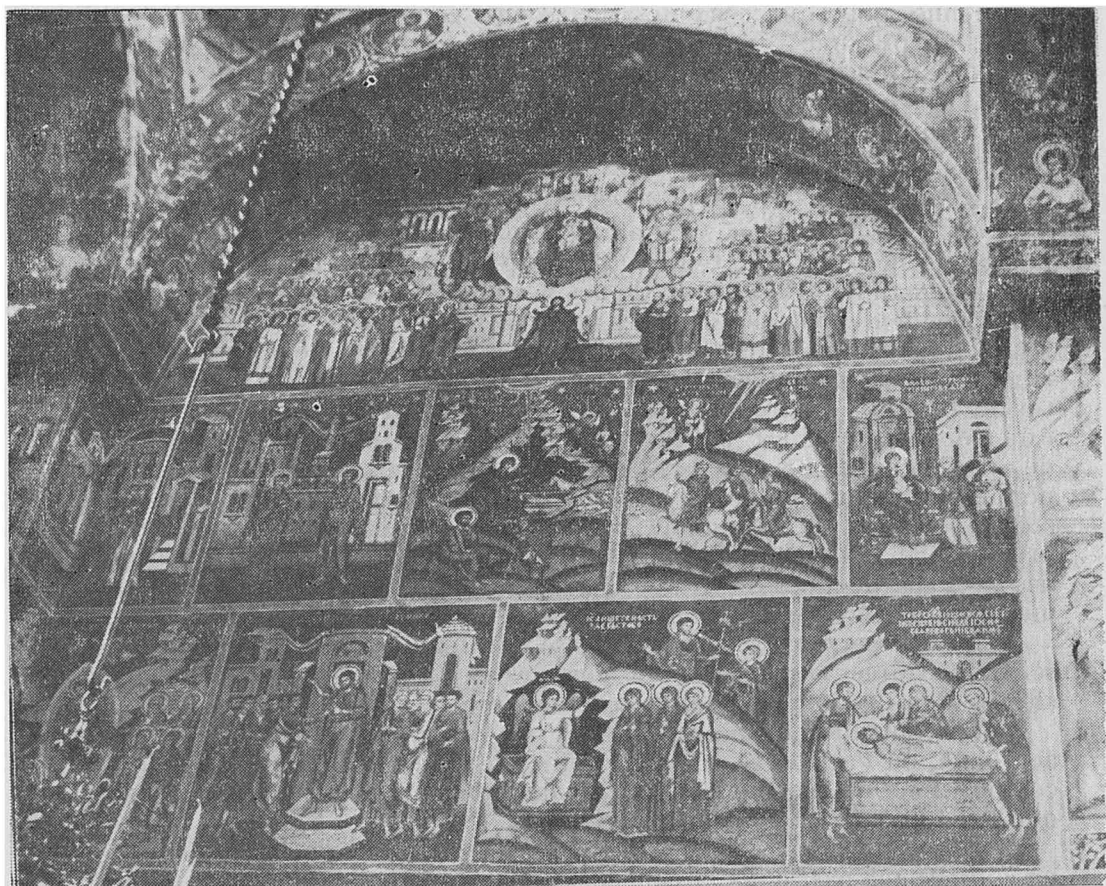


Fig. 4. — Paroi ouest — vue d'ensemble

chrétienne, ainsi que ceux des Pharisiens, comportent un drapé de plis tubulaire, profonds, presque parallèles, qui cachent les détails des corps, dont on ne distingue que les épaules ou parfois les coudes. Au contraire, Jésus, la Vierge, les apôtres ont des costumes antiques qui se moulent sur les corps et présentent par conséquent un drapé plus complet et analytique.

3) *Représentation et mouvement des personnages*

a. Dans les scènes symboliques, où les peintres, comme on l'a vu, ne renoncent pas à une représentation plastique, on rencontre souvent, en échange, une posture frontale des personnages ; cette solution est tout à fait accidentelle dans les scènes narratives, où les personnages sont présentés de trois quarts dans 71 % des cas. Cet élément de variabilité constitue un excellent moyen d'atténuer l'uniformité des images. La représentation frontale est toujours la même, alors que celle nommée par nous « de trois quarts » n'est pas identique dans tous les cas ; le degré différent de rotation du torse et de la tête donne lieu à une variété de postures qui permet un groupement des personnages sur plusieurs plans, sans qu'ils soient pour autant isocéphales : la rotation des têtes des personnages du premier plan fait place à ceux du second plan, ce qui a pour effet de souder des groupes de personnages. Ce paramètre contribue en une certaine mesure à suggérer le mouvement et, par là, l'espace.

b. Les personnages sont disposés de manière centripète dans les scènes encadrées en panneaux et leurs gestes concordent avec cette disposition, d'où des images équilibrées, statiques.

La contrainte du cadre disparaît sur le registre occupé par l'Hymne acathiste, où l'action se déploie en une frise formée d'une succession de compositions en diagonale, d'où un déroulement beaucoup plus naturel que sur le second registre narratif.

Les gestes sont en général réduits et conventionnels ; d'ailleurs ils ne constituent pas, dans la conception du peintre, un moyen important de narration. Aussi les scènes de dimensions réduites ne permettent-elles une perception satisfaisante que des personnages entiers, ce qui explique sans doute le rôle important de la représentation plastique des figures. Il convient de mentionner également ici une caractéristique liée, elle aussi, aux dimensions des peintures par rapport aux architectures, à savoir que les figures des personnages ne sont individualisées que très sommairement : on rencontre plus d'une fois la même figure chez deux personnages différents, par exemple chez Joseph dans la scène des Reproches et chez le dernier apôtre de l'Incrédulité de Thomas. La stéréotypie est particulièrement fâcheuse dans les théories de saints militaires et de saints évêques, une des rares figures mieux individualisées dans ce dernier cas étant celle du diacre Prochoros dans le sanctuaire.

III. MODALITÉS DE SUGGESTION DE L'ESPACE

a. *Paysage d'architectures ou de montagnes*

— Dans le cas d'un décor d'architectures, celles-ci sont disposées le plus souvent en convergence vers le centre de la scène, quoique avec un degré d'obliquité qui diffère d'un côté à l'autre de l'image. Dans des scènes

comme la Visitation, les Reproches de Joseph, l'Incrédulité de Thomas, ce sens centripète coïncide avec la position des personnages. La relation entre l'architecture et les personnages est établie, comme on l'a vu, par l'échelle des personnages qui, plus petits en général que les architectures, atténuent partiellement le caractère de décor scénographique de celles-ci.

— Les paysages renferment deux éléments : l'un qui occupe la partie inférieure de l'image, constitué par des lignes courbes non parallèles visant à représenter des collines arrondies et, d'autre part, les montagnes, rendues invariablement de manière conventionnelle à une très petite échelle par rapport aux architectures et aux personnages, avec des crêtes en menus degrés obliques. Le côté conventionnel des deux catégories de représentations est accentué par la hauteur de la ligne d'horizon. Notons à cet égard l'intérêt et le caractère novateur de certaines scènes où la ligne d'horizon est beaucoup plus basse, celles de la partie mystique de l'Hymne acathiste par exemple, d'où l'impression que l'action se déroule sur une cime, ensoleillée ; de même, dans la Fuite en Egypte, apparaît un arbre qui semble surgir d'une montagne invisible dans l'image ; soit encore, les scènes du Figuier stérile et de la Guérison de la femme courbée, où l'horizon bas fait apparaître une vallée au bout de laquelle on croit apercevoir une ville. La distance est suggérée soit par la diminution de l'échelle des personnages (dans la Nativité et les Saintes femmes), soit par la représentation à une échelle minuscule d'architectures visibles au loin sous forme d'une ville, qui bouchent partiellement l'horizon (Jésus et la Samaritaine). Dans certaines scènes, on note le contraste entre une architecture au premier plan, rendue partiellement, et des architectures de villes, représentées en entier à l'arrière-plan.

b. *La représentation plastique et de trois quarts des personnages* constitue, ainsi que nous venons de voir, un autre moyen de suggérer le minimum d'espace nécessaire pour le « mouvement » du personnage.

c. *La couleur* contribue à matérialiser les éléments susmentionnés, bien que dans la plupart des images on relève un emploi plutôt arbitraire de la couleur, qui comporte en général une succession ou une alternance de couleurs chaudes et froides, sans atteindre à une gradation nuancée sur l'ensemble de l'image. Ainsi, l'on rencontre des cas où, conformément à une ancienne tradition, le premier plan est vert olive (l'Annonciation), suivi d'architectures roses, mais aussi des cas, comme la Fuite en Egypte, où le premier plan est gris. Les architectures de l'arrière-plan sont souvent rendues en couleurs chaudes (le Figuier stérile, la Résurrection, le Fils de la veuve, etc.).

Dans le cadre de l'image, plusieurs plans sont créés : celui qui précède les personnages, celui des personnages (bien qu'il existe d'habitude ici plusieurs plans par le fait que ceux-ci se trouvent à des distances différentes par rapport à la ligne de démarcation entre les scènes, ainsi que par leurs positions très différentes), les plans des architectures et l'arrière-plan. Dans les scènes à paysage ou combinées, on a affaire à une succession de collines, de montagnes et d'architectures (Jésus et la Samaritaine, l'Entrée dans Jérusalem). Traditionnelles et nettes sont des scènes comme l'Annonciation et la Visitation ; chargées et incohérentes d'autres, telles que Jésus et la Samaritaine ou l'Entrée à Jérusalem.

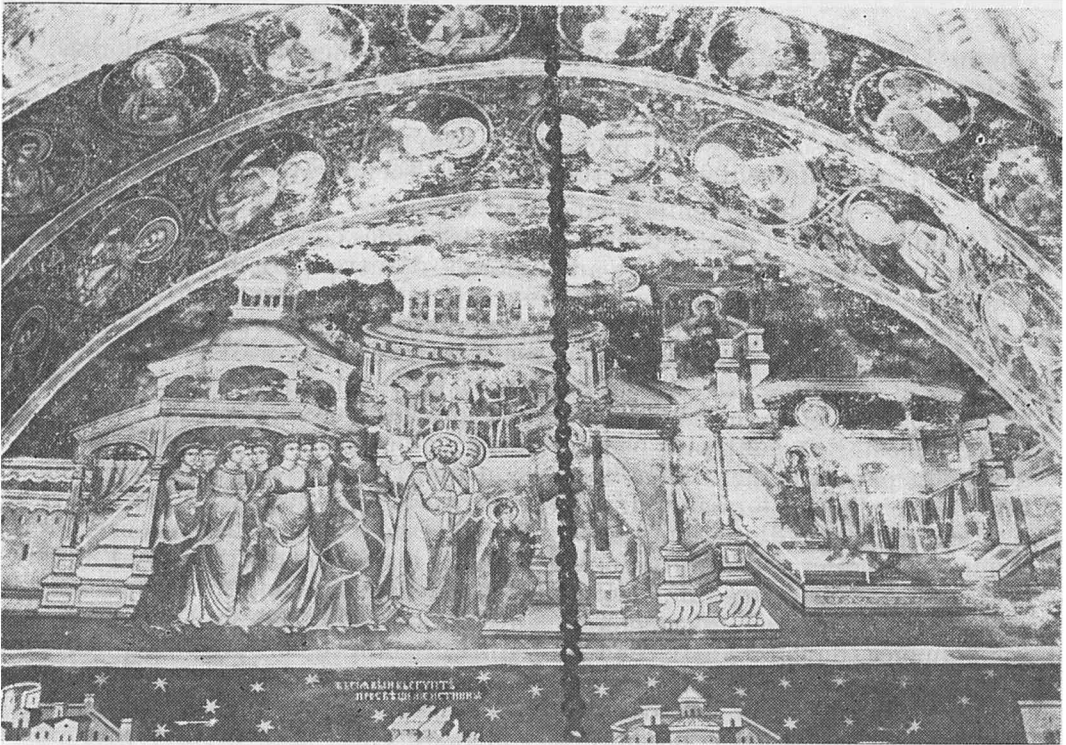


Fig. 5. La présentation de la Vierge



Fig. 6. — La Samaritaine

Le souci de suggérer l'espace est évident chez les auteurs de l'ensemble, dont il constitue un trait caractéristique. Ils y parviennent en premier lieu par le dessin, aidé — mais de manière moins efficace que chez d'autres — par la couleur. Chez eux, celle-ci est simpliste et son caractère conventionnel est aussi évident que déplaisant.

IV. COULEUR

La couleur peut faire l'objet d'une analyse en soi, parce que tout en servant à la mise en œuvre d'autres moyens d'expression, comme on vient de le voir, dans certains cas — lorsqu'elle suggère l'espace, par exemple — la couleur n'est plus en consonance avec les moyens graphiques d'expression et assume donc, en partie du moins, une fonction indépendante.

La gamme chromatique de l'ensemble est composée de noir bleuâtre, qui donne le bleu et le gris, d'olive, surtout à la partie inférieure des scènes, d'un rouge non saturé, qui donne des tons chauds et froids de rose en fonction des couleurs avec lesquelles il est combiné, d'un brun rougeâtre y compris son dérivé mélangé de blanc, d'un ocre jaune qui entre aussi en combinaison avec le brun ou le rouge.

Afin de définir la dominante chromatique, nous avons tenté d'établir d'abord la dominante de chaque scène, ce qui nous a permis d'enregistrer la situation suivante : 33,33 % des peintures ont une dominante froide, 38 % une dominante chaude, 28,5 % présentent un équilibre chromatique. En conclusion, on peut considérer qu'il existe dans l'ensemble un équilibre qualitatif entre les couleurs chaudes et froides ; nous ne saurions parler de valeurs quantitatives, qui supposeraient que l'on mesure au préalable avec précision les surfaces des couleurs.

La gamme de couleurs, amplifiée par les combinaisons susmentionnées, a été utilisée de manière plutôt arbitraire et simpliste : le contraste entre les couleurs chaudes et froides est prédominant (53 % des scènes) ; 35 % seulement des scènes présentant un contraste de couleurs complémentaires, dont la force est du reste atténuée par la qualité médiocre des pigments.

La répartition de l'ensemble en scènes à contraste de couleurs chaudes et froides et en scènes à contraste complémentaire ne saurait être absolue, car on rencontre souvent dans la même scène une combinaison des deux : par exemple, dans l'Annonciation, la terre vert olive met en valeur les roses des vêtements de l'ange et des architectures, mais toute l'architecture est traitée en couleurs chaudes qui entrent en combinaison à leur tour avec le bleu foncé du fond ; de même, dans Jésus et la Samaritaine, les collines de l'angle inférieur gauche sont verdâtres avec des sommets brun roux, mais dans le reste de la scène les montagnes de couleur rose ou jaune-brun et la ville présentent un équilibre chromatique quantitatif avec les vêtements de la femme, le puits, les vêtements de Jésus et le bleu du fond.

Outre le fait que le contraste entre les couleurs chaudes et froides est une solution simple, mais en même temps la plus sûre, on constate en général un manque de gradation chromatique qui aboutit à une image conventionnelle.

Des scènes comme Jésus et la Samaritaine ou l'Entrée dans Jérusalem attestent des connaissances modestes en fait de valeurs chromatiques. Dans la première, la zone des montagnes est traitée en couleurs trop proches l'une de l'autre, de sorte que les surfaces chromatiques se confondent presque et ne se distingueraient pas l'une de l'autre sans les bandes de couleur plus foncée qui les séparent. Dans la seconde, la zone de passage entre la ville et la montagne jaune est tout aussi peu réussie ; on y constate également que les édifices de la ville sont de couleurs différentes, mais sans aucun souci d'une succession, sans doute en vue d'un effet pittoresque comparable à celui des illustrations de livres de contes. On retrouve la même façon de traiter les architectures dans les trois pendentifs où celles-ci sont représentées.

Un côté conventionnel plus simple apparaît dans des scènes telles que la Résurrection et les Saintes femmes au tombeau, où la scène proprement dite est presque monochrome, dans le sens qu'une certaine couleur y occupe une surface trop grande pour que les autres puissent se maintenir, si ce n'est sous forme de taches de couleur (dominante rose, avec taches de couleur grises et vertes sur fond bleu foncé).

Les scènes de l'Annonciation sont à la fois plus équilibrées comme images et plus logiques sous le rapport de la répartition des couleurs ; le raffinement chromatique arrive à y faire oublier le côté conventionnel. Des cas semblables se voient dans le Départ des rois mages et la Fuite en Egypte où, malgré le gris présent au premier plan, on constate une répartition chromatique plus ferme : la montagne violette à ombres grises jouxtant la ville peinte en ocre jaune donne de la clarté à l'ensemble de l'image. On rencontre des solutions pareilles sur l'arc triomphal, ainsi que dans les deux grandes compositions des tympan nord et sud, les seules où l'on puisse parler d'une gradation de la lumière dans le paysage : sur le fond froid bleuâtre se projettent des architectures grises, suivies d'autres violettes, avec des parties jaune ocre, couleur qui prédomine dans la zone centrale, après quoi viennent les personnages drapés de rouge et bleu, de rouge et vert, puis la portion constituant le premier plan.

Dans nos constatations sur le coloris de l'ensemble il faut inclure les registres de saints, qui sont en général bien équilibrés, et surtout les frises de médaillons, dont l'effet décoratif est encore accru par l'éclat de l'or.

Soulignons enfin que la gamme chromatique est peut-être terne et les couleurs dépourvues d'éclat à cause de la qualité des pigments ; en tout cas, le résultat du fait, c'est que les zones restreintes colorées en or, ainsi que les auréoles des saints, brillent dans un contexte en général terne.

Comparant cette situation à celle de l'église « Doamnei » de Bucarest, peinte par Constantinos et Ioan, nous sommes à nouveau tentée d'accorder moins d'importance qu'on ne le fait généralement au rôle de Constantinos, qui semble n'avoir même pas surveillé directement la peinture des églises du monastère de Hurezi.

L'art élaboré et raffiné de l'église « Doamnei » ou de la grande église du monastère de Hurezi n'a pu remplacer une tradition locale qui devait sa sève à l'élément populaire.

CONCLUSIONS

L'ensemble de peinture de la chapelle princière de Hurezi présente un programme iconographique tributaire d'une ancienne tradition byzantine, mais les thèmes où celle-ci se manifeste sont surtout ceux répandus dans le monde postbyzantin tardif, où l'on relève une prédilection pour le culte marial et une tendance à l'adaptation locale des canons iconographiques. Quant au contenu des représentations, on constate que les peintres de cet ensemble, peut-être dirigés par un iconographe, connaissaient fort bien un ample répertoire de thèmes, dont ils choisissaient les plus appropriés à leur but, compte tenu des exigences du commanditaire.

La valeur artistique de l'ensemble résulte surtout de ses qualités décoratives, réalisées par des alternances de rythme d'un registre à l'autre et par la grande variété des motifs ornementaux, puisés non seulement dans le répertoire traditionnel, mais aussi dans le répertoire contemporain, tels les motifs baroques ou turcs. A ces éléments s'ajoute la richesse des éléments scénographiques des cycles narratifs.

L'analyse stylistique et statistique des scènes met en évidence une certaine hiérarchie des différents paramètres, l'échelle de fréquence de ceux-ci illustrant les traits généraux de cette peinture.

En fait de structure des scènes, on relève la prédominance du type de composition symétrique, conforme au caractère plutôt statique des images et au rôle de chaque scène en tant que partie composante de l'ensemble. Dans le même ordre d'idées, on note l'intensité réduite des gestes et le peu de souci pour rendre le mouvement.

Un autre trait caractéristique pour notre ensemble et qui contribue à atténuer le statisme de la structure, c'est la représentation plastique des figures, réalisée par un drapé anatomique et par la préférence accordée aux représentations de trois quarts.

Il existe un rapport correct entre les personnages et les architectures, ce qui confère aux premiers un surcroît d'expressivité, paramètre qui distingue l'ensemble en question de ceux antérieurs à l'époque brancovan (Arnota, Plătărești, Dobreni) et atténue le côté conventionnel « byzantin » de la peinture.

Les montagnes continuent à être rendues selon les clichés d'autrefois, mais le paysage est complété par des collines qui, à côté des architectures, réussissent à suggérer l'espace.

Le coloris est bien équilibré dans l'ensemble, mais la qualité médiocre des pigments aboutit à un aspect général terne, dépourvu d'éclat, où prédomine le contraste entre les couleurs chaudes et froides.

La prédilection que l'on relève pour les structures symétriques, ainsi qu'un emploi rudimentaire de la couleur, qui pour cette raison ne participe point à l'effort pour suggérer l'espace, sont des éléments qui confèrent à cette peinture un caractère conventionnel et donnent la mesure du talent des deux peintres, Marin et Preda, qui, bien que perméables aux innovations iconographiques et capables de réaliser des images originales, demeurent en général inféodés aux « recettes » du temps.

UN «DISCOURS» BYZANTIN EN L'HONNEUR DU SAINT EMPEREUR NICÉPHORE PHOKAS TRANSMIS PAR LA LITTÉRATURE SLAVE *

ERA L. VRANOUSI
(Athènes)

Dans son livre intitulé *Le dit de l'empereur Nicéphore II Phocas et de son épouse Théophano* ¹, le savant roumain Emile Turdeanu reprend le problème de cette littérature slave, fort répandue dans les Balkans, et, plus tard, en Russie, et qui a suscité pas mal de discussions depuis un siècle.

Turdeanu traduit le mot « slovo » par le terme « le dit ». Il n'est pas besoin d'être slavisant, pour savoir qu'à l'origine le mot « slovo » correspondait au mot grec λόγος. Il suffit de remonter à l'Évangile de saint Jean *ἐκ ἀρχῆς ἐκ λόγου, ἢ λόγου ἐκ τῆς οὐρίας, ἢ οὐρίας ἐκ λόγου* = ἐν ἀρχῇ ἦν ὁ Λόγος, καὶ ὁ Λόγος ἦν πρὸς τὸν Θεόν, καὶ Θεὸς ἦν ὁ Λόγος.

A mon avis, traduire le mot « slovo » par le terme « le dit » constitue un anachronisme historique, erreur à laquelle plusieurs savants ont été menés.

Dans le texte sur Nicéphore Phocas, le mot « slovo » devrait être traduit en français par le terme « discours ». Ce sens du terme « slovo » apparaît très clairement dans le mot *словописецъ* = *o r a t i o n u m s c r i p t o r* ².

D'une part, un discours est écrit habituellement pour être prononcé ³. D'autre part, certaines phrases précises du « slovo » sur Nicéphore, viennent me confirmer dans mon opinion que ce texte était destiné à être lu devant un auditoire : 1°) le texte est précédé d'un titre finissant par la formule traditionnelle : « *bénis, père* » (εὐλόγησον, πᾶτερ) ⁴.

2°) le récit s'achève par les mots : « *Voyez-vous, fr è r e , etc. [...] gloire et honneur à Dieu, dans les siècles ; AMEN* » ⁵.

* Ce rapport a été présenté à Moscou (le 25 janvier 1978), au Colloque sur « la Continuité de la tradition byzantine dans le monde slave », organisé par l'A.I.E.S.E., en collaboration avec l'Association intern. des cultures slaves, et sous les auspices de l'Académie des sciences de l'URSS (Comité national des historiens de l'Union Soviétique et Institut d'études slaves et de balkanologie).

¹ F. Miklosich, *Lexicon Palaeslovenico-graeco-latinum*, Vienne, 1862—1865, p. 858.

² E. Turdeanu, *Le « dit » de l'empereur Nicéphore II Phocas et de son épouse Théophano*, Thessalonique, 1976.

³ Cela ressort souvent des « vies » ou des « éloges ». Je cite, à titre d'exemple, la « vie » de saint Athanase l'Athonite (cf. P. Lemerle, *La vie ancienne de Saint Athanase l'Athonite...* dans *le Millénaire du Mont Athos*, vol. I, Chevetogne, 1963, p. 61). Voir aussi la « vie » et l'enkomion « en l'honneur de Saint Christodule (cf. Era Vranoussi, *Τὰ ἀγιολογικά κείμενα τοῦ ὁσίου Χριστοδούλου*, Athènes, 1966, p. 51, 63).

⁴ Turdeanu, *op. cit.*, p. 69 (— p. 89 traduction en français) : version B.

⁵ Turdeanu, *op. cit.*, p. 77 (=p. 92, traduction en français) ; la phrase « *Voyez-vous, fr è r e s , etc.* » seulement dans la version B. Le reste (*gloire et honneur à Dieu, etc.*) dans les deux versions.

Je me réfère à la version B, la plus ancienne, remontant au XIV^e siècle ⁶ du discours sur Nicéphore.

Ces témoignages, passés sous silence par l'éditeur, démontrent très clairement que ce « Logos » a été rédigé pour être prononcé devant une réunion de frères c'est-à-dire une réunion de moines, sans aucun doute dans la « Trapeza » d'un couvent, en présence de l'higoumène « père », qui bénit, avant le repas, celui qui récitera ce Logos. Cela est évident pour celui qui connaît un peu les traditions de la vie monastique orthodoxe.

Première conclusion : La version B a été rédigée en vue d'être prononcée devant un auditoire de moines dans un couvent.

Par conséquent, dès le premier abord, nous constatons que ce discours appartient à un genre littéraire déterminé, bien connu dans la Littérature byzantine, destiné à être lu dans les couvents ; ce n'est pas un récit populaire quelconque, écrit pour un public composé de laïcs.

Il est vrai qu'à un moment donné — que l'on ne peut pas préciser avec certitude — une infiltration de certaines lectures monacales s'est produite dans les contes populaires ⁷.

De cette manière, un autre genre littéraire a pris naissance, un genre de Littérature orale, qui était, par conséquent, très soumis à des modifications diverses ; cette littérature orale connut une grande popularité tant auprès des Grecs que des Slaves.

A travers les siècles, une sélection s'est même produite parmi ces textes : les récits apocryphes ou ceux du Vieux Testament, des récits dont les sujets et le langage étaient osés, l'emportèrent sur les autres récits.

Il reste de nos jours des réminiscences de cette littérature orale en grec et dans les langues slaves. N. Politis a présenté une première sélection de contes populaires en grec ⁸. A. Mazona a fait de même pour les contes macédoniens en langue slave ⁹. Cartoian a étudié les contes conservés en Roumanie ¹⁰.

Deuxième conclusion : Les « slova » ou plutôt les « discours » écrits pour être prononcés dans un couvent appartiennent à un genre littéraire déterminé ; les « slova » ou « pověsti » ou « raskazi » etc., récits populaires, transmis oralement jusqu'à une certaine époque, appartiennent à un

⁶ Turdeanu, *op. cit.*, p. 20.

⁷ La diffusion de ces lectures monacales se faisait très probablement par l'intermédiaire des moines (je me réfère notamment aux moines menant la vie cénobétique) qui, chargés de diverses affaires, sortaient souvent de leurs couvents et prenaient contact non seulement avec des moines, mais aussi avec des laïcs. Sur ce point je suis complètement en désaccord avec l'opinion généralement soutenue par les Serbes, que seuls les moines serbes sortaient de leur couvent pour prendre contact avec le peuple. Les « vies » des saints byzantins, aussi bien que plusieurs actes de couvents fourmillent de renseignements sur ce sujet. Je cite, à titre d'exemple, la *Vie de Saint Léonce* (éditée dans : Λόγοι Παναγυρικοί ΙΔ' του πανιερωτάτου αρχιεπισκόπου Φιλαδελφείας [...] κυρού Μικαηλίου του Χρυσοκεφάλου [...] οἷς καί ἕτερα προσετέθησαν, οἷον Βίος τοῦ ἐν ἀγίοις πατρός ἡμῶν Λεοντίου, πατριάρχου Ἱεροσολύμων [...] Κοσμόπολις [Vienne] [1794], p. 388 et suiv.).

⁸ N. Politis, *Παραδόσεις* (Μελέται περί τοῦ βίου καί τῆς γλώσσης τοῦ ἑλληνικοῦ λαοῦ), vol. I II, Athènes 1904.

⁹ A. Mazon, *Contes slaves de Macédoine sud-occidentale*, Paris 1923.

¹⁰ N. Cartoian, *Cărtile populare în Literatura Românească*, vol. I, Bucarest, 1929, vol. II, Bucarest, 1938.

autre genre littéraire, qui s'est constitué postérieurement. Il faut, alors, dès le début, procéder à une distinction nette entre ces deux genres de la Littérature byzantine et, plus tard, slave.

★

Après cette courte introduction sur le véritable sens et l'évolution du terme « slovo », revenons-en au discours sur Nicéphore Phokas.

Avant d'examiner ce texte, jetons un coup d'œil rapide sur les événements historiques, auxquels il fait référence.

D'après les renseignements fournis par les sources ¹¹, de par sa naissance, Nicéphore appartenait à l'une des plus importantes familles de magnats de l'Asie Mineure. Son frère Léon était en 969 *domestique de l'Occident*. Nicéphore devint célèbre par ses guerres continuelles. A son époque, Byzance a pu recouvrer sa puissance en Méditerranée (réoccupation de la Crète et de Chypre) et en Asie (notamment après la reprise d'une partie de la Syrie et d'Antioche). Nicéphore fut couronné empereur en 969 et tout de suite après il épousa la jeune et belle Théophano, de basse extraction, veuve de l'empereur Romain II et mère de deux fils. Par ailleurs Nicéphore était fort connu pour sa piété.

Nicéphore fut assassiné à la suite d'un complot fomenté contre lui par sa femme et par Jean Tsimiskis, neveu et collaborateur intime de l'empereur. Le prof. R. Guiland a même pu identifier la chambre du crime, à savoir une petite pièce fortifiée que Nicéphore s'était fait construire dans le Grand Palais, non loin du Salon d'Or, auprès de l'Eglise de Théotokos ¹². J'ai été frappée en lisant dans la version B de notre discours, par le fait que Nicéphore ait été assassiné dans son « cabinet secret » (въ танищцѣ царевѣ) ¹³, détail omis par la version A.

Après l'assassinat, pour apaiser les esprits, le patriarche Polyeucte insiste pour que Tsimiskis exile sa maîtresse Théophano dans un couvent. C'est, entre autres, à cette condition que le patriarche se décide à couronner Tsimiskis. Peu après, l'empereur épousa Théodora, fille de Constantin Porphyrogénète. Théophano revint au Palais impérial après la mort de Tsimiskis (en 976), en qualité de mère des deux jeunes héritiers du trône.

Un poème satirique, que Turdeanu ignore, parle de Théophano ¹⁴. Cette satire populaire a été rédigée entre les années 970 et 976, c'est-à-dire après le mariage de Tsimiskis et avant le retour de Théophano à la Cour. Ce poème, composé de quelques vers seulement, relate le complot de Théophano, son expulsion du trône, le mariage de Tsimiskis et l'infâmie publique à laquelle Théophano fut vouée par le peuple de Constantinople qui ne lui pardonnait pas ses forfaits.

¹¹ Sur les nombreuses sources qui ont trait à l'empereur Nicéphore, voir notamment le livre fondamental de P. Syrku, *Vizantjskaja povest ob ubienii imperatora Nikiifora Foki v starinnom bolgarskom pereskaze*, Saint-Petersbourg 1883, p. 6 et suiv. Il est à noter que le savant roumain Syrku a été le premier à avoir édité et commenté ce « slovo » sur Nicéphore Phokas. Nous en reparlerons plus bas.

¹² R. Guiland, *Le Palais de Bucéolon : l'assassinat de Nicéphore II Phocas*, dans « Byzantinoslavica », 13, 1952/1953, p. 101-136.

¹³ Turdeanu, *op. cit.*, p. 74 (- p. 89, trad. fr.).

¹⁴ G. Morgan, *A byzantine satirical song?* dans « Byz. Zeitschrift », 47, 1954, p. 292-297.

L'auteur du discours sur Nicéphore n'a certes jamais eu connaissance de cette satire. Autrement il aurait peut-être composé pour son « logos » une fin plus proche de la réalité historique (bien qu'il évite intentionnellement, comme nous allons voir plus bas, la réalité historique).

Avant d'examiner le contenu du discours sur Nicéphore, jetons un coup d'œil rapide sur sa t r a d i t i o n m a n u s c r i t e.

Ce texte nous a été transmis, d'après Turdeanu ¹⁵, par 9 manuscrits, dont trois en serbe, un ms. en serbe avec des éléments bulgares, un autre en serbomacédonien, un ms. en moyen bulgare, deux manuscrits en russe et un manuscrit fragmentaire en slavon-serbe. Ces « codices » se répartissent en deux versions.

Il est à noter que les deux manuscrits les plus anciens nous transmettent la version B, qui est, à mon avis, la plus exacte et, probablement, la plus proche de l'original, qui n'a pas jusqu'ici été repéré. Turdeanu ne partage pas cette opinion. Nous allons examiner ci-après quelques détails caractéristiques concernant le contenu des deux versions et leurs divergences, détails qui confirment ma thèse.

★

Venons-en maintenant à une analyse sommaire du texte. Je l'ai réparti en différents thèmes composant ce discours. Suit un bref commentaire pour chaque thème.

I^{er} thème : L'empereur Phokas avait 8 frères, très connus pour leur bravoure exceptionnelle. Notons : Nicéphore + 8 frères = 9 frères vaillants. Ce motif revient vers la fin du discours.

Le motif des neuf frères vaillants est très répandu dans les chants populaires byzantins, notamment dans les épopées vantant la bravoure des Byzantins contre l'ennemi ou contre la Mort. C'est ce qui poussa Syrku ¹⁶, le premier éditeur de ce « slovo » et surtout, Henri Grégoire ¹⁷, à soutenir que dans ce texte il y a les « miettes » d'une « geste » perdue des Phokas. Syrku, en bon connaisseur des sources, notamment des sources byzantines, se réfère aux chants dédiés aux frères Phokas. Ces chants ont été fort bien commentés et placés dans leur cadre historique par C. Romaios ¹⁸. À mon avis, Syrku et Grégoire exagéraient. Nous allons voir plus bas pour quelle raison particulière ce « logos » a été rédigé.

Certes, on peut facilement déduire de ce premier motif que l'auteur du discours connaissait bien ces chants populaires, dont quelques-uns avaient même trait, nous l'avons vu, à la bravoure de certains Phokas — qu'ils fussent ou non apparentés à Nicéphore, peu importe. Toutefois, l'auteur du « logos » introduisit ce thème dans son texte plutôt pour mettre en relief la vaillance bien connue de Nicéphore, que pour vanter la bravoure des Phokas en général.

¹⁵ Turdeanu, *op. cit.*, p. 36.

¹⁶ Syrku, *op. cit.*, p. 2 3.

¹⁷ H. Grégoire, *Les bylines russes. Miettes d'épopée*, dans le *Bulletin de l'Académie royale de Belgique* (Classe des lettres, séance du 5 février 1962, p. 45—46).

¹⁸ C. Romaios, Τρεῖς βυζαντινοὶ ἄρχοντες στὰ σημερινὰ δημοτικὰ τραγούδια — Βάρδας Φωκάς, Νικηφόρος, Στραβοτράχηλος, dans les *Actes du IX^e Congrès international des études byzantines* (Thessalonique 1953), vol. III, Athènes, 1958, p. 25 45.

2° thème : les neuf frères Phokas étaient très pieux. Nicéphore, notamment, dormait par terre, sur des pierres (comme le font, en particulier, les ascètes). Il passait toute la nuit à chanter des psaumes (autre caractéristique des moines ou des ascètes). Ce motif, la piété des Phokas, nous fait connaître l'une des caractéristiques les plus frappantes de Nicéphore, à savoir sa piété. La piété de ses frères imaginaires entre bien dans le cadre d'une famille vouée à la glorification de Dieu, selon l'auteur de ce discours. En revanche, dans les chants populaires relatant les exploits des Phokas aucune allusion n'est faite à leur piété.

D'après les sources historiques, Nicéphore passait, en effet, la nuit à réciter des psaumes et dormait par terre. Les autres détails fournis par ce discours (il dormait sur pierres, tout nu, en torturant son corps, etc. — belle antithèse de son poste et son luxe d'empereur), caractérisent plutôt des moines que des empereurs.

N'oublions pas, d'autre part, que par piété, Nicéphore avait contribué à la fondation de la Lavra au Mont Athos. C'est avec son appui moral et financier que saint Athanase a pu fonder ce grand monastère. D'autre part, selon la Vie du même saint, Nicéphore avait déclaré à saint Athanase son intention de se faire moine¹⁹. Nous reprendrons plus bas ce point important.

Résumons : par ces deux premiers paragraphes, l'auteur nous fait connaître dès le début, les deux pôles autour desquels était axée la vie de Nicéphore : la guerre et la piété, l'accent mis sur cette dernière dans les thèmes qui suivront.

Une remarque avant de passer au troisième thème : entre le premier et le deuxième thème, la version A a intercalé un passage fort suspect, pour ma part. Ce passage nous apprend qu'au cours du règne de Nicéphore, « toute la terre » (κατα πάντα), l'*oikoumeni* byzantine, en d'autres termes, *Byzance* entière, connut la paix intérieure (aucun mécontentement de la part du peuple) et la paix extérieure (aucun ennemi, aucune guerre). Je ne crois pas nécessaire de pousser plus loin le commentaire de ce passage suspect, ajouté sans aucun doute postérieurement à la version B.

3° thème : Les grands, les princes et les soldats demandent à Nicéphore de se marier, pour leur donner un héritier. Phokas accepte. Ici intervient le thème du concours de beauté qui fit de Théophano une impératrice : elle mit des chaussures très petites et étroites, des *kalligia* dans le « slovo », mot byzantin (il est à noter que les *kalligia* sont qualifiés d'étroits et petits seulement dans la version B). Ce thème des petits *kalligia* est emprunté, d'après Grégoire et Turdeanu, à la Vie de sainte Théophano²⁰, première épouse de Léon le Sage. Par ailleurs et pour ma part, cette Vie a influencé l'auteur du Logos sur Nicéphore.

¹⁹ Vie A de Saint Athanase, éd. par Pomjalovskij, St-Petersbourg, 1895, p. 29 cf. Lemerle, *op. cit.*, p. 75.

²⁰ Cf. E. Kurtz, *Zwei griechische Texte über die heilige Theophano...* dans *Zapiski imperatorskoj Akademii Nauk*, 8^e série, t. III, 2, St-Petersbourg, 1898, p. 5—6. Toutefois le thème des *kalligia*, appelés *προποδίσματα* dans la Vie A de Théophano, y est présenté d'une manière différente. Signalons, d'autre part, que cet épisode n'est pas relaté dans la Vie B de Théophano, rédigée par Grégoras.

4^e thème : Lorsque Théophano « grandit », elle vient à l'empereur, en lui disant : « Ta cerise a mûri : il est temps que tu la manges. La pomme de ton pommier est à point »²¹. (Ces phrases ont scandalisé tous ceux qui excluent l'origine monacale de ce texte). Nicéphore, menant une vie d'ascète, selon ce discours, refuse. En outre, il fait savoir à Théophano sa décision de devenir higoumène d'un couvent et de faire d'elle également une higouménesse dans un autre monastère (ce dernier détail est omis par la version A)²².

Commentaire : les phrases provocantes de Théophano pour séduire Nicéphore : or, pour celui qui connaît le « Cantique des Cantiques » (et l'on sait que ce texte, ainsi que son interprétation apparaît dans plusieurs manuscrits byzantins), ces phrases sont plutôt innocentes. Dans l'« Asma Asmaton », au lieu de cerises il est fait mention de grenades. Mais les pommes sont toujours des pommes. D'autre part, une multitude de manuscrits grecs nous ont transmis une série de textes apocryphes, de textes parfois hagiographiques, parsemés de récits indécents, que les moines lisaient sans doute pour apprendre, peut-être, à résister aux tentations de la chair. Le temps me manque pour vous lire des textes semblables qui nous feraient, de toute façon, rougir de leurs sujets et langage hardis. Bref, on peut affirmer, malgré des apparences trompeuses, que dans ce discours tout est adapté aux conceptions monacales, sur le modèle des syntaxaires les plus naïfs.

Le refus de Nicéphore de se laisser séduire par Théophano, sujet principal de ce thème, est propre aux ascètes, mais il ne correspond pas à la réalité historique²³. L'abstention de tout rapport sexuel caractérise les ascètes, aussi bien que le fait de dormir sur des pierres ou de passer la nuit en récitant des psaumes, habitudes acquises par Nicéphore.

Mais, qui plus est, la dernière phrase de Nicéphore à sa femme, entre par excellence dans la tradition byzantine des empereurs qui avaient préféré embrasser la vie monacale. Je cite : « je te ferai higouménesse dans un monastère, tandis que moi je serai higoumène dans un autre couvent et nous sauverons nos âmes »²⁴.

Je ne vais pas énumérer les empereurs byzantins qui réalisèrent effectivement ce qui était le rêve de Nicéphore, d'après ce passage. Je cite, à titre d'exemple, l'empereur Jean VI Cantacuzène qui se fit moine sous le nom d'Ioasaph²⁵.

D'autre part, n'oublions pas que saint Athanase l'Athonite, suivant les ordres de Nicéphore Phokas, avait bâti sur le Mont Athos la future retraite de l'empereur (cf. note 19). Ce plan de Nicéphore n'a pas pu se réaliser à cause de sa mort prématurée.

²¹ Turdeanu, *op. cit.*, p. 63 (version A), p. 72 (version B) = p. 86 (trad. fr.).

²² *Ibidem*.

²³ Cf., par exemple, le récit de Léon le Diacre, p. 50 et suiv.

²⁴ Turdeanu, *op. cit.*, p. 72 (— p. 86, tr. fr.) : version B. Il est à noter que la version A (Turdeanu, *op. cit.*, p. 63 = p. 86 de la trad.) ne précise pas que les deux époux auraient vécu dans deux couvents différents : omission de tout premier ordre pour la mentalité des futurs moines — pour ne pas entrer dans le problème des « monastères doubles » qui existaient certes, à Byzance, mais dont il n'est pas question dans ce texte, si l'on prend en considération le témoignage de la deuxième version qui est très précis et très clair.

²⁵ Cf. sur ce sujet F. Dölger, *Kaiser und Mönch auf dem Athos*, dans le *Millénaire du Mont Athos*, *op. cit.*, p. 145 et suiv.

5^e thème: A partir de ce moment, Théophano conçoit l'idée d'assassiner son mari. Elle s'associe à Tsimiskis, devient sa maîtresse et le pousse au crime ²⁶.

6^e thème : Malgré ses remords, Tsimiskis, une fois dans le « cabinet secret » de l'empereur, commet l'assassinat, en se servant même de la fameuse épée de Nicéphore. L'empereur, surpris, mourant, lance à la tête de Tsimiskis son psautier, « et tous deux moururent » ²⁷. A partir de ce passage les faits relatés divergent totalement de la réalité historique.

7^e thème: Théophano jette le corps de l'empereur dans une fosse secrète du Palais. Par la suite, elle appelle un à un les huit frères de Nicéphore, et, usant de toute sa ruse, finit par les jeter tous dans la fosse. Enfin Théophano se voit obligée d'annoncer au peuple que l'empereur, ainsi que ses frères, sont partis pour Jérusalem.

A un moment donné, le peuple découvre l'assassinat des Phokas et vient au Palais demander des explications à Théophano ²⁸.

8^e thème : Quand on ouvrit la fosse secrète, on trouva les saintes dépouilles flottant dans l'huile sainte.

Le discours se termine par la punition de la « maudite » Théophano (9^e thème) : ses entrailles furent dispersées « par toute la ville » (ou « au milieu de la ville ») ²⁹.

Une remarque générale sur ces derniers thèmes, avant de passer aux conclusions : La scène du crime ne correspond pas à la réalité historique et revêt un caractère de naïveté. Par exemple, l'image du psautier jeté par Nicéphore mourant à la tête de Tsimiskis semble plutôt invraisemblable ; surtout, quand on se rappelle que les magnifiques psautiers à l'usage des empereurs étaient habituellement de petit format. Mais l'auteur de ce « logos », trahissant peut-être son origine par ce détail passé jusqu'ici inaperçu, avait probablement sous les yeux les volumineux livres liturgiques des couvents, portant d'épaisses couvertures en bois. Ces psautiers pourraient sans doute tuer un homme.

²⁶ On ne peut pas préciser les raisons qui ont poussées l'auteur de la version B à qualifier Tsimiskis de *rab* : δούλος en grec. Certes, il savait qui était Tsimiskis et qu'il devint, après l'assassinat de Nicéphore, l'empereur de l'État byzantin. Mais il a préféré ignorer cette réalité qui lui semblait, peut-être, injuste et inadmissible. (Voir sur ce sujet ci-dessous, p. 734, nos conclusions). Par ailleurs, il se peut qu'aux yeux de l'auteur de ce discours, l'assassin de l'empereur-saint, par mépris, ne puisse être qu'un δούλος ; jamais un magnat. D'autre part, n'oublions pas que le mot δούλος avait acquis un sens tout à fait spécifique pour les Byzantins. Tous les sujets de l'État du plus humble, au plus haut fonctionnaire de l'État ou de la Cour, étaient appelés les δούλοι de l'empereur ou de l'impératrice. C'est ainsi que les hauts fonctionnaires, mettant leur signature dans le bas de leurs documents, écrivent habituellement : † ὁ δούλος τοῦ κραταιοῦ καὶ ἀγίου ἡμῶν αὐθέντου καὶ βασιλέως . . . ou † ὁ δούλος τῆς κραταιᾶς καὶ ἀγίας ἡμῶν κυρᾶς καὶ δεσποίνης . . . (suit leur nom, leur titre et fonction). Tous ces détails étaient connus, par tous les Byzantins, fussent-ils de simples sujets, de petits ou de grands propriétaires, des membres du clergé, des moines, etc. Turdeanu se base, entre autres, sur ce qualificatif appliqué à Tsimiskis (*rab*) pour appuyer sa thèse que la version A est supérieure à la version B. À mon avis, il tend à simplifier trop les problèmes.

²⁷ Turdeanu, *op. cit.*, p. 65 et 74 (= p. 89 trad. en fr.).

²⁸ Turdeanu, *op. cit.*, p. 66 et 76 (= p. 91 trad.).

²⁹ Turdeanu, *op. cit.*, p. 67 et 77 (= 92 trad.).

D'autre part, la scène de l'assassinat des huit frères Phokas revêt un caractère de pure fantaisie ou de conte populaire. Toutefois, ce sont là des récits que l'on rencontre souvent dans les synaxaires des saints byzantins, ou même à l'iconographie qui se réfère à leur vie — sujet qui n'a pas encore été épuisé par la recherche.

CONCLUSIONS

1^{er} point : D'après ce qui a été développé ci-dessus, ce texte constitue une sorte de « vie » ou d'« enkomion », écrit en l'honneur de saint Nicéphore (voir point N° 2). Les vies et les éloges, nous l'avons vu, étaient habituellement rédigés à Byzance pour être prononcés dans un couvent, devant un auditoire de moines. Nous avons signalé plus haut que ce texte, par son début (« *bénis, père* »), par sa fin (« *voyez-vous, frères, etc. gloire et honneur à Dieu ... amen* »), ainsi que par son contenu, entre dans cette catégorie de discours.

2^e point : Le principal personnage de ce texte est N i c é p h o r e. Ce n'est pas Théophano, comme on l'a suggéré jusqu'ici. Je cite Ivanov, qui intitule ce slovo « *Кръчмарка Теофана* »³⁰; Syrku et, notamment, Turdeanu qui ont classé ce texte parmi les récits du cycle des « femmes diaboliques »³¹. Ce n'est pas non plus un récit quelconque ayant trait à un empereur byzantin, tel que le pověst intitulé « *О Казарине и о женѣ его* », pověst se référant à l'empereur Justinien II, selon le commentaire approfondi de Meščerskij³².

Ce discours a été écrit pour glorifier Nicéphore. Depuis le premier paragraphe jusqu'au dernier, on suit les étapes successives de la sanctification de Nicéphore. Héros en état de guerre, ascète dans sa vie privée, il devint martyr par son assassinat; un martyr qui, à cause de sa mort prématurée, n'a pas pu réaliser son rêve, à savoir devenir higoumène dans un couvent.

De cette manière, Nicéphore devient pour les auditeurs de ce discours, par sa vie, par son martyre et par ses plans non réalisés, un m o d è l e de vie monacale ou ascétique.

D'ailleurs, une phrase, transmise par un des plus anciens manuscrits (=ms. N° 828 [115] de Belgrade, copié en 1409, en rédaction serbe, et comportant la version B), négligée jusqu'ici, confirme, à mon avis, que, pour l'auteur de ce slovo, Nicéphore était déjà un saint :

[*Voyez-vous, frères*], *comment la femme tend des embûches aux saints ...* (Turdeanu, *op. cit.*, p. 77, n. 21—22 = p. 92, n. 7 de la trad. en français).

³⁰ J. Ivanov, *Starobolgarski raskazi*, Sofia, 1935, p. 187.

³¹ Cf. Syrku, *op. cit.*, p. 105, p. 109. A la fin de son livre, Syrku présente Théophano comme le spécimen typique de la femme byzantine, au caractère difficile, pleine de ruse et de sensualité (ibidem). Turdeanu (*op. cit.*, p. 42—44) a classé ce slovo dans le cycle des ouvrages consacrés « aux femmes diaboliques ». A mon avis, Théophano entra dans ce cycle des « femmes fatales » (avec Eve, Dalila, Jesabel, Judith, Hérodiade, etc.) postérieurement à la première rédaction du discours en grec, lorsque ce texte pénétra dans la littérature slave et balkanique. De cette manière on a peut-être interprété et développé une phrase caractéristique de la version B du slovo : « Voyez vous, frères, quels hommes les femmes font périr ? » (Turdeanu, *op. cit.*, p. 77 — p. 92 tr. fr.).

³² N. Meščerskij, *K voprosu o vizantijsko-slavjanskth literaturnyh svjazjah*, dans « *Viz. Vremeni* », 17, 1960, p. 60—61.

Par conséquent, le principal sujet de ce discours est la Vie du saint empereur Nicéphore.

Toutefois, à travers les phrases de ce « logos », on voit surgir un deuxième sujet secondaire. L'auteur n'oublie pas que son texte, destiné à être lu dans un couvent, doit avoir un caractère édifiant (ψυχοφελής διήγησις). Dans ce but, il se permet d'y introduire des inexactitudes voulues, qui touchent parfois l'hyperbole : comme nous l'avons déjà signalé la réalité historique ne l'intéresse point.

Quoiqu'il en soit, on ne peut pas facilement admettre qu'il ignorait des événements très connus, p. ex. que Tsimiskis devint l'empereur de Byzance, après avoir tué Nicéphore. Pourtant l'auteur de ce discours intentionnellement fait mourir Tsimiskis, de la main même de Nicéphore.

D'autre part, la « maudite » Théophano a été, elle aussi, selon lui, punie par le peuple de Constantinople et d'une manière féroce : on a dispersé ses entrailles par toute la ville ; ce qui ne correspond pas, nous l'avons vu, à la réalité historique.

De la sorte, les « méchants » sont toujours punis, tandis que les « bons » entrent dans le monde céleste de la Vertu et de la Sainteté perpétuelles.

★

Avant d'exposer le 3^e point de nos conclusions, à savoir s'il y a eu un original grec de ce discours, transmis actuellement en langues slaves, qu'il nous soit permis de présenter quelques renseignements supplémentaires.

Après avoir rédigé ce rapport, j'ai eu la chance de tomber sur un texte déjà édité depuis 1904³³, mais négligé jusqu'ici ; un texte ignoré par Turdeanu ainsi que par d'autres savants.

Dans deux manuscrits du Mont Athos, dont l'un notamment est conservé à la Megisti Lavra (l'autre avait été signalé à Simonopetra, avant l'incendie qui a détruit tous les manuscrits de ce couvent), on a repéré un office liturgique, des kontakia, etc. en l'honneur du saint empereur Nicéphore. écrit en grec. Je lis les premières lignes de cette acolouthie :

Μηνί Δεκεμβρίῳ εἰς τὰς ἰὰ μνήμη τοῦ ἐν βασιλεῦσι ἀοιδίμου Νικηφόρου τοῦ Φωκᾶ [en effet, la nuit de l'assassinat fut celle du 10 au 11 déc. 969].
Ce qui m'a le plus frappé en lisant cet office, c'est que son auteur expose les étapes successives de la sanctification de Nicéphore, devenu modèle de vie ascétique, telles que je les ai décrites ci-dessus, en me fondant sur le texte du « slovo ».
Je cite, à titre d'exemple, quelques vers caractéristiques :

Κλίμαξ ἀπὸ γῆς ἀνάγουσα [...]
ἡ σφαγὴ σου γεγένηται
πρὸς μαρτύρων ὕψωμα
καὶ ἀθάνατον εὐκλειαν.
.....

³³ L. Pettit, *Office inédit en l'honneur de Nicéphore Phocas*, dans « Byz. Zeitschrift », 13, 1904, p. 398—420. Cet office avait été déjà repéré par P. Uspensky et A. Dmitrievsky. Il est mentionné par Syrku (*op. cit.*, p. 64) qui ne lui a pas prêté grande attention.

Συνάψας πᾶσαν ἀσκητῶν
ἐπιστήμην, τοῖς ὄπλοις
στρατηγεῖς καὶ μονάζεις,
καὶ γίνῃ βέλως ἐχθροῖς,
καὶ τῶν δὲ τοῖς μονασταῖς,
στρατιώτης
Χριστοῦ περιδέξιος³⁴.

De plus, cet office finit par un kontakion à saint Nicéphore, dans lequel on fait mention des miracles produits par les reliques du saint :

θαύμασι γὰρ ἐκόσμησεν
ὁ Νικηφόρος τὴν θήκην
τοῦ θεοῦ αὐτοῦ λειψάμου³⁵.

Selon ces données, il n'y a aucun doute que Nicéphore ait été canonisé peu après sa mort à Byzance, ne serait-ce que pour un cercle plutôt restreint de gens, restés fidèles à sa mémoire.

Il est à noter qu'une des épigrammes de Jean le Géomètre en l'honneur de l'empereur Nicéphore Phokas nous est parvenue par un manuscrit inédit³⁶, avec la notice suivante :

Ταῦτα τὰ γράμματα εὐρέθησαν ἐν τῇ σορῶ τοῦ ἀοιδίου βασιλ(έως) κυρ(οῦ) Νικηφόρ(ου) τοῦ Φωκά, ἐν τῇ μο(νῆ) τῆς Παναγί(ας) μου/τῆς Περιβλέπτου, τὰ νῦν (δὲ) καλεῖτ(αι) παρὰ τῶν αὐτῆν οἰκούντων Ἀρμενί(ων) Σουλουῦν μοναστήρι. Ἰω(άννου) μ(ητ)ροπολίτου [de Mélétène]³⁷.

Cela veut dire que cette épigramme avait été gravée sur la tombe de l'empereur, auprès de laquelle un culte en l'honneur de saint Nicéphore était pratiqué, selon le témoignage du kontakion mentionné ci-dessus.

Par ailleurs, le nom de saint Nicéphore Phokas fait son apparition parmi les saints du mois de décembre, dans certains 'Αγιολόγια du XX^e siècle, grâce à l'initiative de Gédéon³⁸, qui avait remis à L. Petit l'office, déjà commenté, en l'honneur de l'empereur-saint.

3^e point : La rédaction initiale, non encore repérée, du discours sur Nicéphore, était-elle grecque ?

Je rappelle qu'une multitude de récits byzantins de ce genre sont encore enfouis dans des milliers de manuscrits non ou mal inventoriés, tels que les manuscrits du Mont Athos.

Pour en revenir à ma question, je serais tentée de soutenir que le discours original était byzantin, établi en langue grecque. Tous les élé-

³⁴ Petit, *op. cit.*, p. 402 et 404.

³⁵ Petit, *op. cit.*, p. 420.

³⁶ Ce manuscrit, datant du XVII^e siècle, provient du métoque du Saint Sépulcre à Constantinople. Son contenu ne nous intéresse pas ici.

³⁷ Selon le témoignage de Léon le Diacre (p. 91), Nicéphore a été enterré, comme tous les empereurs de Byzance, en l'église des Saints-Apôtres. Cependant, dans un « bout » de l'Eglise de Péribleptos, il y avait un grand tombeau en pierre de jaspe, d'un empereur Nicéphore, attribué jusqu'ici à Nicéphore Botaniate. Cf. R. Janin, *La Géographie ecclésiastique de l'Empire byzantin* [. . .], tome III, *Les Églises et les monastères*, Paris 1969, p. 221. Conformément aux sources contemporaines, le couvent de Péribleptos a été construit par Romain III Argyros. Il se peut que ce dernier ait érigé ce couvent là où était déjà situé le tombeau de Nicéphore Phokas, sur un plateau, dans la partie occidentale de la ville. Les autres renseignements, fournis par cette notice du manuscrit, sont exacts (p. ex. que le couvent de Péribleptos était habité au XVII^e siècle par des Arméniens).

³⁸ Petit, *op. cit.*, p. 401.

ments qui le composent (thèmes divers que nous venons de développer, mots grecs insérés dedans, style en général, ou plutôt la mentalité dans laquelle ce discours a été conçu, etc.), tout porte à croire qu'il a été initialement écrit en grec. D'autant plus, qu'il existait déjà une acolouthie, voire un culte en l'honneur de saint Nicéphore, quoique peu diffusé.

Je reprends les mots grecs transmis par les versions slaves. Mots assez nombreux, étant donné qu'il s'agit d'un texte relativement court. Il y a des mots grecs restés tels quels, et des mots grecs déformés ou traduits, mais trahissant leur origine grecque.

A la première catégorie appartiennent p. ex. les mots : *σεβαστός*, *σεβαστοκράτωρ*, *πράκτωρ*, *καλλιγία*, *σφαγίδα*, *ρόμφαία*, *πατριάρχης*, *ἐπίσκοπος*, *ψαλτήρι*, *παλάτι*, *μοναστήρι*, *ἡγούμενος*, *καράβι*, *ζώνη* des moines [*ζωνημια*], etc.

Nous trouvons dans la deuxième catégorie des mots grecs quelque peu déformés, tels que le mot *πολεμα*, dérivé du grec *πόλεμος*; le mot *στειψα* du verbe grec *ἔστεψα*; aussi le mot *στῆκμογ*, dérivé du grec *στέμμα*. Signalons notamment le mot *Χορω*, qui est le mot grec *χώρα*, avec une terminaison slave au pluriel : *χώρα-Χορω* ! [= régions ou *campagne*, dans le sens byzantin du mot, par opposition au « *kastron* » (= ville)³⁹].

A une troisième catégorie appartiennent les mots en slavon qui, tout de même, trahissent leur origine byzantine. Je cite deux exemples très caractéristiques : 1°) la phrase *και ζεμια* (à trois reprises)⁴⁰, en français : « toute la terre »; à mon avis elle correspond à l'*oikoumene* byzantine. Le mot *οἰκουμένη* est notamment sous-entendu dans la phrase suivante : « tu es bon [c'est-à-dire Nicéphore] pour tout état universel » : *и ксѣй ксѣленнѣи твоей дѣржавѣ*⁴¹. Cette phrase ne peut correspondre qu'à l'*οἰκουμένη πᾶσοι*, à savoir à Byzance entière.

Et, pour finir 2°) une expression répétée dans les deux versions et qui trahit, indubitablement, à mon avis, l'origine grecque de ce « slovo » : on apprend, vers la fin du texte, que pour punir Théophano, on a dispersé ses entrailles « par la ville » ou « par toute la ville » ou « au milieu de la ville » : *по градѣ*, *по ксѣмог градѣ*, *по средѣ градѣ*⁴². Or, ceux qui ont fait la traduction en serbe ou en bulgare, savaient sans aucun doute que Théophano vivait à Constantinople. Par conséquent, s'ils avaient eux-mêmes composé ce discours, ils auraient écrit certainement : *по константиνηградѣ* ou *по цариградѣ* (expressions qu'on rencontre dans des textes slaves de la même époque).

Mais dans le manuscrit grec qu'ils avaient apparemment sous les yeux, le mot *πόλις*, la Πόλις par excellence, Constantinople, était sans

³⁹ « *εχσα Χορω* и *градѣ* » : version A, dans les deux rédaction (Turdeanu, *op. cit.* p. 62 = p. 85 : « toutes les campagnes et les villes »). Tous ces mots grecs ont été déjà repérés par Syrku (*op. cit.*, p. II et suiv.), ainsi que par Turdeanu, qui donne une autre interprétation à ce phénomène. Désireux de refuter l'existence d'un original grec de ce « slovo » d'où seraient dérivés très naturellement ces mots, restés en grec dans le texte slave, il soutient que « plus le texte pénétrait dans les couches populaires (= slaves), plus il était soumis à l'action des mots étrangers » ! (*op. cit.*, p. 33-34).

⁴⁰ Turdeanu, *op. cit.*, p. 60 et 69 (= p. 83 et 82 de la trad. franç.).

⁴¹ Turdeanu, *op. cit.*, p. 84 (version B, manuscrit R).

⁴² Turdeanu, *op. cit.*, p. 67 (version A), p. 77 (vers. B) = p. 92 tr. fr.

doute écrit avec un π minuscule, suivant la tradition paléographique byzantine qui n'emploie pas de caractères majuscules pour les noms propres (les exemples du mot Πόλις écrit en minuscule pour désigner Constantinople sont fort nombreux.) Donc, les traducteurs slaves n'ont fait que traduire aveuglément ce qu'ils voyaient, en écrivant $\pi\sigma$ $\rho\mu\alpha\delta\omicron\upsilon\gamma$, et ainsi de suite.

4° point : à quelle époque ce discours fut-il rédigé ?

Les faits relatés dans ce « logos » sont assez éloignés chronologiquement des événements historiques. Cela tendrait à démontrer que ce texte n'a pas été écrit aux environs de 969, mais beaucoup plus tard, lorsque la mémoire ne retenait que les faits principaux. Certes, l'auteur du discours a altéré intentionnellement la réalité historique, en insérant dans son texte, nous l'avons vu, des inexactitudes voulues. Mais il n'oserait jamais prendre cette liberté, s'il écrivait peu après la mort de Nicéphore. Par conséquent, ce texte a été rédigé longtemps après 969.

5° point : Pour quelle raison ce discours a-t-il été écrit et par qui⁴³ ?

Il est à noter, en premier lieu, que Nicéphore Phokas n'a pas été le seul empereur assassiné à Byzance. Pourquoi, donc, a-t-on rédigé un « logos » ou un « bios » en vue d'idéaliser ou, qui mieux est, en vue de sanctifier Nicéphore, même longtemps après sa mort ?

Etant donné que les événements historiques influencent et déterminent jusqu'à un certain point les courants idéologiques, aussi bien que la vie intellectuelle, spirituelle ou littéraire en général, qu'il me soit permis de faire un saut et de vous amener au Mont Athos. Cela faciliterait notre enquête.

Le Mont Athos, habité bien avant le X^e siècle par des anachorètes, devint, en premier lieu, et grâce à l'initiative de Nicéphore Phokas et de ses successeurs, le *Centre de l'Orthodoxie*. A mon avis, des raisons politiques plutôt que la piété des empereurs ou la forte personnalité de saint

⁴³ D'après Turdeanu (*op. cit.*, p. 42-43), ce slovo entre dans le cycle des ouvrages consacrés « aux femmes diaboliques » (voir ci-dessous n. 31). Selon le même éditeur, ce texte a été rédigé à quelque bourgade ou village de la Macédoine bulgare-serbe, imprégnée de culture byzantine, au XIV^e siècle, par un ecclésiastique qui vivait dans un milieu populaire, habitué aux métaphores ambiguës (*op. cit.*, p. 33). En aucun cas, selon Turdeanu, ce texte ne pouvait être rédigé par un moine, voire au Mont Athos, à cause des phrases provocantes de Théophano adressées à son époux.

Syrku émet une autre théorie. Certes, il ne dit nulle part dans son livre, que ce slovo a été rédigé au Mont Athos (erreur commise par Turdeanu, *op. cit.*, p. 17, où il ne donne même pas les références des pages du livre de Syrku).

En quelques mots, d'après Syrku, l'auteur de ce slovo connaissait bien Manassès, le troisième « récit » d'Ibn-Al-Athir sur Théophano et le texte de Matthieu d'Édesse concernant Nicéphore et ces événements. De cette manière Syrku a été amené à la conclusion que l'auteur a rédigé ce récit vers la fin du XII^e siècle ou au début du XIII^e siècle, c'est-à-dire après la parution du texte mentionné d'Ibn-Al-Athir et de Matthieu d'Édesse, avec lesquels notre texte a des points communs, selon lui ; cet auteur appartenait, toujours d'après Syrku, au milieu qui avait vu naître l'œuvre de Manassès, d'Ibn-Al-Athir et de Matthieu d'Édesse. Par conséquent, il devait être moine, pourvu d'une culture assez large, bref un moine vivant dans un des monastères fondés ou « protégés » par Nicéphore ou par Tsimiskis (Syrku, *op. cit.*, p. 103-110).

Quant à la version bulgare, il pense qu'elle a été traduite du serbe, pendant la « période serbe » de la littérature bulgare, au XIV^e siècle (*ibid.*, p. VI-VII) et qu'elle a acquis un caractère semi-légendaire (*op. cit.*, p. 108).

Athanase, imposaient la création de ce grand centre monastique qui devait englober, sous peu, plusieurs peuples de l'État byzantin, depuis l'Italie jusqu' à l'Arménie et l'Ibérie, les peuples des Balkans y étant, bien entendu, inclus. Plusieurs facteurs encourageaient la fondation de ce grand centre de l'Orthodoxie sur cette Péninsule, située entre l'Occident et l'Orient au cœur des Balkans⁴⁴.

L'année 1204 marque un tournant décisif dans l'histoire de Byzance, sur plusieurs plans. Constantinople, l'« œil » de l'Oikoumeni, tombait entre les mains des Latins, des catholiques. On ne savait pas alors, si, une fois perdue, Constantinople redeviendrait jamais le cœur de Byzance.

En 1204 la situation change également pour le Mont Athos. A mon avis, il est alors plus que jamais un barrage aux exigences toujours croissantes des catholiques et un pôle d'attraction pour les peuples des Balkans.

D'autre part, à cause des querelles intestines entre les épigones de Byzance, les moines athonites ne savaient plus qui était le vrai porteur de l'œcuménisme orthodoxe, étroitement lié à l'idée impériale⁴⁵.

Il faut signaler, qu'à partir de 1204 jusqu'à l'avènement de Michel VIII Paléologue, il y a une grosse lacune dans les dossiers de tous les couvents du Mont Athos. C'est-à-dire qu'à partir de la chute de Constantinople jusqu'en 1259, aucune trace d'acte émis par les épigones de Byzance (empereurs de Nicée ou de Trébizonde, despotes d'Épire) n'a été repérée au Mont Athos. D'autre part, dans les documents byzantins, émis après la reprise de Constantinople, aucune mention n'est faite de documents provenant des chancelleries de Nicée, de Trébizonde ou d'Épire.

Ce phénomène, que personne n'a jamais remarqué, à ma connaissance, est très caractéristique ; il nous permet de saisir le climat qui régnait sur la Sainte Montagne au cours de cette période critique. Pendant plus de cinquante ans, ses moines n'ont demandé aucun privilège, aucune confirmation ou nouvelle concession, à ceux qu'ils refusaient de reconnaître comme les successeurs légitimes de Byzance. Ils n'ont rien demandé, bien entendu, non plus, aux conquérants latins, leurs pires ennemis. Bref, ils ont refusé de reconnaître comme leurs maîtres ceux à qui le Mont Athos avait dévolu à cette époque ; à savoir, en premier lieu, les Latins, puis les despotes d'Épire et, enfin, les empereurs de Nicée.

⁴⁴ L'importance accordée par Nicéphore au Mont Athos, tout de suite après la fondation du couvent de Lavra par saint Athanase, est évidente. Dans des lettres émises, sans aucun doute, au nom de l'empereur, par Syméon Magistre et *logothète du drome*, l'Athos est mis au rang des plus grands centres monastiques de l'Empire byzantin, tels que l'Olympe de Bithynie, le Kyminas et le Latros (cf. l'édition de ces lettres par J. Darrouzès, *Epistoliers byzantins*, Paris, 1960, p. 146—147 et 149—150). — Voir sur ce point également le témoignage de la *Vie A* de saint Athanase (éd. Pomjalovsky, p. 26).

⁴⁵ Cf. l'article récent de D. Năstase, *Le Mont Athos pendant l'occupation latine de Constantinople*, dans « Byz.-Neogr. Jahrbücher », 22, 1977, p. 125 et suiv. Ses constatations coïncident jusqu'à un certain point avec les nôtres. D'autre part, notre argumentation concernant les raisons pour lesquelles le discours sur Nicéphore a été rédigé, etc., confirme, à notre avis, sa thèse sur l'œcuménicité du Mont Athos après 1204.

Le Mont Athos, pour ainsi dire, se replie sur lui-même ; et, avec le temps, il acquiert un rayonnement croissant parmi les peuples orthodoxes.

On n'est pas à même de préciser quand et comment la Sainte Montagne, *Centre spirituel* de Byzance depuis la deuxième moitié du X^e siècle, se substitua, pour ainsi dire, aux yeux des peuples orthodoxes à Constantinople, en s'appropriant, à partir du XIII^e siècle, non seulement l'idée œcuménique de l'Orthodoxie, mais également l'*idée impériale de Byzance assujettie*, sur un plan idéologique et intellectuel.

De cette manière le Mont Athos devint, non seulement le Centre de l'Orthodoxie, mais aussi « l'œil de l'Oikoumeni », titre que portait jadis Constantinople⁴⁶.

Ce phénomène se présente d'ailleurs comme un fait déjà accompli depuis quelque temps, qu'il ressort d'un acte émis par Vladislav, voévode de Valachie, autrement Vlaiku Voda, ayant trait à la reconstruction du couvent de Kutlumus, déjà commencée par son père. D'après ce document, le voévode ferait ce qu'avaient déjà fait d'autres αὐθένται, Serbes, Bulgares, Russes et Ibères pour cette magnifique Sainte Montagne, l'œil, pour ainsi dire, de l'oikoumeni entière :

Πρέπει καὶ τὴν αὐθεντίαν μου ποιῆσαι ὡσεὶ δὴ καὶ ἕτεροι αὐθένται πεποιήκασι, Σέρβοι καὶ Βούλγαροι δηλαδὴ Ῥώσ τε καὶ Ἰβήρες, μνημόσυνόν τε καὶ τιμὴν ἑαυτοῖς περιποιησάμενοι ἐν τῷ θαυμαστῷ τῷδε καὶ ἀγίῳ Ὄρει, τῷ ὀ φ θ α λ μ ῶ, ὡς εἶπεῖν, ἀ π ά σ η ς τ ῆ ς ο ἰ κ ο υ μ ἔ ν η ς⁴⁷.

A cause de ce changement qualitatif qui se produisit au Mont Athos devenu « l'œil de toute l'oikoumeni », on a dû chercher de nouveaux symboles incarnant l'idée impériale que la Sainte Montagne s'était appropriée. Saint Athanase ne répondait plus aux nouvelles exigences. Il fallait un empereur-symbole, représentant l'idée impériale. On n'a pas eu beaucoup de peine à le dénicher. Ce symbole ne pourrait être que le vrai fondateur du Mont Athos, l'empereur-martyr Nicéphore Phokas.

Ainsi, à mon avis, a-t-on conçu l'idée de rédiger une Vie ou un Éloge ou un « logos » en l'honneur de cet empereur ; un discours dans lequel ce dernier serait représenté comme un modèle de la vie ascétique et comme un martyr-saint.

Je serais tentée de soutenir que ce fut dans le couvent fondé avec l'appui moral et financier de Nicéphore, à savoir à la Megisti Lavra, qu'un moine grec, de culture moyenne, réalisa cette idée, en rédigeant un « logos » en l'honneur de saint Nicéphore ; dans ce même couvent qui conserve toujours une Acolouthie grecque, écrite en l'honneur du même saint-empereur-martyr.

L'idée qu'un Bulgare aurait pu rédiger ce discours en l'honneur de saint Nicéphore doit, pour ma part, être exclue, étant donné l'attitude hostile et outrageante de Nicéphore vis-à-vis des Bulgares. Ce

⁴⁶ Cf. E. Fenster, *Laudes Constantinopolitanæ*, Munich 1968, p. 132 et suiv.

⁴⁷ P. Lemerle, *Actes de Kutlumus*, Paris, 1945, N^o 25, 1. 8-10.

sont des nuances que seuls des savants ignorants et l'Histoire et la Littérature byzantines, base de ce « slovo », soient inaptes à saisir.

D'autre part, l'idée qu'un Serbe aurait pu rédiger ce discours, me semble aussi dépourvue de fondement. En effet, s'ils avaient eu besoin de symboles, les Serbes les auraient recherchés en la personne d'Etienne Nemanja, et non pas en celle d'un empereur grec, décédé depuis longtemps — surtout à une époque où ils tentaient eux-mêmes, à tout prix, de soutenir que le peuple serbe était le seul vrai épigone de Byzance, « le nouveau peuple élu » par Dieu⁴⁸.

Il est évident qu'à un moment donné, qu'on ne peut pas préciser, le discours en l'honneur de saint Nicéphore passa, avec d'autres récits monacaux, dans le cycle des « récits populaires », tels que le récit « d'Adam et Eve », « la mort d'Abraham », etc.

Vu l'importance que le Mont Athos a acquis pour les peuples slaves et balkaniques, surtout après 1204⁴⁹, le « logos » en l'honneur de saint Nicéphore a été traduit en une ou en plusieurs langues slaves, au XIII^e ou au XIV^e siècle. C'est ainsi que ce texte pénétra, probablement après avoir subi quelques modifications, dans les littératures slave, « roumaine », et, plus tard, russe, occupant une place considérable parmi les textes apocryphes ou autres, que la tradition manuscrite nous a transmis conjointement à ce « slovo »⁵⁰.

En effet, sa tradition manuscrite est très éloquente : ce n'est pas par pure coïncidence que dans ces manuscrits (datant du XIV^e au XVIII^e s.) le texte sur l'empereur Nicéphore figure parmi des textes d'origine byzantine (Dioscorides, pharmacothérapie, la vie de saint Alexis, des textes apocryphes byzantins, etc.).

Je cite parmi ces récits, à titre d'exemple : « la vie d'Esopé », qui

⁴⁸ Voir sur ce point D. Dimitriević, *L'importance du monachisme serbe et ses origines au monastère athonite de Chilandar*, dans *Le Millénaire du Mont Athos*, op. cit., p. 265 et suiv.

⁴⁹ Sur la fondation ou la reconstruction de certains couvents du Mont Athos par des Serbes, par des voïévodes de Valachie, etc., notamment au XIV^e siècle, voir N. Oikonomidés, *Les actes de Dionysiou*, Paris 1968, p. 5 et suiv. — Au sujet du rayonnement exercé par le Mont Athos sur les peuples balkaniques à cette époque, voici ce que Cartoian (op. cit., vol. II, p. 15) écrit : « Muntele Athos cu numeroasele lui mănăstiri [. . .] sârbești, bulgărești și românești a jucat [. . .] un rol important în vieața de cultură a creștinătății ortodoxe. A fost, precum s'a spus cu dreptate, un fel de "bibliotecă centrală" a lumii ortodoxe. În această "bibliotecă centrală", pe lângă textele sfintei Scripturi, pe lângă literatura liturgică, dogmatică și hagiografică, se află și un mare număr de legende apocrife ».

⁵⁰ Cf. les remarques de P. Syrku, *Zur mittelalterlichen Erzählungsliteratur aus dem Bulgarischen*, dans *Archiv für slav. Philologie*, vol. 7, 1884, p. 78 et suiv. Sur la diffusion de ce « slovo » voir notamment l'intéressant exposé de Turdeanu (op. cit., p. 36—52).

provient d'un original grec⁵¹, « le testament d'Abraham », conservé en deux recensions, traduites en slave et en « roumain », d'après des textes établis initialement en grec⁵², et ainsi de suite. Le problème de l'origine de tous les textes transmis par les mêmes manuscrits que le « slovo » en l'honneur de Nicéphore est très vaste et ferait l'objet d'un autre article.

Quoiqu'il en soit, il faut admettre, qu'il y a toujours eu, à travers les siècles, à côté des rapports officiels, et malgré les ruptures officielles, un substrat permanent de culture sur plusieurs plans (courants idéologiques, théologie, littérature, art, etc.), qui s'infiltrait du monde byzantin dans les peuples slaves et balkaniques, qui prenaient petit à petit conscience de leur rôle historique.

⁵¹ Cf. H.-G. Beck, *Geschichte der byzantin. Volksliteratur*, Munich, 1971, p. 29 et suiv. — Cartoian, *op. cit.*, vol. II, p. 251 et suiv.

⁵² Cf. M. Delcor, *Le testament d'Abraham ; introduction, traduction du texte grec et commentaire de la recension longue*, Leyde 1973. E. Turdeanu, *Le testament d'Abraham en slave et en roumain*, dans « Oxf. Slavic Papers », Nlle série, 10, 1977, p. 3 et suiv.

UNE VERSION ROUMAINE D'HÉRODOTE AU XVII^e SIÈCLE (II) *

DORU MIHĂESCU

Des données précieuses pour la définition de l'aspect linguistique de la plus ancienne version roumaine des Histoires d'Hérodote nous sont fournies par les domaines morpho-syntaxique et lexical, que nous nous sommes proposé de présenter, dans cet ordre, dans les pages qui suivent.

II. ÉLÉMENTS MORPHO-SYNTAXIQUES

1. Forme du pluriel *mănule* (<mână) (237, 326, 425, 487).

La forme usuelle dans la langue roumaine d'aujourd'hui est *mî(i)-nile*; la variante étymologique *mîn(u)* (<lat. *manus*) peut être rencontrée encore en Moldavie (partiellement) et isolément en Transylvanie (Alba Iulia, Dej, Tîrgu Mureş) (v. ALR I, vol. I, c 49, Puşcariu, LR I, p. 340, c 35). Dans le centre de la Moldavie on peut noter aussi actuellement le pluriel *mînurî*, créé par analogie.

Les attestations du XVI^e siècle prouvent l'existence de la forme actuelle *mînele* (*mîinile*) en Valachie, de la forme étymologique *mînule* en Moldavie et des deux formes concomitamment dans le Banat—Hunedoara. La délimitation est tout aussi nette dans les documents du siècle suivant : la forme étymologique (v. la IV^e déclinaison latine) *mînule* est caractéristique pour la Moldavie (à de rares exceptions près), celle analogique — *mîinile* — pour la Valachie. Après 1700, la variante *mînile* commence à apparaître dans les documents moldaves¹³⁵. *Mînule* existe

* *Abbréviations*: Costin, Cr. ung. = Miron Costin, Crăiia ungurească; Costin, Let = Miron Costin, Letopiseţul Ţării Moldovei de la Aron Vodă Incoace; DLR(DA) = Dicţionarul limbii române (Dicţionarul Academiei); DocRomA = Documente privind istoria României. Veacul XVII. A Moldova; Acat = Acatistul; Mol = Molitvelnic de înţeles; Par = Parimiile; Ps = Psaltirea în versuri; Ps sl-rom = Psaltirea slavo-română; VSf = Viaţa şi petrecerea sfinţilor (toutes des traductions de métropolitane Dosoftei); DRNB = Documenta Romaniae historica. B Ţara Românească; Haşdeu, Cuv Bătr = B. P. Haşdeu, Cuvinte din bătrâni; Isp Zap = Ispisoace şi Zapise (documente slavo-române) publicate de Gh. Ghibănescu; Mardarie, Lex = Mardarie Cozianul, Lexicon slavo-românesc; Sur Izv = Surete şi izvoade (documente slavo-române) publicate de Gh. Ghibănescu; Tikin, Dicţ = H. Tikin, Dicţionar romângerman; Ureche, Let = Grigore Ureche, Letopiseţul Ţării Moldovei; Uric = Uricariul cuprinzător de hrisoave, anaforale şi alte acte din suta a XIV—XIX, atingătoare de Moldova. Sub redacţia lui Theodor Codrescu; VarlCaz = Mitropolitul Varlaam, Cazania; VarlIoas = Viaţa sfinţilor Varlaam şi Ioasaf, tradusă la 1648 de Udrişte Năsturel.

¹³⁵ I. Gheţie, Al. Mares, *op. cit.*, p. 222—224; I. Gheţie, *op. cit.*, p. 159.

chez différents auteurs modaves de la période 1600—1700, parmi lesquels Dosoftei¹³⁶.

Dans l'*Hérodote* de Coșula on enregistre certaines formes populaires du pluriel comme *zăli* (*zăli*) (= *zale*) (388), *foli* (à côté de *foi* et de *foale*) (88, 126, 261). On y trouve, de même, le singulier *săcrii* (156). On pourrait signaler encore la fréquence particulière des féminins créés au moyen des suffixes *-oaiie*, *-oaiică*: *dumnezăoae* (14), *leoae* (189, 269), *șărpoae* (189), *persoaiică* (325). Ces suffixes étaient des plus fréquents au XVII^e siècle dans le parler moldave, alors qu'en Valachie on employait généralement pour de telles situations le suffixe *-easă*.

2. Forme du vocatif *oame* (247, 377).

Le vocatif *oame* (*ome*) est attesté dans plusieurs sources du XVI^e siècle¹³⁷. Après 1600, nous avons noté de pareilles formes dans *Cazania* de Varlaam (217^r, II, 89^v), dans l'*Hérodote* de Coșula et dans quelques copies manuscrites de l'ouvrage dit *Chronographe Danovici* (mais dont la traduction initiale en roumain a été attribuée par N. A. Ursu à Dosoftei¹³⁸). Ainsi, dans l'archétype et probablement, en partie, dans l'autographe des chronographes de ce genre (ms. 3517 BARSR, 550^r)¹³⁹, dans sa copie moldave extrêmement fidèle achevée en 1689 (ms. 86 BARSR, 409^v), dans les versions ultérieures moldaves de 1707 (ms. 108 BARSR, 397^v) et de 1732 (ms. 1469 BARSR, 386^r), ainsi que dans la version valaque de 1758, dérivée directement des mss. 3517 et 86 (ms. 1070 BARSR, 493^v), on trouve le vocatif *oame* (*ome*). Dans d'autres copies valaques un peu plus libres, cependant, l'archaïsme a été abandonné en faveur de la forme courante et normale *omule* (v. ms. 2757, 464^v — de 1736 — et ms. 1073, 491^v — de 1783).

Dans les versions les plus anciennes — les ms. 3517 et 86 — on rencontre, chose curieuse, la forme *ome* utilisée aussi à l'accusatif, dans la formulation *pre ome D(u)mn(e)dzău* (551^r, 410^v). Cette forme d'expression, non attestée jusque là, n'est toutefois pas adoptée par les versions ultérieures, même pas par les versions moldaves de 1707 et de 1732 (mss. 108, 1469).

Ces faits donnent lieu, quant au problème qui nous occupe, à deux observations :

— par ses attestations du XVII^e siècle, le vocatif *oame* (*ome*) établit un trait d'union entre la langue de la traduction des *Histoires* d'Hérodote et celle des plus anciennes versions roumaines du *Chronographe Danovici*;

— l'attitude des copistes des chronographes du XVIII^e siècle à l'égard de la forme *ome* prouve son caractère archaïque, en premier lieu en ce qui concerne son emploi à l'accusatif, mais aussi pour ce qui est du vocatif.

Par conséquent, l'existence du vocatif *oame* dans la version roumaine des *Histoires* d'Hérodote représente une preuve de l'ancienneté

¹³⁶ I. Gheție, *op. cit.*, p. 291, 348.

¹³⁷ O. Densusianu, *op. cit.*, p. 145.

¹³⁸ Voir « *Cronica* », *art. cit.*

¹³⁹ Iulian Ștefănescu, *Cronografele românești: tipul Danovici, 1^{re} partie. Opere istorice*, București, 1942, p. 129—172.

de la traduction ; sa mention, y compris dans la copie de 1816, s'explique par le caractère conservateur du langage des copistes, ainsi que par leur fidélité envers l'original.

3. Existence de l'article défini féminin singulier proclitique *îi*, *ai*: *jaful îi Ios* (4), *vrajă ai Litus* (137).

De pareilles expressions du génitif-datif ne sont encore attestées au XX^e siècle que dans le Maramureș et, isolément, dans le nord de la Transylvanie. Pour la période 1500—1600 il en existe des exemples dans le Maramureș et le sud-ouest de la Transylvanie (v. *Palia de la Orăștie*); pour le siècle suivant, on dispose également d'un assez grand nombre d'attestations moldaves¹⁴⁰. La forme *ai* au lieu de *ei*, *ii*, *îi* représente certainement une erreur, probablement de la part du second copiste pour lequel ce genre d'article constituait déjà un archaïsme.

4. Numéral adverbial *def(i)dă ori* (134, 164, 369, 396, 455).

N. A. Ursu considère que cette forme représente de fait *de da ori*, modifiée par les copistes. Le numéral ordinal suivi de *zi* (jour) est habituellement *a dao zi* (125, 344, 440, 441, 471, 472) et une seule fois *a dăo zi* (380). Mais quand le copiste doit écrire *a doua oară*, il est dans l'embarras et écrit *a doăară* ou *a dooară* (252), ce qui nous fait croire que dans le texte initial il y avait peut-être *a da(o) cară*. Ces détails confirment l'opinion ci-dessus sur la forme du numéral adverbial. *De da ori* aussi bien que *a da oară* dérivent de *de dao ori* et de *a dao oară* et s'expliquent par haplogogie dans la phonétique syntaxique. Le même auteur affirme que cette variante phonétique du numéral adverbial est spécifique pour Dosoŧtei et il soutient cette idée par des citations de *Psaltirea în versuri* et de *Viețile sfinților*¹⁴¹. Nous pouvons leur ajouter deux attestations de *Viețile sfinților* et trois du *Chronographe* attribué par Al. Elian à Dosoŧtei — VSf., 187^v, déc., VSf., 29 déc; ms. 3456, 58^r, 63^r (deux apparitions); la même forme, *de da ori*, se retrouve dans les deux manuscrits identiques représentant les versions les plus anciennes de la traduction du *Chronographe Danovici* (ms. 3517, 75^v, 307^r; ms. 86, 76^v, 242^r). Contrairement au cas du vocatif *oame*, cette fois-ci on rencontre une variante modifiée — *doa* — même dans les copies moldaves relativement proches (ms. 108, 70^r, 212^v; ms. 1469, 209^r). Une seule fois, dans le ms. 1469 (63^v), la forme *da* est maintenue, suivie de *tre*: *a da oară și a tre oară* (de tels numéraux ordinaux sans article enclitique sont attestés chez Dosoŧtei dans *Viețile sfinților*)¹⁴². Dans les autres copies (valaques), ms. 1070, 1073, 2757, *da* est remplacé dans le contexte respectif par *duaoă* (ms. 1073, 70^v), *dooa* (ms. 2757, 78^v), *doa* (ms. 1070, 267^v), *doaoă* (ms. 1073, 256^r). Cette situation, qui est plus nette, plus tranchante que celle constatée précédemment en rapport avec le vocatif *oame*, confirme l'opinion que la forme en question a un caractère spécifique et donne lieu, à nouveau, à des formes communes dans les œuvres de Dosoŧtei, dans la traduction d'Hérodote et dans le *Chronographe Danovici*.

¹⁴⁰ I. Gheție, Al. Mareș, *op. cit.*, p. 230—231.

¹⁴¹ N. A. Ursu, *op. cit.*

¹⁴² Al. Rosetti, B. Cazacu, L. Onu, *op. cit.*, p. 140.

5. Doublement (par anticipation) du pronom personnel (la forme courte) au datif ou à l'accusatif — *nu-i vru să-i zică, nu-i vria să-i răspunză* (166), *nu-i poate să-i triacă* (217).

De tels doublements pronominaux sont caractéristiques pour la langue roumaine ancienne, qu'il s'agisse du pronom personnel comme ci-dessus ou du pronom réflexif comme dans *Psaltirea în versuri* de Dosoftei: *ne-am golitu-ne, m-oi ruga-mă, m-oi secula-mă, m-aş sui-mă*¹⁴³.

6. Emploi fréquent de la forme non accentuée du datif pour le pronom réflexif en position enclitique et à valeur de pronom possessif: *bărbatulu-ş* (508), *cuiburi-ş* (190), *fata-ş(i)* (127, 152), *ficiori-ţ* (374), *femei(a)-ş* (191, 325, 508), *moşie-ş* (451), *părinţă-şi* (151), *slugi-ş* (307), *soră-ş* (159), *stiagu-ş* (494), *acasă-li-ş* (425), *loruş* (54).

Il s'agit d'une modalité d'expression qui se maintient aujourd'hui encore, isolément, dans le langage populaire de Moldavie. Pour le XVII^e siècle, on a signalé un certain nombre de cas semblables dans *Vieţile sfinţilor* de Dosoftei¹⁴⁴. Nous avons également enregistré de telles constructions dans les mss. 3517 et 86 — *omulu-ş* (ms. 3517, 14^r; ms. 86, 33^r), *otacu-ţ* (ms. 3517, 224^v; ms. 86, 185^r). Les deux derniers exemples, offerts par l'*Hérodote* de Coşula, montrent que le possessif -ş peut aussi s'attacher à une forme accentuée ou non accentuée du pronom personnel au datif. La forme *loru-ş* semblait si bien soudée que le besoin d'une délimitation graphique entre les deux pronoms ne se faisait plus sentir.

7. Formes du pronom réciproque: *în de ei* (88), *în de eiş* (109), *între eiş* (34), *în de sine-şi* (132). Comme on le voit, la plupart des formes attestent aussi la présence du pronom réflexif enclitique au datif, délimité graphiquement dans le cas de *sine-şi*, mais non dans le cas de *eiş* (= *ei-ş*). Par la combinaison des variantes entre *eiş* et *înde ei* on arrive à la forme usuelle d'aujourd'hui *între ei* (à titre régional, en Moldavie du nord, on rencontre encore *înde ei*). *Înde eiş* existe au XVII^e siècle chez Dosoftei, dans *Vieţile sfinţ lor*¹⁴⁵.

8. Pronoms indéfinis *cineş, niştine* (69, 105, 162, 214, 325) (76, 134, 238).

Cine-ş « chacun » et *niştine* « quelqu'un » constituent des présences remarquables dans l'ensemble assez important de pronoms indéfinis de l'*Hérodote* de Coşula (également, entre autres — *fiuşcari, fiuştecare, fiuştecarile, fiuştecine*, etc.). *Cine-ş* représente un composé formé de la même façon que ceux examinés plus haut.

9. Forme verbale archaïque *putridi (a)* (353).

À côté des nombreux verbes iotacisés du type *crez, poci, răspunză, fiu, vâz*, on rencontre une seule fois cette variante archaïque, présente dans les textes du XVI^e siècle¹⁴⁶. On la rencontre aussi chez Dosoftei, de même parallèlement à de fréquentes formes iotacisées¹⁴⁷: *i-au putre-*

¹⁴³ I. Gheţie, *op. cit.*, p. 348; pour des exemples à pronom personnel chez Dosoftei, v. Al. Rosetti, B. Cazacu, L. Onu, *op. cit.*, p. 144.

¹⁴⁴ Al. Rosetti, B. Cazacu, L. Onu, *op. cit.*, p. 141.

¹⁴⁵ *Ibidem*.

¹⁴⁶ Al. Rosetti, *op. cit.*, p. 513–514.

¹⁴⁷ Al. Rosetti, B. Cazacu, L. Onu, *op. cit.*, p. 142.

dit (VSf. 123^r, 13 novembre), *putredești*, *putreditu-le-au* (*Chronographe* — ms. 3456, 58^v, 136^r). Elle apparaît également dans le *Chronographe Danovici*: *au putredit* (*Chronographe*, ms. 3517, 178^v; ms. 86, 153^r). A noter que la forme avec *d* ne se maintient dans aucune des variantes ultérieures moldo-valaques vérifiées, ce qui prouve son caractère spécifique — ms. 108, 137^v, ms. 1469, 134^v: *au putredzît*; ms. 1070, 165^v, ms. 1073, 173^r, ms. 2757, 155^r: *au putrezît*.

10. Anciennes formes du parfait simple *făcum* (479) et *fum* (= *furăm*) (489).

Dans ce sens et aussi en tant que témoignages de l'ancien parfait latin, on a mentionné: *dede*, *diade*, *dederă*, *diadiră*, *didiară*, etc.¹⁴⁸ Ce sont des variantes normales au XVI^e et au XVII^e siècles, donc encore un argument en faveur de l'ancienneté du texte.

11. Existence de formes verbales analytiques du plus que parfait de l'indicatif, avec une nuance de moment ou de durée: *au fost pripus* (360), *au fost tăcînd*, *n-au fost vrînd* (36), *l-au fost vâzînd*, *au fost fugînd* (221). Par là, la configuration des temps de l'indicatif correspondait plus que le roumain d'aujourd'hui à celle de l'italien ou de l'albanais. Actuellement, des formes du type *am fost căzut*, *m-am fost dus* sont encore en usage dans le parler populaire du nord de la Moldavie et de la Transylvanie. Les autres sont périmées.

12. Utilisation des formes d'infinitif présent du verbe *a vrea*: *va să prîncască* (13), *nu va să mă lasă* (365), *le vria părea rău* (442).

Les attestations révèlent une situation inverse de celle de la langue actuelle: d'une part, *va* n'est pas employé comme simple auxiliaire mais indépendamment, à titre prédicatif; d'autre part, *vrea* apparaît en posture d'auxiliaire. On n'est pas fixé avec certitude jusqu'à ce jour quant à l'ancienneté et à la diffusion du premier phénomène¹⁴⁹. En ce qui concerne le second, sa présence a été signalée dans l'œuvre de Dosoftei, *Viețile sfinților*¹⁵⁰.

13. Forme verbale à nuance impérative *ia-mblă* « haide » (allons!): *ia-mblă să ne arăț* (176), *ia-mblă, dar împăratul rămăe* (363), *ia-mblă de-m spuni* (391), *ia-mblă... să ne sculăm de aici* (512).

Compte tenu des données offertes par les dictionnaires et d'autres attestations, les constructions du type *ia-mblă*, *ia-mblaț* ont été considérées comme spécifiques pour la langue de Dosoftei¹⁵¹. En dehors des exemples connus de *Psaltirea în versuri*, *Molitvenic*, *Parimii* et *Viețile sfinților*, nous en citerons quelques autres tirés soit d'ouvrages dont la paternité est certaine, soit de ceux attribués à l'auteur de *Psaltirea în versuri*: *ia-mblă* (VSf., 187^r, 1^{er} décembre; *Chronographe* — ms. 3517, 154^r; ms. 86, 134^v), *ia-mblaț(i)* (VSf., 107^v, 126^r, 177^v — 4, 14, 30 nov., 39^v — 16 mars; *Chronographe* — ms. 3456, 25^v, 118^v). Bien que la paternité de Dosoftei pour la traduction du soi-disant *Chronographe Danovici* soit, à notre avis, douteuse, on peut conclure avec certitude à la

¹⁴⁸ H. Mihăescu, *op. cit.*, p. 109.

¹⁴⁹ I. Gheție, *op. cit.*, p. 170.

¹⁵⁰ Al. Rosetti, B. Cazacu, L. Onu, *op. cit.*, p. 112.

¹⁵¹ N. A. Ursu, *op. cit.*, p. 4.

prépondérance nette de cette construction verbale dans l'œuvre du métropolite moldave, parallèlement à sa présence dans l'*Hérodote* de Coșula.

14. Utilisation sporadique de l'infinitif long : *a se înnecaria* (460), *a să luaria* (285). L'infinitif long, sous la même forme articulée (*a cearerea*, *a murirea*, *a prăvirea*), apparaît également chez Dosoftei dans *Viețile sfinților*¹⁵².

15. Union des articles enclitiques *-le*, plus rarement *-a* aux formes adverbiales ou pronominales : *aiurile(a)* (45, 191, 204), *așjidirile(a)* (73, 187, 185, 394), *deneoarile* « adineauri » (221), *nicăiuria* (247), *nicăiurile(a)* (22, 174, 361, 378, 439, 467), *nimerile*, *nimirile* (70, 75, 117), *pretutindirile(-a)* (27, 127, 167, 212, 267, 438, 464, 510), *tutindirile* (132). Comme on peut voir, c'est là un procédé fréquent dans la langue du traducteur des *Histoires* d'Hérodote, qui emploie le plus souvent la forme du pluriel de l'article.

Dans une contribution antérieure, où seul *pretutindirilia* était donné comme exemple, le segment final ajouté était dénommé « particule déictique »¹⁵³. De tels adverbes « articulés » avec *-a*, *-le* ou *-le + a*, nous en avons rencontrés aussi dans le *Chronograhe Danovici* (ms. 3517, 86) : *aiurile(a)* (ms. 3517, 96^v, 393^r; ms. 86, 92^r, 300^r), *pretutindirea* (ms. 3517, 337^v; ms. 86, 262^v), *pururilea* (ms. 3517, 232^v; ms. 86, 191^r). Les variantes réalisées par l'adjonction de *-a* sont aujourd'hui encore usuelles dans le parler populaire (v. *așjderea*, *nimenea*, *pretutindenea*).

16. Forme adverbiale *acmu* (3, 4, 5).

Acmu n'est plus attesté de nos jours. Les copistes de la traduction d'Hérodote transcrivent fidèlement cette forme archaïque, surtout dans les premières pages ; ensuite, ils la remplacent par *acum* ou *amu*. Aux XVI^e et XVII^e siècles, *acmu* était caractéristique pour le parler de la Moldavie et de la Transylvanie du nord.

17. Adverbe *cum* « cit », dans les expressions *cum mai de sirg(u)* (141, 196, 250, 377, 468), *cum mai curând* (367).

L'acception « cit » de l'adverbe modal *cum* a été relevée autant dans les sources du XVI^e siècle que dans la littérature roumaine moderne. En échange, l'expression *cum mai de sirg(u)* « cit mai repede » (aussi vite que possible) est plutôt rare, même au XVII^e siècle. Nous l'avons rencontrée chez Dosoftei (VSf., 157, 24 nov.) et dans le *Chronographe Danovici* (ms. 3517, 132^r, ms. 86, 118^v). Essayant de la retrouver dans des versions ultérieures moldo-valaques du *Chronographe*, nous nous sommes rendu compte qu'elle a dû avoir un caractère limité et peu habituel, puisque les copistes ont préféré la remplacer : ms. 108, 1469, 1073 — *cum mai curund* (curându) (169^r, 166^v, 223^r) ; ms. 2757 — *cum mai de grab* (198^v).

¹⁵² Al. Rosetti, B. Cazacu, L. Onu, *op. cit.*, p. 142.

¹⁵³ M. Marinescu-Himu, *op. cit.*, p. 312.

18. Position enclitique du pronom personnel, la forme non accentuée, à l'accusatif : *să lovi cu sirii la Magdol și birui-i Necos* (140), *Domnul tău Camvis, Psaminite, întreabă te pentru cari lucru . . .* (152). Ce genre de constructions permet de mieux comprendre et de mieux expliquer celles discutées plus haut, qui illustraient la répétition enclitique du pronom personnel, la forme non accentuée, au datif et à l'accusatif (v. pt. 6). Les premières peuvent maintenant être comprises comme des formes hybrides entre celles à pronom enclitique (du genre de celles mentionnées ici) et celles à pronom proclitique, en usage dans la langue actuelle.

On trouve de même dans le texte une formulation inhabituelle, autant par la position des termes dans la proposition que par la présence redondante du pronom personnel au datif : *esti mie surorii mele ficior* (233).

19. Absence de la négation *nu* dans des propositions coordonnées copulatives introduites par *nici* : *nici cuptoare fac, nici foc aștă; nici eu voi mergi, nici pre alții voi trimite* (56, 407). Cette fois, ce sont les constructions de la langue actuelle, dans lesquelles l'existence de la conjonction ou de l'adverbe *nici* n'exclut en général pas celle de la négation *nu*, qui apparaissent comme redondantes. Le type d'expression souligné alterne dans le manuscrit de Coșula avec celui littéraire d'aujourd'hui (sa présence peut être consignée aujourd'hui encore dans le parler populaire).

20. Changement de la position du pronom personnel sujet (par rapport au verbe auxiliaire et aux pronoms réflexif, personnel complément, relatif) : *s-au ei bucurat* (157), *vă eu sfătuesc* (180), *li-am noi supusu-le* (359), *v-am eu adunat* (498), *ce va și el zice* (123).

L'anastrophe du pronom sujet est le résultat de la tendance évidente à placer toujours celui-ci aussi près que possible du verbe proprement dit. Une telle tendance n'existe plus actuellement.

21. Constructions et emplois archaïques de l'adverbe *foarte* : *foarte o stîncă tare; foarte cioplită frumos* (128), *lat foarte, tare foarte* (73, 253), *o foarte iubi* (146), *pustiul cel foarte* (102), *nu să foarte ploă, nu-l foarte mănăncă, nu-l foarte crezu* (79, 89, 126).

Il s'agit, dans la plupart des cas, de constructions inverses de celles en usage dans la langue littéraire contemporaine (à l'exception de l'exemple *pustiul cel foarte*). Pour comprendre la possibilité de certaines des formulations mentionnées, il faut avoir présent à l'esprit le caractère beaucoup plus indépendant et l'aire sémantique plus ample de l'adverbe *foarte* dans le roumain du XVII^e siècle (cf. aujourd'hui le parler populaire et régional).

L'examen d'ensemble des particularités morpho-syntaxiques donne lieu à certaines observations, autant sur l'aspect linguistique dans sa totalité que sur les questions controversées de l'*Hérodote* de Coșula.

Dans leur grande majorité, les éléments qui viennent d'être analysés constituent des archaïsmes du point de vue de la langue roumaine actuelle et certains d'entre eux ont disparu maintenant même des parlars populaire et régionaux. Cette constatation générale et ses différents

arguments concrets, comme le pluriel *mînule*, le vocatif *oame*, l'article indéfini féminin proclitique *îi*, le numéral adverbial *de da ori*, la répétition du pronom personnel non accentué au datif ou à l'accusatif le pronom réflexif enclitique à valeur possessive, les formes du parfait simple *fum*, *făcum*, l'emploi des formes verbales *va*, *vrea*, la construction *ia-mblă*, l'adverbe *acmu*, la locution verbale *cum mai de sirg*, l'anastrophe du pronom sujet, etc. sont des arguments convaincants en faveur de l'ancienneté du texte et permettent de le rapporter à la phase linguistique du début de la seconde moitié du XVII^e siècle. Des faits nouveaux viennent ainsi à l'appui des conclusions formulées à la suite de l'examen du domaine phonétique.

Or, l'auteur dans le langage duquel des éléments linguistiques pareils à ceux mentionnés plus haut reviennent le plus souvent est Dosoftei : sur les 19 particularités morpho-syntaxiques relevées dans la traduction d'Hérodote, 11 apparaissent dans différentes œuvres du métropolitain de Moldavie, ce qui n'est le cas d'aucun autre auteur roumain du XVII^e siècle. Mieux : deux éléments à circulation restreinte — le numéral adverbial *de da ori* et la forme verbale à nuance impérative *ia-mblă* — n'ont été presque exclusivement attestées jusqu'à ce jour que chez Dosoftei. Les investigations spéciales que nous avons entreprises dans ce sens, par exemple en cherchant le numéral adverbial dans plusieurs chronographes manuscrits moldo-valaques, n'ont fait que nous confirmer dans l'idée que ces deux éléments de langage ont connu une diffusion des plus limitées.

Ainsi, les observations fournies par les faits phonétiques et morpho-syntaxiques en rapport avec les problèmes posés par la plus ancienne version roumaine des *Histoires* d'Hérodote convergent, comme époque, vers le XVII^e siècle et, comme auteur possible, vers le métropolitain Dosoftei. Tâchons de voir maintenant dans quelle mesure les données du lexique pourront contribuer à clarifier ces problèmes.

★

ÉLÉMENTS LEXICAUX*

1. *Ai* « ail » (<lat. *alium*) (215).

Considéré aujourd'hui comme un régionalisme du nord de la Transylvanie et du Maramureș, ce terme a été enregistré aussi pour la période plus ancienne dans des sources septentrionales (v. DA I, 1, 1913, p. 78). Nous ne disposons pas d'autres attestations pour le XVII^e siècle.

2. *Apătos* « plein d'eau, riche en eau » (<lat. **aquatosus*): *scad și apile și bălpile și toate căte sânt apătoasă* (99). C'est avec cette signification que l'adjectif *apătos* apparaît au XVII^e siècle chez Dosoftei, dans *Psaltirea în versuri* (DA I, 1, 191).

3. *Aret* « garde » (ét. inc.): *tocmiră pavețale cele mari ca să le fie aret lor* (504). L'emploi de ce terme avec le sens qu'il a ici n'est plus

* Pour la vérification des formes dans le texte original, nous nous sommes servi de l'édition : Hérodote, *Histoires*. Texte et traduction par Ph. Legrand. I—IX, Paris, «Les Belles Lettres», 1960—1970.

usuel. Les attestations connues proviennent de chez N. Costin, I. Neulce et en général de Moldavie (DA, I, 1, 238).

4. *Arină* (*anină*) « sable » (< lat. *arēna*) (95, 103, 157, 187, 188, 267, 345). *Arină* figure dans certaines sources antérieures à 1600, comme *Psaltirea scheiană* ou *Codicele voronețean*, mais est toujours remplacé par *năsip* chez Coresi, ce qui pourrait constituer un indice de son caractère de régionalisme du nord du pays. Au siècle suivant, le terme est attesté le plus souvent chez Dosoftei (Ps., ps. 77, p. 257; Ps. sl.-roum., 98^v, Par., 59^v; VSf., 46^r, 5 oct., 216^r, 13 déc., 109^v, 5 mai, etc.) et, en général, dans les sources du nord de la Moldavie et de la Transylvanie (ms. 497, 34^r; ms. 1348, 51^r; ms. 170, 89^v; ms. 540, 91^r; ms. 5882, 123^r). Dans la traduction d'Hérodote nous avons également rencontré assez souvent le dérivé *arinos* (*aninos*), parfois substantivé — *aninosul* (96, 103, 186, 266, 269).

5. *Armată* « flotte » (< gr. byz. ἀρμάτα) (directement ou par la filière slave) (200, 316, 410). Dans le Dictionnaire de l'Académie (t. I, 1, p. 261), la forme *armată* est considérée comme un néologisme dérivé du français ou de l'italien, alors que *armadă* (ngr. ἀρμάτα) serait entrée dans la langue roumaine plus tôt, à savoir vers le début du XVIII^e siècle (DA I, 1, 258). Outre les exemples ci-dessus, nous pouvons en citer d'autres du XVII^e siècle — v. ms. 3252, 29^r (l'année 1673); ms. 3517; ms. 86, 322^r, 324^r, 328^v, 344^v, 379^v, 421^v, 445^r; 251^v, 253^r, 256^v, 267^r, 290^r, 311^v, 320^r, 339^v. Dans le ms. 3156 on trouve la variante à *h* prothétique, *harmată* (44^v, 208^v, 217^r, 250^v, 271^v, 323^r). Les trois derniers manuscrits — des chronographes — remettent en question le nom du métropolite Dosoftei¹⁵⁴.

6. *Atocma* « exactement, de même que » (281, 365, 465). O. Densusianu signale l'adverbe *atocma* comme l'une des formes intéressantes de la langue de Dosoftei (ILR, XVII^e siècle, 43). Dans DLR (I, 1, 357—358), on en trouve également des exemples puisés chez N. Costin, D. Cantemir et dans la Bible de 1688 (formes aussi bien adverbiales qu'adjectivales).

7. *Bahnă* « marécage » (< ukr. *bahnó*) (93, 103, 117, 131). Nous avons rencontré ce terme dans certains documents de Moldavie du XVII^e siècle, chez Dosoftei (Mol., 2^v) et dans la Bible de Bucarest (465, 706), où il représente l'une des manifestations de l'influence de Moldavie. A l'est des Carpates il existe isolément aujourd'hui encore dans le parler populaire et dans la toponymie.

8. *Bogaz* « détroit » (< turc *boghaz*) (219, 234, 236, 278, 307, 311, 312, 325, 357, 358, 361, 368, 372, 380, 389, 400, 406, 411, 416, 439, 452, 461, 471, 476, 492, 498). *Bogaz* (*boaz*) a été enregistré dans la Chronique de Miron Costin et dans les deux manuscrits identiques du Chronographe Danovici — ms. 3517; ms. 86, 296^r, 301^v; 235^r, 238^v. Dans l'*Hérodote* de Coșula, *bogaz* ou parfois *bogazul de la Vizantiia* « le détroit de Byzance » est employé pour rendre les toponymes Hellespont et Bosphore du texte original. Nous n'avons rencontré qu'une seule fois dans

¹⁵⁴ Al. Elian, *op. cit.*; N. A. Ursu, *op. cit.*

notre texte une forme dérivée — *bogazăni* (389, dans le texte original, VII, 107, Ἐλλησπόντιοι).

9. *Boz* (pl. *boji*, *bozuri*) « dieu païen, idole » (< sl. *bozi*, pl. de *bogŭ* « Dieu ») (10, 12, 21, 24, 28, 56, 68, 93, 146, 172, 299, 333, 404, 457). Ce mot était usuel dans la langue roumaine du XVII^e siècle : il est attesté dans le *Chronographe* de Moxa, dans des livres et des manuscrits religieux provenant de toutes les provinces roumaines et tout au long du siècle. Chez Dosoftei, nous l'avons rencontré dans *Viețile Sfinților* (39^v, 79^r) et dans le *Chronographe* (ms. 3456, 13^r).

10. *Breb* « castor » (< sl. *bŭbrŭ* (*bebrŭ*), idem) : *iaste și un iazăr mare și iaste glod și trestie pregiur dănsul și sănt acolo brebi și vidre și alte jiganii multe* (241). Le Dictionnaire de l'Académie ne mentionne pas cet exemple. Nous ne connaissons pas d'autres attestations du XVII^e siècle.

11. *Buhai* « taureau » (< ukr. *buhaj*) (261, 335). Parallèlement à son synonyme *taur*, ce terme est encore en usage aujourd'hui en Moldavie, dans l'est du Maramureș, la Dobrodja (ALR II SN, vol. II c 298). Pour le XVI^e siècle il existe une seule attestation, dans un document de Galata (Iași)¹⁵⁵, et pour le siècle suivant une autre, toujours de Moldavie, datant de 1620 (Doc. Rom., A, IV, n^o 623, p. 490).

12. *Buzdugan* (< turc *bozdogan* « gourdin, massue ») (335). Pour la période 1650—1700 nous avons noté ce terme dans la *Chronique* de Miron Costin et dans la *Bible* de Bucarest (v. également DA I, 1, 715).

13. *Caic* « barque » (< turc *kaik*, idem) (232, 389). *Caic* est enregistré dans des sources roumaines à partir du XVII^e siècle, plus précisément à partir de 1620, dans *Codex Neogoeanus* — Hunedoara (v. ms. 3821, 4^v), où sa présence, du point de vue territorial, est surprenante et semble indiquer le recours à un original d'en-deçà des Carpates. Nous l'avons rencontré également dans la *Chronique* de Miron Costin, dans le ms. 3231 (*Minunile Maicii Domnului*, 229^r) et dans le *Chronographe Danovici* (ms. 3517; ms. 86, 193^v, 255^r; 163^r, 208^r)

14. *Carătă* (*carită*) « voiture » (< it. *caretta*, pa. une filière sud ou est-slave) (374, 495). Le terme est usuel dans la langue roumaine du XVII^e siècle, étant attesté dans des sources diverses, imprimées ou manuscrites, tant de Valachie que de Moldavie. Chez Dosoftei, on le trouve dans *Acatist* (17^v), *Parimii* (78^v), *Viețile Sfinților* (v. DA I, 2, p. 142).

15. *Casie* « cannelle » (< gr. *κασία*, idem, directement ou par l'intermédiaire du sl. *kasia*) (116, 189). Le Dictionnaire de l'Académie (I, 2, 179) qualifie le terme de « néologisme adopté par les premiers traducteurs du Psautier », renvoyant à la *Psaltirea Șcheiană* et à la Bible de 1688.

16. *Catargă* « longue barque à voiles et à rames » (< gr. byz. *κάτεργον* — cf. russe *katorga*, *katerga*) (63, 67, 140, 163, 194, 199, 285, 286,

¹⁵⁵ I. Gheție, Al. Mareș, *op. cit.*, p. 223.

288, 324, 353, 448). *Catargă*, avec cette signification, peut être noté jusqu'en 1700 dans la Chronique de Miron Costin, dans les miscellanées historiques de Moldavie de 1673 (ms. 3252, 24^v), ainsi que dans le *Chronographe Danovici* (ms. 3517; ms. 86, 255^r, 306^v; 208^v). Dans *Pravila* de Vasile Lupu, traduite par Eustratie le Logothète, on trouve la forme *catergă*, dans le sens de « travail sur la galère » (p. 128, 175).

17. *Cerdac* (< turc *čardak*, idem) (118, 375). Les attestations assez nombreuses, tant en Valachie qu'en Moldavie, durant l'intervalle 1600—1700 démontrent le caractère usuel du mot dans les parlers respectifs. Il en existe également une attestation dans le Nouveau Testament de Bălgrad (v. également DA I, 2, 296—297).

18. *Cergă* (< turc *čerga*, mag. *cserga*, *cserge*, tzig. *čerga*, v. DA I, 2, 301). Le terme est actuellement en usage dans le Maramureș et isolément en Moldavie, Olténie et Transylvanie. Au XVI^e siècle, il a été relevé dans un document de Moldavie¹⁵⁶; de même, pour la période 1600—1700, il n'est attesté qu'en Moldavie.

19. *Chilum* « arme en forme de bâton avec une de ses extrémités en forme de hache » (cf. pol. *kilof*, srb. *čulum* < turc *külünk* — DA I, 2, 357) (226, 228). Nous avons enregistré le terme, sous la forme *chilom*, dans la *Bible* de Bucarest (721) et dans le ms. 3231 (103^r). La variante mentionnée ci-dessus ne se trouve, jusqu'en 1700, que chez Dosoftei (VSf. 128^r, 15 nov.).

20. *Cinii* « outils, instruments » (< sl. *činije* < *činiti* « arranger, former, faire ») (197, 498). Aujourd'hui, c'est un régionalisme à circulation sporadique en Bucovine. Le terme est attesté pour la première fois au XVII^e siècle dans *Pravila* de Vasile Lupu (78, 115), dans les documents de Bistrița (Doc. Bistr. I—II, n° 195, p. 19—1672) et dans le *Chronographe Danovici* (ms. 3517, 180^v, 181^r, 390^r; ms. 86, 154^v, 297^r).

21. *Conac* « lieu d'arrêt, halte, distance entre deux haltes » (< turc *konak*, idem) (377, 395, 453). Sous ces acceptions, actuellement archaïques, le mot peut être rencontré chez Miron Costin (Cr. ung., 26; Let., 49). Au cours de la même période circulaient les dérivés *conăci* (a), qui se trouve dans *Îndreptarea legii* — 1652 (453) et *conăcar*, signalé dans un document moldave (Isp. Zap., III, n° 113, p. 158, 1661).

22. *Crilă* « bande, détachement militaire » (< sl. (vsl., bulg., scr.) *krilo* « aile ») (213, 396). Nous ne disposons pas d'autres exemples pour le XVII^e siècle. Le terme n'est plus actuel dans les parlers moldaves.

23. *Custa* (a) « vivre » (< lat. *constare*) « demeurer inchangé » (89, 130, 155, 472). Le mot a été enregistré de nos jours dans le Bihor, les Monts Apuseni, le Banat, Hunedoara. La seule attestation jusqu'en 1600 se trouve dans *Palia* de Orăștie¹⁵⁷. Au XVII^e siècle, nous l'avons rencontré dans quelques documents de Moldavie (Doc. Rom., A, V,

¹⁵⁶ *Ibidem*, p. 276.

¹⁵⁷ *Ibidem*, p. 280.

n° 466, p. 354 — 1622; Isp. Zap., I, n° 95, p. 164 — 1632; Isp. Zap., II, n° 17, p. 33 — 1643; Sur. Izv., V, A, n° 94, p. 103 — 1685, etc.), dans *Cazania* de Varlaam (307, 379), dans le *Nouveau Testament* de Bălgrad (303^r), dans le *Psautier* de Bălgrad de 1651 (6^v), dans un manuscrit de Moldavie de 1646 des Epîtres (ms. 85, 24^r) et fréquemment chez Dosoftei (Ps., ps. 40, p. 136, ps. 60, p. 198, Mol., 77^r, Par., 38^r, etc.), où il existe souvent le dérivé régressif *cust* « vie, existence » (Ps., ps. 89, p. 312, Mol., 126^v). Il est donc permis de considérer que l'on est en présence d'un régionalisme.

24. *Diac* « scribe, employé de chancellerie » (< sl. *dijakŭ* < grec). (100, 194, 196, 390). Les nombreuses attestations du XVII^e siècle, pour la plupart provenant de documents, prouvent nettement le caractère de régionalisme moldave de ce terme. Parallèlement, dans les documents valaques, on ne trouve que le synonyme *gramatic* (*grămătic*).

25. *Dimocratie* (< gr. *δημοκρατία*): *cum au zis ca să fie la perș dimocratie adică să fie cu toții cetățării mai mari nu unul* (325). Signalé comme néologisme dans *Istoria ieroglifică* de Cantemir¹⁵⁸, le terme était, en réalité, entré depuis quelques temps déjà dans la langue roumaine, ainsi qu'il ressort de l'attestation ci-dessus et d'une autre dans le livre *Cheia înțeleșului* (f. 30^v), publié en Valachie en 1678. A remarquer la forme correspondant à l'étymon et l'explication fournie par le traducteur roumain d'il y a plus de trois cents ans pour la nouvelle notion, à savoir « que tous les citoyens soient grands et non pas un seul ».

26. *Divan* « conseil de jugement, tribunal » (< turc *divan*) (9, 324). Ce terme, dont l'origine était due au contexte politique, était d'usage courant au XVII^e siècle en Valachie comme en Moldavie, autant dans le langage des documents que dans celui des livres religieux.

27. *Dodei* (a) « fâcher, inquiéter, gêner » (< sl. *dodejati*) (112, 114, 217, 245, 268, 297, 461, 486). Pour la période 1600—1700, nous avons rencontré le verbe *a dodei* souvent et dans des sources de natures diverses (religieuse, historique, juridique, documents) des trois provinces roumaines. Tout comme dans la traduction d'Hérodote, le terme apparaît fréquemment chez Dosoftei (v. Ps., ps. 41, p. 141; Par., 23^v, Vsf., 74^v etc.).

28. *Doftor* (lat. *doctor -is*, par le grec) (82, 147, 196, 197). Le mot apparaît dans les sources du XVII^e siècle sous plusieurs variantes : *doftor* (*doftur*) dans un document valaque de 1627 (Doc. Rom. Hist., B, XXI, n° 282, p. 463), chez Udriște Năsturel (VarlIoas, 177), chez Miron Costin (Let., 218), dans *Cheia înțeleșului* (105^r), chez Dosoftei, dans *Vieșile sfinșilor* (161^v, 25 nov.), *dohtor* dans un *Pateric* manuscrit moldave post 1650 (ms. 68, 197^v). Dans le *Chronographe Danovici* on trouve la variante *doftor* (ms. 3517, 81; ms. 86, 80^v) et le dérivé correspondant *doftorie* (ms. 3517, 75^v, 76^r; ms. 86, 77^r). Dans l'*Hérodote* de Coșula le dérivé est *doftorie* (116, 196, 197), donc une fois de plus comme dans les mss. 3517—86.

¹⁵⁸ Al. Rosetti, B. Cazacu, L. Onu, *op. cit.*, p. 392, 400.

29. *Dughiană* « boutique » (< turc *dukian*) (214). Nous avons rencontré ce terme au XVII^e siècle dans plusieurs sources originaires pour la plupart de Moldavie (documents, à partir de 1623 — Doc. Rom., A, V, 297, p. 223), dans *Leastvița* de Jean Climaque et dans *Cazania*, les deux ouvrages étant traduits par Varlaam (ms. 493, 11^r; VarlCaz, 485), dans *Pravila* de Vasile Lupu (65), etc. Toujours en Moldavie, nous l'avons rencontré dans le *Chronographe Danovici* (ms. 3517, 273^r, 287^r; ms. 86, 220^v).

30. *Eghipti* « Egyptiens » (sous l'influence du gr. Αἰγύπτιοι) (110, 150). À côté de la forme *eghiptean*, expliquée par *misirlean* (< turc *Misir* « Egypte ») — *eghipteanii adică misirleanii* (94) et devenue même dans un cas *eghiptenean* (124) ou, par dérivation, *eghiptenești* (pl.) (128, 265), on trouve aussi cette variante synonyme, due à l'influence grecque et rare au XVII^e siècle, attestée chez Dosoftei dans *Vietile Sfintilor* — *împăratul eghiptilor* (245^r, 30 décembre) et indirectement dans le *Chronographe* — *boerii eghiptești* (ms. 3456, 40^v). Toujours chez l'auteur du Psautier en vers il existe un autre terme du même type — *eftiopi* au lieu de *eftiopieni* (« Ethiopiens ») (Ps., ps. 71, p. 236).

31. *Elefanzi* (gr. ἐλεφάντες (pl.)) — *elefanzi adică pili* (269). Le mot habituel dans le langage du XVII^e siècle est *pil* (< turc dialectal *pil*, idem), que nous avons rencontré dans plusieurs sources aussi bien moldaves que valaques (v. *Cheia întelesului*, 55^r; la *Bible* de Bucarest, 694; ms. 170 — *Psautier moldave* 49^r; ms. 1348 — *Lexique valaque*, 61^v, etc.), ainsi que dans la traduction d'Hérodote, non seulement comme explication du néologisme *elefanzi*, selon l'exemple ci-dessus, mais aussi indépendamment (ms. 114, 190). Dans le *Chronographe Danovici* apparaît la variante *elefandin*, expliquée de la même façon — *un elefandinu adecă un pil* (ms. 3517, 278^r; ms. 86, 223^v).

32. *Feredeu* « bain » (< mag. dial. *feredő* — lit. *fürdő*) (230). Au XVI^e siècle le terme a été enregistré deux fois, comme toponyme, dans des documents de Moldavie¹⁵⁹. Pour le siècle suivant, nous disposons de nombreuses attestations de sources provenant de Moldavie et de Transylvanie (v. VarlCaz, 374, Eustratie, *Pravila*, 44, *Uric VII*, A, p. 10, 12, ms. 4216 — *Molitelnic* (transylvain), 211^v, ms. 170 — *Psautier* (moldave), 210^r, etc.). Chez Dosoftei, on le rencontre entre autres dans *Acatist* (12^v) et dans le *Chronographe* (ms. 3456, 107^r, 143^r, 208^r, 296^r). Dans le *Chronographe Danovici*, à côté de *feredeu*, on trouve aussi *feredeuș* « le serviteur qui a soin du bain de son maître » (ms. 3517, 166^r, 313^v; ms. 86, 143^r, 246^r), forme qui n'est pas enregistrée dans les dictionnaires roumains et qui pourrait expliquer le dérivé *feredeușesc* de *Vietile Sfintilor* (f. 28^v, 26 sept.), qui manque également dans nos dictionnaires¹⁶⁰.

33. *Flegmă* « lymphe, liquide lymphatique » (< gr. φλέγμα) (268). Nous avons enregistré ce terme avant 1688, à savoir dans les *Epîtres* de Bucarest, 1683, dans un contexte où l'influence de Moldavie est évi-

¹⁵⁹ I. Gheție, Al. Mareș, *op. cit.*, p. 283.

¹⁶⁰ Lajos Tamás ne connaît pas non plus les deux formes — v. *Etymologisch-historisches Wörterbuch der ungarischen Elemente im Rumäntischen*, Budapest, 1966, p. 332.

dente — *den sînge, den flegmă, den hiară plăviță și neagră* (il s'agit des éléments constitutifs du corps humain) (1^r).

34. *Fur* « voleur » (< lat. *fur, -rem* (125, 126, 127, 136, 317). Dans le roumain du XVII^e siècle, *fur* était le mot habituel pour *hoț* « voleur ». Ses très nombreuses attestations proviennent de toutes les régions et de sources de nature différente.

35. *Gheometriia* (< gr. γεωμετρία): *gheometriia adică măsurarea pământului* (121). Jusqu'en 1688, le terme n'est attesté que chez Dosoftei (VSf., 192^r). Son caractère de néologisme détermine le traducteur roumain à l'expliquer au lecteur.

36. *Hadămb* (*p*) « eunuque » (< turc *hadym*) (50, 148, 165, 178, 185, 197, 221, 315, 322, 455). *Hadîm* (*hadîmb*) apparaît dans plusieurs sources moldaves et valaques postérieures à 1600, depuis le *Chronographe* de Moxa (v. Hașdeu, Cuv. Bătr., I, 353) jusqu'à la *Bible* de Șerban Cantacuzino (354, 388). Dans le Dictionnaire de l'Académie (t. II, 1^{ère} partie, p. 338), il est dit que la variante avec *b* appartenait à la Moldavie. Dans notre traduction d'Hérodote on trouve aussi le dérivé verbal — *hadămbi* (*a*) (455), qui existe aussi dans le *Chronographe Danovici* (ms. 3517, 399^v; ms. 86, 304^v).

37. *Hatman* « commandant d'armées » (< pol. *hetman* < all. *Hauptman*) (16, 53, 55, 64, 87, 122, 204, 231, 253, 262, 272, 275, 288, 309, 312, 356, 363, 382, 407, 427, 439, 458). De par la nature même des *Histoires*, cette notion y est très fréquemment mentionnée. Plus d'une fois, le traducteur adapte la terminologie ancienne grecque à celle de son époque, aussi les commandants militaires des différents peuples antiques deviennent-ils... *hatmani*, comme dans la Moldavie du XVII^e siècle. On rencontre aussi la forme dérivée *hătămănie* (67, 313, 341, 387, 407).

38. *Haslă* « mot de passe » (< pol. *hasło*) (503). Le polonisme *haslă* apparaît également, au XVII^e siècle, dans le *Psautier* en vers de Dosoftei (ps. 88, p. 303) et dans la *Bible* de Bucarest (730), où il représente certainement une preuve de l'influence moldave, probablement en rapport avec le métropolite Dosoftei¹⁶¹.

39. *Îmă* « mère » (comp. alb. *ëmë*): *spartanii pusără pază de socotia pre îmă-sa* (328). *Îm(m)ă* (*înmă*) existe dans des sources nombreuses et variées de la période 1600—1700, mais provenant seulement de Moldavie. Chez Dosoftei, le terme apparaît dans *Viețile Sfinților* — *îmă-sa, îmmei* (16^r, 12 sept.; 71^r, 17 févr.) et dans le *Chronographe* — *îmă-ta, îmă-sa* (ms. 3456, 262^v, 333^v (au f. 262^v, une autre main a remplacé ultérieurement, donc après 1732, date à laquelle le manuscrit original a été copié, *îmă-sa* par *maică-sa*). Le terme existe également dans les versions du XVII^e siècle du chronographe Danovici (ms. 3517, 23^v; ms. 86, 39^v), mais ne s'est pas transmis dans les cinq manuscrits du siècle suivant que nous avons examinés (même pas dans ceux de Moldavie): v. ms. 108, 36^r; ms. 1469, 30^v; ms. 1070, 29^v; ms. 1073, 34^v; ms. 2757, 32^v.

¹⁶¹ N. A. Ursu, *op. cit.*, p. 5—6.

40. *Logoș* « nain » (ét. inc.) (162). En dehors de la traduction d'Hérodote, nous n'avons relevé ce terme avant 1700 que chez Dosoftei : *Viețile Sfinților* (45^v, 5 oct.) et le *Chronographe* (ms. 3456, 253^v, 254^r) ainsi que dans la version du *Chronographe Danovici* du ms. 3517 ; 86 (382^v, 383^v, 292^v).

41. *Mîzdă* « pot-de-vin » (< sl. *mъzda*) (283, 416). *Mîzdă* se trouve dans plusieurs sources du XVII^e siècle provenant du nord de la Roumanie, pour la plupart de Moldavie. Chez Dosoftei, le terme figure dans le *Psautier* en vers (ps. 14, 25, p. 42, 80), *Liturghier* (5^v), *Parimii* (9^v), *Viețile Sfinților* (77^v, 21 févr.).

42. *Meriae* (fém.) « homogène, tout d'une pièce », masc. *mereu* (< mag. *merō*, *merev*) (139). Ici encore, il s'agit d'un mot utilisé surtout dans les sources moldaves.

43. *Milion* (< ngr. *μῖλλιοῦνι*, pol. *milion*) (235, 371). Le terme le plus fréquemment employé dans l'*Hérodote* de Coșula pour exprimer la notion de « grand nombre, multitude » est celui en usage dans la langue ancienne, à savoir *întunerec* (calqué sur le slavons *мѣма*), mais dans notre manuscrit il a l'acception précise de « million » : *un întunerec adică o mie de mii* (370, 381, 414). *Milion* n'a plus été attesté jusqu'à la fin du XVII^e siècle que chez Miron Costin (*Chronique*, 186)¹⁶². Cela prouve, d'une part, son caractère de néologisme et, d'autre part, que son emploi n'était pas forcément conditionné par l'influence d'un original.

44. *Monarh* (< ngr. *μονάρχης*, all. *Monarch*) (179). *Monarh* représente un autre néologisme que nous avons enregistré jusqu'en 1688 dans le livre valaque *Cheia înțelesului* — 1678 (31^r).

45. *Monarchie* (< ngr. *μοναρχία*) (22, 179). Même cas que ci-dessus pour *monarchie*, dérivé en roumain de *monarh* ou emprunté tel quel du néogrec. Le terme existe également dans *Cheia înțelesului* (30^v), mais aussi chez Miron Costin, *De neamul moldovenilor* (28).

46. *Omăt* « neige » (< ukr. *obmet*) (99, 224, 465). Les attestations du XVII^e siècle indiquent pour les trois synonymes *zăpadă*, *omăt* et *nea* une répartition à peu près semblable à celle de la langue actuelle (v. Pușcariu, LR I, c. 18) : le premier existe surtout dans les sources méridionales, mais parfois aussi dans les autres zones (v. par exemple le ms. 4642, *Molitvelnic du Bihor* (4^v), où il coexiste avec *nea*, ou *Cazania* de Varlaam (99^v), où il apparaît à côté d'*omăt*) ; le deuxième peut être rencontré en premier lieu dans les sources moldaves (sa présence dans la *Bible* de Bucarest — 1688 (365) doit être considérée comme accidentelle et l'effet de l'influence moldave) ; le troisième enfin, nous l'avons trouvé dans l'ouest de la Transylvanie (v. le *Nouveau Testament* de Bălgrad — 1648 (39^r) ou le *Molitvelnic* du Bihor mentionné ci-dessus (ms. 4642, 4^v, 77^r). Ainsi, sous ce rapport aussi, la traduction d'Hérodote ne s'écarte guère de la zone linguistique établie.

47. *Pelecan* (< gr. *πελεκάνος*, lat. *pelecanus*) : *iar pelecaniii păsările nu stărcii îi timpină acolo și nu-îlasă pre șărpi ce-i omoară* (114). Notre

¹⁶² Al. Rosetti, B. Cazacu, L. Onu, *op. cit.*, p. 267.

traducteur a rendu ἰβίς ὄρνιθας de l'original¹⁶³ par *pelecanii pasărilor*, tout en ajoutant pour mieux expliquer ce syntagme le mot usuel *stărcii*. Les trois appellations — ἰβίς ὄρνιθας, *pelecanii pasărilor* et *stărcii* — représentent de fait trois espèces différentes, mais leur ressemblance relative permet de passer de l'une à l'autre, afin que le lecteur roumain plus ou moins cultivé comprenne dans les grandes lignes de quoi il s'agit. Au demeurant, *pelecan* n'était pas un terme absolument inaccoutumé à l'époque : jusqu'en 1688 il est attesté dans le Psautier en vers (343) et dans la Bible de Bucarest (414) (dans ce dernier ouvrage il existe aussi un synonyme slave, aujourd'hui tombé en désuétude, *babiță*, v. p. 77).

48. *Răpublică* (< lat. *respublica*) : *întâi lăasă domniia și făcia răpublică la Miliții să fie toți de o mână* (il est question d'Aristagor — n. n.) (288). Ce terme n'apparaît plus jusqu'en 1688 que chez Miron Costin¹⁶⁴. La voyelle -ă- s'explique par la prononciation dure de la consonne *r*, dont nous avons déjà parlé. Dans l'*Hérodote* de Coșula, la forme sans -s- est peut-être due aux copistes ou à l'influence occidentale.

49. *Rocoși* (*răcoși*) (a se) « se soulever, se révolter » (< pol. *rokoszyć się*) (24, 43, 53, 54, 64, 163, 205, 260, 303, 305, 311, 313, 340, 462, 463). Le verbe *rocoși* (*răcoși*) n'a été enregistré au XVII^e que dans les sources moldaves, fait qui concorde avec son origine polonaise. Nous l'avons rencontré chez Grigore Ureche (Let., 64), Miron Costin (Let., 24; Cr. ung., 45), Dosoftei (VSf., 99, 26 avril), dans le *Chronographe Danovici* (ms. 3517, 458^v). Dans la traduction d'Hérodote il existe également deux formes dérivées : *rocoșan* (23, 25, 297) et *rocoș* (v. également le pol. *rokosz*) (182, 312). Ce dernier terme, nous ne l'avons rencontré ailleurs, jusqu'en 1700, que chez Dosoftei (VSf., 99, 26 avril) et le Dictionnaire de l'Académie n'en signale aucun autre exemple pour la période suivante (v. DLR, IX, p. 510—511).

50. *Rodini* « jour de naissance ; création, fondation, inauguration » (< ukr. *rodini*) (217). Cet élément lexical de provenance ukrainienne, qui existe aujourd'hui encore, isolément, dans le nord de la Roumanie (nord de la Moldavie, Maramureș), se rencontre particulièrement, jusqu'en 1700, dans les œuvres de Dosoftei : le *Psautier* en vers (203), les *Vies des Saints* (22^r, 18 sept. ; 212^r, 13 déc. ; 106^v, 2 mai), le *Chronographe* (ms. 3456, 130^r, 224^r). On le rencontre également dans le *Chronographe Danovici* (ms. 3517, 337^v ; ms. 86, 262^v) (v. DLR, IX, p. 516).

51. *Scală* « port » (< gr. byz. σκάλα < lat. *scala*) (68, 145, 216). Le terme a été enregistré au XVII^e siècle chez des auteurs moldaves : le logothète Eustratie (Prav., 72), Grigore Ureche (Let., 70) et Miron Costin (Let., 180).

52. *Sclip* « voûte » (< pol. *sklep*) (74). Tout naturellement, vu son origine, ce mot apparaît dans des sources moldaves : dans un document de Bistrița de 1638 (Doc. Bistr., I—II, n° 89, p. 67) et chez Dosoftei

¹⁶³ *Ed. cit.*, II, p. 116.

¹⁶⁴ Voir O. Densușianu, *Opere*, t. III, *Limba română în secolul al XVII-lea*, p. 96 ; Al. Rosetti, B. Cazacu, L. Onu, *op. cit.*, p. 267.

dans *Viețile Sfinților* (5 juillet) (nous nous référons ici aux attestations antérieures à 1700).

53. *Scopos* « mélodie » (< gr. σκοπός) : au *stătuț* la *cărmă* și au *zis* un *scopos* și *sfârșind scoposul* . . . ; *pentru ca să nu auză scoposile lui* (ms., 9). Nous n'avons rencontré cet élément ailleurs, pour la période 1600—1700, que dans *Cazania* de Varlaam (196). Etant donné qu'il s'agit d'une forme ancienne et rare, l'éditeur de Vălenii de Munte la rend chaque fois par *epos*, ce qui est évidemment tout autre chose (v. 11).

54. *Sudui* (a) « injurier » (< mag. *szidni*). *A sudui* circule aujourd'hui encore comme synonyme de *a injura* « injurier » dans les parlers du nord de la Moldavie et de la Transylvanie¹⁶⁵. Au XVII^e siècle, nous le rencontrons dans des sources moldaves : *Pravila* de Vasile Lupu (51) et *Viețile Sfinților* de Dosoftei (17 oct.). C'est par conséquent un indice pour la localisation de la traduction.

55. *Surgun* « exil » (< turc *sürgün*) : *și așa unii fugia de bună voe din cetătia aceia, pre alții îi făcيا surgun la Chipros* (261). *Surgun* n'apparaît dans les textes antérieurs à 1700 que dans l'expression *a face surgun* « exiler ». Sous cette forme, nous l'avons enregistré chez Miron Costin, *De neamul moldovenilor* (18).

56. *Șagaci* « blagueur, gai » (< *șagă + aci*) (143, 144). H. Tiktin considère le terme comme un régionalisme moldave, renvoyant à la *Chronique* de Neculce et à Simion Florea Marian¹⁶⁶.

57. *Șlic* « une espèce de bonnet de laine » (< turc *içlik* ; v. également le pol. *szlyk* (382)). Cet élément lexical d'origine turque est attestée assez fréquemment dans différentes sources moldaves ou valaques du XVII^e siècle, qu'il s'agisse de documents, de textes historiques, juridiques, religieux ou de lexiques. Avec cette différence toutefois que les sources valaques offrent chaque fois la variante *ișlic* (v. *Mystirio*, 37^r — *Tîrgoviște*, 1651 ; *Îndreptarea legii*, 232 — *Tîrgoviște*, 1652 ; *Lexicon slavo-român*, ms. 3473, 118^r — 1673 ; idem, ms. 1348, 28^v — 1683, etc.), tandis que les sources moldaves donnent toujours la variante *șlic* (*Doc. Rom.*, A, IV, n° 394, p. 317 — 1619 ; le logothète Eustratie, *Pravila*, 79 — 1646 ; Miron Costin, *Letopisețul*, 204 — 1675 ; Dosoftei, *Molitvelnic*, 46^r — 1681). La forme qui se trouve dans la traduction d'Hérodote est par conséquent en pleine concordance avec les autres particularités régionales relevées jusqu'ici.

58. *Șugui* (a) « plaisanter » (< vsl. *šegovati*, *šeguiq*) (100). *Șugui* (a) a été enregistré actuellement en Moldavie (ALR I, quest. n° 1322) et tout à fait isolément dans la région limitrophe, de l'est de la Transylvanie (ALR II, NS, vol. V, c 1242). Au XVII^e siècle, nous l'avons encore rencontré chez Miron Costin (*Cr. ung.*, 46), ce qui pourrait indiquer une diffusion semblable à celle d'aujourd'hui.

59. *Talant* « mesure de poids » (< gr. *τάλαντον*) (75, 80, 128, 131, 136, 169, 184, 186, 197, 256, 280, 291, 352, 353, 370, 395, 430, 436, 512).

¹⁶⁵ I. Gheție, *op. cit.*, p. 189.

¹⁶⁶ *Dictionar român-german*, p. 1352.

60. *Taler* « monnaie d'argent (autrichienne) » (< all. *Taller*) (151, 184, 452). Dans la langue roumaine du XVII^e siècle, *talant* et *taler* avaient des situations complètement différentes, étant donné la différence fondamentale entre les réalités désignées par ces deux termes : *talant*, dans le sens de « monnaie antique », représentait un emprunt livresque, fréquent dans la littérature religieuse en raison des textes originaux gréco-slaves, tandis que *taler* désignait une monnaie de circulation intense à cette époque dans les pays roumains, constituant un terme vivant, populaire, présent couramment dans les documents (surtout en Moldavie)¹⁶⁷. Habitué par les livres d'Eglise à l'acception de « monnaie » pour *talant*, le traducteur roumain des *Histoires* est embarrassé par le fait que dans l'original le même mot signifie généralement « mesure de poids »¹⁶⁸. Le correspondant grec étant le même, il n'apparaît pas de modifications formelles au terme roumain. L'incompréhension de la nouvelle signification ou, de toute façon, son caractère inaccoutumé par rapport à l'autre le détermine à employer la forme *taler* pour rendre aussi bien δραχμαί « monnaie » de l'original (452 ; v. original, VIII, p. 84) que μνέας (151, 184 ; éd. cit., III, 45, 138). La signification du grec μνέας, devenu *mine* en roumain, ressort nettement de l'explication qu'en donne Dimitrie Cantemir au début du XVIII^e siècle dans *Istoria ieroglifică* ; *Talantul mare trage 80 de mine, iară mina 100 dramuri* (Le grand talent vaut 80 mines et la mine 100 drahmes)¹⁶⁹. *Drahmă* « monnaie » est attesté au XVII^e siècle dans les traductions religieuses, comme élément livresque (*Nouveau Testament*, Alba Iulia — 1648, 89^v ; *Evangélaire*, Bucarest — 1682, 71^r ; *Ceaslov* de Transylvanie, ms. 705, 107^v). Cependant, le traducteur d'Hérodote préfère employer le terme *taler*, qui n'est enregistré dans les sources qu'avec le sens de « monnaie » pour les deux formes grecques et donc pour les deux sens (« monnaie » et « mesure de poids »).

61. *Tăbări* (a) « dresser le camp, faire halte » (< *tabără* « camp ») (236, 242, 326, 476, 478). L'ancienne acception de ce verbe est attestée au XVII^e siècle dans la *Chronique* de Grigore Ureche et dans la *Bible* de Bucarest¹⁷⁰.

62. *Tăftue* « revêtement du carquois » (*taftă* « taffetas » + *-ue*) : *iarăș mulți dintru dănsii* (il s'agit des Scythes, appelés comme d'habitude Tatars — n. n.) *belesc mănule cele drepte ale nepriiatinilor și le facu*

¹⁶⁷ Pour *talant*, voir *Îvățături*, 10^v (Cimpulung, 1642) ; *Noul Testament*, 33^r, 315^v (Alba Iulia, 1648) ; *Bible*, 25, 15 (Bucarest, 1688), etc. Pour *taler*, voir *Doc. Rom.*, A, I, n° 21, p. 15 (1601) ; *Doc. Rom.*, A, III, n° 253, p. 162 (1614) ; *Doc. Rom.*, B, II, n° 223, p. 241 (1614) ; *Doc. Rom.*, A, V, n° 31, p. 30 (1621) ; *Sur. Izv.*, V, A, n° 13, p. 26 (1644) ; *Eustratie*, *Prav.*, 183 (1646) ; *Doc. Buc.*, II, n° 94, p. 172, etc.

¹⁶⁸ Voir des contextes comme : *cum spun haldei 800 talanți de aur trage acelia* (il s'agit de l'autel et du trône en or du temple de Zeus) ; *1 000 de tălanți de zmirnă chiețtulesc haldei pre anu* (χιλία τάλαντα) ; *iar cele mai mari (vase) poartă și de 5 000 de tălanți* (πεντακισχιλίωv ταλάvτων) ; *arapil aducea 1 000 talanți de tămăe* (χιλία τάλαντα) ; *dă la împărăție pre zi câte un tălant de bani* (τάλαντον άργυρίου) ; *celor ci nu le dau fata iată câte un talant de bani le dau* (τάλαντον άργυρίου). Dans les deux derniers exemples, *talant de bani* correspond à « talent d'argent » (τάλαντον άργυρίου dans l'original), ce qui montre que le traducteur avait toujours présent à l'esprit la notion de « monnaie ».

¹⁶⁹ Al. Rosetti, B. Cazacu, L. Onu, *op. cit.*, p. 405.

¹⁷⁰ Voir également Tiktin, *Dicț.*, p. 1543.

tăftue de sigeti (227). La forme *tăftue*, dérivée de *tăftă* (< pol. *täfte* < turc *tafta*), a acquis le sens qu'il possède dans le contexte cité par extension du nom du matériel sur l'objet. Nous n'avons aucune autre attestation pour le XVII^e siècle. Le terme ne figure pas non plus dans les dictionnaires de la langue roumaine.

63. *Tălaichiță* « femme de mœurs légères » (cf. *tălaniță*, idem ; cf. ukr. *tallánica* « femme heureuse ») : *zic unii cum să fie aciastă piramidă a Rodopei* (ms. — *Robodei* — n. n.) *grecii ci era tălaichiță acolo* (131). Ici encore il s'agit d'un élément lexical enregistré une seule fois et qui manque dans les dictionnaires de la langue roumaine. Etant donné l'existence de la forme *tălaniță* avec le même sens, il ne serait point exclu qu'il s'agisse d'une simple erreur des copistes.

64. *Tăvălici* (< *tăvăluci* + *tăvăli* (a)) (226). H. Tiktin mentionne le dérivé *tăvălicitură* (Dicț., 1569), attesté chez Dosoftei (VSf., 26 sept.), qui confirme l'existence du terme relevé dans la traduction d'Hérodote.

65. *Țărcălam* « voûte » (« mag. *cirkáalom*) : *țărcălamul cerului și țencurile și pasul di la vaviloneni au luat grecii* (121). Jusqu'en 1700 ce terme n'apparaît que chez Dosoftei, dans *Viețile Sfinților* (I, 79^v), et dans le *Chronographe Danovici* (ms. 3517, 82^v ; ms. 86, 82^r)¹⁷¹. Pour comprendre le mot *țencurile* « baguette, copeau », qui correspond à *γνώμων* du texte original (éd. cit., II, 137), il faut tenir compte du diminutif *țencușă* (DEX, 985 ; Tamas, 812—813). Nous n'avons rencontré cette forme dans aucune autre source, ni dans aucun dictionnaire de la langue roumaine.

66. *Ținterim* « cimetière » (< mag. *cinterem* < lat. méd. *cimeterium*) (510). *Ținterim* est en usage aujourd'hui dans le parler populaire du nord de la Transylvanie, du Maramureș et du nord de la Moldavie. Pour le XVII^e siècle, nous avons des attestations en Moldavie, dans un document de 1638 (Uric, XI, A, p. 218), chez Dosoftei, *Viețile Sfinților*, où la forme latine avec la prononciation magyare *țemiteriu* est expliquée par *ținterim* (*țemiteriul adecă ținterimul* — VSf. 84^v, 14 avril) et dans le *Chronographe Danovici* (ms. 3517, 189^v ; ms. 86, 160^v).

67. *Văpărstie* « unité de mesure des longueurs égale à 180—200 m » : *ceia ce nu foarte să țin cu pământul ei împart* (pământul — n. n.) *cu văpărstia care iaste 90 stânjăni; parasangul iaste 30 de văpărste, adecă 4 mile, iar funiia iaste 8 mile* (93). Le terme ne figure pas dans les dictionnaires de la langue roumaine et il n'est pas attesté ailleurs jusqu'en 1700. Il correspond au grec *στάδιον* de l'original (*parasang* a été pris tel quel du texte grec — v. *παρασάγγης*, cependant que *milă* correspond à *σχοῖνος* (éd. cit., 69). Le traducteur a, comme on le voit, procédé de manières différentes, réalisant un système de mesures original, dont il a calculé les rapports : 1 *văpărste* = 90 *stînjeni* (approximativement 90 toises) ; 1 *parasang* = 30 *văpărste* = 4 *mile* ; 1 *funie* = 8 *mile*.

¹⁷¹ Tiktin, Dicț., p. 1561 ; Tamás, *op. cit.*, p. 809 ; Al. Rosetti, B. Cazacu, L. Onu, *op. cit.*, p. 148.

68. *Volnici* (a, a se) « affranchir, s'affranchir » (v. *volnic*) (194, 293, 299). À côté de *volnic* « libre » (22, 41, 49, 54, 87, 129, 134, 252, 253, 398) et de *volnicie* « liberté » (54, 173, 181, 202, 250, 281, 301, 399, 467), éléments lexicaux fréquents dans différentes sources du XVII^e siècle (v. Doc. Rom., B, I, n^o 107, p. 97 — 1603—1609; *ibidem*, B, II, n^o 94, p. 91 — 1612; DRH, B, XXII, n^o 6, p. 7 — 1628; *Învățăături*, 43^v — 1642; ms. 4182, 177^r; Ureche, Let., 87; Mardarie, Lex., 132, Uric., XV, A, p. 34 — 1673; Bible, 797 — 1688, etc.), voilà que dans la traduction d'Hérodote on rencontre aussi ce verbe peu habituel, attesté également dans la *Bible* de Bucarest¹⁷².

69. *Zgău* « ventre » (< mag. *zugo*) (189, 241). Au XVII^e siècle, ce mot peut être relevé dans des textes de toutes les provinces roumaines, mais particulièrement de Moldavie et de Transylvanie; au sud des Carpates, il n'apparaît qu'en Olténie (Mardarie, Lex., 67 — 1649) et dans *Îndreptarea legii*, 242 (Tîrgoviște — 1652), sous l'influence de *Pravila* de Vasile Lupu, 97 (Jassy — 1646). Compte tenu des autres attestations — VarlCaz, 92, 120 (Jassy, 1643); Nouveau Testament, 66^v (Alba Iulia, 1648); Dosoftei, Ps., ps. 7, p. 25 (1673); idem, Acat., 26^v (1673); idem, Ps. sl.-rom., 16^r (Jassy, 1680); *Sicriul de aur*, 158^r (Sebeș, 1683), *Ceaslovăț*, 191^r (Alba Iulia, 1687) — nous estimons que *zgău* peut être considéré comme un régionalisme du nord de la Roumanie.

En ce qui concerne les formes dérivées présentes dans la traduction d'Hérodote, on relève la fréquence de celles obtenues à l'aide du suffixe *-ință*: *căință* « regret, repentir » (250), *făgăduință* « promesse » (146), *fericință* « bonheur » (5), *hălăduință* « existence paisible » (52), *mărturisință* « témoignage » (360), *nesfătuință* « manque de conseils » (360), *nesocotință* « irréflexion » (360), *nevoință* « besoin » (252), *priință* « situation favorable, bienveillance » (318), etc. Bien que *nevoință* apparaisse dans plusieurs sources du XVII^e siècle — Evangélique de Govora, 213 (1642); Eustratie le Logothète, *Pravila*, 99 (1646); Nouveau Testament, 151^r (1648); Psautier, 2^v (Alba Iulia, 1651); *Sicriul de aur*, 150^v (Sebeș, 1683); Bible, 890 (1688), etc. —, bien que des formes du type *izbăvință* « salut », *mîntuință* « rédemption », *ustenință* « effort, fatigue » existent dans *Cazania* de Varlaam¹⁷³, il est indéniable que de tels dérivés sont plus fréquents que partout ailleurs chez Dosoftei et que *fericință* n'a jamais, jusqu'à ce jour, été attesté en dehors des œuvres de celui-ci¹⁷⁴.

Parmi les matériaux linguistiques si riches et si variés qu'offre à la recherche la plus ancienne version roumaine des *Histoires* d'Hérodote, nous avons retenu ce fond lexical représentatif, susceptible de suggérer la richesse du langage et de fournir en même temps de nouveaux indices quant à l'identité de la traduction. Sa structure relève, comme trait dominant, une remarquable synthèse de l'élément ancien, populaire, régional, d'une part, et du néologisme, dans ses formes les plus récentes, d'autre part, ces deux groupes d'éléments fort bien représentés ici par rapport au contexte général des auteurs et des sources du temps. Ce fait prouve que le traducteur d'Hérodote était tout aussi à l'aise avec le parler

¹⁷² Tiktin, Dicț., p. 1769.

¹⁷³ O. Densusianu, *Limba română în secolul al XVII-lea*, p. 39.

¹⁷⁴ *Ibidem*, p. 45; N. A. Ursu, *op. cit.*

populaire qu'avec le langage savant, avec lesquels il entendait enrichir la langue roumaine et accroître ses possibilités d'expression, remplissant ainsi un but particulièrement important à cette époque. Or, il est indubitable qu'en ce qui concerne l'utilisation intense en littérature de l'élément populaire parallèlement aux apports savants, dans une synthèse originale, nul auteur connu jusqu'en 1688 ne peut soutenir la comparaison avec le métropolite moldave.

Des néologismes comme *armată*, *bogaz*, *dimocratie*, *elefanzi*, *flegmă*, *gheometrie*, *milion*, *monarh*, *monarchie*, *pelecan*, *răpublică*, *scopos* — qui se sont d'ailleurs conservés en grande partie — représentent le plus souvent de véritables « inédits » lexicaux dans la langue roumaine du temps et étonnent par leur caractère moderne ; du reste, pour *armată* et *democrație* — ici la variante ancienne, grecque — nos dictionnaires n'offrent que des attestations modernes.

Les éléments régionaux comme *ai*, *aret*, *anină*, *bahnă*, *buhai*, *custa* (a), *diac*, *feredeu*, *hadîmb*, *hatman*, *haslă*, *îmă*, *meriae*, *mîzdă*, *omăt*, *rocoși* (a ; a se), *rocoșan*, *rocoș*, *rodini*, *sclip*, *sudui* (a), *șagaci*, *șlic*, *șugui* (a), *țarcălam*, *ținterim*, *zgău* étaient caractéristiques au XVII^e siècle pour les parlers du nord de la Roumanie — Moldavie, Transylvanie septentrionale — et surtout pour la Moldavie. Certains d'entre eux — v. *anină*, *haslă*, *rocoși* (a ; a se), *rodini*, *sudui* (a), *țarcălam* — montrent que la traduction a été faite dans la partie nord de la Moldavie, zone linguistique plus conservatrice, où l'influence polonaise était puissante et où les échos magyars se faisaient sentir plus intensément qu'ailleurs (cf. aujourd'hui encore les éléments communs entre les parlers de Suceava, du Maramureș et du nord de la Transylvanie). L'aspect général du lexique, qui est archaïque en premier lieu, confirme une fois de plus l'ancienneté de la traduction. Le stade assez peu avancé des influences grecque et turque justifient d'autre part une datation relativement ancienne : vers le milieu du XVII^e siècle plutôt qu'à la veille de l'ère phanariote.

Une bonne partie des éléments lexicaux présentés plus haut se retrouvent dans le langage de Dosoftei, dans des œuvres qui lui appartiennent avec certitude ou qui lui ont été attribuées hypothétiquement : *apătos*, *arină*, *armată*, *atocma*, *bogaz*, *boz*, *carătă*, *catargă*, *cinii*, *custa* (a), *dodei* (a), *doftor*, *dughiană*, *eghipti*, *elefanzi*, *feredeu*, *gheometrie*, *haslă*, *îmă*, *logoș*, *mîzdă*, *pelecan*, *rocoș*, *rodini*, *sclip*, *sudui* (a), *șlic*, *tăvălici*, *țarcălam*, *ținterim*. *Gheometrie* n'apparaît nulle part jusqu'en 1688 en dehors des œuvres de Dosoftei. *Haslă* n'a été enregistré en général que dans la *Bible* de Bucarest, ouvrage à la réalisation duquel on a soutenu ces derniers temps que le métropolite moldave aurait participé¹⁷⁵. *Rodini* apparaît aussi, avant 1700, dans le *Chronographe Danovici*. Pour *rocoș* il n'existe à l'heure actuelle aucune attestation ailleurs, c'est donc un élément spécifique pour la traduction d'Hérodote et pour les écrits de l'auteur du Psautier en vers. Il est, par conséquent, permis d'affirmer que les faits lexicaux fournissent de nouveaux arguments en faveur des conclusions formulées précédemment.

La richesse et la variété toutes particulières des faits linguistiques, autant sous le rapport phonétique que morpho-syntaxique et lexical,

¹⁷⁵ N. A. Ursu, *op. cit.*, p. 5-6.

font de la première traduction roumaine d'Hérodote un monument important, significatif pour une certaine phase de l'histoire de la langue roumaine. Etant donné la valeur du texte sous cet aspect, ainsi que l'importance d'une traduction aussi ancienne de l'œuvre du Père de l'histoire, en tant qu'acte de culture non seulement dans le contexte roumain, mais même dans une perspective européenne*, il est facile de comprendre l'intérêt de premier ordre que représente pour nous la tâche d'élucider de manière aussi convaincante que possible les problèmes qui se rattachent au précieux manuscrit découvert par Nicolae Iorga au monastère de Coșula il y a 70 ans. L'analyse linguistique des éléments représentatifs de cet ouvrage en rapport avec l'aspect général de la langue du XVII^e siècle, reconstituée dans ses données essentielles au moyen de nombreuses sources, compte tenu dans chaque cas de la situation géographique, chronologique et des auteurs respectifs, permet de formuler les conclusions suivantes :

La traduction des *Histoires* d'Hérodote conservée à Coșula en copie a été effectuée dans la moitié septentrionale de la Moldavie. En faveur de cette opinion on peut invoquer résolument les faits phonétiques, par certaines particularités spécifiques pour le parler de la zone nord de la Moldavie, par leur structure d'ensemble (v. la palatalisation des labiales, la fermeture de la voyelle *e* en position atone, le passage de *ă* à *a*, de *f* à *h*, l'existence du *ğ* initial au lieu du *j* latin, etc.), enfin par le fait que tous les traits phonétiques enregistrés dans le texte peuvent être attestés en égale mesure dans des sources moldaves du XVII^e siècle. Cette opinion est confirmée et renforcée par le nombre considérable des régionalismes de Moldavie et septentrionaux susmentionnés, qui contribuent en outre à une localisation plus précise dans le cadre de l'aire linguistique respective.

* Au milieu du XVII^e siècle, il existait les traductions suivantes des *Histoires* d'Hérodote : latine, italienne, allemande (incomplète), anglaise (seulement les deux premiers livres) : • Die Reihe der Übersetzungen beginnt mit der ins Lateinische von L. Valla (datant de 1452—1456 — n.n.), die lange auch als Grundlage für Übersetzungen in die modernen Sprachen gedient hat ; die erste ins Italienische von M. M. Boiardo 1533 ; ins Deutsche von H. Stainer, Augsburg 1535 (unvollständig, aus Vallas übers.) ; ins Französische von P. Saliat, Paris, 1556 ; ins Englische von B. R. (nur B. I u. II), London 1584 — v. Wilhelm Schmid, *Geschichte der griechischen Literatur*, I. München, 1959, p. 673). Puis, en 1665, est apparue une traduction hollandaise, imprimée à Amsterdam (v. *Catalogue général des Livres imprimés de la Bibliothèque Nationale*, t. LXXI, Paris, 1929, p. 226). En dehors des traductions susmentionnées, aucun catalogue des grandes bibliothèques d'Occident (comme celui cité ci-dessus), ni aucun ouvrage de bibliographie (bien qu'il en existe de monumentaux, parus dans différents pays d'Europe centrale, septentrionale ou orientale) ne font état jusqu'en 1700 d'une autre traduction, imprimée ou non, de l'œuvre du Père de l'histoire. L'ensemble de l'information bibliographique montre que la traduction en roumain (traduction complète, dans le sens que, même si par endroits le texte original a été résumé, elle comprend les neuf livres des *Histoires*), qui se situe dans le temps une dizaine d'années avant la parution de la version hollandaise, doit être placée tout près de la traduction d'Hérodote en latin et dans les principales langues de culture européenne de l'époque. En comparaison de l'édition londonienne de 1584, qui ne comprend que les deux premiers livres, la version roumaine du milieu du XVII^e siècle a l'avantage d'être complète. L'opinion que nous venons de formuler s'appuie sur l'étude d'un grand nombre d'ouvrages de bibliographie bulgares, tchécoslovaques, grecs, yougoslaves, hongrois, polonais, russes et soviétiques, scandinaves. Leur liste complète, que nous ne jugeons pas opportun de publier ici, peut être consultée au compartiment spécial du fichier de la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie. Nous tenons à ajouter que dans cette ample opération d'information et de vérification bibliographiques nous avons bénéficié de l'aide bienveillante de nombreux amis et collègues, tant de Roumanie que de l'étranger ; qu'il nous soit permis de leur exprimer ici, à nouveau, toute notre reconnaissance.

La traduction a été réalisée autour de 1650. Soutenir cette opinion, c'est reconnaître ipso facto comme valable le critère de datation proposé par Nicolae Iorga, c'est donc admettre que la parenthèse sur l'échec des Turcs au siège de Candie appartient au traducteur roumain, et non pas à un hypothétique traducteur du grec ancien en néo-grec, ainsi qu'on l'a cru et que l'on a même tenté de le démontrer par la suite. Les arguments de cette démonstration ont été présentés et discutés en détail dans notre introduction, aussi ne reviendrons-nous pas là-dessus maintenant. Nous jugeons toutefois nécessaires quelques observations sur les nombreuses parenthèses comprises dans la traduction. Leur contenu est fort varié, mais en dernière instance deux aspects importants s'en dégagent.

L'un que nous appellerons *explicatif*; le traducteur explique des faits concrets, des situations, des toponymes, des termes grecs pris de l'original, des choses qui lui paraissent curieuses, etc. et pour cela il a recours à des réalités contemporaines qui portent nettement l'empreinte de l'espace et du temps où il vivait. Cette manière de procéder répond, à notre avis, à une conception semblable à celle qui, afin de mettre les éléments d'une histoire très ancienne à la portée de ses lecteurs, l'a déterminé à transformer les dignitaires du monde d'Hérodote en rois, hetmans, *paharnici, stolnici, postelnici, comiși* (dignitaires des cours princières moldave et valaque — n.n.), les Scythes en Tatars, les Mysiens en Bulgares, et ainsi de suite.

Le second aspect reflète une conception, une attitude, ce qui permet de l'appeler *affectif*: à certains moments de la narration, le traducteur réagit devant les situations, les événements, les destins, dévoilant ainsi ses conceptions, ses connaissances, ses passions. Voici, pour mieux faire comprendre cette tendance, quelques catégories de telles parenthèses (les passages en question sont soulignés):

a) celles qui ont pour but d'éclairer un certain moment de la narration en rappelant des faits relatés antérieurement: Dimarit, *ficiorul lui Ariston pribagul împărat a laconilor, carile am zis mai sus povestia cum au mers și pentru căci au fugit de acolo* (sur Dimarit, fils d'Ariston: «... dont j'ai relaté plus haut l'histoire de comment il est allé et pourquoi il s'est enfui de là»); ... Artavan *persul cari era frate lui Darie unchiul lui Xerxis, carile și pre Darie au sfătuit mai nainte să nu margă asupra tătarilor și nu-l ascultă* (sur Artavan, frère de Darius, oncle de Xerxès: «... qui auparavant conseilla aussi à Darius de ne pas attaquer les Tatars et il ne l'écoula point») (356, 360).

b) celles qui ont pour but d'expliquer des termes grecs pris de l'original: ... *să fie la perș dimocrație, adică să fie cu toți cetățânii mai mari nu unul* (à propos de démocratie chez les Perses: «... c'est-à-dire que tous les citoyens soient des grandes, et non pas un seul»); *căpitanul Evrivat știind monomahia, adică a să bate singur cu alt* (à propos de «monomahia»: «... c'est-à-dire un combat singulier avec un autre») (325, 341); celles qui expliquent ou localisent des noms de lieux en les rapportant à des faits contemporains: ... *cealți tătari i-au îngropat pre tot nărodul tătarăsc lângă apa lui Tiris (Nistru iaste această apă)* (à propos du fleuve Tyras: «ce cours d'eau est le Dniestr»); *după aciastă iaste Nistrul carile dispre meazănoapte cură din țara Nevridilor dintru un iazăr mare și la gura lui lăcuesc greci ce le zicu nistrieni (Tiris Nistrului*

zic) (toujours au sujet du Dniestr : « . . . ils appellent le Dniestr Tyras » (213, 224); Aceștia limbi toate sânt despre apusul Niprului lângă apa lui Ipanis (*Buhul iaste aciastă*) (à propos du cours d'eau Ypanis : « il s'agit du Bug » (215); . . . despre amiazăzi spre Tavrica iaste orașul Măiacului și scala căriia îi zic *elinește Scrimni ce să înțelegi răpi (acum îi zic Crăm)* (explication du nom hellénique « Scrimni » par le nom slave « Crăm » = Crimée) (216); și așa agiunsără la muntile Athosului (*undi acum iaste Sfântagor*) (explication du « Mont Athos » par la dénomination slave « Sfântagor ») (326); . . . alergară (les Scythes), după cum le iaste obiceiul lor, până la Hersonisos (*acesta Hersonisos iaste de la Țarigrad locul între Maria Niagră și între cia Albă până undi să lărgește*) (« cette Chersonèse est, après Constantinople, le lieu compris entre la Mer Noire et la Mer Blanche, jusqu'où elle s'élargit ») (324); și văzind Cleomenis așa, cu oamenii lui și cu ceia ci era rocoșani luară marginia cetății (*marginile acestia era la toate cetățile tărie cum iaste Edicula la Țarigrad acolo să închidia la nevoe*) (pour expliquer la prise d'une citadelle : « ces ouvrages avancés étaient le point fort de toutes les villes, comme Edikule à Constantinople, où ils pouvaient s'enfermer au besoin » (297);

c) celles qui essayent d'expliquer des choses curieuses ou qui ne sont pas claires : . . . iară inlăuntrul cătră miazănoapte spre vântul Voreas nu să poate vidia nimică pentru că zic ei cum să fie pene preste tot văzduhul (*care lucru socotesc să fie înțelegire pentru ninsoare ce să faci acolo*) (au sujet de ce qu'on raconte, à savoir que vers le nord, vers Borée, on ne voit rien parce que l'air est rempli de plumes : « je suppose qu'il s'agit de la neige qui existe là-bas ») (211), ce qui représente d'ailleurs l'explication anticipée qu'Hérodote lui-même donne un peu plus loin (218).

d) celles qui expriment une réaction du traducteur (par esprit religieux) : . . . *mare iaste Dumnăzău* . . . (« Dieu est grand ! ») (399); *Așa plătește Dumnăzău celor ce facu rău* (« C'est ainsi que Dieu punit ceux qui font le mal ») (455).

Il nous semble évident que toutes ces parenthèses, tous ces commentaires sur le Dniestr, le Bug, la Crimée, Constantinople, la forteresse d'Edikule, la Chersonèse, les neiges du nord et la toute-puissance divine appartiennent au traducteur moldave et non pas à un quelconque traducteur ou copiste grec. La parentèse sur Candie entre elle aussi dans cette catégorie et il n'y a aucune raison de mettre en doute le fait qu'un homme cultivé de Moldavie ait pu connaître cet événement. Les deux échecs consécutifs des Turcs dans leurs efforts pour conquérir Candie (en 1645 et en 1649) avaient répandu partout la nouvelle de ces guerres, notamment dans les territoires soumis à l'Empire ottoman, et il est bien naturel que le traducteur roumain, qui n'avait nulle part ailleurs l'occasion de fournir une nouvelle positive sur cet empire, ait consigné avec satisfaction cet échec célèbre à son époque. Son état d'esprit devait être à peu près celui que l'on peut déduire d'une note faite par Dosoftei en 1689, lors de son exil à Strij (Pologne), à la fin du chapitre de son *Chronographe* sur la prise de Constantinople par les Turcs : « Depuis que les Turcs occupent Constantinople, il y a 236 ans maintenant, le

17 juin 7197. Ecrit à Strij. De Mehmet à Mehmet et à Soliman, que la sainte croix les tue » (ms. 3456, 323^v).

En 1689 Dosoftei n'était plus métropolite de Moldavie, il ne se trouvait même pas sur le territoire de l'Empire, de sorte que ses sentiments politiques de toujours, accentués encore pour sûr par l'exil, pouvaient maintenant s'exprimer bien plus librement.

Ainsi, la parenthèse sur Candie s'intègre dans la préoccupation constante de notre traducteur d'informer et de diriger le lecteur. Elle s'intègre sans aucune difficulté dans le contexte général des nombreuses parenthèses du texte.

Les faits linguistiques situent la traduction au milieu du XVII^e siècle.

Les particularités phonétiques représentatives se retrouvent facilement dans la langue roumaine de cette période ; le stade de palatalisation des labiales (*f* — fréquemment ; *p*, *b* accidentellement), en particulier, justifie la datation proposée.

Des éléments morphologiques archaïques comme le pluriel *mînule*, le vocatif *oame*, l'article défini féminin proclitique *îi*, le numéral adverbial *de da ori*, la répétition du pronom personnel dans la forme non accentuée au datif et à l'accusatif, le pronom réfléchi enclitique à valeur possessive, les formes de parfait simple *fum*, *făcum*, l'emploi des formes verbales *va*, *vrea*, la construction verbale à nuance d'impératif *ia-mblă*, l'anastrophe du pronom sujet, le mode d'utilisation de l'adverbe *foarte*, etc. contribuent à situer tout naturellement le texte dans la phase respective de l'histoire de la langue roumaine.

Des arguments dans le même sens nous sont fournis par des archaïsmes lexicaux du type *îmă*, *haslă*, *rocoș*, *rocoșan*, *rodini*, par le stade peu avancé des influences néo-grecque et turque, ainsi que par la situation d'ensemble des néologismes.

Il existe à l'heure actuelle, selon nous, suffisamment d'arguments pour permettre de considérer Dosoftei comme l'auteur de la traduction en roumain des *Histoires* d'Hérodote. L'analyse séparée et comparée des faits linguistiques représentatifs montre clairement que, parmi tous les auteurs connus du XVII^e siècle, aucun n'a autant de points communs avec la traduction d'Hérodote que le métropolite moldave : 22 sur les 26 particularités phonétiques analysées se retrouvent dans ses oeuvres, 11 sur 19 des particularités morpho-syntaxiques, un nombre important et significatif, enfin, d'éléments lexicaux. En outre, la palatalisation des consonnes *p/b*, le passage de *f* initial à *h*, des termes comme *rocoș*, *gheometrie*, *haslă*, *lance*, *fericință*, etc. n'apparaissent jusqu'en 1688 et parfois même après cette date nulle part ailleurs que dans la traduction d'Hérodote et dans les œuvres de Dosoftei. Les nombreux commentaires, sous forme de parenthèses, constituent de même un trait commun.

En comparaison des arguments avancés pour les hypothèses antérieures (Eustratie — sa qualité de traducteur du grec ancien ; Milescu — son talent artistique), les nôtres représentent des preuves concrètes, fondées sur une vision d'ensemble de la langue roumaine du XVII^e siècle, des preuves dont nous estimons que l'on peut tenir compte.

Pour nous résumer donc, la plus ancienne traduction roumaine — et en même temps l'une des plus anciennes traductions européennes connues — des *Histoires* d'Hérodote a été réalisée en Moldavie autour de l'an 1650 (plutôt quelques années après cette date) par celui qui devait devenir par la suite une personnalité marquante de l'époque respective : le métropolite Dosoftei. Au stade actuel des connaissances, c'est là, à notre avis, la solution la plus juste des problèmes soulevés par le manuscrit de Coșula. Mais parce que dans plusieurs cas la langue de ce manuscrit a permis de relever parallèlement certaines similitudes entre les écrits de Dosoftei, d'une part, et le *Chronographe Danovici*, de l'autre (v. par exemple le numéral adverbial *de da ori* ou la construction verbale *ia-mblă*), nous nous sommes proposé d'entreprendre dans un proche avenir une recherche semblable sur l'archétype du *Chronographe Danovici* et sur quelques-unes de ses nombreuses copies. Une telle recherche nous paraît utile, même si de fréquents faits de langue ont montré d'ores et déjà que le rapprochement de cet ouvrage et des écrits connus de Dosoftei s'impose.

LA FORMATION DES INTELLECTUELS BALKANIQUES EN ROUMANIE

INTRODUCTION

Le problème de la formation des intellectuels balkaniques dans les pays roumains implique la prise en charge de toute une série de questions, dont quelques-unes réclament une réponse immédiate. Peut-on parler de centres de culture roumains destinés à former des intellectuels venus d'autres pays ? Peut-on parler de solutions formulées par les intellectuels roumains qui ont pu inspirer des lettrés appartenant à d'autres cultures ? Qui étaient ces intellectuels et quel rôle ont-ils joué dans leur pays d'origine ?

Les réponses à ces questions peuvent être trouvées dans les ouvrages récemment achevés par nos collègues Olga Cicanci, Cornelia Papacostea-Danielopolu, Elena Siupiur et Cătălina Vătăşescu, et formulées à l'occasion du débat qui a eu lieu, sous la présidence du pr Mihai Berza, à l'Institut d'Etudes Sud-Est Européennes, en avril 1978 ; à ce débat furent présentés les textes qui suivent. Mais ces questions valent d'être reprises sur un plan plus large, sud-est européen, en partant de la formation des intellectuels qui ont agi ensuite dans leurs cultures nationales. Dans ce sens, nous nous permettons de mettre en lumière quelques aspects que nous considérons majeurs.

En premier lieu, le fait qu'aux XV^{e} – XIX^{e} siècles fonctionnaient sur le territoire roumain des écoles supérieures ayant pour langue d'enseignement le slavon et le néo-grec, langues de « circulation internationale » à l'époque, ne peut pas prêter seulement à des interprétations philologiques. Il ne s'agit pas d'influences, de modifications intervenues dans une mentalité médiévale. Au XV^{e} siècle, l'affirmation nette de l'origine latine du peuple roumain, l'utilisation de la langue parlée dans les chancelleries princières et la publication, à un rythme soutenu, de livres en langue roumaine ont favorisé le détachement de la culture roumaine de la forme universelle de civilisation perpétuée par les langues, les livres et les concepts qui uniformisaient et rattachaient les consciences à un seul centre — Byzance, Constantinople, image d'un passé glorieux, ou Istanbul. Les livres publiés enslavon ou en néo-grec à Iaşi ou à Bucarest étaient clairement destinés aux voisins, aux lecteurs balkaniques. En individualisant la pensée roumaine, l'humanisme a instauré des rapports nouveaux entre la culture roumaine et les cultures avoisinantes.

En second lieu, on peut remarquer que, tandis qu'aux XV^{e} – XVI^{e} siècles, l'aide était accordée aux centres de culture balkaniques au nom d'une idée œcuménique, à partir du $XVII^{e}$ siècle elle a été octroyée au nom d'autres commandements, politiques par excellence. Les livres en langue slavonne ont été imprimés pour les « Slaves », pendant que les bourses offertes aux jeunes Grecs par Brâncoveanu devaient leur faciliter l'accès aux vertues « civilisatrices », celles qui pouvaient « réveiller » les opprimés. C'est dans ces conditions qu'un foyer de culture sud-est européen s'est affirmé en Roumanie, à côté des centres italiens, en premier lieu Venise ; au fur et à mesure que ce dernier centre a commencé à s'éteindre, à partir du $XVIII^{e}$ siècle, l'activité intellectuelle a rayonné surtout de Vienne, Bucarest, Braşov et Iaşi.

Il est évident que tout le problème n'aurait pu être soulevé s'il n'y avait pas eu dans les Principautés Roumaines des écoles et des imprimeries très actives aux XV^{e} – $XVIII^{e}$ siècles. Exception faite de Constantinople et de quelques écoles à existence éphémère, l'enseignement n'a pas eu de continuité jusqu'au XIX^{e} siècle dans les Balkans ; de même, nous n'y trouvons pas d'imprimeries ayant une activité durable à cette époque. Il est clair que les Principautés Roumaines ont offert une alternative aux conditions de formation dans l'Empire ottoman, la Grande Ecole de Constantinople y comprise. Comme le soulignait Nicolae Iorga, les Roumains ont joué « au Nord exactement le même rôle que l'Italie remplissait au Sud, en empêchant le monde oriental, soumis aux Turcs, cette Τουρκοκρατούμενη Ἑλλάς

qui n'avait jamais oublié ses empereurs, de se diriger uniquement vers ces maîtres ; grâce aux contacts avec l'Europe centrale, la culture roumaine est devenue, à l'époque de Constantin Brâncoveanu, un « symbole politique de cette féconde dualité de direction », pour donner ensuite, aux décennies suivantes, des impulsions novatrices à tous ceux qui étaient venus dans les centres roumains ; « dans ce milieu, les écoles de philologie stérile et de sèche philosophie se sont mues en tribune de propagande rénovatrice, de renaissance nationale »¹. On doit ajouter que dans ces principautés fonctionnaient des chancelleries où l'on recueillait des nouvelles de tous les coins de l'Europe, et que de grandes bibliothèques s'y sont constituées, enrichissant le fonds des connaissances ; des salons offraient le milieu propice aux discussions sur des thèmes politiques ou littéraires et même aux expériences de physique. Les intellectuels se sont groupés, au début, près des écoles et des imprimeries, plus tard dans des sociétés. Il nous semble que l'essentiel c'est qu'aux XVII^e—XIX^e siècles, quand on posait partout en Europe les fondements d'un monde nouveau, l'activité culturelle ait eu un caractère de continuité sur le territoire roumain. Dans ces conditions, c'est un « modèle » roumain qui s'est formé ; sans avoir la force de rayonnement des Etats en pleine expansion, tels que l'Angleterre ou la France², il a pu inspirer ceux qui observaient la vie roumaine ou qui connaissaient le statut spécial des Principautés Roumaines au XVII^e siècle³ ou ceux qui ont travaillé en terre roumaine aux XVIII^e—XIX^e siècles et ont contribué, ensuite, à la libération de leurs pays — la Grèce, la Bulgarie, l'Albanie. Nous assistons, pendant tout ce laps de temps, à l'apparition de diverses formes de collaboration entre les intellectuels sud-est européens ; les relations roumano-serbes constituent un important chapitre qui mériterait une étude spéciale, ainsi qu'on devra analyser les contacts roumano-turcs. Très souvent, ces collaborations ont été favorisées par l'activité dynamique des intellectuels et des marchands aroumains qui ont conquis, à cette époque, des positions importantes dans les sociétés balkaniques et dans celles de l'Europe centrale.

Enfin, il faudrait discuter la question : Qui étaient ces intellectuels ? une « intelligentia » ? On peut adopter les critères proposés par V. R. Leikina-Soirskaia — « l'instruction reçue, la profession exercée, l'activité socio-politique » — ou les traits mis en vedette par Janina Leskiewicz⁴ (on voit bien d'après les auteurs de ces deux travaux et des rapports qui suivent que le problème des intellectuels est, en grande partie, l'apanage des intellectuelles). Il nous semble qu'on pourrait séparer les « lettrés » (en roumain « cărturari », c'est-à-dire des hommes qui rédigent et lisent des chartes), les gens qui appartiennent au monde du livre, des « intellectuels » qui proposaient une nouvelle image du monde et de l'homme, en soulignant les qualités exceptionnelles de « l'intellect ». Etudier comment les lettrés sont devenus des intellectuels, c'est découvrir comment s'est restructuré le champ des connaissances et la mentalité, en général. Dans ce sens, on pourrait analyser leur attitude face à la tradition (en démarquant, par exemple, le moment où s'est produit la « translatio studiorum » de Byzance vers l'Italie et vers d'autres pays européens, en sollicitant leur attention vers de nouveaux horizons), leur idée d'autorité (en partant, par exemple, de leur attitude devant la Réforme), comment ils concevaient les rapports entre l'homme et la nature (l'accueil ou le rejet des résultats acquis par les sciences naturelles) ; enfin, leur attitude devant la forme universelle préconisée par des centres de culture impériale, qui a inspiré soit un genre de cosmopolitisme, soit les programmes qui ont fondé les nouvelles institutions de culture nationale.

¹ Nicolae Iorga, *Două tradiții istorice în Balcani: a Italiei și a Românilor*, « Analele Academiei. Memoriile Secției Istorice », II^e série, vol. 35, 1912—1913, p. 413—427.

² Pour ces deux « modèles », voir Robert Mandrou, *L'Europe « absolutiste », 1649—1775*, Paris, Fayard, 1977.

³ Voir les considérations de Ion Matei sur *L'autonomie des principautés roumaines. Analogie et modèle pour d'autres pays dominés*, dans l'article qu'il a publié dans la « Revue des études sud-est européennes », 1973, 1, p. 81—95 ; pour les cérémonies qui se déroulaient à Istanbul à l'occasion du couronnement des princes roumains, voir Corina Nicolescu, *Le couronnement — « Incoronarea ». Contributions à l'histoire du cérémonial roumain*, « Revue des études sud-est européennes », 1976, 4.

⁴ Voir Janina Leskiewicz, *L'intelligentia — une couche dans les sociétés arriérées*, « Nuova Rivista Storica », 61, 1977, 5—6, p. 599—612. Pour l'histoire des intellectuels dans les sociétés occidentales modernes, voir Robert Mandrou, *Des humanistes aux hommes de science*, Paris, Editions du Seuil, 1973. Nous avons esquissé les aspects les plus saillants de la formation des intellectuels dans les sociétés de l'Europe centrale et de l'Europe du Sud-Est dans *Die Bildung des Philosophen und des Patrioten in Wissenschaftspolitik in Mittel- und Osteuropa*. Redaktion Heinz Ischreyt. Berlin, Verlag Ulrich Camen, 1976, étude reprise et amplifiée dans notre livre récent *Cultura română în civilizația europeană modernă*, București, Ed. Minerva, 1978.

Dans la culture roumaine, où la « *translatio studiorum* » a été clairement affirmée par les humanistes, où on adopta des directions proposées par la Réforme, sans toutefois renier les principes, où on essaya de mieux connaître les secrets de la nature, sans séparer l'être de son milieu, un certain équilibre a été maintenu entre les « modèles » culturels proposés par les Etats en expansion et les formes culturelles jaillies des réalités vécues. Cet équilibre est sensible dans les activités qui trahissent des connexions intellectuelles, comme l'appel à des sources très variées, la synthèse d'idées apparemment contradictoires, etc⁵. L'étude de ces connexions favorise une meilleure saisie de la richesse intellectuelle des peuples balkaniques que l'étude traditionnelle des « influences » et des « accueils ».

En partant du rapport établi, aux XVII^e—XIX^e siècles, entre formes universelles de culture et modèles nationaux dans la civilisation européenne, la place des intellectuels dans la modernisation des sociétés sud-est européennes pourra être mieux démarquée. Or, dans le processus de modernisation des structures socio-politiques et mentales, la culture roumaine offre un exemple éclairant justement à cause de sa position originelle dans la chaîne de centres de connexions intellectuelles. Dans ces centres les formes universelles ont rencontré les modèles nationaux, avec un surcroît d'intérêt en Roumanie où les formes d'universalité appartenaient à des zones de civilisation très différentes—le Centre européen et le Levant—où le modèle national a été très tôt élaboré. Mais pour aborder cet aspect majeur de l'histoire culturelle européenne, il faut auparavant élucider la question de « la formation des intellectuels » et des « types d'intellectuels ». Aspects richement nourris par les brefs rapports qui suivent.

Alexandru Dușu

⁵ Dans ce sens, voir Ekkehard Völkl, *Das Rumänische Fürstentum Moldau und die Ostslaven im 15. bis 17. Jahrhundert*, Wiesbaden, Otto Harrassowitz, 1975; Ernst Chr. Suttner, *Die Bedeutung der Donaufürstentümer für die Entfaltung der orthodoxen Theologie im 17. Jahrhundert*, „Österreichische Osthefte“, 20, 1978, 1, p. 263—273; Eric Tappe, *The Romanian Orthodox Church and the West in The Orthodox Churches and the West*, Oxford, Basil Blackwell, 1976, qui remarque à la page 284 qu'à l'époque de Matei Basarab et Vasile Lupu, au milieu du XVII^e siècle, « the two principalities were becoming important centres of Orthodox culture for the whole Orthodox world within the Ottoman empire ». Pour les connexions intellectuelles, des détails dans mon livre *Romanian Humanists and European Culture*, București, Ed. Academiei, 1977, dernier chapitre.

LA FORMATION DES INTELLECTUELS GRECS DANS LES PAYS ROUMAINS AU XVII^e SIÈCLE ET PENDANT LA PREMIÈRE MOITIÉ DU SIÈCLE SUIVANT

OLGA CİCANCİ

Toute une série d'ouvrages parus, auxquels on pourrait, certes, ajouter bon nombre de conclusions tirées d'études encore inédites, jettent le jour sur les raisons déterminantes de la présence dans les pays roumains, notamment à partir du XVII^e siècle, de plusieurs personnalités du monde grec postbyzantin qui ont tenu un rôle dans la vie économique et politique de ces pays. Cependant, comme l'espace réservé au présent exposé est minime, il suffit de mentionner seulement parmi les suites de cette affluence de Grecs l'éclosion dans les pays roumains d'une vie culturelle hellénique, fait reconnu par tous les spécialistes, quel qu'en soit leur point de vue en ce qui concerne le problème si controversé de « l'influence grecque ». D'autres facteurs favorables à l'épanouissement des milieux intellectuels grecs en Moldavie et en Valachie, de même qu'en Transylvanie, du reste, sont ceux représentés par l'appartenance des pays roumains à l'Eglise orthodoxe, la présence en ces lieux d'un grand nombre de prélats grecs, la richesse de la littérature religieuse imprimée en grec par les presses roumaines.

Il nous a semblé utile de broser une image d'ensemble de cette intellectualité grecque vivant dans les Principautés, image qui trouve sa place aussi bien dans le contexte de la culture roumaine du XVII^e siècle et du commencement du siècle suivant, que dans celui du monde néogrec et grec postbyzantin. *Inédits* dans ce propos sont la manière dont le problème est abordé et l'essai de dégager quelques traits essentiels de l'intellectuel grec du temps. En effet, même lacunaires, même incomplètes, les biographies des personnalités représentatives sur le plan culturel sont susceptibles de conduire à des conclusions moins faciles à saisir dans un autre contexte.

De nos jours encore il n'y a pas de synthèses traitant de l'intellectualité grecque, comme on ne dispose pas, non plus, d'une histoire de la culture néo-grecque. Ses différents aspects sont toujours traités soit dans le cadre des grandes synthèses historiques, soit dans les ouvrages roumains ou étrangers d'histoire de la littérature néogrecque. En tâchant de définir le type de l'intellectuel sud-est européen au XVII^e siècle à partir de la documentation disponible, Virgil Căndea indique la voie¹.

Sans doute, on ne saurait ignorer les différents chapitres et paragraphes des ouvrages écrits par les hellénistes étrangers qui relèvent la présence des intellectuels grecs dans les pays roumains à l'époque concernée. Rappelons à ce propos pour l'historiographie roumaine un C. Erbiceanu, N. Iorga, D. Russo, etc. Il convient de mentionner aussi en ce sens les monographies consacrées aux intellectuels grecs ou à des établissements culturels grecs par V. Papacostea, A. Elian, N. Camariano, D. Simionescu, P. Cernovodeanu. Notons, dans le même ordre d'idées, le tableau minutieux de la vie et de l'œuvre des professeurs et des élèves fréquentant les Académies princières de Bucarest et de Iași dû à Ariadna Camariano-Cioranu. Toutefois, nous estimons que la source constituée par les manuscrits grecs de Roumanie n'est pas encore épuisée. Par exemple, les fonds de la Bibliothèque de l'Académie comportent les écrits demeurés inédits des intellectuels qui à un moment donné ont développé leur activité dans les Principautés; leur étude pourrait apporter des contributions précieuses, mettant en lumière des aspects fort intéressants. Ne nous leurrons pas de ce que certains noms sont souvent cités dans divers contextes: la simple mention ne saurait guère impliquer l'existence réelle de cette sorte d'études (ou micro-monographies) approfondies, bien qu'elles soient, au fait, tellement nécessaires. Même dans le cas d'un Chrysante Notaras — pour ne citer qu'un nom des plus connus — il n'y a rien de très poussé en ce sens-là. Pourtant souvent la correspondance échangée par les intellectuels grecs pourrait nous donner l'image de leur personnalité. Car, ne l'oublions pas, il s'agit d'une époque ayant pleinement connue la vogue des

¹ *Les intellectuels du Sud-Est européen au XVII^e siècle*, RESEE, VIII, 1970, 2 et 4.

« épîtres », une époque où l'art épistolaire s'enseignait à l'école. Ce n'est pas par pur hasard que l'on relève dans les catalogues des fonds manuscrits grecs de si riches *epistolari*. Ils attendent encore le spécialiste assez patient pour les dépouiller et les étudier avec application, afin d'en départager le cliché emprunté directement aux modèles du genre du trait authentique, original et révélateur quant à la forma mentis et à la culture de leurs auteurs.

Précisons que, pour notre part, lorsque nous nous proposons d'approfondir le processus de la formation des intellectuels grecs habitant les pays roumains, notre propos vise non seulement le milieu culturel respectif, les écoles et les maîtres qui l'ont marqué, mais aussi l'évolution et l'activité de ces intellectuels. À partir du XVII^e siècle, ce furent d'abord les princes roumains, depuis Radu Mihnea et Alexandru Ilieș jusqu'à Constantin Brancovan et Démètre Cantémir, ensuite les Maurocordato, au début de l'époque phanariote, qui se constituèrent en soutiens de la culture grecque. Ils allaient donc financer la fondation des écoles, de même que des imprimeries et des bibliothèques grecques. Par ailleurs, bon nombre de boïars roumains s'alliaient à l'époque par des mariages aux familles des grands dignitaires ou des riches marchands grecs : ils apprenaient ainsi le grec et envoyaient leurs enfants l'apprendre en fréquentant les écoles grecques ou bien appelaient près d'eux des précepteurs grecs². Plus nombreux que ces maîtres travaillant dans le privé étaient ceux appelés à enseigner dans les écoles grecques de Tirgovîste, Bucarest et Iași. Ils formaient une catégorie d'intellectuels grecs que l'on désignait dans la langue du pays par le terme « *didascali* » et qui avaient eux-mêmes étudié soit dans les différentes écoles grecques de l'Empire ottoman (Constantinople, Athènes, Ianina, Trébizonde, Sinope, Smyrne, etc.), soit dans les grandes écoles italiennes (à Rome, Florence, Venise, Padoue, Sienne, Bologne). Quelques-uns de ces « *didascali* » — Jean Avramios et Mitrophan Grégoras — développaient parallèlement une activité de correcteurs d'épreuves typographiques, auprès des imprimeries de Cetățuia, Tirgovîste, Snagov et Bucarest. Il s'ensuit qu'à la fin du XVII^e siècle et durant la première moitié du XVIII^e siècle, toute une série de jeunes balkaniques fréquentaient les écoles grecques des pays roumains et de l'Empire ottoman, ainsi que les écoles italiennes, en bénéficiant dans l'une ou l'autre de ces écoles des leçons des « *didascali* » signalés comme ayant vécu dans les Principautés danubiennes pendant la période concernée. On les retrouve, en effet, comme maîtres tantôt à l'Académie fondée par la patriarchie constantinopolitaine³, tantôt dans les écoles de Trébizonde⁴, Castoria⁵, Tyrnovo⁶, Rome⁷, Venise⁸, Moscou⁹, etc.

Comme au XVII^e siècle l'Eglise orientale jouissait d'une certaine autonomie dans ses rapports avec l'administration ottomane, elle polarisait aussi les aspirations à l'indépendance et au renouveau national de la grécité postbyzantine. Une bonne partie des hautes personnalités culturelles du temps détenaient des rangs élevés dans la hiérarchie ecclésiastique, les uns occupant même le trône patriarcal de Constantinople, Alexandrie, Jérusalem et Antioche. C'est donc au XVII^e siècle que débute la renaissance grecque sous la forme du néo-hellénisme tout pénétré de spiritualité orthodoxe — phénomène caractéristique par ailleurs de la période humaniste des autres peuples sud-est européens également. Ceci aura pour conséquence qu'une autre catégorie de l'intellectualité grecque attestée à l'époque dans les pays roumains se composera des *membres du clergé séculier ou conventuel*, et notamment des hauts prélats de l'Eglise orientale qui y séjourneront pour un temps plus ou moins long¹⁰. Leur présence dans ces pays devait favoriser la pénétration de la culture grecque dans ces contrées, par la diffusion des livres et manuscrits, ainsi que par la fondation des écoles et des imprimeries grecques, au XVII^e et au seuil du XVIII^e siècle.

Mais la catégorie d'intellectuels grecs de plus en plus nombreux dans les pays roumains à partir de la fin du XVII^e siècle, néanmoins insuffisamment étudiés à notre avis, malgré le rôle important qu'ils étaient appelés à tenir dans la vie politique et culturelle de ces pays est celle des *médecins*. Ces « *iatrophilosophes* », qui ont influé du reste aussi sur les affaires du Sud-Est européen en général, étaient dotés d'une remarquable formation humaniste, para-

² Païsius Ligaridis, Sebastos Kyménités, Jean Comnène, Jérémie Cacavelas, Nathanael Kallonaris, Jacob Manos d'Argos, etc.

³ Jean Kariophile, Sebastos Kyménités, Nathanael Kallonaris.

⁴ Théodore Siméon, Sebastos Kyménités.

⁵ Athanasios.

⁶ Alexandre.

⁷ Païsius Ligaridis.

⁸ Jean Avramios.

⁹ Les frères Lihoudi et Athanase Kondofidis.

¹⁰ Cyrille Loukaris, Mélétiôs Pigas, Mitrophané Kritopoulos.

chée surtout dans les grands centres culturels d'Italie¹¹. Ils nous ont légués toutes une série d'ouvrages dans les divers domaines de l'histoire, de la science et des belles lettres, ouvrages dont seulement un certain nombre ont été imprimés, les autres restant encore inédits de nos jours.

Jusqu'en 1709, date de la fondation de l'imprimerie de Jérusalem, les typographies fonctionnant en Moldavie et en Valachie ont détenu un rôle très important dans l'Orient orthodoxe, de même que celle créée par Dosithee de Jérusalem à Moscou. À part la littérature religieuse, dominante dans l'ensemble, elles faisaient aussi paraître des ouvrages juridiques, philosophiques, etc., ainsi que les livres nécessaires à l'enseignement dans les écoles grecques des pays roumains. C'est ce qui explique pourquoi plusieurs enseignants de ces écoles se sont consacrés à la surveillances des dites imprimeries, en assurant de la sorte les conditions nécessaires à une bonne activité typographique¹². Bien que créées sur l'initiative de quelques grands prélats de l'Eglise orientale — tels Dosithee ou Chrysante Notaras — afin de servir le combat contre la Réforme et contre les visées du catholicisme sur le Levant, ces imprimeries ont contribué aussi à la diffusion de la littérature laïque. Plusieurs noms, à part celui du métropolitain Antim Ivireanul, rehaussent l'histoire de ces imprimeries, où ils ont travaillé soit comme *typographes*¹³, soit comme *correcteurs*¹⁴. D'autre part, après tout comme avant l'introduction des imprimeries grecques dans les pays roumains, il convient de retenir également l'activité de quelques calligraphes illustres¹⁵, dont les œuvres font l'une des gloires des bibliothèques de l'Orient orthodoxe.

Les pays roumains hébergeaient en outre d'autres intellectuels grecs, qui à un certain moment avaient remplis certaines fonctions ou qui, sans exercer une profession déterminée, développaient une activité culturelle, auteurs de divers ouvrages d'histoire, scientifiques, littéraires¹⁶. La cour recrutait parmi eux ses *secrétaires de chancellerie*, tels Denis Mousselin, Jean Avramios, Démètre Procope, Lazare Scribe.

Parallèlement à d'autres activités, une série d'intellectuels grecs s'adonnent — notamment à partir de la seconde moitié du XVII^e siècle — à une très féconde activité de *traducteurs*. On leur doit des ouvrages traduits du grec en roumain ou en grec vulgaire¹⁷.

Une autre catégorie d'intellectuels qui commence à se dessiner de plus en plus nettement est celle des *lettrés appartenant à la classe marchande*, dont la place dans la vie socio-économique et politique du monde grec prend une importance grandissante. C'est le cas (typique, s'il en fût) de Jean Adamis, membre de la Compagnie grecque de Sibiu et à un moment donné son « secrétaire », auteur de divers écrits juridiques, historiques et scientifiques restés inédits, ainsi que de quelques traductions. De même, il convient de retenir dans ce contexte le nom de Charles Spandoni, celui-ci membre de la Compagnie grecque de Braşov : avec des préoccupations philosophiques et théologiques, on le trouve pendant un certain temps comme précepteur des enfants princiers de Constantin Duca et, à ce qu'il paraît, vers les années 1714 professeur à Philippopoli.

Il va sans dire que le présent exposé ne prétend pas épuiser la liste des intellectuels grecs travaillant ou formés aux écoles et dans les bibliothèques fondées dans les pays roumains à l'époque, ni de ceux qui ont consacré leurs efforts à la bonne marche des imprimeries grecques ou qui se sont manifestés par écrit pendant la période qui nous intéresse, c'est-à-dire au XVII^e siècle et durant la première moitié du siècle suivant. Toutefois, ceci nous a permis d'avoir une vue d'ensemble sur cette intellectualité grecque. Est-ce suffisant pour parler d'un *type* d'intellectuel, *grec* ou *balkanique*? Pour notre part, nous pensons qu'il s'agirait plutôt de quelques *caractères communs* des personnages s'adonnant, entre autres, à des activités culturelles à l'époque et dans l'espace donnés, traits communs nés d'une similitude d'histoire. En parlant des intellectuels grecs, il convient par ailleurs de tenir compte du fait que l'espace culturel grec ne coïncide pas avec l'espace géographique de ce peuple.

¹¹ Jacques Pylarinos, Jean Comnène-Molibdos, Jean Chrysocolée, Démètre Notaras, Athanase Comnène Ypsilanti.

¹² S. Kyménités.

¹³ Mitrophan Grégoras, Georges Radovčić, Denis Phlorou, Dimitrios Pădure, Justin l'héiégoumène du monastère Barnovski, Constantin.

¹⁴ Macri de Ianina, Pannayotis Sinopios, Jean d'Ephèse, Stéphane Berger.

¹⁵ Luc de Buzău ou Matthieu de Myre.

¹⁶ Matthieu de Myre, Stavrinou et Palamède, Nicolas Kyparissa, Constantin Daponte (qui poursuivit ses études à Bucarest, Iaşi et Constantinople), Athanase Comnène Ypsilanti.

¹⁷ Retenons parmi les plus connus : Melchisédec de Morée, Jérémie Cacavelas, Athanase Kondofdis, Michel de Byzance, Jean Avramis, Ignace Pétritis, Georges Chrysogon de Trébizonde, etc.

C'est un phénomène aussi naturel que spécifique de la diaspora. Grâce à lui, on verra surgir de grandes colonies grecques avec une vie culturelle florissante et non seulement dans les centres économiques de l'Empire ottoman, mais aussi en Occident — Italie, France, Angleterre, Allemagne et à partir du XVIII^e siècle en Autriche, à Vienne.

Les historiens, les historiens de la culture et ceux de la littérature, sont unanimes à reconnaître que les circonstances historiques et géographiques ont fait que dès la fin du XVI^e siècle paraissent deux grandes aires de la vie intellectuelle grecque. L'une a eu pour centre Venise et la Crète, rayonnant dans les îles Ioniennes et faisant naître de nouveaux grecs en Italie. L'autre aire se développa autour de Constantinople et des foyers culturels grecs de l'Empire ottoman.

Venise et les contrées grecques sous sa domination commencent à devenir une aire culturelle à la suite du va-et-vient des intellectuels et des livres. Les choses commencèrent avec l'exode en Italie des savants grecs avant et surtout après la chute de Constantinople ; attirés par les universités italiennes, ils furent presque tous les amis et les collaborateurs des grands personnalités de la Renaissance¹⁸. C'est ainsi que fut préparé le terrain de la florissante colonie grecque de Venise. La politique jésuite vis-à-vis des Grecs devait faciliter sensiblement les choses : en effet, son initiative de créer des collèges grecs en Italie sous le contrôle des jésuites a eu pour résultat la fondation des collèges et des imprimeries fonctionnant sous l'égide de l'Église orientale, aussi, ce n'est pas sans raison que N. Svoronos écrit : « Une nouvelle période pour le développement de la culture et de la pensée néo-hellénique commence à partir du milieu du XVI^e siècle et s'étend sur tout le XVII^e ». L'activité culturelle née sous de tels auspices prend un rythme si soutenu dans l'aire géographique et culturelle vénitienne et padouane, en Crète et dans les îles Ioniennes, qu'elle déclenche au cours du XVII^e siècle ce que certains écrivains appellent la première renaissance de la culture néo-grecque.

Après 1669, les îles Ioniennes ont pris la relève de la Crète. Avec l'Épire, Venise et Padoue, elles tiendront un rôle très important pour l'évolution de la culture grecque. À partir du moment où les savants grecs vivant en Occident commencent à s'intéresser aux problèmes de leur pays, ils axent leurs études sur l'histoire de Byzance et sur le folklore grec ; ils se servent de la langue vulgaire (d'où les nombreuses traductions en néo-grec) ; ils publient des manuels, des grammaires, etc. On constate un bond de la qualité des productions littéraires du néo-grec : poésie, théâtre, prose en font leur profit. La majeure partie des intellectuels grecs du XVII^e siècle et même du début du XVIII^e siècle se sont formés dans les collèges italiens, ayant parachevé leurs études surtout à l'université de Padoue, où ils ont suivi les cours de médecine et de philosophie de Crémonini et de quelques autres adeptes de l'aristotélisme. C'est de cette même filière que sortirent également quelques-uns des intellectuels grecs dont l'activité s'est développée dans les pays roumains²⁰ ; c'est là que s'instruisit aussi le savant Constantin Cantacuzène, entré dans l'histoire avec la mention de son titre de haut dignitaire de la cour valaque — Stolnic (écuyer tranchant) —, et c'est là qu'il envoya son fils, Răducanu, faire ses études ; c'est là, aussi, qu'étudièrent les boursiers du prince Constantin Brancovan²¹.

Donc Venise et Padoue étaient à l'époque le point de jonction des deux civilisations, occidentale et orientale, « dont, naturellement — écrit N. Iorga — l'emprunteuse était celle des Grecs »²². Là, les Roumains venus pour y étudier prenaient contact avec la culture grecque en même temps qu'avec la civilisation occidentale. Rentrés dans les pays roumains, ces intellectuels, quelle qu'en fût leur origine (roumaine ou grecque), y rapportaient la langue et la culture grecque. Toutefois, par la même occasion, ils y facilitaient l'accès de la culture occidentale.

Si nous prenons maintenant en considération la seconde aire culturelle, celle développée dans l'Empire ottoman, il nous faut constater d'emblée combien elle est redevable à la première. En effet, ceux qui se sont occupés de réorganiser l'Académie du patriarcat constantinopolitain subissaient la forte influence occidentale s'exerçant sur eux par le truchement des intellectuels grecs des îles, sujettes vénitiennes. Il y avait aussi les anciens étudiants de Padoue, qui introduisirent l'étude du latin. De son côté, Loukaris s'efforçait d'attirer à Constantinople tout ce que l'hellénisme avait de mieux dans le domaine littéraire²³. C'est

¹⁸ N. Svoronos, *Histoire de la Grèce moderne*, Paris, 1972, p. 25—26.

¹⁹ *Ibidem*, p. 24.

²⁰ Païsius Ligaridis, Jean Comnène, Jacques Pylarinos, Jean Avramios, Georges Maïotas, etc.

²¹ Georges Chrysogon, Hypoménos de Trébizonde, Jean Chrysoscolée, etc.

²² N. Iorga, *Istoria învățămîntului românesc* (Histoire de l'enseignement roumain), Bucarest, 1928, p. 33.

²³ C. Th. Dimaras, la version roumaine de son *Histoire de la littérature néo-hellénique*, parue à Bucarest en 1968, p. 87.

ainsi que fut appelé Théophile Corydalée, dont l'œuvre philosophique constitua la base du nouveau hellénisme pendant presque deux siècles. Il nous a légué de nombreux manuscrits et, selon Cléobule Tsourkas, ce fut grâce à lui que le centre de la culture grecque s'est déplacé d'Italie à Constantinople²⁴. En même temps, Corydalée contribua à la sécularisation de l'enseignement supérieur. Bon nombre des intellectuels grecs activant dans les pays roumains comptaient parmi ses élèves et disciples. L'Académie constantinopolitaine allait influencer, à son tour, sur l'organisation des écoles princières fondées dans les pays roumains — chose tout à fait naturelle si l'on tient compte du fait que beaucoup des enseignants de ces écoles étaient sortis justement de la grande école de Constantinople.

De même que la patriarchie de Constantinople, les princes phanariotes de Valachie et de Moldavie favorisèrent l'instruction des Grecs, car cette instruction assurait à ses bénéficiaires la promotion sociale. Grâce à elle ils se révélaient aptes à remplir la fonction de grand drogman et autres dignités à la cour du sultan. On constate une attention tout aussi marquée vis-à-vis des études scientifiques et notamment de la médecine. Toutefois, avec le temps, l'Eglise, de libérale comme elle se montrait au XVII^e siècle, tend à devenir conservatrice ; son humanisme cède la place à la rigidité dogmatique. Elle se montre non seulement réfractaire à la philosophie moderne, mais s'oppose même au courant progressiste dont faisait partie le groupe de Méthode Anthrakitis, qu'elle frappe d'anathème comme hérétique en 1721. La tradition byzantine s'impose avec force dans la littérature, qui adopte un langage archaisant. Ses œuvres les plus nombreuses sont les chroniques, les mémoires et les épîtres. Ce qui n'empêche qu'une partie de l'intellectualité grecque de l'époque se dresse contre cette pétrification : le néo-aristotélisme de Corydalée commence à être considéré comme une entrave face au rationalisme triomphant en Occident.

Si l'on rapporte le chiffre et la qualité des intellectuels grecs qui poursuivaient leurs activités culturelles dans les pays roumains à l'époque, on est amené à constater qu'ils représentaient ce que cette catégorie humaine pouvait avoir de plus remarquable. Selon le spécialiste grec Athanasis Karathanasis, sur les soixante-dix collaborateurs grecs de Constantin Brancovan, à peu près cinquantes érudits appartenaient à l'Eglise (dans la hiérarchie de laquelle ils tenaient souvent des rangs élevés), le reste se composant de professeurs, de diplomates et de négociants²⁵. Ajoutons encore que le spécialiste en question assure qu'il s'agirait là d'une estimation à première vue, son étude de l'époque du prince valaque étant pour le moment à sa première étape. Les écoles grecques fonctionnant en Valachie et en Moldavie devaient préparer des séries successives d'intellectuels. D'autre part, les imprimeries grecques de ces pays, sur la bonne marche desquelles veillaient toujours des intellectuels grecs fournissaient en ouvrages religieux et juridiques, historiques, littéraires et philosophiques tout l'espace sud-est européen et même l'Orient hellénique. C'est là, enfin, dans cette terre roumaine, qu'ont rédigé leurs œuvres quelques-uns des grands lettrés grecs qui, après avoir séjourné dans les pays roumains, ont parcouru tout le monde grec.

En effet, les pays roumains ont offert aux intellectuels grecs les conditions économiques et le climat nécessaire à leur activité. Ils leur ont facilité même la promotion sociale. Révélatrice en ce sens nous semble la remarque sur laquelle Jean Adamis, membre de la Compagnie grecque de Sibiu, achevait en 1710 son *Breviaire phytologique*, dont il disait qu'il a été écrit : « Dans ce Sibiu de la Transylvanie, où les étrangers se sentent tout aussi bien que dans leur propre patrie et où les nautioniers s'y trouvent à bon port, et les marchands leur gain, de même que les écrivains de livres... »

Cette présence des intellectuels grecs dans les pays roumains devaient nécessairement avoir des conséquences pour ceux-là même qui les avaient hébergés. Aussi, dès le XVII^e siècle se dessine une nouvelle catégorie d'intellectuels, à savoir celle des hellénistes roumains, bons connaisseurs de la langue et de la culture grecque.

²⁴ *Les débuts de l'enseignement philosophique et de la libre pensée dans les Balkans. La vie et l'œuvre de Théophile Corydalée*, Thessalonique, 1967, p. 24.

²⁵ *Des Grecs à la cour de Constantin Brancovan, voïvode de Valachie (1688—1714)*, « Balkan Studies », 16, 1, Thessalonique, 1975, p. 69.

LA FORMATION DES INTELLECTUELS GRECS DES PAYS ROUMAINS (1750—1830)

CORNELIA PAPACOSTEA-DANIELOPOLU

Avant d'aborder le sujet du présent essai¹, nous tâcherons d'esquisser les coordonnées socio-politiques expliquant l'afflux — considérable à cette époque — des intellectuels grecs, dans les Principautés Roumaines.

A partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle, l'histoire du peuple grec a pour caractéristique dominante l'ascension de plus en plus marquée de la bourgeoisie, comme une conséquence de l'apparition des relations de type précapitaliste et de l'autonomie accrue acquise par les corporations grecques, dans les conditions toujours plus visibles de la carence du pouvoir ottoman². On peut affirmer que la bourgeoisie opposait aux tendances oligarchiques des classes dominantes (phanariotes et grand clergé), les tendances libérales des Lumières. Dans l'historiographie grecque, on a même précisé le moment de l'affirmation de cette classe nouvelle, le situant à l'époque de la seconde guerre russo-turque, quand celle-ci a joué pour la première fois un rôle politique³. Enfin, cette étape a été assimilée par un historien grec marxiste⁴ à celle de l'ascension du « tiers état », dans une hiérarchie qui jusque là l'avait ignorée, ne connaissant que les deux classes dominantes citées.

A la différence du XVII^e siècle et de la première moitié du XVIII^e, quand l'Eglise Orthodoxe, secondée par les phanariotes, se substituait à l'Etat féodal disparu, étant la seule à représenter les idéaux nationaux⁵, l'organisation de l'Etat moderne — à l'époque dont nous nous occupons — allait être préparée sur d'autres bases par la nouvelle génération d'intellectuels. A la culture promue jusque là par la Patriarchie s'opposait maintenant, sous l'impact des Lumières, une culture moderne, dans laquelle les sciences exactes remplaçaient le néo-aristotélisme dominant jusqu'aux dernières décennies du XVIII^e siècle. Mais il ne faut pas croire que de telles mutations idéologiques pouvaient se réaliser d'un trait. Les initiatives novatrices alternaient inévitablement avec le retour vers les anciennes méthodes. La progressive laïcisation du groupe politique, de l'enseignement, de l'imprimerie et, en général, de la pensée et de la production culturelle, n'étaient que les premiers échelons de cette évolution.

Quel fut le rôle des pays roumains dans ces décennies décisives pour la formation de l'Etat grec et de la culture moderne grecque? Que pouvaient-ils offrir aux nombreux intellectuels grecs qui, soit à l'âge scolaire, soit déjà formés ou exerçant une profession, arrivaient de tous les coins de la Grèce afin de parfaire une culture commencée à Constantinople, Smyrne, Venise, Pise ou Vienne? Pourquoi les hautes écoles de Bucarest et de Jassy représentaient-elles une étape supérieure d'enseignement — indispensable dirions-nous — ainsi qu'une véritable consécration de la qualité d'intellectuel (comme en témoignent de nombreuses sources grecques)? Il va sans dire qu'on pouvait trouver des professeurs compétents dans d'autres centres européens de la « diaspora » aussi; des bibliothèques de même. On accordait aux jeunes Grecs de généreuses aides matérielles à Padoue, à Venise ou à Vienne,

¹ Il s'agit — dans ces quelques pages — d'un compte rendu de la méthode que nous avons employée dans un ouvrage sur la formation des intellectuels balkaniques rédigé en collaboration.

² N. Pantazopoulos, *Ἑλλήνων Συσσωματώσεις κατά τὴν Τουρκοκρατίαν*, Athènes, 1958.

³ N. Svoronos, *Histoire de la Grèce moderne*, Paris, 1964, p. 36; Voir aussi l'édition grecque: *Ἐπισκόπηση τῆς νεοελληνικῆς ἱστορίας*, Athènes, 1976.

⁴ Ianis Kordatos, *Ἱστορία τῆς Νεωτέρας Ἑλλάδος (Τουρκοκρατία)*, I, Athènes, 1957, p. 154.

⁵ Emm. Turczynski, *The Role of the Orthodox Church in adapting and transforming the Western Enlightenment in Southeastern Europe*, dans « East European Quarterly », IX, 1977, 4, p. 416—440.

où de puissantes colonies grecques jouaient un rôle important, tant du point de vue économique, que dans le domaine culturel.

Dans une première étape, jusqu'en 1780—1790 — disons jusqu'à Rigas — ce qui attirait en premier lieu ces intellectuels dans les Principautés Roumaines c'était, surtout, les conditions favorables créées à l'élément grec par le régime phanariote. Propriétés, charges, possibilités de revenus — assurées par un système de relations des plus efficaces — ont dû exercer un attrait particulier pour ceux qui se montraient désireux d'avancer sur l'échelle sociale. Mais ce n'est pas tout. Pour un grand nombre d'entre eux, ce qu'ils ne pouvaient trouver que dans les pays roumains, c'était une autonomie politique et culturelle, une liberté d'expression de la pensée, inconcevable à Constantinople ou dans la Grèce soumise, à cause du contrôle exercé par la Patriarchie et la Porte ottomane. Il va de soit que cet aspect devient de plus en plus fréquent dans la seconde étape de cette période, après 1790 et surtout à la veille de 1821.

Ainsi que ne manquent pas de le souligner les historiens grecs contemporains, les règnes phanariotes ont eu une contribution essentielle à la laïcisation de l'activité politique des Grecs, en créant ces cadres politiques indispensables à la vie de l'Etat et au développement de la pensée sociale-politique⁶. On sait combien limitées étaient les possibilités de faire une carrière politique à Constantinople !

En occupant des charges dans le Conseil princier ou dans les chancelleries des princes, en participant à la vie diplomatique de l'époque et au gouvernement d'un pays qui avait une forte tradition historique, en connaissant aussi, de près, les réalités roumaines et la manière dont s'est opérée la synthèse de la tradition byzantine avec ces dernières, les Phanariotes et leur nombreuse clientèle bénéficiaient sur terre roumaine d'une véritable « école politique », de pratique politique. Il est facile à démontrer que cela n'était possible ni en Grèce, ni dans d'autres pays de la « diaspora », où ils ne pouvaient trouver — comme dans les pays roumains — une identité de vues et une solidarité dans la lutte contre la Turcocratie, un idéal commun, celui de la libération nationale. Un exemple éloquent du rôle qu'eut pour le secrétaire princier la pratique politique et diplomatique dans l'ambiance des chancelleries roumaines, est celui de Panaiotis Kodricas, le futur interprète du Ministère des Affaires Etrangères de Paris. La correspondance diplomatique qu'il entretenait, en 1797, en tant que secrétaire d'Al. Moruzi, nous laisse voir un parfait connaisseur de la vie politique, habile diplomate et utilisant un français impeccable⁷.

Dans le processus de la formation de certains des intellectuels qui ont vécu et travaillé dans notre pays, un rôle important revient à l'ancienne tradition de culture des Roumains et à leurs relations avec les intellectuels roumains, si souvent évoquées dans la correspondance de Daniil Philippides, Néophite Doukas ou Nicolae Rosetti-Roznovanu, dans les souvenirs de George Sion, etc. C'est surtout l'émulation des années précédant la révolution de 1821 qui retient notre attention, période où les formes de collaboration des patriotes roumains et grecs ont trouvé des points de contact toujours plus nombreux.

Les premières décennies du XIX^e siècle sont fortement marquées par cet effort commun pour la création de la culture nationale moderne et la formation de l'Etat national. Il suffit de rappeler que, sur l'initiative de Nicolae Rosetti-Roznovanu et de Gh. Cléobule de Philipopole, l'école alilodidactique de Jassy a donné à la Grèce révolutionnaire les cadres de son enseignement élémentaire, c'est-à-dire un facteur essentiel de la lutte de libération nationale. Les jeunes Grecs formés dans la capitale moldave, à l'école financée par le boyard roumain, partaient en Grèce munis de diplômes, avec une recommandation des dirigeants de l'école et du métropolitain Veniamin Costache et l'argent donné par N. Rosetti-Roznovanu, pour enseigner la méthode alilodidactique en répandant la culture dans les villages et les villes⁸.

Daniel Philippides, Denis Ploteinos et, en général, les historiens grecs qui ont écrit sur notre terre, connaissaient nos chroniques⁹, admiraient notre passé et ne manquaient

⁶ D. Zakythinos, 'Η πολιτική ιστορία τῆς Νεωτέρας 'Ελλάδος, Athènes, 1965, p. 40—41.

⁷ Archives de l'Etat Sibiu, Fond « Agence autrichienne » (1797).

⁸ A. Camariano-Cioran, *Les Académies princières de Bucarest et de Jassy*, Salouique, 1974, p. 114. V. aussi V. Papacostea, le compte rendu du livre de G. Sakkas, Γεώργιος Κλεόβουλος « Ὁ Φιλίππουπολίτης », Athènes, 1956, dans « Studii », XIV, n° 3, 1961, p. 1064—1067.

⁹ Al. Elian, l'introduction du volume *Izvoarele Istoriei României*, II, *Scriptorii bizantini (Fontes Historiae Daco-Romaniae, III. Scriptores bizantini)*, publié par Alexandru Elian et Nicolae-Șerban Tanașoca, București, Ed. Academiei R. S. R., 1975.

même pas de défendre nos droits¹⁰. Le fait de rédiger une histoire de la Roumanie et une Géographie de notre pays, avant d'écrire une Géographie de la Grèce, prouve non seulement les sentiments de Philippides pour sa patrie adoptive, mais aussi que pour la Roumanie il avait trouvé des sources et une bibliographie, une tradition historique formée et une conception claire des origines et de la continuité du peuple roumain, qu'il s'approprie en tout. Il ne faut pas oublier qu'une telle conception sur la continuité nationale, purifiée de contradictions et formulée de manière définitive, paraît dans la première grande histoire des Grecs — due à Constantin Paparrigopoulos — à peine au milieu du XIX^e siècle !

Après cette esquisse sommaire des conditions dans lesquelles pensaient et écrivaient les intellectuels grecs de Valachie et de Moldavie, j'essaierai d'exposer — très brièvement — la méthode employée dans mon ouvrage.

Même si j'ai utilisé parfois quelques sources inédites ou moins connues, la base documentaire de cette étude est constituée par les précieuses contributions des historiens et historiens littéraires roumains et grecs¹¹. Une mention spéciale doit être faite ici des néo-hellénistes roumains Ariadna Camariano-Cioran et Nestor Camariano, qui ont découvert et étudié dans leurs ouvrages — fondamentaux pour nos recherches — une quantité impressionnante de documents et manuscrits inédits, relatifs à la vie et à l'activité des professeurs et des penseurs grecs des pays roumains. En ce qui concerne l'abord théorique de la question des intellectuels sud-est européens, les études de Virgil Cândea et d'Alexandru Dușu sont indispensables, puisqu'ils sont les premiers à avoir envisagé sous cet angle — du mouvement des idées — la vie culturelle de notre zone¹².

L'existence d'une si riche bibliographie nous a obligés à trouver une formule synthétique. Aussi avons-nous analysé, dans le premier chapitre, *Les principaux centres de culture*, qui ont groupé l'activité de ces intellectuels grecs de notre pays, en traitant ensuite, dans le second chapitre, *Le statut et le rôle de l'intellectuel*.

Mais tâchons d'éclaircir ce que nous entendons par *formation* à cette époque. On ne saurait employer cette notion dans le sens courant, des années d'études ou du stage dans un établissement scolaire ou universitaire. En la rapportant aux conditions de l'époque, nous avons considéré que même pour un intellectuel formé, qui arrivait dans les pays roumains pour exercer une profession, les années passées parmi les intellectuels roumains et balkaniques des Principautés ont contribué à compléter sa formation, à élargir son horizon culturel. La meilleure preuve en est l'activité de ces intellectuels pendant leur séjour dans notre pays et le fait qu'ils y ont publié ou préparé pour l'impression leurs ouvrages, les éditant ensuite à Vienne, Athènes, en Italie et dans différents centres de l'imprimerie grecque. C'est d'ailleurs ce dernier aspect qui a constitué notre principal critère dans l'essai de

¹⁰ L'un des premiers à avoir utilisé le terme de « Roumanie », Philippides démontrait que ce nom s'imposait logiquement, étant justifié par « la primauté, l'ancienneté et le nombre des Roumains ». Voir aussi Vasile Arvinte, *Le nom ethnique et la création du nom de l'Etat national România*, dans « Revue roum. d'histoire », 1977, n° 3, p. 439—454, idem, *Dimitrie Daniel Philippide et la dénomination România*, dans « Rev. études sud-est europ. », XVI, n° 2, 1978, p. 355—359 ; Adolf Armbruster, *Sinn und Bedeutung des Begriffs « România » in rumänischen Mittelalter*, dans « Dacoromania », Jahrbuch für östliche Latinität, I, 1973, p. 124—131.

¹¹ Sans reproduire ici une vraie bibliographie — qu'on trouvera dans l'ouvrage dont il est question dans ces pages — nous nous bornerons à citer les historiens roumains : I. C. Filitti, Nicolae Iorga, Constantin Erbiceanu, Demostene Russo, Nicolae Bănescu, Emil Virtosu, Dan Simonescu, Victor Papacostea, Gh. Cronț, Alexandru Ciorănescu, Paul Cernovodeanu, Vlad Georgescu, pour leurs contributions ayant trait à l'histoire de la culture, Mihai Berza et Alexandru Elian, pour leurs synthèses sur la culture roumaine aux XVII^e—XIX^e siècles dans le traité « Istoria României » et les précieuses interprétations données au phénomène culturel, tant par écrit, que dans les Colloques consacrés aux Lumières. Les historiens littéraires : Dimitrie Popovici, Paul Cornea, G. Ivașcu, Ovidiu Papadima, I. Șiadbei, Mircea Angheliescu, Mircea Muthu ont plus d'une fois étudié dans leurs livres les rapports des cultures roumaine et grecque. Rappelons aussi les importantes contributions de Constantin Noica et Val. Al. Georgescu dans le domaine philosophique et juridique. Enfin, du côté grec, citons : Denis Zakythinos, Constantin Th. Dimaras, Ap. Vakalopoulos, Cléobule Tsourkas, Léandros Vranousis, Philippe Iliou, pour ne nommer que les principaux représentants de ce domaine de recherches.

¹² Nous pensons surtout à l'analyse faite par V. Cândea dans la « Revue d'études sud-est-europ. », VIII, 1970, n° 2 et 4 (*Les intellectuels du Sud-Est européen au XVII^e siècle*) et aux derniers livres de Alexandru Dușu : *Sinteză și originalitate în cultura română*, București, 1972 ; Idem, *Cultura română în civilizația europeană modernă*, București, 1978.

éfinir l'intellectuel. Dans cette période où nous assistons à la formation de l'intellectualité sud-est européenne en tant que couche sociale, la définition du statut de l'intellectuel n'est pas aisée. Les données dont nous disposons sont plutôt disparates. Même si nous citons l'existence de riches matériaux, ils ne couvrent pourtant pas tous les domaines qui nous aideraient à caractériser ce statut. Il nous manque les données concernant les conditions matérielles des différentes professions, la mention des salaires, par exemple, étant tout à fait accidentelle et ne permettant aucune étude systématique de son évolution. La spécialisation est loin d'être envisagée de manière stricte, puisque nous voyons des médecins et des juristes écrire des traductions, travailler dans les chancelleries princières, ou devenir précepteurs dans les familles des boyards.

D'autre part, comme un corolaire de cette situation, le dilettante n'était pas, à cette date, un simple amateur. On peut même parler de l'existence d'un *dilettante* supérieur, frisant la spécialisation, grâce à une culture des plus soignées et à une passion pour l'activité intellectuelle qui remplacent l'absence d'un diplôme.

Aussi avons-nous considéré des intellectuels, tous ceux qui prennent part à l'acte de culture, avec un sens des responsabilités qui leur évite la superficialité. Le critère concluant pour l'enquête présente est donc *la valeur* de leurs contributions dans différents secteurs de la culture, sans tenir compte de ce qu'aujourd'hui on appelle « qualification » ou spécialisation professionnelle.

Après avoir mentionné les principaux *types de professions*: le professeur, le iatrophilologue et le médecin — dans le sens moderne — l'historien (ou le chroniqueur), le juriste, le marchand-libraire et le marchand-éditeur, nous nous sommes arrêtés aux *types dominants* (l'intellectuel militant, le traducteur, le copiste) en détachant *les figures représentatives et les cas d'assimilation*.

Le « iatrophilologue » continue à être l'un des types de formation intellectuelle les plus fréquents, les études médicales couronnant, généralement, une formation humaniste des plus complètes. D'ailleurs, ce qui caractérisait le « iatrophilologue », c'était la soif de connaissances, le transformant en un perpétuel étudiant, qui, dès qu'il pouvait suivre le cours de quelque illustre professeur, n'hésitait pas à le faire, même s'il avait atteint un âge où il aurait pu commencer à professer. Plus fréquent peut-être que le « iatrophilologue » est le professeur, dans sa double hypostase de professeur à l'école publique ou précepteur. Même si nos mémorialistes du XIX^e siècle nous ont habitués avec l'image d'un précepteur grec pédant et aigri, violent jusqu'à la cruauté et hostile à toute autre culture que la culture des Grecs, nous trouvons pas mal de cas où la personnalité du professeur en imposait à l'élève, des liens d'étroite amitié se nouant souvent entre mentor et disciple. Un pareil exemple, fourni par A. Camariano-Cioran, est celui d'Etienne Dugas, qui a pu compléter ses études universitaires, en tant que précepteur de Costache Rosetti-Roznovanu, qu'il accompagna à Halle, Göttingen et Jena¹³.

Les traducteurs sont une catégorie nombreuse, recrutée des catégories sociales les plus diverses, car des princes régnants jusqu'aux modestes copistes de chancellerie et aux simples marchands, tous souhaitaient participer à cette vague irrésistible de la culture du temps, sinon par l'effort personnel, du moins par un appui moral ou matériel.

Le type dominant est celui de l'intellectuel militant, initiant des réformes destinées à moderniser tant le contenu que les méthodes de l'enseignement des Académies princières, dans un permanent effort de synchronisation avec l'enseignement occidental. Quoique les formes désuètes de l'abus de grammaire et l'hostilité des professeurs pour les idées nouvelles persistent encore, coexistant avec ces phénomènes progressistes, on peut pourtant parler du rôle particulièrement efficace des intellectuels dans l'évolution imposée à l'enseignement. En combattant ces formes vieilles maintenues par le courant conservateur, patronné par l'église, les intellectuels progressistes poursuivaient l'application de certains principes des Lumières, tel que l'emploi de la langue populaire (pour assurer la diffusion de la culture dans des cercles de plus en plus larges) et une intense activité de traductions, destinée à éveiller l'intérêt pour les sciences de la nature et les sciences exactes, la connaissance de la nouvelle morale laïque et, en général, la libération de la culture de l'emprise exercée par l'Eglise, à une époque où la vie intellectuelle ne pouvait pas encore se dispenser de son cadre théologique.

La figure la plus représentative de l'intellectuel militant est Rigas Velestinlis. Sa présence à Bucarest et l'écho qu'il y avait trouvé dans les cercles progressistes¹⁴ nous montrent

¹³ A. Camariano-Cioran, *Les Académies princières de Bucarest et de Jassy*, Salonique, 1974, p. 653.

¹⁴ Al. Elian, *Sur la circulation manuscrite des écrits politiques de Rhigas en Moldavie*, « Rcv. roum. hist. », I, 1962, n° 2, p. 487-497.

à quel point les forces s'opposant au clergé plianariote et à la tradition de la Patriarchie avaient gagné de terrain. Les idées nouvelles que propageaient D. Katardzis, I. Moesiodax et les autres érudits grecs des Principautés avaient rendu possible la forme la plus avancée de la lutte idéologique, puisqu'elles envisageaient la préparation de la révolution et de la république. Rigas suit d'ailleurs le même programme culturel à caractère didactique, qui constituait une constante de l'activité des intellectuels grecs. Il fait imprimer un traité de *Physique*, ensuite une adaptation de Rétif de la Bretonne, suivant les goûts et la mentalité de la société sud-est européenne, en reflétant — du point de vue idéologique — les principaux impératifs de la Révolution Française¹⁵. Enfin, dépassant tout ce qu'on avait écrit jusque là, en matière politique, dans le Sud-Est de l'Europe, Rigas a imaginé une Constitution pour la République grecque, le grand Etat unitaire qui allait se substituer à l'Empire ottoman, après la victoire de la Révolution.

L'un des aspects les plus intéressants que nous offre la vie intellectuelle de cette période est l'apparition des tendances progressistes dans le clergé. Ils sont fréquents les cas de prélates qui — comme Daniel Philippides — malgré leur formation théologique, abandonnent un domaine pour lequel ils ne se sentaient pas de vocation, en faveur d'une activité intellectuelle militante.

Mais pour nous autres, Roumains, il est évident que toute notre sympathie va surtout vers ces personnalités de l'intellectualité grecque de notre pays, qui se sont identifiées sans réserve à la vie du peuple roumain. En s'établissant en Valachie et en Moldavie — où ils obtenaient des charges importantes —, souvent aussi en Transylvanie, ils montrent un intérêt particulier pour l'histoire, la géographie et la culture des Roumains dans des ouvrages à caractère historique, littéraire ou juridique. C'est ainsi que nous apparaît Toma Carra, le renommé juriste qui, en 1804, sur l'ordre d'Alex. C. Moruzi, traduisait en grec moderne le Manuel d'Harménopoulos et commençait la rédaction d'un code civil et pénal de la Valachie. Il en est de même pour Mihai Photoinopoulos, dont les manuels juridiques — analysés par Val. Al. Georgescu — ont dévoilé sa contribution importante pour ce que sera la « modernisation » du droit roumain au XIX^e siècle¹⁶. Un autre Grec roumanisé est le grand « serdar » Gheorghe Saul, médecin de la Cour sous Scarlat et Grigore Alex. Ghica, où il remplissait aussi la fonction d'archiviste, qui s'est penché de près sur notre histoire, en attaquant avec véhémence, dans la presse occidentale, le livre de J.-L. Carra qui nous dénigrait¹⁷. Démètre Katardzis, considéré par les Grecs comme étant le plus illustre représentant des Lumières dans la culture grecque¹⁸, avait pénétré, par son mariage et par ses hautes dignités valaques, dans la noblesse roumaine. Il a préconisé les mesures nécessaires pour l'amélioration de l'enseignement des Académies princières, ayant en vue, au même titre, l'éducation des jeunes roumains et grecs, ainsi qu'on peut le voir des titres mêmes de ses essais¹⁹. En recommandant aux Grecs d'adopter la langue populaire, Katardzis donnait l'exemple des Roumains, qui — en dépit des petites différences existant entre le vocabulaire du citadin, comparé à celui du villageois ou du boyard — ont une seule langue, unitaire, que tous comprennent²⁰.

En ce qui concerne le rôle essentiel joué par les capitales roumaines pour la production du livre grec, il ressort bien clairement des recherches récentes de Philippe Iliou portant sur les « prénumérants »²¹. Dans l'ensemble des livres grecs parus à l'époque des Lumières (1749—1821), Bucarest et Jassy rivalisaient avec les centres les plus productifs du livre grec (Vienne et Constantinople).

¹⁵ Pan. S. Pistas, *Ἡ πατρότητα τῶν στιχουργημάτων τοῦ Σχολείου τῶν ντελικάτων ἔραστῶν*, dans « *Ἑλληνικά* », 20, 1967, p. 393—413.

¹⁶ Voir surtout Val. Al. Georgescu, *L'idée impériale byzantine et la structuration du pouvoir princier en Valachie de 1765 à 1818*, dans « *Ἐξένιον — Festschrift für Pan. J. Zepos* », Athènes, Freiburg/Br., Köln, 1973, 1, p. 455—471.

¹⁷ Al. Ciorănescu, *Le serdar Gheorghe Saul et sa polémique avec J.-L. Carra (1779)* (Societas Academica Dacoromana), « *Acta Historica* », V, Munich, 1966, p. 34—71.

¹⁸ Constantin, Th. Dimaras, *Ἄοφιλευθερισμός τοῦ Δ. Καταρτζῆ, με ἀποσπάσματα ἀπὸ τὸ ἀνέκδοτο « Γνωθὶ σαυτὸν »*, Athènes, 1964, p. 1—87 ; Dimitrios Katardzis, *Τὰ εὐρισκόμενα*, édité par. C. Th. Dimaras, Athènes, 1970.

¹⁹ D. Katardzis, *op. cit.*, p. 24—41.

²⁰ *Ibidem*, p. 321.

²¹ Philippos Iliou, *Βιβλία με συνδρομητές I. Τὰ χρόνια τοῦ διαφωτισμοῦ (1749—1821)*, dans « *Ὁ Ἑρμιστής* », 23, tome 12, fasc. 69—70, p. 101—179.

Il ne nous est pas possible de nous attarder sur d'autres aspects étudiés dans l'ouvrage que nous venons de présenter, tels que les progrès de l'esprit critique, l'enrichissement des genres (l'essai, l'abrégé, le pamphlet), ainsi qu'en général, les mutations survenues dans le goût pour la lecture.

Si l'on peut parler d'une conclusion, au bout de cet essai qui ne se propose que d'ajouter des éléments nouveaux à une problématique moins abordée jusqu'ici, c'est notre conviction que l'activité des intellectuels grecs dans les pays roumains a pris, en permanence, l'aspect d'une collaboration avec les Roumains. Les relations avec les intellectuels roumains ont été décisives dans l'organisation des sociétés culturelles et théâtrales, dans la production de l'imprimerie, dans le rayonnement de la méthode lancastérienne dans la Grèce révolutionnaire et en Bulgarie, dans une certaine manière d'écrire l'histoire, car les pays roumains offraient des sources documentaires et une conception formée, dont les historiens grecs prérévolutionnaires et hétéristes ont pleinement usé. Dans les principaux domaines de la pensée sociale-politique de l'époque (l'histoire, le droit et l'éducation), l'expérience roumaine a été fertile pour ces penseurs.

LA FORMATION DES INTELLECTUELS DE L'ÉMIGRATION BULGARE EN ROUMANIE AU XIX^e SIÈCLE

ELENA SIUPIUR

Concentrée dans le territoire roumain le long de huit décennies et en provenance de différents centres de formation (Bulgarie, Roumanie, Russie, Autriche, France, Serbie, Allemagne, voire la Turquie — c'est-à-dire Istanbul), l'intellectualité d'émigration bulgare¹ s'est constituée en dépendance et en accord avec les impératifs socio-politiques du mouvement de renaissance et de libération nationale. Par ailleurs, son développement fut déterminé par les exigences du processus de modernisation culturelle, processus impliquant l'institutionnalisation, la « professionnalisation » et la diversification du travail intellectuel et caractérisant tout particulièrement le Sud-Est européen au XIX^e siècle.

La méthode utilisée pour l'étude de l'intellectualité bulgare en Roumanie au XIX^e siècle est des plus simples. Elle a été choisie afin de répondre à un vœu déjà ancien de l'historiographie des relations roumano-bulgares² et du Sud-Est européen en général. En effet, un problème de grande importance pour cette historiographie est celui de la précision des notions et phénomène d'*émigration intellectuelle* et d'*intellectualité d'émigration*, les deux typiques pour la vie culturelle et politique de Sud-Est européen. En ce qui concerne l'intellectualité d'émigration, il s'agit là d'un problème lié aux rapports de la société roumaine avec les communautés intellectuelles des pays sud-est européens — en l'occurrence la communauté intellectuelle bulgare — auxquelles les Principautés danubiennes ont donné asile pendant un siècle et même plus. Il est généralement connu que dès la fin du XVIII^e siècle et jusqu'en 1878 les pays roumains, devenus par la suite la Roumanie, ont hébergé des communautés d'émigration bulgare, notamment dans la zone danubienne de la Valachie et au nord des Bouches du Danube, en Moldavie. Ces communautés firent l'objet de diverses études, mais jamais de caractère monographique ; cette dernière lacune sera elle aussi prochainement comblée grâce au livre préparée par le professeur C. N. Velichi³. Les difficultés devaient se multiplier à partir du moment où l'on a abordé l'examen d'une catégorie à part de cette émigration : celle des intellectuels. Dans ce domaine, la recherche fut surtout menée sur le terrain glissant des influences littéraires, l'intérêt s'étant donc axé sur quelques personnalités qui ont marqué de leurs dons la littérature et sur un certain nombre de publicistes. Or, cette manière de se limiter à l'espace littéraire, aux publicistes et aux révolutionnaires a conduit à l'ignorance des riches aspects offerts par l'ensemble de cette collectivité d'environ cinq cents

¹ Le présent article constitue la très succincte synthèse rédigée par l'auteur partant de la monographie qu'elle a élaborée sur le thème de l'intellectualité bulgare d'émigration en Roumanie au XIX^e siècle — ouvrage faisant partie du programme de recherches de l'Institut des études sud-est européennes de Bucarest.

² La bibliographie des études dédiées à ce thème des relations est par trop riche pour figurer dans l'espace disponible ici. Il ne nous reste donc qu'à souligner que les historiographes roumains (généreusement représentés dans ce domaine) de même que les écrivains bulgares ont été consultés assidûment pour la rédaction de la dite monographie. Citons-en seulement quelques noms : Petre Constantinescu-Iași, C. N. Velichi, Zlatka Iuffu, Alexandru Iordan, Laura Baz-Fotiade, Christu Vasile, N. D. Mincev, Nikolaj Ječev, Vl. Diculescu, Nadejda Dragova, Ilija Konev, etc. D'une aide particulièrement précieuse s'est révélé l'ouvrage de Manio Stojanov, *Bălgarska vǎzrojdenska knižnina*, vol. I—II, Sofia, 1957.

³ La première partie de cette monographie, *La contribution de l'émigration bulgare de la Valachie à la renaissance politique et culturelle du peuple bulgare (1762—1850)*, paraissait en 1970 aux Editions de l'Académie Roumaine ; la seconde partie, couvrant les années 1851—1878 est en train de paraître aux mêmes éditions.

intellectuels bulgares, de formations et professions fort variées, qui se sont trouvés en contact incessant et à tour de rôle pendant quatre-vingt ans avec les intellectuels roumains, hôte et modèle immédiat tout à la fois de collectivité intellectuelle institutionnalisée et concentrée dans le territoire d'un Etat national. Le problème qui se dégage dans ce contexte est celui de trouver la base réelle d'une recherche portant sur tous les phénomènes et sur tous les aspects surgis de la communication entre deux collectivités intellectuelles. Il s'agit de fournir une image aussi complète que possible de ce que représentent les intellectuels de l'émigration bulgare en Roumanie, autrement dit de préciser le véritable objet du débat, ayant porté auparavant plutôt sur l'étude des personnalités que d'une catégorie de personnes ou d'une collectivité à part.

Un autre problème s'est imposé à l'attention du fait de la manière dont l'historiographie bulgare (de même que celles grecque et albanaise, de leur côté) a envisagé ce problème des intellectuels de l'émigration. En effet, si la plupart des intellectuels bulgares de Roumanie figurent dans les divers traités d'histoire littéraire, de la peinture, de la presse, des imprimeries, etc., ils y sont mentionnés détachés du milieu de la diaspora, séparés de la société roumaine, à laquelle les unissaient pourtant des liens étroits, quand ils ne s'étaient pas formés tout simplement dans son cadre. De la sorte, le phénomène de l'intellectualité d'émigration se disperse, diffus dans l'ample phénomène national, il perd sa spécificité, son trait caractéristique. Dans l'ensemble d'un climat culturel et politique propre à tout un peuple, les circonstances un tant soit peu spéciales de la formation et de l'existence de ces intellectuels s'effacent et, du même coup, s'effacent aussi les causes qui ont déterminé le caractère spécifique de leurs activités et de leurs œuvres, par conséquent le caractère spécifique du phénomène en tant que tel.

Loin de nous l'idée d'en faire le reproche à l'historiographie bulgare. Tout au contraire, nous estimons qu'il n'y a rien que de très naturel dans cette manière de traiter les phénomènes de la culture nationale. Prenons, à titre d'exemple, la littérature : l'histoire d'une littérature est soumise, quand on l'écrit, à des critères esthétiques, artistiques et littéraires susceptibles d'exprimer en fin de compte la continuité et l'intégrité du processus littéraire national ; elle ne saurait accorder une place prépondérante à des critères mettant en lumière les phénomènes annexes ou secondaires du processus unitaire national. Mais c'est justement pourquoi je crois que c'est aux études spécialisées d'approfondir l'intellectualité d'émigration en tant que phénomène, à défaut duquel on ne pourrait saisir ni le caractère et l'évolution des cultures sud-est européennes, ni ce que leurs rapports a d'essentiel. Le rôle de ce phénomène est d'une trop longue portée dans cette partie de l'Europe pour qu'on puisse en faire abstraction.

Afin d'obtenir l'image intégrale de l'intellectualité bulgare d'émigration, j'ai choisi d'aller par le plus simple, c'est-à-dire d'enregistrer tous les Bulgares qui ont vécu, étudié et activé en Roumanie dans l'intervalle 1800—1878. À ce premier enregistrement, s'ajoutent sept autres ; ils constituent l'inventaire de tous les organismes culturels de langue bulgare du territoire roumain à l'époque concernée, ainsi que des instruments culturels et des formes revêtues par cette culture. Si les sept enregistrements supplémentaires ne sont pas très éloquentes pour ce qui est de chaque personnalité intellectuelle, il reflètent en échange au mieux la personnalité de ce qu'on appelle une communauté intellectuelle d'émigration. En outre, ces enregistrements mettent en lumière, d'une part, l'éveil de la conscience collective, en tant que couche socio-politique, chez les intellectuels bulgares de Roumanie et, d'autre part, la prise de conscience de sa nouvelle fonction politique chez l'ensemble de l'intellectualité balkanique et non seulement dans le cas des intellectuels bulgares.

L'information se trouve classée dans les huit registres dont il vient d'être question selon les rubriques suivantes :

REGISTRE 1. *Les intellectuels bulgares en Roumanie*

N° crt.	Nom, prénoms, années, de naissance et de mort ; localité ; pays	Etudes		Professions et activités	
		en Bulgarie	en Roumanie	pratiquées hors de Roumanie	en Roumanie : années localités
1	2	3	4	5	6

Observations et indications bibliographiques :

- a) bibliographie exhaustive ;
- b) toutes les données concernant la personnalité en question et non comprises dans les six rubriques du registre (origine sociale, ascendance intellectuelle, voyages d'études ou pour des raisons politiques, bourses, qualité de membre des différentes sociétés politiques et culturelles, intégration dans un travail institutionnalisé, donations de livres ou en faveur des buts culturels-politiques, activité révolutionnaire ou dans le cadre des légions militaires, etc.).

REGISTRE 2 : *Écoles de l'émigration bulgare en Roumanie*

N ^o crt.	le centre	l'école	période de son fonctionnement
1	2	3	4

Observations et indications bibliographiques :

- a) bibliographie exhaustive ;
- b) données non comprises dans les quatre rubriques du registre. Nous avons enregistré jusqu'à présent 20 écoles dans 16 centres et ces chiffres ne sont pas définitifs⁴.

On retrouvera les mêmes rubriques dans les autres registres, à savoir :

REGISTRE 3 : *Salles de lecture (bibliothèques-clubs, athénées) de l'émigration bulgare* (11 salles de lecture dans 9 centres).

REGISTRE 4 : *Églises bulgares en Roumanie* (6 dans 6 centres).

REGISTRE 5 : *Sociétés et comités culturels et politiques bulgares en Roumanie* (20 dans 4 centres, sans compter aussi les filiales BTBO ; c'est là que sont également enregistrés les organes de presse de chaque comité).

REGISTRE 6 : *Périodiques bulgares en Roumanie* (57 dans 5 centres durant l'intervalle 1841—1878).

REGISTRE 7 : *Typographies bulgares en Roumanie* (21 dans 5 centres).

REGISTRE 8 : *(en réalité, une annexe du précédent) Imprimeries roumaines ayant imprimé des livres bulgares dans l'intervalle des années 1805—1878* (17 dans 6 centres)⁵.

En examinant les diverses catégories d'informations que comporte la fiche de chaque intellectuel bulgare, on constate que le REGISTRE 1 est en fait une véritable suite de micro-biographies. D'autre part, les rubriques types permettent certaines remarques d'ordre statique sociologique, ce qui rend possible en fin de compte de traiter le phénomène respectif et même les domaines culturels par thèmes. De l'ensemble des remarques qui s'imposent dès une première lecture des registres, je me propose d'en présenter maintenant seulement quelques-unes.

Un premier groupe de remarques se rattache au phénomène de l'éclosion d'une communauté d'intellectuels bulgares émigrés en Roumanie. Cette éclosion devait se produire en plusieurs étapes, à partir de la fin du XVIII^e siècle et continuant jusqu'en 1878 (y compris). Toutefois, une plus grande affluence en Roumanie des intellectuels bulgares se dessine après 1854 et surtout après 1860, quand le quartier général révolutionnaire des Bulgares se déplace du côté de la Roumanie. Cette intellectualité bulgare avec les institutions de langue bulgare qu'elle aura fondées allait se concentrer de préférence dans les villes de la Valachie et à Bolgrad. Tout naturellement, elle était attirée par les centres très peuplés où s'épanouissaient de grandes communautés bulgares d'émigration et qui, par ailleurs, fonctionnaient

⁴ Il paraît que les villages situés au nord des Bouches du Danube comptaient plusieurs écoles ; quelques difficultés de documentation ont imposé l'utilisation de ces seuls chiffres, mais des recherches futures aux archives et bibliothèques de Sofia permettront d'en approcher le chiffre exact.

⁵ Le Registre 1 (des intellectuels) a été établi sur le critère alphabétique, alors que les autres suivent le critère géographique (par centres de l'émigration : Bucarest, Braïla, Bolgrad, Galatzi, Ploiești). À la fin de l'ouvrage, il y a une liste bibliographique numérotée, dans la rubrique du registre ne figurant que le numéro du titre respectif, noté pour chaque personne ou institution. Seuls les fonds d'archive et les titres cités une seule fois sont mentionnés en bas des pages du registre.

comme d'importants foyers culturels et politiques roumains (Bucarest, Braïla, Galatzi, Ploiești). Exception à cette règle faisait la ville de Bolgrad, à cause de sa situation en quelque sorte spéciale. Par contre, notre remarque se trouve confirmée de ce que malgré l'importance des communautés bulgares d'émigration de Zimnicea, Alexandria, Oltenița — pour n'en donner que quelques exemples — celles-ci étaient plutôt pauvres en intellectuels. Il est évident que les grands centres culturels roumains les attiraient de préférence, chose explicable, somme toute.

Considérée au point de vue de son origine, cette intellectualité d'émigration comporte trois catégories. La première réunit les personnes venues tout droit de Bulgarie : c'est notamment le cas des réfugiés politiques dont les familles étaient demeurées au pays. Une deuxième catégorie se compose d'intellectuels appartenant déjà à la diaspora, c'est-à-dire ayant vécu auparavant dans les colonies bulgares de Vienne, de Russie, voire d'Istanbul. Enfin, il y a encore la catégorie des intellectuels bulgares issus de familles déjà fixées en Roumanie (bon nombre d'intellectuels bulgares du XIX^e siècle sont nés à Braïla, Galatzi, Ploiești, Zimnicea, Bolgrad, Craiova, etc.).

La même division en trois groupes se fait jour lorsqu'on étudie cette intellectualité d'émigration sous le rapport de sa formation en tant que telle. Une première catégorie poursuit des études (moyennes) en Bulgarie, pour émigrer ensuite en Roumanie, où elle s'établit et développe son activité. Le deuxième groupe est celui de ceux qui ont fait leurs études dans les gymnases, collèges et universités de Vienne, Paris, Munich, Belgrade, Kiev, Odessa, Moscou, St. Pétersbourg, Prague, Istanbul, avant de s'installer en Roumanie (quelques-uns des intellectuels de cette catégorie ont commencé leurs activités ailleurs, en Bulgarie ou en Russie, mais ils aboutirent en fin de compte en Roumanie). Quant au troisième groupe, il est formé par ceux ayant étudié en Roumanie (gymnase, faculté) ; les membres de ce groupe développeront leur activité ou bien en Bulgarie, où il rentraient leurs études une fois finies, ou bien — et c'est ce qui arrivait le plus fréquemment — ils restaient sur place et travaillaient dans le cadre des communautés bulgares ou des organismes culturels roumains. Il y a aussi le cas des Bulgares qui finissent des études commencées en Roumanie à l'étranger — Paris, Vienne, etc. — pour retourner exercer leur profession en terre roumaine.

Quelles qu'en soient leur formation ou leur origine, ces intellectuels immigrés trouvent à quoi s'occuper en Roumanie, tantôt dans le réseau culturel et administratif roumain (archives, écoles, imprimeries, hôpitaux, tribunaux, etc.), tantôt au sein des institutions bulgares fonctionnant dans ce pays. Un petit nombre d'entre eux renoncent aux activités intellectuelles pour s'adonner au commerce ou à quelques autres domaines d'activité. En revanche, presque tous rallient les différentes formes d'activité politique et culturelle, dont le but était la renaissance et la libération nationale — formes d'activité qui se sont épanouies librement en territoire roumain.

(Compos surtout d'émigrés politiques et tournée nettement vers une activité dans des buts politiques révolutionnaires, cette intellectualité bulgare se révèle en tout premier lieu une intellectualité politique d'émigration. Je serais même encline de dire encore plus, à savoir que c'est en Roumanie que se rendaient de préférence les intellectuels bulgares profondément engagés dans la lutte politique révolutionnaire. On pourrait même parler d'une sorte de choix susceptible d'être saisi dans le processus d'émigration bulgare : vers la Roumanie se tournaient les émigrants politiques.)

Le processus constitutif de la communauté intellectuelle bulgare en Roumanie se caractérise par la fondation des *nouveaux centres de la culture bulgare*, qui sont tout à la fois des *centres culturels activant à l'étranger et des centres d'émigration* (en tant que tels, ils disparaissent en 1878, quand cette intellectualité regagne sa patrie bulgare). La nouveauté de ces centres se manifeste aussi bien sous le rapport géographique qu'au point de vue de la teneur du phénomène culturel et intellectuel en général.

Un autre trait caractéristique de ce processus de constitution de la communauté bulgare d'émigration est illustré par la création (avec le concours matériel et moral de la totalité des émigrants, appuyés par le gouvernement et la société roumaine d'un temps) d'un *système d'institutions culturelles lui appartenant en propre et fonctionnant en langue bulgare*.

Ces institutions culturelles, de même que l'intellectualité bulgare émigrée en Roumanie sont surtout séculières. Du reste, le tri opéré de lui-même quand il s'agissait de choisir l'endroit de l'émigration montre le caractère plutôt laïque de la diaspora bulgare, souligné par les professions et les activités exercées dans ce pays. À l'opposé de ce qui se passait pour la Roumanie, en Russie se rendaient ceux qui étudiaient la théologie ; on constate que le clergé intellectuel bulgare se concentrait en Russie et surtout à Istanbul, car là, à Constantinople, se livrait le combat pour l'autocéphalie de l'Église bulgare.

Notons aussi que les intellectuels bulgares immigrés en Roumanie se dirigent surtout vers les centres urbains. Même sous le rapport professionnel, cette intellectualité se manifeste

comme étant de type urbain. De beaucoup moins nombreuse, l'intellectualité bulgare d'émigration de type rural est surtout attestée dans les campagnes situés au nord des Bouches du Danube. Toutefois, on ne saurait ignorer l'incessant mouvement de cete intellectualité, pendulant entre la ville et le village (à la recherche d'une activité ou pour d'autres raisons encore), ce qui rend très difficiles les précisions la concernant.

Un caractère général digne d'être souligné réside dans le fait que les intellectuels bulgares inimmigrés en Roumaine utilisaient le roumain aussi, comme langue d'information culturelle et politique. Dans la plupart des cas, ils s'en servaient également dans l'exercice de leur fonction sociale d'intellectuels. Par contre, ils en usaient rarement dans le journalisme et la littérature.

Maintenant quelques mots à propos de l'origine sociale de cette intellectualité bulgare d'émigration. Les rares données disponibles en ce sens permettent quand même d'en distinguer trois catégories sociales fondamentales, à savoir : paysans, marchands, artisans. Il n'y a pas d'aristocrates, quant au clergé, sa contribution à l'intellectualité moderne est plus modeste. Pour ce qui est de son ascendance intellectuelle, les exemples ne sont guère nombreux : quand le cas se présente, il s'agit généralement d'enfants d'instituteurs.

Un autre groupe de remarques à faire se rattache aux professions et aux activités exercées par les intellectuels de la diaspora bulgare, ainsi qu'aux conditions dans lesquelles ces professions étaient pratiquées. En étudiant le premier registre précité, on constate la grande majorité des activités liées à l'enseignement, surtout jusqu'en 1860. À partir de cette date commence une grande diversification des activités professionnelles (celles-ci nous les avons induites à partir de la formation des intellectuels dans les différentes écoles et universités). Donc, jusque dans la sixième décennie du siècle dernier, les professions dominantes étaient celles des instituteurs, des professeurs spécialisés dans divers domaines, des auteurs de manuels d'enseignement — formés dans les lycées, collèges, écoles spécialisées, facultés de lettres, théologie et, plus tard, de droit, des sciences naturelles et des sciences exactes, des beaux-arts, conservatoires. Graduellement, dans la gamme des professions s'imposent aussi les médecins, apothicaires, avocats, ingénieurs, peintres, compositeurs, musiciens, ainsi qu'un groupe de professions d'un caractère à part, représentées par les écrivains, les journalistes et les typographes.

Cependant, si l'on change de perspective, en nous transportant dans le domaine de la vie intellectuelle, on s'aperçoit que quelle que soit la formation de ces intellectuels, de caractère universel ou spécialisée, ils couvrent de fait plusieurs branches d'activité, une seule et même personne s'acquittant de tâches multiples dans les divers compartiments de la culture. Il suffit d'énumérer ces tâches pour se rendre compte de la complexité de l'ensemble : enseignement (instituteurs et professeurs spécialisés de littérature, grammaire, histoire, géographie, sciences naturelles, théologie — cette dernière enseignée surtout par les prêtres intégrés dans le réseau d'enseignement —, mathématiques, chimie, physique, astronomie, dessin, musique, etc.); littérature didactique (auteurs de manuels et de dictionnaires) et adressée au grand public (depuis le livre « de sciences utiles » ou vulgarisation, dans les domaines du folklore, de l'astronomie, de l'agronomie, de l'histoire universelle), traductions (dans tous les domaines susmentionnés), littérature politique et belles lettres (poésie, prose, dramaturgie), critique et histoire littéraire. Les journalistes et publicistes de toutes sortes sont les plus nombreux après 1850. Ajoutons-leur encore les rédacteurs, éditeurs, directeurs de diverses publications, directeurs-propriétaires d'imprimeries, typographes, graveurs illustrateurs de livres, bibliothécaires, archivistes, collectionneurs de documents, conférenciers, peintres, acteurs, compositeurs et musiciens, médecins et pharmaciens, ingénieurs, fonctionnaires de toutes les catégories. Une catégorie d'intellectuels qui prend corps un peu plus tard est celle des hommes de science — philologues, historiens, folkloristes et ethnographes. Enfin, il y a aussi la catégorie des politiques, idéologues et révolutionnaires. Un intellectuel tel *Dimităr Mutev* (1818—1864), qui a étudié les sciences naturelles à Bonn et à Berlin, sera tout à la fois professeur enseignant sa spécialité et directeur de l'école bulgare de Bolgrad, directeur de la typographie bulgare de cette localité, traducteur, auteur de manuels didactiques, rédacteur et publiciste. Citons encore en ce sens le nom de *Christo Botev* (1848—1876) : étudiant en médecine et ensuite typographe, traducteur d'ouvrages littéraires, correcteur, éditeur de gazettes, poète et prosateur, journaliste et directeur de journal, maître d'école ; en même temps, il militait comme membre du Comité Central Révolutionnaire, dont il deviendra le président ; commandant d'un détachement militaire, il sera aussi l'un des grands idéologues du mouvement pour la renaissance et la libération nationale de la Bulgarie.

L'étude de l'évolution de l'intellectualité bulgare d'émigration à différents points de vue révèle encore d'autres catégories ou types : les intellectuels professionnels et les dilettantes ; le type « encyclopédique », auquel s'ajoute au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle le type « idéal » (pour utiliser le terme de Pierre Barrière), autrement dit l'intellectuel

de pure spécialité et spécialisation, dont se détache aussi l'intellectuel d'érudition. On peut, en outre, parler d'une intellectualité active et d'une intellectualité passive. Là, deux genres de délimitations sont encore possibles, l'une au point de vue créateur, l'autre sous le rapport de l'activité et de l'inactivité — par exemple, les milieux de lecteurs disposant d'une formation intellectuelle, mais s'adonnant à des activités pratiques (commerce, économie) ou domestiques.

Un autre trait caractéristique de l'intellectualité bulgare d'émigration en Roumanie s'avère éloquent en ce qui concerne son statut politique particulier et les conditions matérielles du travail intellectuel dans la diaspora. Il s'agit de son incessante « migration ». C'est un continuel va-et-vient d'une école à l'autre, d'une revue à l'autre, d'un centre à l'autre (à l'intérieur de la Roumanie ou de l'étranger en Roumanie et vice-versa), selon ses intérêts politiques et les exigences du mouvement révolutionnaire, ou seulement à la recherche des conditions les plus propices au développement de son activité. Les organismes bulgares de l'émigration payaient le travail intellectuel sur les contributions bénévoles de telle ou telle communauté, qui engageait le maître d'école ou le professeur respectif ; souvent, il arrivait que les employés eussent à attendre pendant plusieurs mois leur salaire, ce qui les incitait à quitter leur poste pour s'enquérir d'un autre. On faisait aussi appel aux fonds des différents comités et sociétés culturelles et politiques, des conseils de fabrique (« *nastoiatelstva* »), ou réunis par souscriptions (dans le cas des périodiques et des livres). À cet égard, l'édition des gazettes représenterait un champ particulièrement spectaculaire pour une recherche sociologique sur le thème de la relation *écrivains journalistes — lecteurs*.

Les bourses d'étude, plutôt nombreuses pour l'époque, étaient de la même source.

Quant aux intellectuels bulgares travaillant pour des institutions roumaines, ils étaient comme de juste rétribués par l'Etat roumain.

Un troisième groupe de remarques se rapporte aux relations des intellectuels d'émigration avec la société roumaine, leur hôte. Rappelons brièvement qu'une partie de cette intellectualité s'instruit dans les écoles roumaines, soit depuis l'élémentaire jusqu'à l'université, soit en fréquentant seulement les lycées ou les universités de Roumanie. À part les lycées roumains, on fréquentait aussi les collèges et pensionnats étrangers fonctionnant en Roumanie. Ce sont surtout les médecins qui suivirent des cours à Bucarest ; les jeunes bulgares fréquentaient en outre également l'Ecole d'agronomie, celle des Ponts et chaussées ou les Conservatoire.

Cette intellectualité bulgare d'émigration entre, en partie, dans l'administration ou les institutions culturelles roumaines. D'où la conclusion que les études poursuivies dans des écoles roumaines d'une part, l'activité dans le réseau institutionnel de ce pays d'autre part représentent les voies les plus durables et les plus efficaces de la communication entre l'intellectualité bulgare et la société roumaine. Ces voies assuraient le circuit dans les deux sens des valeurs spirituelles spécifiques.

Une autre cause d'affinité entre les deux sociétés réside dans la solidarité politique, dans l'esprit de laquelle la société roumaine a traité le mouvement bulgare. Sans exception, la Roumanie accordait toujours à tous les intellectuels émigrés sa protection politique et matérielle. Il n'y a aucun cas d'expulsion durant les quatre-vingt ans de l'existence d'une émigration bulgare en Roumanie. Mentionnons un autre trait unique dans l'histoire de toute l'émigration balkanique : la Roumanie est le seul pays n'ayant jamais frappé de censure ni les publications de tous genres (livres, périodiques), ni les activités culturelles, politiques et révolutionnaires de l'intellectualité bulgare. C'est ce qui explique l'édition en terre roumaine de tous les journaux, revues et livres interdits dans l'Empire ottoman, ou en Russie et en Autriche. De même, la Roumanie est l'unique pays où l'émigration bulgare ait eu le droit de fonder ses propres institutions culturelles, notamment des écoles, un lycée y compris, tout comme elle a permis le fonctionnement légal des comités politiques et révolutionnaires, au même titre que celui des associations culturelles. Aussi, rien que de très naturel dans le transfert graduel du centre révolutionnaire bulgare en Roumanie.

Pour les personnes s'intéressant à l'étude comparée de la genèse de l'intellectualité balkanique, j'aimerais noter un fait. Le type des professions et des activités intellectuelles, le type des institutions culturelles, ainsi que les instruments et les formes de culture éclos dans l'existence de l'intellectualité bulgare d'émigration sont identiques à ce que présentait la vie intellectuelle roumaine. La même remarque s'applique à tous les genres de sociétés et comités de l'émigration, si l'on excepte le Comité central révolutionnaire bulgare, chose tout à fait naturelle d'ailleurs. Ajoutons que cette parfaite identité ne joue que dans le cas bulgare, les distinctions se faisant jour dans le cas du phénomène grec ou albanais ; il est vrai que ces derniers couvrent d'autres périodes de temps, sans compter la spécificité de la tradition nationale.

Renonçant à regret à toute une série de remarques et de traits particuliers mis au jour par la méthode appliquée, je tiens néanmoins à rappeler encore que l'intellectualité de l'émigration bulgare en Roumanie au XIX^e siècles, étudiée sur les huit registres dont il a été déjà question, se dessine aussi nettement que possible, non seulement au point de vue numérique, mais encore sous le rapport de son système d'institutions, d'instruments culturels, de ses activités et professions. Il s'agit donc d'un véritable univers intellectuel : celui de sa formation, de sa manifestation et des résultats obtenus, dans l'immédiat comme à l'avenir. La présente recherche n'est donc pas une conclusion, mais le point de départ pour d'éventuelles recherches thématiques ou par problèmes. Voici à titre d'exemple quelques thèmes susceptibles d'être approfondis partant de ces registres : *l'enseignement roumain et la formation de l'intellectualité bulgare au XIX^e siècle; les professions et activités intellectuelles de l'émigration bulgare en Roumanie; l'institutionnalisation et la transformation en activité professionnelle du travail intellectuel au XIX^e siècle* ou encore, en abordant une recherche d'envergure, *la typologie intellectuelle sud-est européenne à l'époque des « renaissances nationales »*. Sans doute, le choix thématique possible offert par la méthode d'étude adoptée est bien plus large, mais l'espace disponible nous interdit de nous y arrêter plus longuement.

En guise de conclusion, retenons qu'à quelques exceptions près, l'intellectualité bulgare d'émigration devait rentrer au pays après 1878, moment de la fondation de l'Etat autonome bulgare moderne. On la retrouve engagée dans le système institutionnel, politique et culturel, de la Bulgarie, depuis le premier ministre au médecin d'arrondissement, depuis le chef de département ministériel au chef de parti, sans parler des ambassadeurs — à Bucarest et ailleurs —, des professeurs, inspecteurs scolaires, maîtres d'école, juristes, avocats, magistrats, peintres, rédacteurs de journal et journalistes, écrivains et traducteurs (du roumain y compris), médecins militaires, etc. Presque tous ceux que j'ai pu retrouver en étudiant la période 1878—1918 étaient demeurés des amis de la culture roumaine. Ils se sont appliqués à conserver un climat propice à la communication intellectuelle avec le peuple roumain.

LA FORMATION DES INTELLECTUELS ALBANAIS EN ROUMANIE 1821—1912

CĂTĂLINA VĂTĂȘESCU

La période (1821—1912), que nous avons choisie pour l'analyse de ce thème, s'imposait au chercheur par l'importance des deux dates qui la limitent : à l'époque de la révolution de Tudor Vladimirescu et de l'Hétéairie se manifestent les premiers signes d'une conscience nationale albanaise agissante, alors qu'en 1912, le mouvement albanais aboutit à proclamer son Indépendance d'Etat. En effet, la « Renaissance albanaise » commence par les efforts du premier intellectuel albanais, dont l'activité, destinée à jeter les fondements d'une culture spécifique, se déploie entièrement en Roumanie ; il s'agit de Naum Veqilharxhi, le coryphée qui essaie de synchroniser ses préoccupations à celles des autres intellectuels contemporains du Sud-Est de l'Europe. Par conséquent nous avons adopté le point de vue de l'« Histoire de l'Albanie »¹, partagé par d'autres chercheurs albanais et étrangers aussi, mais tout en considérant comme date du début de la Renaissance l'année 1821 et non pas l'année 1839. C'est en 1821 que Naum Veqilharxhi commence son activité culturelle et révolutionnaire, qui eut un puissant écho en Albanie, notamment à Korça.

Une autre remarque préalable qui nous semble nécessaire concerne les traits caractéristiques de ce qu'on peut nommer le « milieu albanais » en Roumanie. Les Albanais commençant à immigrer en Roumanie au cours du XVII^e et du XVIII^e siècle, la tradition des rapports entre le sud de l'Albanie et la Roumanie s'établit petit à petit². C'est un milieu d'artisans et de petits bourgeois qui, pourtant, s'adonnent avec enthousiasme à une activité culturelle aussi. Le niveau de leur formation est à peu près le même : dans le pays d'origine, la majorité avait terminé l'école élémentaire ou le lycée en grec. Sans aucun doute, le processus complexe de l'affirmation de la conscience nationale produit, ensuite, des transformations essentielles. A notre avis, on peut parler d'un « milieu albanais » parce qu'il y a des faits qui prouvent que cette ambiance a formé et a gardé une tradition spécifique, transmise non seulement dans un cadre organisé, mais aussi par les contacts établis entre individus. L'action de cette tradition formative augmente à mesure qu'on approche de l'année 1912. Il faut ajouter que les Albanais de Roumanie appartiennent au monde albanais, mais en subissant une certaine influence roumaine, dans le contexte de celle européenne.

Il faut mentionner que l'activité culturelle des Albanais de Roumanie, les rapports roumano-albanais, la presse albanaise parue dans les villes roumaines ont déjà fait l'objet de sérieuses études dues aux spécialistes roumains et albanais³. Ces recherches ont mis au jour un riche matériel, dont nous avons tiré tout le profit ; de même, nous avons consulté

¹ *Historia e Shqipërisë* (L'histoire de l'Albanie), II^e volume, Tirana, 1965, *Hyrje* (Introduction), p. 7. Pour la division en périodes de cette époque, voir aussi l'étude de Ali Hadri, *Periodizimi i lëvizjes kombëtare shqiptare* (La division en périodes du mouvement national albanais), « Gjurmime albanologjike », Seria e shkencave historike, Prishtina, 1971, 1, p. 23—32

² Aux XVII^e—XVIII^e siècles, les Principautés roumaines ont offert aux immigrants, pressés à quitter leur pays par la pauvreté et l'oppression, des meilleures conditions économiques et une certaine liberté. Au XIX^e siècle la colonie établie en Roumanie jouit d'une liberté importante pour la formation et le développement de la culture nationale moderne et pour la lutte afin de proclamer l'Indépendance du pays.

³ Nous citons ici seulement une bibliographie sélective : N. Iorga, *Brève histoire de l'Albanie et du peuple albanais*, Bucarest, 1919 ; Th. Capidan, *Contribuția românilor la Renașterea Albaniei* (La contribution des Roumains à la Renaissance de l'Albanie), « Graiul românesc », II, 1928, 1, p. 4—21 ; Victor Papacostea, *Sur l'abécédaire albanais de Vechilhardji*, « Balcania », I, Bucarest, 1938, p. 348—353 ; *idem*, *La participation de l'écrivain albanais Vechilhardji à la révolution de 1821*, « Balcania », VIII, 1945, p. 187—192 ; N. Ciachir, *Istoria modernă a Albaniei* (L'histoire moderne de l'Albanie), Bucarest, 1974 ; *idem*, G. Maksutovici, *Uncle*

la plupart des ouvrages albanais imprimés à l'époque⁴. Nous avons parcouru la presse albanaise parue en Roumanie et à l'étranger jusqu'en 1912, qui se trouve dans les collections de la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie. La difficulté majeure à notre avis, dans l'élaboration d'un travail de synthèse à ce sujet, reste le fait que la phase d'accumulation de tous les détails significatifs et de rédaction de monographies préliminaires n'est pas encore tout à fait achevée. C'est pourquoi nous nous sommes efforcée à réunir et à systématiser le matériel déjà connu, mais parfois, moins exploité, en ayant en vue une problématique nouvelle, qui n'a pas été abordée par les chercheurs d'avant nous.

Le matériel ainsi puisé nous a conduit vers des résultats que nous considérons utiles de présenter, vu qu'ils peuvent servir comme éléments d'une définition *sui generis* de l'intellectuel albanais en Roumanie à cette époque-là⁵. Pour assurer l'unité de notre travail, nous avons adopté comme principal critère pour considérer les Albanais de Bucarest, de Braïla ou de Constantza en tant qu'intellectuels ou en tant que gens aux préoccupations intellectuelles leur apport à la création d'une culture albanaise au service des idéaux nationaux. Il s'agit d'individus ayant une instruction d'intellectuels acquise par des études systématiques et certifiée par un diplôme d'études et, en même temps, il s'agit aussi de personnes ayant des préoccupations intellectuelles quelle que soit leur formation. En premier lieu nous soulignons le fait que, pour la majorité des cas, cette activité ne servait pas à celui qui la déployait pour gagner son existence. Deuxièmement, il s'agit d'une activité qui ne se déroulait pas dans les cadres d'un Etat national. Ce fait détermine la préférence, pour le moment, de quelques domaines, ainsi que nous le verrons, et une certaine absence d'autres domaines, jusqu'après 1912. De cette manière, nous avons rétréci mais, en même temps, nous avons élargi la perspective. Premièrement, nous n'avons pas eu en vue la façon dont les Albanais se sont formés comme médecins, ingénieurs, avocats, architectes, etc., dans l'Etat roumain, et la manière dont ils y ont exercé cette profession. Ce problème mériterait une étude spéciale, dans la mesure où on peut trouver assez de données. En second lieu, nous avons analysé l'activité des personnes, dont la formation ne les aurait pas placés parmi les intellectuels; cependant, leur activité a été, au moins, utile du point de vue culturel, à la colonie albanaise de Roumanie et au peuple albanais en général.

En dernière analyse, l'activité de l'intellectuel albanais (je souligne que j'ai surtout eu en vue ce que les Albanais de Roumanie se sont proposé comme but) est menée vers l'accomplissement des fins politiques, quels que soient les domaines abordés. Il est bien vrai que leur intérêt pour la politique peut être considéré un domaine d'activité en soi, mais nous

aspecte privind condițiile create mișcării albaneze de la sfârșitul secolului al XIX-lea — începutul secolului al XX-lea (Quelques aspects des conditions créées dans le territoire de la Roumanie au mouvement albanais de la fin du XIX^e — commencement du XX^e siècle), « Revista arhivelor », X, 1967, 1, p. 103—110; G. Maksutovici, *Kontribute të reja për njohjen e shtypit shqiptar në Rumani* (Nouvelles contributions à la connaissance de la presse albanaise en Roumanie), « Gjurmime albanologjike », Seria e shkencave historike, I, 1971, p. 33—64; G. Maksutovici, *La solidarité du peuple roumain avec la lutte du peuple albanais pour l'indépendance (1877—1912)*, « Revue des études sud-est européennes », XV, 1977, 4, p. 737—751; V. Bala, *Lidhjet kulturore shqiptare rumune* (Liens culturels albano-roumains), « Buletin shkencor i Institutit pedagogjik dyvjeçar të Shkodrës », I, 1964, 1, p. 50—85; V. Bala, *Shtypit shqiptar në Rumani* (La presse albanaise en Roumanie), « Revista shkencore », Shkodra, I, 1964, numéro spécial, p. 31—52; Ismet Dermaku, *Mbi vepërime të politikë-kulturale të shqiptarëve në Rumani gjatë Rilindjes shqiptare* (À propos de l'activité politico-culturelle des Albanais en Roumanie à l'époque de la Renaissance albanaise), « Arkivi i Kosovës », Prishtina, II—III, 1970, p. 57—79.

⁴ Nous remercions à cette occasion le Pr N. Djamo et Polixenia Djamo, ainsi que M. D. Polena, d'avoir eu la bienveillance de nous mettre à la disposition un riche matériel bibliographique.

⁵ La réalité analysée par des auteurs comme J. Le Goff et P. Barrière est différente et les définitions données lui en correspondent. La réalité spécifique du Sud-Est de l'Europe doit être surprise des définitions qui lui soient propres. De très bons exemples en sont l'étude de Virgil Cândea, *Les intellectuels du Sud-Est européen au XVII^e siècle* « Revue des études sud-est européennes », VIII, 1970, 2, p. 183—231 et 4, p. 623—669, ou le livre récemment paru de Al. Duțu, *Cultura română în civilizația europeană modernă* (La culture roumaine dans la civilisation européenne moderne), Bucarest, 1978, v. surtout les Chapitres *Formarea filosofului și a patriotului* (La formation du philosophe et du patriote) p. 47—85 et *Modele și imagini în iluminismul sud-est european* (Modèles et images dans les Lumières sud-est européennes), p. 85—119.

avons choisi de le présenter à part, parce que, au fond, on retrouve cet intérêt dans la manière dont sont abordés tous les autres domaines. De la sorte, surgissent des éléments qui témoignent d'une certaine préoccupation pour la formation d'une doctrine politique : la nécessité de l'autonomie ou même de l'indépendance d'État au nom de l'existence d'une nation albanaise : l'autonomie dans le cadre de l'Empire ottoman, envisagée comme plus réaliste et plus nécessaire dans les conditions du moment que la formation d'une Confédération Balkanique : l'unification de tous les Albanais, sans tenir compte de leur religion et l'indépendance de culte pour les orthodoxes et les musulmans. Une véritable campagne fut organisée contre ce que les Albanais considéraient l'« activité de mercenaires », c'est-à-dire la tendance de mettre leurs qualités au service des idéaux des autres nations et des autres peuples.

Le travail politique suppose également une activité soutenue de propagande, en vue de l'éducation de l'opinion publique interne et afin de renseigner l'opinion publique européenne. Une énumération des formes de propagande choisies par les Albanais de Roumanie doit inclure : la correspondance⁶, la rédaction de manifestes, d'appels, de proclamations⁷, la presse, le discours, la conférence, la littérature, même le congrès⁸.

Nous répétons ainsi que le but final de toute activité intellectuelle et culturelle réside dans l'appui donné à la conquête de l'indépendance au nom de l'existence d'une nation albanaise, dont les qualités, relevées à maintes occasions, lui permettraient de s'intégrer dans la civilisation européenne. Au nom de cette tendance de « synchroniser » la jeune culture moderne albanaise à celle européenne et, en même temps, de mettre en valeur la tradition spécifique, conduits par l'idéal politique de l'indépendance, les Albanais aux préoccupations intellectuelles de Roumanie ont opté pour la formation : 1) des *centres de culture* ; 2) des *instruments de culture* et 3) des *domaines d'activité*.

1) Parmi les institutions considérées nécessaires, à savoir : une académie qui devait élaborer un dictionnaire et unifier la langue littéraire, chaires de langue albanaise aux Universités européennes, écoles et sociétés culturelles, les Albanais de Roumanie ont réalisé conformément aux conditions du moment : a) *l'école* ; b) *la société culturelle* et, toutes propositions gardées, c) *le café*.

a) C'est à *l'école* que revenait le rôle insigne de former l'albanais en tant que langue de culture, de rendre inutile l'appel à une langue étrangère, comme par exemple le grec ou le turc. L'emploi de l'albanais permettait en même temps à la jeune génération l'accès toujours plus poussé à la culture. Avec le concours des Albanais de Roumanie on jeta les fondements de l'enseignement albanais moderne, élémentaire et lycéal. Particulièrement intéressants pour l'histoire de la pédagogie et pour l'histoire de l'école albanaise sont : l'école ouverte en 1887 à Korça et l'« Institut albano-roumain », fondé en 1892 à Bucarest par Nikolla Naço. Les statuts de ce dernier offrent, par exemple, de nombreux et précieux renseignements, concernant le programme des matières d'enseignement et des informations sur le programme quotidien de travail de l'élève : il y a quelques données sur le programme de l'école de Korça aussi. Toutefois, nous n'avons pas d'indications suffisantes concernant la manière dont ces programmes étaient appliqués et leur valeur réelle.

b) Chez les Albanais de Roumanie, le centre préféré pour l'organisation du mouvement culturel reste la *société culturelle*. Les premières tentatives de créer une pareille société, d'ailleurs sans succès, sont dues, probablement, à Naum Veqilharxhi. La tradition est reprise seulement après 1880, alors que naissent les sociétés suivantes : en 1884 *Drita* (la Lumière), qui depuis 1887 s'appelle *Ditura* (la Science), en 1887 une nouvelle société *Drita*, en 1899 le « Cercle des étudiants albanais de Roumanie », devenu en 1900 *Shpresa* (l'Espérance) et en 1904 *Djalëria shqiptare* (la Jeunesse albanaise) pour ne citer que les plus importantes. Entre 1880 et 1884, la première société s'est organisée sur l'initiative des Albanais de Roumanie, mais sous la « tutelle » des intellectuels de Constantinople aussi, tenant compte, en même

⁶ Nous citons ici, à titre d'exemple, seulement les noms de Naum Veqilharxhi et de Jani Vreto.

⁷ On peut rappeler à cette occasion l'activité déployée par Nikolla Naço.

⁸ Le succès dans l'activité de propagande a été reconnu à la colonie de Roumanie par I. Qemali et L. Gurakuqi qui arrivaient en octobre 1912 à Bucarest afin de préparer ici la proclamation de l'indépendance du pays. Le procès-verbal dressé à cette occasion par le poète Asdreni comprend aussi un point qui accentue l'importance de la suite et de l'accroissement de l'activité de propagande.

temps, de l'expérience gagnée à la suite de l'échec de la Ligue de Prizren et bénéficiant, on peut le dire, de l'appui du mouvement des Aroumains⁹.

Drita (qui depuis 1887 s'appelle *Dituria*) assume le rôle d'éditer des livres, de les diffuser gratuitement en Albanie et aussi dans la « diaspora » et d'assurer l'enseignement en langue maternelle. *Drita* fondée en 1887 par N. Naço se distingue par l'activité de propagande. Enfin, *Shpresa*, cercle d'étudiants, est la première société d'intellectuels au vrai sens du mot. Elle se propose, par des séries de conférences, de faire connaître la culture albanaise aux Albanais eux-mêmes. Le groupement de ses membres n'a pas pris en considération la formation de spécialité (il y avait des étudiants en médecine, en mathématiques, en sciences juridiques, des hommes de lettres, médecins, avocats, etc.) mais l'activité commune de diffusion de la culture.

c) En ce qui concerne *le café*, il est resté dans la mémoire de ceux qui ont vécu à l'époque, le centre d'activités telles que : la lecture et le commentaire en groupe de la presse albanaise et étrangère, l'instruction du soir en albanais, l'organisation des spectacles de folklore albanais, etc.

2) Parmi les *instruments de culture* pour lesquels les Albanais de Roumanie ont fait option, nous remarquons qu'on a accordé une attention spéciale : a) au *livre imprimé* ; b) à la *presse* et c) à la *correspondance*.

a) Le *livre imprimé* répond à la mission de diffuser la culture et de civiliser la nation. De 1886 à 1902, la société *Dituria* publie dans sa propre imprimerie des manuels, des livres de vulgarisation, de littérature, des livres confessionnels (qui, au fond, devaient préparer l'indépendance de culte aux Albanais orthodoxes et aux Albanais musulmans). À son tour, la société *Drita* fait publier, dans des typographies roumaines, deux ou trois manuels seulement (en milliers d'exemplaires). En échange, elle fait paraître beaucoup de mémorandums aux Grands Puissances et d'appels adressés aux Albanais.

En dehors du cadre organisé des sociétés, on publie, à l'aide de « prénumérants », surtout des livres de littérature.

Ce sont les *bibliographies* parues dans les journaux qui jouent un rôle important à la diffusion du livre. Elles peuvent être soit de simples annonces, qui ne font que reproduire le titre du livre, soit de petites notes ou même des comptes rendus.

Dans les journaux on peut trouver aussi des données concernant les *bibliothèques*. Il s'agit ou bien de conseils publiés en vue de la constitution des bibliothèques privées, ou bien des appels aux lecteurs, invités à faire des donations aux bibliothèques des sociétés culturelles. Ces dernières devaient renfermer des écrits, anciens et contemporains, dans toutes les langues, concernant toutes les phases de la culture albanaise.

b) Un instrument de culture tout aussi important reste la *presse*. Les journaux prouvent les possibilités de la langue albanaise de devenir une langue écrite, une véritable langue de culture.

Chaque gazette albanaise, parue en Roumanie entre 1887 et 1912, ayant un profil très varié, se propose, à côté des fins politiques et de propagande, l'éducation et l'instruction du lecteur. Pourtant, chaque journal a ses propres caractéristiques : par exemple, *Sqipehari* (l'Albanais), dirigé par Nikolla Naço, a un caractère politique ; les qualités littéraires de plusieurs articles, quoique remarquées déjà par les contemporains, ne représentaient pas un but en soi. *Shqipëria* (l'Albanie), publiée par V. A. Dodani, fait des efforts notables afin d'élever le niveau des préoccupations scientifiques. Dans ses pages apparaissent de nombreuses traductions qui forment une véritable petite collection d'albanistique. C'est la revue la plus riche, la plus variée et peut-être la mieux connue à l'étranger aussi. *Përlindja shqiptare* (La Renaissance albanaise), dont on connaît seulement quatre numéros, démontre un intérêt spécial pour l'histoire et la linguistique, tout en offrant des informations et des commentaires politiques. Les exemples donnés nous suffisent pour démontrer le souci permanent des intellectuels albanais de transformer la presse dans un authentique instrument de culture et dans une puissante arme politique.

⁹ Il est encore nécessaire d'élaborer une étude sur les similitudes, les différences et les relations entre le modèle culturel proposé par les Aroumains et le modèle proposé par les Albanais, les conditions d'évolution étant les mêmes pour les deux mouvements nationaux. Un commencement est fait par S. Iancovici, *Relations roumano-albanaises à l'époque de la Renaissance et de l'émancipation du peuple albanais*, « Revue des études sud-est européennes » IX, 1971, 1, 2, suivi par Max Demeter Peyfuss, *Die Aromunische Frage. Ihre Entwicklung von den Ursprüngen bis zum Frieden von Bukarest (1913) und die Haltung Österreich-Ungarns*. Wien — Köln — Graz, 1974.

La presse, rédigée en partie dans les langues roumaine et française, trouvait écho dans l'opinion publique roumaine et européenne.

c) Comme troisième instrument culturel, fort approprié aux conditions de l'époque, la *correspondance* est souvent utilisée avec succès dans la confrontation d'idées et dans l'unification des points de vue¹⁰.

3) *Les domaines d'activité* abordés par les intellectuels ou par les Albanais aux préoccupations intellectuelles de Roumanie sont : la philologie et la linguistique, l'histoire, le folklore, la pédagogie, la morale, le droit, l'économie, la géographie, l'art (musique, peinture, littérature). En linguistique, on se propose de former la langue nationale unique, de fixer la terminologie scientifique, d'unifier toutes les variantes de l'alphabet. Il y a un certain intérêt pour la richesse dialectale et pour la publication d'instruments aptes à rendre l'albanais langue normalisée (dictionnaires, grammaires et chrestomathies). La tradition de la langue albanaise écrite n'est pas ignorée non plus. Les préoccupations d'histoire sont destinées à prouver l'existence d'une tradition spécifique, qui rend légitimes les aspirations du moment ; on choisit des thèmes tels que : l'histoire de l'autonomie des Albanais et l'ancienneté des Albanais ; l'histoire des voisins et celle des colonies albanaises ; l'histoire du mouvement culturel albanais en général et en Roumanie. La nécessité de connaître la tradition explique aussi l'intérêt pour le folklore. La morale participe à la formation d'un bon citoyen, membre d'une nation qui lutte pour son indépendance. En ce qui concerne la littérature, la littérature albanaise en général connaît la plus intense fusion d'étapes et de courants de tout le Sud-Est européen. Les Albanais de Roumanie, ayant des préoccupations littéraires (Asdreni, M. Grameno, Th. Avrami, N. Naço, I. M. Qafëzezi), introduisent dans la littérature albanaise de nouveaux genres : le récit, le drame historique, les mémoires, le pamphlet. Le genre qui répond le mieux aux besoins du temps est la poésie, cultivée non seulement par des poètes doués, mais aussi par une foule de poètes de circonstance.

Cette simple énumération des domaines choisis nous témoigne en premier lieu d'un certain effort en vue de jeter les fondements de *l'albanologie cultivée par les Albanais eux-mêmes*. Les résultats sont dignes à être mentionnés, même s'il ne s'agit pas toujours d'originalité ou d'une manière de travail rigoureusement scientifique. Ils sont, en effet, le fruit d'une activité d'amateurs plus ou moins cultivés. Ces amateurs ont contribué pourtant à créer les cadres généraux de l'albanologie. C'est aux générations suivantes que revint la tâche de consolider sa position. Les traductions et les articles de vulgarisation parus dans les gazettes avaient familiarisé les lecteurs aux noms et aux ouvrages des albanologues et des balkanologues étrangers : Pouqeville, Hahn, Jan Urban Jarnik, G. Meyer, G. Weigand, E. Legrand, B. P. Hasdeu et d'autres.

En conclusion, nous proposons une division en périodes de l'époque étudiée. Entre 1821 et 1881 il y a un nombre bien limité de personnes aux préoccupations intellectuelles : un Naum Veqilharxhi, un Vangjel Zappa ou quelque anonyme, dont les efforts ne sont pas encore concentrés dans un mouvement organisé.

Après 1881, l'échec de la Ligue de Prizren, par l'intermédiaire des intellectuels albanais de Constantinople, devient pour les Albanais de Roumanie aussi une source d'expérience. L'organisation en sociétés, l'impression de livres, la création d'écoles sont dues à une autre génération, d'amateurs ayant des préoccupations intellectuelles, malgré l'absence de la formation nécessaire. Peu à peu, on assiste à la délivrance de leur activité de la « tutelle » du groupe de Constantinople¹¹.

Cette génération continue son activité, après 1899, simultanément avec une génération plus jeune, formée d'intellectuels dont l'instruction spécialisée, certifiée par un diplôme, est achevée dans les écoles supérieures roumaines ou européennes. Avocats, médecins, architectes, ingénieurs, typographes, artistes et étudiants considèrent nécessaire de contribuer par leur activité au développement des domaines que nous avons énumérés. Dans ce cas aussi, la plupart du temps, il s'agit d'un travail déployé par des amateurs. Ils ont pourtant un horizon culturel plus étendu et ils jouissent aux yeux de l'opinion publique de leur prestige d'intellectuels¹².

¹⁰ Nous citons, de toute une série d'intellectuels, les noms de N. Naço, J. Vreto, V. A. Dodani, Asdreni dont la riche correspondance est un très bon exemple.

¹¹ C'est à cette génération qu'appartiennent, entre autres, N. Naço, V. A. Dodani, J. Meksi, Th. Marko, Gj. Gjeço, les frères Tarpo, etc.

¹² Leur nombre, de même, s'est accru par rapport à la génération antérieure. Dans leurs rangs se trouvent : Asdreni, Temo, Dervish Hima, K. Dako, J. Erebara, Jani Lehova, H. Meksi, le peintre J. Teohari, etc.

Jusqu'en 1912, pour la cause albanaise ce ne sont pas les professions acquises qui ont vraiment d'importance, mais l'activité militante menée par des amateurs sans diplôme et par des amateurs qui ont fini des écoles supérieures. Dans cette qualité, d'intellectuels militants, ils sont : organisateurs de sociétés culturelles et membres dans les comités de ces sociétés, directeurs ou rédacteurs de journaux, traducteurs, instituteurs, typographes, bibliothécaires, diffuseurs de livres et de presse, publicistes.

Leur formation réelle, acquise ou achevée en Roumanie, devient nécessaire au jeune État albanais depuis la proclamation de son Indépendance. Une preuve en est le départ, à côté de I. Qemali et L. Gurakuqi, de quatre membres de la colonie de Bucarest, dont un est devenu membre du premier gouvernement et les trois autres, conseillers du gouvernement. En 1913, D. Berati, l'un de ces quatre intellectuels, revient en Roumanie, délégué du gouvernement albanais, pour étudier le système roumain d'enseignement.

L'esquisse d'activité culturelle et intellectuelle que nous avons essayée prouve entièrement les conditions favorables dont a bénéficié la colonie albanaise de Roumanie. Il s'agit, d'une part, de l'appui matériel et de la liberté accordés par les autorités roumaines et, d'autre part, du désir de l'opinion publique roumaine de connaître et de soutenir les efforts culturels d'une nation du Sud-Est européen.

Par son activité menant à des résultats remarquables, la colonie albanaise de Roumanie devient un exemple pour tout le reste de la « diaspora » albanaise et pour l'Albanie jusqu'en 1912. Cet état de choses était dû aussi à l'esprit de compréhension de la Roumanie, que les intellectuels albanais nommaient « leur deuxième patrie ». Maintes fois, ils ont placé leurs actions dans la tradition, qu'ils considéraient eux-mêmes comme déjà formée en Roumanie par l'activité antérieure des intellectuels grecs et bulgares, activité qui a contribué largement à la fondation de ces deux États modernes.

SYMPOSIUM ROUMANO-TURC
(Bucarest, 25—28 mai 1978)

Le Symposium roumano-turc tenu à Bucarest les 25—28 mai 1978 s'inscrit parmi les manifestations scientifiques de grande importance illustrant la collaboration entre les hommes de science (historiens, archéologues, historiens de l'art, etc.) des deux pays. Au cours de la dernière décade du mois d'octobre de l'année dernière avait eu lieu à Ankara le premier Symposium roumano-turc organisé sous les auspices de la Société Turque d'Histoire (*Türk Tarih Kurumu — Ankara*) en collaboration avec l'Académie des Sciences Sociales et Politiques de la République Socialiste de Roumanie et grâce au concours de la section culturelle du ministère turc des Affaires étrangères.

À cette occasion, les historiens roumains avaient présenté cinq exposés embrassant tout une gamme de problèmes d'un grand intérêt pour les hommes de sciences turcs, à savoir : le statut juridique des pays roumains par rapport à la Porte, l'histoire de l'Empire ottoman traitée par l'historiographie roumaine, l'histoire du peuple roumain telle que la reflètent les sources narratives et diplomatiques ottomanes, les relations économiques et les rapports culturels et artistiques roumano-turcs¹.

La réunion de Bucarest constitua la réplique du Symposium d'Ankara. Elle a été organisée par l'Académie Roumaine des Sciences Sociales et Politiques, avec le concours de l'Institut d'histoire « N. Iorga » et de l'Institut des études sud-est européennes de Bucarest, ainsi qu'avec la participation de l'Association internationale d'études du Sud-Est européen. Le partenaire turc des organisateurs roumains a été toujours la Société Turque d'Histoire. La délégation turque comptait des personnalités marquantes de l'historiographie turque actuelle, à savoir les professeurs dr Bekir Sıtkı Baykal, dr Afet Inan, dr M. Tayyib Gökbilgin, dr Bahadır Alkım et dr Scmavi Eyice. Les communications présentées par les invités turcs ont abordé un large éventail de problèmes touchant aux relations roumano-turques.

À l'ouverture des travaux ont participé le prof. Mihnea Gheorghiu, président de l'Académie des Sciences Sociales et Politiques, et Nahit Özgür, ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire de la République Turque à Bucarest, accompagné du conseiller d'Ambassade, M. Tevfik Ufuk Okyayuz. Les débats ont été suivis par un nombre important de spécialistes roumains.

Les allocutions d'ouverture ont été prononcées par le prof. dr Ștefan Ștefănescu, président de la Section d'histoire de l'Académie des Sciences Sociales et Politiques et directeur de l'Institut « N. Iorga », par le prof. dr B. S. Baykal de la part de la délégation turque et par le prof. Em. Condurachi, secrétaire général de l'AIIESE.

Les travaux scientifiques proprement dits se sont déroulés pendant deux journées (les 25—26 mai), conduits le premier jour par le prof. Em. Condurachi et le deuxième jour par le prof. Mihai Berza, directeur de l'Institut des études sud-est européennes bucarestoises.

Dans son exposé, le prof. B. S. Baykal a présenté des *Considérations sur « L'Histoire de l'Empire ottoman »* de N. Iorga, soulignant les raisons scientifiques qui déterminèrent à l'époque le grand historien roumain à écrire une nouvelle histoire de l'Empire des sultans (*Geschichte des Osmanischen Reiches*, I—V, Gotha, 1908—1913). Pour Nicolae Iorga, les ouvrages consacrés à l'histoire ottomane par ses prédécesseurs, Hammer et Zinkeisen, étaient devenus insuffisants. Particulièrement intéressante pour le prof. Baykal s'avère la vision dans laquelle le savant roumain embrasse les problèmes de l'histoire turque, les phases successives d'une évolution qui va, selon les époques, de « l'histoire nationale » jusqu'à

¹ « Revista de istorie », 1978, 1, Bucarest (compte rendu de Paul Cernovodeanu).

« l'histoire universelle » et de nouveau à « l'histoire nationale ». Un autre point de la conception de N. Iorga mis en lumière par le conférencier regarde la *continuité* historique du peuple turc. En effet, le savant roumain attire l'attention dans son œuvre sur les liens qui rattachent les Turcs ottomans à leurs prédécesseurs, les Turcs seldjoucides et ces derniers aux populations turkmènes qui les avaient précédés, originaires des steppes de l'Asie centrale. Le prof. Baykal examina aussi les différents angles sous lesquels N. Iorga a abordé l'histoire de l'Empire ottoman, qu'il s'agisse de sa fondation ou des circonstances historiques de son évolution et du déclin de ce « corps géant », comme l'appelait Iorga. De la même attention devait bénéficier également la conception du savant roumain en ce qui concerne les étapes parcourues par le peuple turc pendant le long trajet qui allait le conduire de l'Empire ottoman à l'État national moderne.

L'exposé de Mme Afet Inan, intitulé *Les droits des femmes en Turquie* donna un large aperçu des modifications intervenues dans la condition de la femme turque, surtout à l'ère de la République, grâce aux réformes conçues et appliquées par Atatürk, le fondateur de la Turquie moderne. Parlant de l'apport fourni par la femme turque pendant la guerre d'indépendance (1919—1923), le prof. dr Afet Inan a présenté une série d'exemples aptes à souligner l'esprit de sacrifice, le don de soi de la femme turque pour la cause nationale. La conférencière a évoqué ensuite les principales étapes de la législation turque qui accorda à la femme toute une gamme de droits, lui permettant de la sorte d'apporter sa contribution et d'occuper la place qui lui était due dans le processus d'édification de la société moderne de son pays.

La contribution du prof. dr M. Tayyh Gökbilgin porta sur *La structure des relations turco-roumaines et les causes de certaines dispositions et décisions des souverains ottomans, adressées aux princes régnants de Valachie et de Moldavie aux XVI^e et XVII^e siècles*. Partant de documents publiés ou inédits, tirés des archives turques, l'historien turc a étudié les aspects caractéristiques des rapports des deux États roumains avec la Porte ottomane, depuis leurs premiers contacts et jusqu'aux XVI^e—XVII^e siècles. À cette occasion, il a souligné tout particulièrement le principe de l'*autonomie* qui a toujours présidé aux rapports des pays roumains avec la Porte, principe dont découlaient pour les deux parties un certain nombre de droits et d'obligations. Si le présent exposé du prof. Gökbilgin n'a point traité de la Transylvanie aussi, c'est parce que, à ce sujet, le savant turc s'est déjà prononcé dans plusieurs études.

Archéologue de profession, le prof. dr Bahadır Alkım a élargi sensiblement le débat, en le transportant à une époque beaucoup plus reculée. En effet, son exposé s'intitulait : *Excavations at İkittepe in the Samsun Region: New Light on the Relations with Anatolia and the Balkans in the Chalcolithic and Early Bronze Ages*. Il s'agit d'une présentation synthétique des résultats des fouilles pratiquées durant la dernière décennie dans la zone susmentionnée. Les fouilles du professeur Alkım se sont soldées avec la mise au jour de cinquante-sept sites archéologiques, tout à fait inconnus jusqu'alors. Ces découvertes éclairent d'une manière fort heureuse de très anciennes relations entre les régions balkaniques et l'Anatolie.

La question des relations artistiques turco-roumaines a été traitée par le prof. dr Semavi Eyice, qui a rappelé avant d'entrer dans son sujet, l'existence de quelques monuments anatoliens consacrés à l'empereur Trajan et de deux inscriptions latines de Cyzique et de Nicomédie, mentionnant deux citoyens romains originaires de Dacie. Avec des diapositives à l'appui, le prof. Eyice a examiné ensuite tout une série de monuments d'art relevant des éléments communs entre l'art roumain et l'art byzantin d'une part, l'art roumain et l'art turc, surtout de la période ottomane, d'autre part. Les exemples choisis se rapportaient en premier lieu à la technique architecturale et aux motifs décoratifs intérieurs et extérieurs des divers bâtiments — églises, couvents, palais princiers, habitations privées, etc. Des analogies ont été relevées également dans les autres domaines de la production artistique : tapis, armes d'apparat, poterie, etc. Tous ces éléments communs prouvent la richesse et la variété des relations artistiques roumano-turques, qui continuaient en un certain sens celles avec Byzance et ont continué jusqu'au XIX^e siècle.

Les exposés présentés par la délégation turque a éveillé le vif intérêt des spécialistes roumains, donnant lieu à maints échanges d'idées et à un ample débat. Le dialogue entre les savants des deux pays s'est poursuivi fructueusement au cours de la visite des musées et des monuments d'art de Bucarest, de Tirgoviște et de Curtea de Arges.

Mustafa Ali Mehmet

ÉCHOS DE L'INSTITUT DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES DE BUCAREST

Juillet 1977 — juin 1978

I. ÉTUDES ET RECHERCHES ACHEVÉES EN 1977

1. C. Danielopolu et Lidia Demény, *Negustori români și balcanici în relațiile comerciale ale Țării Românești și Transilvaniei cu Peninsula Balcanică (1829—1858)* (Marchands roumains et balkaniques dans les relations commerciales de la Valachie et de la Transylvanie avec la Péninsule balkanique (1829—1858)); Val. Al. Georgescu et Emanuela Popescu, *Manualul de legi al lui M. Fotino (1777). Carlea a II-a și a VII-a (drept fiscal și militar). Ediție critică* (Manuel de lois de M. Fotino, 1777, II^e et VII^e livres (droit fiscal et militaire)). Edition critique; L. P. Marcu, *Ideile politico-juridice ale Republicii de la Kruševo și răsunetul lor* (Les idées politico-juridiques de la République de Kruševo et leur écho); C. Iordan-Sima, *România și politica balcanică a Iugoslaviei (1925—1927)* (La Roumanie et la politique balkanique de la Yougoslavie (1925—1927)); St. Vilcu, *Roundăta, Iugoslavia și problemele politicii internaționale europene (1934—1938)* (La Roumanie, la Yougoslavie et la politique internationale européenne (1934—1938)); Nicolae-Șerban Tanașoca, *Bibliografia critică a relațiilor româno-byzantine* (Bibliographie critique des relations roumano-byzantines); Eugenia Ioan, *Bibliografia analitică a relațiilor literare și lingvistice româno-ugoslave din a doua jumătate a secolului al XIX-lea pînă în 1975* (Bibliographie analytique des relations littéraires et linguistiques roumano-yougoslaves depuis la seconde moitié du XIX^e siècle jusqu'en 1975); Anca Iancu, *Bibliografia analitică a relațiilor româno-ugoslave. Partea a II-a. Relațiile româno-ugoslave în istorografia românească din prima jumătate a secolului XX (1900—1944)* (Bibliographie analytique des relations roumano-yougoslaves. II^e partie. Les relations roumano-yougoslaves dans l'historiographie roumaine de la première moitié du XX^e siècle).

II. SÉANCES DE COMMUNICATIONS

Liviu Marcu, *Les idées politico-juridiques de la République de Kruševo*; Const. Iordan-Sima, *L'Entente, la Bulgarie et la Roumanie en 1914—1915. Autour d'une confrontation diplomatique*; Lidia Demény, *La narration russe concernant la chute de Constantinople sous les Latins (1204)*; C. Feneșan, *Nouvelles données concernant les Vlaques de la côte dalmate à la fin du XIV^e siècle et au commencement du siècle suivant*. Des résultats de recherches récentes ont été aussi communiqués à l'occasion de quatre débats thématiques.

Le premier a été consacré à la *Continuité de l'élément autochtone en Dobroudja illustrée par des sources archéologiques, documentaires et ethnographiques*. La discussion engagée autour de ce thème met comme point de départ les comptes rendus de fouilles et de recherches d'archives et de terrain présentés par A. Petre, Maria Coja, Al. Suceveanu, Anca Ghiață et Zamfira Mihail.

Dédié aux *Vlaques balkaniques*, le deuxième débat correspondait à l'intérêt accru que les historiens roumains manifestent à juste titre en ce moment à l'égard d'un domaine plutôt mal partagé dans l'ensemble de nos connaissances sur l'histoire sud-est européenne. Les cinq rapports présentés ont envisagé le sujet sous les aspects suivants : 1. *Les Vlaques balkaniques dans la recherche historique roumaine et étrangère* (N. Ș. Tanașoca); 2. *Le rôle militaire des Vlaques balkaniques dans l'Empire byzantin* (E. Stănescu); 3. *Les Vlaques balkaniques dans les sources ottomanes (XV^e—XVI^e siècles)* (I. Matei); 4. *Les Vlaques balkaniques à la lumière des recherches linguistiques* (E. Scărlătoiu); 5. *L'archéologie sociale et les recherches sur les Vlaques balkaniques* (L. Marcu). Le troisième débat inscrit au programme de l'année 1977/1978 était consacré à la *Formation des intellectuels balkaniques en Roumanie (XVII^e — début du XIX^e siècle)*. Ouvert par les considérations générales d'Al. Dușu sur les problèmes posés par la formation et la fonction des intellectuels dans les sociétés sud-est européennes avant leur accession à l'indépendance, il permit à Olga Cicanci, Cornelia Danielopolu, Elena Siupiu et Cătălina Vătășescu de donner une vue d'ensemble des résultats de leurs recherches sur les intellectuels grecs, bulgares et albanais qui trouvèrent en terre roumaine des conditions favorables à leur formation et à l'exercice d'une activité dont bénéficia leur propre patrie (v., dans ce fascicule même, les textes de ces contributions).

Tout récemment, enfin, la session annuelle de l'Institut fut dédiée à la lutte d'indépendance des peuples du sud-est de l'Europe. Y ont été présentées les communications suivantes : *La typologie du concept d'indépendance chez les Roumains* (Vlad Georgescu) ; *Prémises historiques de l'union de la Dobroudja avec la Roumanie* (Anca Ghiață) ; *Les formes de la lutte pour l'indépendance des Slaves du Sud (XVII^e siècle)* (Anca Iancu) ; *L'homme de lettre et l'action politique dans la lutte pour l'indépendance nationale des peuples balkaniques au XIX^e siècle* (C. Iordan-Sima) ; *L'écho de la Ligue de Prizren (1878—1881) dans l'activité des Albanais de Roumanie et dans l'opinion publique roumaine (1878—1912)* (Cătălina Vătășescu).

III. PARTICIPATIONS À DES RÉUNIONS SCIENTIFIQUES ORGANISÉES À BUCAREST

De leur longue liste, nous retiendrons seulement :

a) La session scientifique dédiée au bicentenaire *Voltaire-Rousseau* organisée par l'Université de Bucarest (Chaire de langue et littérature française), 26—27 mai. A cette occasion Al. Duțu a parlé de *Voltaire et rousseauisme dans le processus de modernisation culturelle : l'exemple roumain*. A la séance dédiée par l'Académie roumaine à la même commémoration le 14 juin, Al. Duțu présenta la communication *Voltaire en 1788 et aujourd'hui*.

b) Le Symposium sur les *Relations culturelles roumano-bulgares* organisé par la Chaire des langues slaves de l'Université de Bucarest, 9—12 juin 1978. Trois communications y furent présentées par des chercheurs de l'Institut des études sud-est européennes : E. Scărlătoiu, *Les mots roumains et bulgares formés par abréviation. Parallèles lexico-formelles* ; Zamfira Mihail, *Les aires des emprunts roumains dans la langue bulgare* ; Elena Siupiur, *La typologie des intellectuels de l'émigration bulgare en Roumanie*.

c) Le *Colloque roumano-turc* (25—29 mai, à Bucarest), organisé avec le concours de plusieurs chercheurs de l'Institut des études sud-est européennes.

IV. ACTIVITÉS A L'ÉTRANGER

a) Le Pr Mihai Berza prit part, en juillet 1977, à la réunion annuelle du Bureau du CISH, tenue à Puerto de la Cruz (Ténériffe) et suivie par l'Assemblée générale du Comité international des sciences Historiques.

b) En mai cette année, au cours d'un voyage au Portugal, le Pr M. Berza présenta à l'Académie d'Histoire de Lisbonne, dont il venait d'être élu membre étranger, la communication *L'idée romaine et sa fonction chez les Roumains aux XVII^e—XIX^e siècles*. A la même occasion, il donna aux Universités de Lisbonne, Porto et Coimbra des conférences sur des problèmes concernant la culture roumaine au moyen âge.

c) En juin, le Pr Berza participa, en tant que hôte de l'Académie albanaise des sciences, à la Conférence nationale organisée à Tirana à l'occasion du centenaire de la Ligue de Prizren. Il y évoqua quelques moments des rapports historiques entre Roumains et Albanais.

d) *Colloque international d'histoire byzantine* (Strasbourg, septembre 1977). Eugen Stănescu y a participé avec une communication sur *Les Vlaques dans l'Empire byzantin aux X^e—XIII^e siècles. Continuité et structure*.

e) En octobre dernier, pendant son séjour en France, il a entrepris des recherches à Paris, à la Sorbonne sur *L'évolution de l'idée d'indépendance dans l'ancienne société roumaine aux XIV^e—XVIII^e siècles*.

f) Au colloque international ayant comme thème *Les institutions et le régime administratif dans la Péninsule balkanique au Moyen âge* (Sofia, 29 nov.—2 dec.), Eugen Stănescu a présenté la contribution intitulée *Pourquoi « Paradounabion » et non « Paradanoubion » ?* Au même colloque, notre collègue Tudor Teoteoi a participé avec la communication *Sur les offikia des évêchés balkaniques au XIV^e siècle*.

g) En mars, au cours d'un voyage d'études et de documentation en Bulgarie, E. Stănescu a présenté des exposés relatifs au développement actuel des études byzantines et médiévales en Roumanie.

h) A l'Université du Wisconsin, Madison, en octobre dernier, au colloque sur le thème *Indépendance et modernisation dans l'histoire roumaine*, Alexandru Duțu a pris part avec la communication *Impact of Independence on the modernization of Romanian culture*. Il a également participé à une table ronde traitant de *Latin tradition of the Romanian culture and civilization*, à New York.

i) Au colloque sur le thème *La culture byzantine et le monde slave*, organisé par la Commission d'histoire de l'art de l'AIESEE avec le concours du Comité national des historiens de l'URSS (Moscou—Kiev, du 23 au 29 janvier 1978), Al. Duțu a présenté la communication *Intelligence et imagination aux XVII^e—XVIII^e siècles; les indications données par les livres populaires*.

j) Au colloque bilatéral consacré aux *Relations roumano-britanniques pendant la seconde moitié du XIX^e siècle et au XX^e siècle*, qui eut lieu à Londres (3—10 mai 1978) sous les auspices de la British Academy et du Great Britain-East Europe Center, Al. Duțu a traité des *Anglo-Roumanian intellectual relations in the interwar period*.

k) Au Symposium roumano-turc (Anakara, 19—24 octobre 1977) dédié au centenaire de l'indépendance roumaine par la Société turque d'histoire, Mustafa Mehmet a pris part avec l'exposé *L'histoire roumaine dans les sources narratives et documentaires ottomanes*.

l) Au colloque international de Liblice (Tchécoslovaquie, 19—23 septembre 1977) sur le thème *Byzance à l'apogée de sa puissance (X^e—XI^e siècles)*, Emanuela Popescu a soutenu la communication *Quelques remarques sur le sens du terme « misthotos » dans les Basiliques*; Nicolae Șerban Tanașoca y a traité de *La question de la Renaissance byzantine*.

m) Au Symposium dédié au centenaire de la formation de la Ligue de Prizren (Priștina, 6—9 juin 1978), Cătălina Vătășescu a envoyé la communication *La tradition de la Ligue de Prizren dans l'activité culturelle des Albanais de Roumanie*.

n) Commission internationale pour l'histoire des Assemblées d'Etats — session organisée par l'Université III de Strasbourg à Strasbourg du 5 au 9 septembre 1977, ayant pour thèmes : a) l'origine des assemblées d'Etats et b) la représentation. Valentin Al. Georgescu, vice-président de la Commission a présenté une communication intitulée *Réflexions méthodologiques sur le problème des origines, à la lumière de l'expérience sud-est européenne*.

o) Commission internationale pour l'histoire des Assemblées d'états et la Société d'histoire du droit de Paris. Journées internationales organisées par l'Université III d'Anvers du 29 mai au 2 juin 1978. La Commission a consacré trois séances aux débats des deux grands thèmes sur lesquels elle a été chargée de présenter des rapports au Congrès des Sciences historiques de Bucarest (1980). Le Pr Valentin Georgescu, dans le cadre du second thème, a présenté la communication intitulée *L'Etat moderne et les institutions parlementaires dans le Sud-Est de l'Europe*.

Andrei Pippidi bénéficie, depuis le 1^{er} mars d'une bourse de recherches du Centre national de la recherche scientifique de France, ce qui lui a permis de présenter des exposés dans les séminaires des professeurs Pierre Chaunu et Constantin Dimaras, à la Sorbonne.

A partir du mois d'avril, Maria Ana Musicescu s'est rendue à Paris pour donner une série de conférences. Elle a présenté à l'Ecole de Hautes Etudes en Sciences Sociales des exposés sur l'art byzantin en Roumanie.

Pour clôturer ce bref compte rendu, signalons les voyages d'études entrepris par Mustafa Mehmet, Anca Ghiață et Zamfira Mihail en Bulgarie, ainsi que celui de Tudor Teoteoi en République Démocratique Allemande (Berlin—Leipzig).

Anca Ianu

Romanian Historians Interpret Their Past — Les historiens roumains interprètent leur passé, « Southeastern Europe — L'Europe du Sud-Est », Ed. CHARLES SCHLACKS Jr., vol. 3, Part 2, 1976, p. 135—288

Le dernier numéro du bien connu périodique *Southestern Europe* est une « édition spéciale », intitulée : *Les historiens roumains interprètent leur passé*. C'est à M. Charles Schlacks Jr. que nous devons cette initiative, ainsi qu'à M. Frederick Kellogg, dont nous connaissons depuis longtemps déjà l'intérêt pour l'histoire du peuple roumain.

Dus uniquement à des historiens roumains, les articles ont pour thème principal la lutte nationale et révolutionnaire des Roumains de Valachie, de Moldavie et de Transylvanie à la fin du XVIII^e siècle et au XIX^e siècle, ainsi que certains aspects intéressants de l'histoire sociale et politique de la Roumanie dans la seconde moitié du XIX^e siècle et au XX^e siècle.

C'est David Prodan (Cluj) qui signe le premier article (*Emperor Joseph II and Horea's Uprising in Transylvania*), s'arrêtant à un moment essentiel de l'histoire des Roumains de Transylvanie. Il s'agit de la plus grande révolution paysanne de cette province, qui a mis en cause le régime féodal de Transylvanie, en prouvant aussi les limites de l'absolutisme éclairé. Même si l'empereur Joseph II montrait une certaine compréhension pour les revendications des masses, il était incapable d'admettre que les paysans pourraient décider de leur propre sort, ou se faire justice eux-mêmes.

Les conséquences de ce mouvement sont analysées par Vladimir Hanga (Cluj), qui traite des arguments invoqués par les Roumains dans le mémoire présenté à l'empereur en 1791 (*The Legal Arguments of the Romanian Claims in the "Supplex Libellus Valachorum"*). Ce texte, synthétisant toutes les doléances d'une population privée de droits dans son propre pays, démontrait avec véhémence que les Roumains, à peine « tolérés » dans le système de gouvernement de Transylvanie, constituaient, de loin, la nation la plus ancienne de cette province (« *omnibus aliis longe antiquior est natio Valachorum in Transylvania* »). Reflétant, en même temps, l'écho des idées novatrices du temps, le « Supplex » accorde un sens moderne à la notion de « natio », comme communauté ethnique, linguistique et nationale (*Natio Valachorum*).

Dan Berindci (Bucarest) fait une brève esquisse des événements révolutionnaires de 1821 dans les Principautés Roumaines (*Die revolutionäre Ereignisse von 1821 in den Rumänischen Fürstentümern*). Il souligne l'importance historique de ce moment, la révolution de Tudor Vladimirescu ayant ouvert un processus historique irréversible, qui préparait l'État roumain moderne.

En s'occupant des racines historiques de la révolution roumaine de 1848, Gh. Platon (Bucarest) aborde ce sujet à la lumière des dernières recherches. Rejetant un point de vue périmé, qui voyait dans notre révolution de 1848 « un synchronisme » avec l'idéologie française, l'auteur s'attache à démontrer qu'elle représente, au contraire, « l'aboutissement d'une évolution, le saut qualitatif d'une longue et complexe accumulation, le résultat du développement organique et unitaire de la société roumaine ». En constatant que les mêmes causes générales qui ont déterminé la révolution européenne sont également les causes de la révolution roumaine, Gh. Platon s'arrête aux conséquences du processus de développement de la société roumaine, qui fut un reflet du processus général de développement du capitalisme. L'accent est mis surtout sur l'accroissement de la population — chiffres à l'appui — et du progrès des centres urbains dans les pays roumains. La révolution démographique détermine nécessairement des transformations structurelles qui entraînent — selon l'expression suggestive de l'auteur — des réactions complexes en chaîne, ayant pour résultat de grands changements de la société roumaine, tels que : l'apparition de la bourgeoisie, le développement de la conscience nationale (par le transfert continu de la population roumaine de Transylvanie vers la Valachie), l'apparition de la « question agraire », la création d'un marché intérieur, le développement du commerce extérieur, de l'industrie, etc. Du point de vue économique et social, ce sont les transformations d'essence révolutionnaire de la société roumaine, ainsi que l'affirmation toujours plus vigoureuse de la conscience nationale, qui donnèrent naissance à la révolution roumaine de 1848, partie composante de la révolution européenne.

Vasile Maciu évoque *La fondation et l'activité de l'Association Générale des Ouvriers de Roumanie*. L'histoire du mouvement ouvrier avant 1900 n'avait pas formé l'objet de véritables études, avant 1951. Depuis, une riche bibliographie s'est formée, démontrant amplement l'existence d'un mouvement socialiste et d'associations ouvrières en Roumanie, avant 1878. L'auteur trace cet historique à partir des premières tentatives enregistrées pendant la révolution de 1848 et l'Union des Principautés, en s'arrêtant plus longuement à l'Association des Typographes de Bucarest, parue en 1864—1865 et réorganisée en 1872 sous le nom d'Association Générale des Ouvriers de Roumanie. Les périodiques « Uvrieturul » (L'ouvrier) et « Lucrătorul român » (L'ouvrier roumain) reflètent le programme des socialistes roumains et l'opposition au gouvernement conservateur. La campagne de presse véhémente que l'Association menait dans ce dernier périodique contre les capitalistes et les grands propriétaires fonciers lui valut sa dissolution. Si la classe ouvrière montra de la sorte son manque d'expérience, il n'en est pas moins évident que ses efforts pour s'organiser constituaient le point de départ d'un mouvement qui allait faire ses preuves plus tard.

La question de la révolution industrielle en Roumanie (*The Problem of the Industrial Revolution in Romania*) forme l'objet d'une étude de N. N. Constantinescu (Bucarest), qui passe en revue les progrès réalisés dans ce domaine au XIX^e siècle. L'industrie de la laine fit son apparition en 1843 en Valachie et en 1854 en Moldavie. En Transylvanie, elle connut un véritable essor après 1850, quand on supprima les douanes de l'Empire des Habsbourg. D'autres branches industrielles importantes de la Roumanie furent l'industrie du sucre, celle du papier, du bois, des matériaux de construction, l'industrie métallurgique du charbon, de l'huile. La révolution industrielle ne pouvait pas se développer librement dans les conditions socio-économiques créées par la domination ottomane et celle des Habsbourg. Elle cessa, d'ailleurs, dans plusieurs secteurs, l'agriculture étant prédominante dans la dernière décennie du XIX^e siècle. Pourtant, la seconde moitié du XIX^e siècle, entre 1880 et 1900 surtout, avait vu un rapide développement industriel et un sensible accroissement du nombre des ouvriers salariés.

Lucian Boia signe le dernier article, *The National Movement of the Transylvanian Romanians from 1905 to 1910*. Le mouvement national des Roumains de Transylvanie a pris surtout la forme de l'activité parlementaire, qui marque « l'entrée — certes, par voie d'opposition — dans la vie constitutionnelle de l'État ». D'autres aspects de cette riche activité furent la coopération avec les autres nationalités de l'Empire, les relations avec les autres partis politiques, les contacts fréquents entretenus avec Bucarest et Vienne, etc. Cette activité contribua, au début du siècle, à sortir d'une impasse le mouvement national. Ne fut-ce que pour quelques années, elle représenta une tactique utile, qui n'aurait pas manqué de donner des résultats, si la révolution de 1918 n'avait pas « accompli en quelques jours ce qui, par simple évolution, aurait probablement demandé des décennies ».

Deux « notes » font suite aux articles. Al. Dușu propose un renouvellement des critères dans l'analyse des modèles culturels des Lumières sud-est européennes, qui était sujette aux schémas simplificateurs, articulés sur les jeux des influences et des réceptions. Seule l'étude des mentalités peut dévoiler le spécifique de cette zone, qu'on ne saurait plus considérer — vu les progrès des recherches — comme un simple reflet des courants d'idées européens. Keith Hitchins et Lucian Boia présentent les vues de N. Iorga sur la signification de la Révolution Américaine, que le grand historien considérait comme « l'un des événements les plus importants de l'histoire moderne ».

Les nombreux comptes rendus de ce numéro sont également consacrés — à une exception près — aux ouvrages des historiens roumains. Les nouvelles professionnelles évoquent la personnalité du géographe roumain Ion Conea et le Centenaire de la Société roumaine de géographie.

C'est avec une vive satisfaction que nous saluons, en même temps que l'initiative des collègues américains, la réussite de ce beau volume, écrit par et pour les Roumains.

C. Papacostea-Danielopolu

CATHERINE ASDRACHA, *La région des Rhodopes aux XIII^e—XIV^e siècles. Étude de géographie historique*. Préface de Nicolas Svoronos, Athènes, Verlag der « Byzantinisch-Neugriechischen Jahrbücher », 1976, 294 p., photos, tableaux et cartes hors-texte (« Texte und Forschungen zur Byzantinisch-Neugriechischen Philologie », N° 49)

Étudier région par région l'Empire byzantin dans une série de monographies exhaustives est, certes, ainsi que le professeur Nicolas Svoronos l'affirme dans sa Préface du livre de Madame Catherine Asdracha, l'une des tâches actuelles de la byzantinologie. Des ouvrages,

comme celui que Madame Hélène Alrweiler a consacré à la région de Smyrne, ont déjà fixé la loi du genre ; il est nécessaire de broser le portrait géographique de chaque région, pour s'attacher ensuite à reconstituer, sources narratives diplomatiques et archéologiques à l'appui, la vie de cette région dans une période déterminée. Démographie, économie, administration, vie politique, organisation ecclésiastique, relations sociales et activité culturelle, position et poids de la région considérée dans l'ensemble de l'Empire, vicissitudes qu'elle a subies en devenant parfois l'enjeu des confrontations entre Byzance et autres formations politiques, tout cela doit trouver sa place dans un exposé forcément analytique. Fruit de recherches commencées en 1964 à Athènes et menées à leur fin à Paris, en 1972, le livre de Catherine Asdracha sur la région des Rhodopes aux XIII^e—XIV^e siècles est, sans doute, une réussite dans ce genre de monographies. Fondée sur une documentation richissime, rédigée de manière sobre et claire, cette étude nous donne une image complète, dans la mesure où les sources le permettent, de ce que fut, à l'époque considérée, la région des Rhodopes, cet espace géographique « limité par la plaine supérieure de l'Hèbre, au nord, par la rive occidentale du même fleuve, à l'est, par les plaines de la côte nord-égéenne, au sud, enfin, par le bassin du Nestos, à l'ouest » (p. LV). Le caractère d'unité géo-économique ayant sa propre physionomie de cet ensemble comprenant la chaîne des Rhodopes, la bordure qui longe les pentes et le piémont tant au sud de l'Hèbre que du côté du littoral égéen, ainsi que les plaines qui l'entourent en ressort clairement.

Le livre comprend deux parties : la première est consacrée à l'espace et à la population, la deuxième à la vie économique et à la société. Se fondant sur des ouvrages très récents de géographie, ainsi que sur ses observations personnelles, l'auteur commence par nous broser le portrait géomorphologique de la région des Rhodopes. Description sobre et exacte que des allusions aux écrivains byzantins ou bien aux voyageurs plus récents qui ont parcouru la contrée en s'y référant dans leurs écrits rendent plus vivante encore, en suggérant aussi la permanence du milieu évoqué. Les quelques photos et la carte annexées sont extrêmement utiles au lecteur dans cette première approche des Rhodopes. Un chapitre est entièrement dédié aux voies de communication qui parcourent la région de l'est à l'ouest et du sud au nord. Parmi celles-ci les plus importantes sont, sans doute, l'ancienne Via Egnatia, la « route royale » menant de Triaditza à Constantinople et qui traverse en diagonale les Rhodopes, la route de la vallée d'Arda. Après les voies continentales, celles de l'eau, la route maritime et les routes fluviales font de la région un carrefour liant la capitale de Byzance aux autres parties de l'Empire (principalement avec la partie ouest). Se fondant sur un minutieux examen des sources de l'époque, l'auteur établit la durée des voyages sur ces routes, ainsi que la fréquence de leur emploi. Un tableau et des cartes rendent plus évidentes ses constatations. Après les routes, la population. La composition ethnique de la région des Rhodopes est très diverse. Les sources de l'époque sont malheureusement peu riches en informations à ce sujet et souvent confuses, ce qui rend plus difficile encore l'étude de la composition et de la répartition géographique de la population des Rhodopes. Faisant preuve d'une remarquable objectivité, l'auteur réussit à surmonter les difficultés de la démarche scientifique. On constate que ce sont les Grecs — élément prédominant dans les villes de la côte nord-égéenne et de la vallée inférieure de l'Hèbre mais aussi dans d'autres villes de la région — et les Bulgares qui constituent la majeure partie de la population des Rhodopes. À côté d'eux on rencontre les bergers Vlaques dans les montagnes, des Arméniens, des Ibères, des Juifs dans les villes, des peuplades turques (Petchénègues, Coumans, Tatares) colonisées à différentes reprises par les Byzantins, des Latins établis surtout dans les villes de Philippoupolis et Andrinople, pendant la conquête latine du XIII^e siècle.

Les sites, villes et campagne, font l'objet du IV^e chapitre du livre. Groupées pour la plupart le long des grandes fleuves et, par conséquent, sur les grandes voies de communication qui suivaient elles-mêmes les vallées, les villes seront groupées, suivant leur répartition géographique, en quatre séries : celles du littoral nord-égéen, celles de la vallée inférieure de l'Hèbre, celles de la vallée de l'Arda et des Rhodopes orientaux, celles qui se trouvent sur les affluents de l'Hèbre moyen et dans les Rhodopes occidentaux (région de Philippoupolis). De caractère plutôt rural, les villes des Rhodopes, résidences des grands propriétaires, étaient les centres de polarisation de la vie économique de la région. Leur population était faite surtout d'agriculteurs et d'éleveurs. Datant pour la plupart de l'antiquité — les villes fondées par les Byzantins sont très peu nombreuses — elles appartiennent à deux types : kastron-acropole entourée de la ville basse fortifiée et kastron-acropole entourée d'une ville basse ouverte. En consacrant à chaque site une micro-monographie où toutes les sources sont mises en valeur, l'auteur arrive à la conclusion que le processus de décadence des villes rhodopiennes à l'époque étudiée n'est point dû à des facteurs endogènes, d'ordre économique, mais à la situation trouble du point de vue politique et surtout aux conflits militaires qui ont eu comme théâtre la région. C'est toujours au rôle militaire des Rhodopes qu'on doit l'apparition dans

un nombre impressionnant des forteresses, trait spécifique de cette région du point de vue de l'urbanisme. Résidences d'une petite garnison avec un commandant en chef nommé par l'empereur, ces forteresses deviendront parfois les « capitales » des principautés éphémères, taillées par ces commandants mêmes dans le corps de l'Empire, pendant les troubles causés par des guerres sans fin.

L'économie de la région des Rhodopes comprenait, aux siècles étudiés, deux secteurs dominants : la culture de la terre et l'élevage. L'auteur examine la production agricole de chaque partie de la région, géographiquement déterminée (Rhodopes proprement dits, plaine supérieure de l'Hèbre, plaine inférieure et delta du même fleuve, côte nord-égéenne, etc.). Une certaine monotonie des cultures et l'uniformité de la répartition de celles-ci (céréales, légumes, vignes) dans les parties étudiées où l'on les retrouve toutes à la fois nous interdit de parler d'une complémentarité dans la production agricole. La seule complémentarité qui semble avoir existé est entre le secteur de la culture et celui de l'élevage. Les sources — on recourt avec prudence même à celles d'époque ottomane — font état d'un certain déséquilibre entre la population et la terre, provenant d'une répartition inégale d'un effectif démographique faible qui n'arrivait pas à profiter de l'offre pratiquement illimitée de terres. Cela favorise d'une part l'autarcie et d'une autre les possibilités de communication entre le secteur agricole et celui de l'élevage, le seul qui arrive à compenser les productions céréalières insuffisantes.

Les classes et catégories sociales sont étudiées avec finesse, malgré la pauvreté des sources dont on dispose. À côté des grands propriétaires laïques et ecclésiastiques (les monastères) on rencontre dans la région les parèques, les *vestaritai*, les *mishioi*, les *anthropoi*, les *stratolai*, catégories sociales parfois difficile à définir dans l'état actuel de la documentation. La population urbaine, avec ses *dynatai* et son *démos*, fait l'objet d'un examen très poussé qui arrive même à des conclusions personnelles, avancées avec prudence, sur des phénomènes d'un intérêt tout à fait particulier : à cette époque, dans certaines villes des Rhodopes, le *démos* désignerait l'ensemble des citoyens agissant comme une entité communale indépendante des autorités centrales.

Les échanges dans cette économie autarcique sont orientés surtout vers la consommation urbaine. L'auteur étudie les différents types de marchés (marché permanent urbain, foires, marché occasionnel) et les agents de l'échange, les marchands, itinérants ou sédentaires. La présence des marchands et même d'établissements de marchands étrangers dans la région (les Vénitiens par exemple à Ainos) témoigne de l'existence d'un commerce d'exportation de la région avec l'étranger. C'est le surproduit céréalicole surtout qui en fait l'objet. Les trouvailles numismatiques, étudiées avec soin, font la preuve du caractère monétaire de l'économie des Rhodopes, que l'auteur s'efforce d'élucider dans ses détails. On peut constater une prédominance de la thésaurisation par rapport aux investissements.

L'histoire politique de la région des Rhodopes est esquissée dans le dernier chapitre de l'ouvrage. L'auteur y discerne quatre étapes : 1) 1185—1204 : domination byzantine, tendances centrifuges manifestées dans la créations de formations autonomes, tentatives de l'Empire des Assénides à conquérir la région ; 2) 1204—1241 : la domination byzantine cesse par suite de la conquête latine, plusieurs occupations de la région parallèlement à la création des unités autonomes locales (feudataires latins, principauté de Slav, despotat d'Épire, Empire bulgare d'Ivan Assen II) ; 3) 1241—1321 : réaffirmation de l'autorité byzantine par suite de la restauration des Paléologues ; 4) 1321—1354 : troubles de la guerre civile qui favorisent la tendance autonomiste (principauté de Momčil), invasions bulgares et turques, conquête ottomane. Une attention spéciale est accordée à l'histoire administrative des Rhodopes pendant la domination byzantine (divisions et changement dans la division en thèmes de la région).

De cette étude qui porte surtout sur les aspects économiques de l'histoire et de la géographie des Rhodopes ressort avec évidence, d'une part, le caractère stagnant d'une économie en général autarcique, de l'autre, la prépondérance du fait militaire qui conditionne toute la vie de la région. En effet, le caractère de zone frontalière des Rhodopes la transformant, dans l'époque étudiée, en théâtre de conflits qui ont engendré un climat d'insécurité et d'instabilité, voire d'importants changements démographiques par suite d'émigrations a contribué, pour une large part, à maintenir à son degré le plus bas le développement économique. Il est significatif que, exception faite pour les villes côtières et pour celles de Stenimachos et Bera qui deviennent, grâce à l'activité économique des centres monastiques des sièges d'une vie économique intense, les autres villes de la région gagnent de plus en plus le caractère de forteresses à fonction militaire. Les conséquences sociales et politiques de cette situation sont le progrès de la grande propriété et la décentralisation administrative menant parfois jusqu'à la création d'autonomies locales de plus ou moins longue durée.

Il est à regretter que l'auteur n'ait pas tâché d'entreprendre, dans la mesure où les sources le permettent, un examen plus profond de l'élevage, ce secteur de la production des

Rhodopes qui lui semble d'ailleurs et à juste titre aussi important au moins que l'agriculture et qui donne à la région un cachet propre. Si l'on trouve cité tel acte de Lavra concernant les pasteurs vlaques, bulgares et coumans de Pouzouchia, qui les autorise à faire paître leurs troupeaux dans les terres de Mogléna au temps d'Alexis I^{er} (p. 72), on ne trouve aucune référence aux études de Germaine Rouillard, fondées précisément sur cette source. Les conclusions particulièrement intéressantes de cet auteur sur *La dime des bergers vlaques sous Alexis Comnène* (« Mélanges Iorga », Paris, 1933, p. 779—786) méritent sans doute d'être réexaminées et c'était le moment de le faire. Nous nous permettons aussi de citer notre article sur *Une mention inconnue des Vlaques à la fin du XIII^e siècle : Maximos Planude, Epistulae, XIV (édition Treu)*, « Revue des études sud-est européennes », XII, 1974, 4, p. 577—582 se rapportant à des conflits entre les bergers vlaques et les agents du fisc du thème Boléron-Mosynopolis-Serres-Strymon, c'est-à-dire de la région même des Rhodopes. Le chapitre sur les Vlaques des Rhodopes n'avait qu'à gagner en valeur par l'examen critique de la bibliographie roumaine du problème, assez abondante (à consulter S. Dragomir, *Vlahii din Nordul Peninsulei Balcanice în Evul Mediu*, Bucarest, 1959; Th. Capidan, *Meglenoromâni*, 3 vols, Bucarest, 1925—1936, etc.). A même titre que celle de la toponymie, l'étude de la vie pastorale des Vlaques balkaniques d'une époque plus récente, ainsi qu'elle a été entreprise par maints savants roumains et étrangers plus proches de nous que le classique Jireček, rend de service utiles à l'historien s'attachant à reconstituer leur vie au Moyen Age, si peu connue par les sources écrites de l'époque. La documentation provenant des archives de la Serbie médiévale et de l'Empire ottoman, de beaucoup plus riche que celle d'époque byzantine, vient, à son tour, enrichir notre image de la vie pastorale dans l'Empire byzantin et particulièrement de la condition sociale et juridique des Vlaques (Silviu Dragomir, *ouvr. cité*; N. Beldiceanu et Irène Beldiceanu-Steinherr, *Quatre actes de Mehmed II concernant les Valaques des Balkans slaves*, « Südost-Forschungen », XXIV, 1965, p. 103—118). En effet, l'unité dans l'espace et la continuité dans le temps, pour de longues durées, de cette vie et des structures socio-économiques qu'elle a engendrées, la persistance des institutions byzantines, du régime fiscal et juridique assigné aux bergers vlaques même après la substitution à Byzance d'autres autorités politiques, tout cela rend possible l'appel à de telles sources provenant de différentes régions balkaniques et époques de l'histoire. Qu'il nous soit permis encore de relever, à la page 59, une identification ethnique erronée : les « Scythes » de Skoutariotès et de Choniatès sont les Coumans, non pas les Bulgares. Quant à Ivanko, Chrysos et les Assénides, que l'auteur prend parfois pour des « Bulgares » tout simplement, ils sont désignés comme « Vlaques » par Choniatès, ainsi que par les sources latines contemporaines. Une discussion plus ample mériterait l'affirmation de l'auteur suivant laquelle le mot « Vlaques » aurait eu, particulièrement chez les historiens byzantins, non seulement une signification ethnique, mais aussi un sens socio-professionnel, désignant les pâtres de toute nation (p. 69). Or, à l'exception d'un passage d'Anne Comnène, sujet à discussion, aucun texte byzantin ne confirme cette hypothèse. Pour les écrivains byzantins, « Vlaques » est un nom ethnique. Même les chercheurs qui admettent l'existence d'une acception socio-professionnelle de ce mot à Byzance ne la font pas monter au delà de la fin du XIII^e siècle (cf. G. G. Litavrin, *Vlachi vizantijskich istočnikov X—XIII vv.*, « Iugovostočnaja Evropa v srednje veka », Kišinev, 1972, p. 96—97). Pour notre part, nous sommes de l'avis de Silviu Dragomir qui, en se fondant sur une analyse très serrée des documents serbes du Moyen Age, fait la preuve du caractère ethnique du mot « Vlaques », jusqu'au XVII^e siècle. Ce n'est qu'après la dénationalisation de quelques groupes importants vlaques des Balkans et seulement en partant de ces groupes mêmes que le terme en question acquiert une signification socio-professionnelle, étendue depuis à d'autres ethnies (*ouvr. cité*, p. 139—148).

Nous devons faire ces quelques annotations marginales sur les pages dédiées par l'auteur aux bergers vlaques des Rhodopes, un sujet qui a depuis toujours suscité l'intérêt des historiens roumains — et pour cause ! —, avant de ranger l'admirable livre de Catherine Asdracha parmi les instruments de travail de première utilité de notre bibliothèque. Il s'agit, sans doute, d'un livre fondamental pour tout chercheur qui s'intéresse aux problèmes de l'histoire balkanique au Moyen Age.

Nicolae-Șerban Tanașoca

DAN CERNOVODEANU, *Știința și arta heraldică în România*. Ed. științifică și enciclopedică, 1977, 566 p.

La parution du livre de Dan Cernovodeanu « Știința și arta heraldică în România » (La science et l'art héraldiques en Roumanie) doit être saluée comme un important événement scientifique.

En effet, c'est pour la première fois qu'on tente une étude de synthèse autant sur l'évolution des études héraldiques en Roumanie (sujet complètement inédit), que sur l'histoire de l'usage des armoiries chez les Roumains, et l'entreprise semble d'autant plus téméraire que les études d'analyse et de sources sont à peine à leurs débuts, sinon pour l'héraldique d'Etat, du moins pour le domaine, beaucoup plus étendu, de l'héraldique privée.

L'ouvrage s'adresse aux héraldistes et aux spécialistes des disciplines historiques contiguës, pour lesquels il ambitionne de devenir un point de départ pour leurs recherches futures.

Ainsi que son titre l'annonce, le livre de Dan Cernovodeanu comporte deux parties distinctes dont la première est dédiée au développement des études héraldiques en Roumanie et la seconde présente l'évolution historique du phénomène héraldique en notre pays à travers les siècles. Ceci à l'aide d'un album de 160 planches, censé appartenir, à titre d'annexe, à la troisième partie de l'ouvrage quand, à vrai dire, il constitue l'illustration de la seconde.

Après un chapitre introductif (p. 13—16) destiné à expliquer aux profanes les premiers éléments de la théorie du blason, suit un essai sur l'histoire des études héraldiques roumaines qui va depuis les premières manifestations de l'intérêt pour l'héraldique chez les chroniqueurs du XVII^e siècle, jusqu'aux travaux des héraldistes roumains contemporains. C'est le second chapitre de la première partie du livre, intitulé « Sur le développement de la science héraldique en Roumanie » (p. 17—36). Il nous y est montré que l'activité déployée dans le domaine de l'héraldique pendant la première moitié du XIX^e siècle a eu un caractère plutôt pratique. Il ne sera question de science proprement dite qu'à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle. La fin du XIX^e siècle et les premières décennies du XX^e ont marqué par la parution des ouvrages du général P. V. Năsturel et de St. D. Grecianu, traitant surtout de l'héraldique d'Etat. Dan Cernovodeanu souligne l'importance de ces ouvrages sans oublier de faire mention du rôle de l'œuvre du gén. Năsturel dans la création de la terminologie héraldique roumaine et de l'influence négative qu'auront les appréciations de St. Grecianu sur la formation de l'optique des milieux universitaires de 1900 en matière d'héraldique. Pour la même période, l'auteur signale l'importance des sources sigillographiques médiévales recueillies et publiées par le slaviste I. Bogdan. Pour la période d'entre les deux guerres mondiales, l'auteur note en première ligne la création de deux institutions de la plus haute importance : l'Ecole Supérieure d'Archivistes où l'héraldique fut méthodiquement enseignée et la Commission Consultative Héraldique qui en dehors de son activité pratique a eu aussi un certain rôle théorique, surtout dans l'enrichissement de la terminologie. Bien entendu les études de C. Moisil, G. Brătianu, M. Popescu, E. Virtosu, N. Grămadă, M. Caragiale et autres n'ont pas été omises, comme ne l'ont pas été non plus les sources publiées par A. Veress ou G. Bezviconi, ou le premier essai d'armorial roumain dû à Em. Hagi-Mosco. La partie finale du chapitre est consacrée au développement de la science héraldique après la seconde guerre mondiale, développement inauguré par C. Moisil et M. Berza, continué par A. Sacerdoțeanu, E. Virtosu et par d'autres, appartenant aux générations plus jeunes, et couronné par la création en 1971 de la Commission d'Héraldique, de Généalogie et de Sigillographie près l'Institut d'Histoire « N. Iorga » et par les participations roumaines aux Congrès internationaux à partir de 1970.

La première partie devait contenir encore une ample bibliographie (elle fut imprimée comme brochure indépendante par les soins du Musée National d'Histoire) et un dictionnaire héraldique auquel on a dû renoncer. De là l'apparente disproportion entre la première partie du livre (2 chapitres) et la seconde, intitulée « L'art héraldique » (9 chapitres).

Cette seconde partie débute également par un chapitre introductif (p. 39—42) concernant le caractère spécial de l'héraldique roumaine, les périodes de son développement, les sources.

Suivent (p. 43—164) six chapitres dédiés à l'héraldique d'Etat roumaine. C'est moins une étude de synthèse qu'une monographie dans le genre de celles que réalisèrent dans leur temps le général Năsturel ou C. Moisil. Bien entendu, Dan Cernovodeanu fait en plus le point de l'état actuel des connaissances.

Le premier de ces chapitres (p. 43—81) traite de l'évolution historique des armes de la Valachie. Nous signalons comme nouveautés ou comme interprétations inédites : l'évolution du meuble de l'écu valaque : vautour puis, vers 1400, aigle ; puis, vers 1500, corbeau ; puis, enfin, retour à l'algue, l'acceptation de l'écu au lion comme armes réelles, l'origine plutôt hongroise que byzantine du motif du sceau iconographique des princes de Valachie qui ne subira que plus tard (ici Dan Cernovodeanu suit peut-être de trop près le général Năsturel et sa « Nova Plantatio ») une sorte de mutation byzantine. A notre avis, une place trop importante a été accordée au blason à trois têtes de Maure que les sources les plus anciennes (Richenthal) attribuaient à un énigmatique duc d'Ascholott « d'au delà de la Valachie » et qui ne sera attribué à la Valachie même que par des sources tardives (fin du XVI^e

siècle). Le blason en question n'a probablement rien à voir avec ce pays. Dans le même ordre d'idées, Dan Cernovodeanu semble laisser entendre (p. 79—80) que tous les armoriaux sud-slaves perpétueraient cette interprétation. Dans l'éventualité d'une réédition ou d'une traduction, l'auteur devra non seulement modifier le passage incriminé, mais reconsidérer toute la question des armes attribuées à la Valachie (et à la Moldavie) dans le sens de l'excellente étude à ce sujet qu'il présente en 1976 au Congrès International de Londres.

Dans l'album héraldique, l'évolution historique des armes de la Valachie est richement représentée : 23 planches, 129 figures. Rien de comparable n'a été réalisé dans le passé.

Le chapitre suivant (p. 82—128) est consacré aux armes de la Moldavie sur lesquelles la littérature récente est plus riche (M. Berza, St. Gorovel et nous-même). La contribution personnelle de l'auteur est en conséquence moins patente. Signalons toujours la thèse intéressante sur l'éventuel apport de la Haute et de la Basse Moldavie à la constitution des traditions de l'héraldique d'Etat et dynastique moldaves (p. 110) et que les options généalogiques de l'auteur pour le point de vue classique de la discontinuité dynastique au XIV^e siècle lui attireront sans doute contestations et polémique.

L'illustration est tout aussi riche que pour la Valachie : 20 planches, 114 figures, dont beaucoup de représentations inédites ou peu connues datant surtout du XIX^e siècle.

L'histoire des armes de la Transylvanie bénéficie aussi d'un chapitre à part (p. 129—139), mis d'accord avec les résultats des dernières recherches sur l'origine de ces armes et contenant, en outre, un exposé cohérent sur les projets d'armoiries élaborés pour cette province au XIX^e siècle par les révolutionnaires et les irrédentistes roumains (p. 139, pl.-XLVIII). Comme observation critique, notons que l'auteur n'a pas su se détacher d'un anclen préjugé regardant l'importance de la diète de Sebeş (1658) pour l'histoire des armes de la Transylvanie. L'ampleur de l'illustration n'est comparable qu'à celle de la section transylvaine du « Nouveau Siebmacher » (8. planches, 48 figures).

L'héraldique d'Etat des Principautés Unies et du règne d'Alexandru Ioan Cuza (1859—1866) a été dans les dernières années l'un des objets d'étude favoris de Dan Cernovodeanu. Aussi le chapitre concernant ce sujet (p. 140—158) est l'un des plus intéressants et des plus personnels de tout l'ouvrage. On y trouvera beaucoup de données documentaires inédites sur les tentatives de légiférer en matière d'armoiries entreprises dès la première année d'existence des Principautés Unies, sur les projets du pouvoir exécutif (dont celui qui a inspiré la composition de la couverture), sur les initiatives de l'armée et sur celles de la Cour princière. Les nombreuses, peut-être trop nombreuses, variantes des trois types d'armoiries de l'époque de l'Union sont minutieusement étudiées du point de vue du dessin, des émaux, des ornements extérieurs. L'armorial afférent à ce chapitre (9 planches, 53 figures) est introduit par neuf autres planches où sont représentées les armoiries unies des deux principautés sur des sceaux, etc. provenant des princes des XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles. Or, la littérature pour ces neuf planches se résume à quelques lignes du chapitre « Principautés Unies » (pl. 140). Il y a là une anomalie que nous croyons devoir expliquer. Dans sa préface, le regretté professeur Aurelian Sacerdoteanu mettait en relief l'importance de l'illustration de l'ouvrage de Dan Cernovodeanu et ses « minutieuses explications et descriptions héraldiques correctes ». Il s'agissait d'une « explication aux planches » conçue sous la forme de brefs commentaires (qui dans certains cas devenaient de véritables mini-monographies) sur chaque blason reproduit. D'implacables raisons techniques de l'éditeur réduisirent ces commentaires à de simples légendes ainsi que toute cette section de l'album héraldique (et ce n'est pas la seule) se trouva en quelque sorte en l'air.

Cette explication est valable aussi pour le dernier chapitre, « Roumanie », de l'armorial d'Etat (p. 159—164), chapitre dont le laconisme devait être compensé par l'ampleur de l'explication aux planches LXX—LXXII de l'album. L'exposé sur l'héraldique d'Etat se termine par la description (p. 163—164) des emblèmes d'Etat de la République Populaire Roumaine et de la République Socialiste de Roumanie (pl. LXXII).

Il aurait été dans l'ordre logique des matières que les deux planches de vexillologie héraldique (CXII—CXIII) eussent trouvé leur place ici, à la suite de l'armorial d'Etat, et non entre les sections « Armoiries de boyards » et « Armoiries ecclésiastiques » de l'album héraldique. Les planches de vexillologie de l'album sont entièrement elliptiques de texte ! La défunte explication des planches devait y suppléer . . .

Si l'exposé sur l'héraldique d'Etat roumaine est plutôt une monographie, le chapitre intitulé « Armoiries de boyards » (p. 165—177) est une véritable étude de synthèse sur l'héraldique privée roumaine. Synthèse préliminaire et partant provisoire car, on ne doit pas l'oublier, les études de détail et d'analyse en cette direction ne sont que, tout au plus, à leurs débuts.

La première question qui se pose est celle de l'existence des armoiries chez les boyards roumains, puis celle de la valabilité juridique de ces armoiries. L'étude des sceaux des boyards

valaques et moldaves démontre que l'usage des armoiries (ou du moins celui des sceaux armoirés) chez les boyards roumains a été un phénomène permanent à travers les siècles et qu'on peut donc parler d'une héraldique privée roumaine. Quant au statut juridique des armoiries, il n'y aura ni concessions, ni réglementation aucune de la part du pouvoir princier. Il s'agira dans la plupart des cas, de blasons assumés *propria auctoritate*. Les autres, une minorité, proviennent de concessions de la part de souverains étrangers. Mais n'oublions pas que l'ancien droit roumain était en grande mesure un droit coutumier ! Et, conséquemment à ce qu'il affirmait déjà en 1970 au Congrès International de Vienne, l'auteur conclut qu'en absence d'un droit héraldique écrit, la simple présence d'armoiries sur les sceaux appendus par les boyards à côté du sceau de leur souverain à des documents internes et externes de la plus haute importance dénoterait une reconnaissance tacite du caractère authentique de ces blasons de la part de l'autorité centrale. Ce manque de réglementation détermine les fluctuations qu'on constate en étudiant l'histoire de la plupart des blasons des familles roumaines, fluctuations qui ne cesseront qu'au XIX^e siècle quand, toujours *propria auctoritate* mais avec une meilleure connaissance des règles du blason occidental, les armoiries héraldisées plus ou moins à la française des boyards moldo-valaques deviendront immuables et héréditaires.

En matière de chronologie de l'héraldique privée roumaine, l'auteur conserve, à quelques nuances près, les grandes périodes fixées par C. Moisil : période classique (du XIV^e au XVI^e siècle), période moyenne (du XVI^e au XVIII^e siècle), période moderne (de la fin du XVIII^e siècle jusqu'à nos jours). Les choses sont en réalité moins simples et l'avenir nous obligera probablement de revenir sur les conclusions, un peu hâtives, des précurseurs.

Pour la période « classique », ainsi que l'avait déjà signalé, vers 1900, le slaviste I. Bogdan, il y a une certaine différence entre les blasons des boyards de Moldavie, où prédominent des meubles à caractère géométrique, abstrait, rappelant l'héraldique polonaise et lithuanienne (mais surtout celle de la Galicie) et ceux des boyards de Valachie où l'on trouve surtout des meubles concrets : figures humaines, animaux, oiseaux, objets divers, comme en Transylvanie.

Comme les sources extra-sigillaires sont, pour cette période, quasi-inexistantes (LXXXVI-1-3 et 5-6), les exemples de blasons complets (écu et timbre) seront rarissimes (LXXXVI-4). Quant au caractère « purement sigillaire » de l'héraldique des boyards roumains à cette époque nous croyons que c'est plutôt une question de sources que d'origines.

Dan Cernovodeanu a raison de contester la décadence de l'usage des armoiries dans les Principautés Roumaines pendant la période « moyenne ». On peut parler plutôt d'une décadence de l'art de la gravure des sceaux dans les ateliers périphériques, les propriétaires de sceaux de cette catégorie appartenant surtout à la petite noblesse provinciale (XCIII-2, 5, 8). Mais y a-t-il seulement stagnation dans l'évolution de l'art héraldique en Roumanie comme l'auteur est enclin de l'admettre ? Nous ne le pensons pas, car les armoiries représentées sur les sceaux de bonne qualité (pl. XCI, XCII, XCIII, CII, passim) tiennent le pas avec l'évolution contemporaine de l'art héraldique dans l'Europe centrale. Et ce ne sont pas toujours des sceaux de grands boyards.

La période « moderne » (fin du XVIII^e siècle - XIX^e siècle), est justement présentée comme caractérisée par une véritable recreation d'armoiries et par une considérable influence française, ainsi que par la prolifération des couronnes comtales que l'auteur voudrait expliquer à l'aide des titres étrangers conférés à certaines familles, nullement supérieures à d'autres dans l'hérarchie locale (p. 175). C'est aussi (et l'auteur ne le dit pas) la période où furent créés les blasons de facture princière qu'arboreront désormais les descendants des divers princes régnants (pl. LXXV-LXXXIV) et même parfois quelques branches collatérales (LXXVIII-1-3 ; LXXXII-1-5 ; LXXXIII-3 ; CVIII-3) ainsi que certaines familles qui prétendent descendre d'anciens voïvodes des siècles passés (LXXXV-1, 4, 5 ; XCV-5, 6 ; CIII-2, 6). Quant au statut juridique des armoiries des boyards durant cette période, Dan Cernovodeanu saisit le premier la présence des blasons dans les généalogies confirmées par le Prince régnant ou par le Divan (p. 174), mais il n'est pas disposé à admettre qu'il y ait là confirmation implicite d'armes. La chose nous paraît cependant certaine, du moins pour la Moldavie et pour le règne de Michel Sturdza.

Il est vrai qu'on peut apprécier l'usage des armoiries de famille comme indirectement aboli en Roumanie en vertu de l'art. 12 de la Constitution de 1866, qui supprimait tous les privilèges, exemptions et monopoles de classe ainsi que les titres nobiliaires étrangers (p. 174-175).

Il est vrai aussi que les familles en question continuèrent néanmoins d'user de leurs armoiries antérieures. Mais fut-ce uniquement à titre de souvenir ? Nous en doutons car il y aura après 1866 force rectifications et amplifications d'armoiries (v. XCVIII-4 et comp. XCVIII-3 ; XCVIII-6 et 5 ; LXXXV-3, 4, 5 et 2 ; XCIX-4 et 3). Nous avons même la certitude qu'il y eut après 1866 plus d'adoptions d'armes nouvelles qu'on n'en pense, vu la prédilection mar-

quée des générations antérieures (toujours une influence française, mais d'étymologie démocrate) pour les sceaux non armoirés.

Sur les blasons de l'ancienne noblesse roumaine de la Bucovine (p. 175), le point de vue de l'auteur est nouveau et intéressant : ce seraient dans beaucoup de cas d'anciennes armoiries roumaines d'assomption (un cas typique : CVI-4). Ce serait également le cas pour beaucoup de blasons de la Bessarabie.

L'étude sur l'héraldique privée s'achève par un bref aperçu sur les armoiries des nobles roumains de la Transylvanie (p. 175-177) qui appartiennent entièrement à l'armorial de cette province et partant à l'héraldique centre-européenne, réglementée depuis des siècles.

Cette étude à caractère synthétique sur l'héraldique privée est complétée par 39 planches d'illustrations dont 13 planches (LXXIII-LXXXV) de blasons princiers constituant un véritable armorial de la postérité des divers princes régnants (et de la famille Kretzulescu, incluse dans cette section de l'album en vertu de son titre italien de 1900). Les armoiries portées par les anciennes dynasties des deux principautés roumaines, les « Bassaraba » et les « Muşat », ont un caractère ambigu, participant de l'héraldique privée comme de l'héraldique d'Etat. Pour cette raison elles ne figurent pas dans cette section de l'album (« Armoiries princières »), mais dans les sections « Valachie » et respectivement « Modavie » de l'armorial d'Etat (pl XVIII-XIX et resp. XXXV-XL) et c'est judicieux. Là figurent aussi les blasons de quelques descendants de ces dynasties qui n'ont pas régné (XLII-1, 2). Cela ne l'est plus car ce sont des exemples plus ou moins typiques d'armoiries privées. On trouvera en échange parmi les blasons princiers, ceux des descendants de Dragoş (LXXIII-1) et de Dracula (LXXIII-2), ainsi que ceux de Nicolaus Olachus (LXXII-3) et des Hunyadl-Corvin (LXXIII-4, 5, 6), à cause de la proche parenté entre les familles de ces derniers et la dynastie valaque.

Les 26 planches d'héraldique privée restantes (LXXXVI-CXI) constituent la section de l'album intitulée « Armoiries de boyards ». Il y a 20 planches de blasons de boyards valaques et moldaves, deux planches (XC et CVIII) de blasons transylvains, une planche de blasons de Bucovine (CVI) et une de Bessarabie (CVII). Cette section de l'album n'a nullement la prétention d'être une sorte d'armorial sélectif. Les blasons qui y figurent ne sont pas ceux de telle ou de telle famille, mais simplement des échantillons plus significatifs pour la principauté et pour l'époque auxquelles ils appartiennent. L'explication aux planches aurait montré les raisons de la présence dans l'album de chacun de ces blasons. Les deux dernières planches de blasons de boyards (CX et CXI) n'appartiennent plus à l'héraldique privée. Elles contiennent la variante roumaine des armes de dignité (Amtswappen), à la fin du XVIII^e siècle et aux premières décennies du siècle suivant.

Ici aurait dû figurer en premier lieu, comme ancêtre de ce genre d'emblèmes, la masse en pal entre un croissant et une étoile, que portait aux XV^e et XVI^e siècles le Vornik (maréchal de la Cour princière) en Valachie. Un exemple de 1511 figure dans l'album (LXXXIX-5), parmi des sceaux privés de l'époque, mais le plus ancien connu date de 1411.

L'héraldique ecclésiastique a été pendant les dernières années un autre sujet de préoccupation pour l'auteur. Le chapitre suivant du livre en traite (p. 178-182) et l'album héraldique contient trois planches (CXIV-CXVI) d'armoiries et de sceaux ecclésiastiques.

L'écu à une marque personnelle indiscutablement authentique du métropolitain Grégoire Ţamblac (CXIV-1), reste pour le moment le seul blason ecclésiastique de l'époque « classique » qui nous soit parvenu.

L'époque « moyenne » nous fournit la belle composition pseudo-héraldique servant d'armes à la Métropole d'Oungro-Vlachie (XVII^e siècle), prétexte pour un symbole hermétique de plus grande circulation (CXIV-3), ainsi que le joli blason rococo de la Métropole de Moldavie (fin du XVIII^e), d'aspect plutôt laïque (CXIV-4). Les armoiries de quelques prélats orthodoxes ou gréco-catholiques du XVII^e et du XVIII^e siècles dévoilent que l'influence de l'héraldique ecclésiastique roumaine se faisait sentir non seulement en Pologne (CXIV-2) ou en Transylvanie (CXIV-5), mais aussi en Valachie : preuve, les armoiries du métropolitain Anthémios de 1713 (CXIV-5). Le chapeau y est blanc !

À l'époque moderne, l'aspect laïque des armoiries ecclésiastiques prévaudra un temps surtout en Valachie (CXV-1 et 5), cédant bientôt le pas à de constructions héraldiques ou pseudo-héraldiques d'aspect résolument princier (CXV-2 et 6 ; CXVI-4). Ce type d'armoiries s'imposera aussi en Transylvanie et non seulement dans l'héraldique des prélats orthodoxes (CXV-3), mais aussi dans celle du haut clergé gréco-catholique (CXV-4). Plus loin, trois échantillons (CXVI-1, 2, 3) du projet de St. Grecianu pour la réglementation de l'armorial ecclésiastique roumain (1890) et deux armoiries élaborées par la Commission Consultative Héraldique entre les deux guerres mondiales (CXVI-5 et 6). Signalons encore les armoiries des évêchés moldaves et valaques du XIX^e siècle, composées uniquement des emblèmes des districts (laïques) de leur diocèses (CXXIV-1, 2, 5 et 6), ainsi que les armes des

deux métropoles, environnées des écus de tous les districts du pays, en Valachie (CXXIV—3), ou seulement de ceux des districts qui étaient soumis à l'autorité spirituelle immédiate de la Métropole, en Moldavie (CXXIV—4). Il en est question dans le texte (p. 181—182) mais, dans l'albun héraldique, les blasons mêmes sont reproduits dans la section suivante « Armoiries des districts ».

Le dernier chapitre du livre de Dan Cernovodeanu (p. 182—203) porte le titre « Armoiries des districts et des villes ». C'est en quelque sorte le résumé d'un ouvrage spécial dédié uniquement à ce sujet (Dan Cernovodeanu et Ioan Mănescu, *Noile steme ale județelor și municipiilor din Republica Socialistă România*, in « Revista Arhivelor », LI, 1974, vol. XXXVI, n^{os} 1—2, texte roumain et français; tirage à part, București, 1974). Y correspondent les deux dernières sections de l'albun héraldique « Armoiries des districts » (pl. CXVII—CXLIII) et « Armoiries municipales » (pl. CXLIV—CLX) où paraissent aussi quelques reproductions inédites.

La troisième partie du livre contient, outre l'« Albun héraldique » que nous avons discuté parallèlement au texte, une bibliographie (p. 529—542), un indice des noms (p. 543—557), une liste des abréviations (p. 558—560) et trois résumés (français, anglais et allemand), chacun de deux pages.

Le livre de Dan Cernovodeanu est sans doute un ouvrage scientifique sérieux, la profusion des indications bibliographiques en témoigne et il est évident qu'un livre pareil a dû nécessiter de longues et laborieuses années de travail. Ce disant nous avons en vue non tant le travail de rédaction proprement dit, que les recherches bibliographiques qui ont dû partir pratiquement de zéro, puis tout ce qu'on dut faire pour dépister le matériel de l'illustration, pour le faire photographier, le sélectionner, le grouper en planches, etc. Ce fut un travail de bénédictin et c'est vraiment dommage que la qualité de l'illustration du livre ait si peu répondu aux soins déployés par l'auteur pour fournir un matériel photographique irréprochable de tout point de vue.

Evidemment tout le mérite revient indiscutablement à l'auteur et à lui seul. Nous aimons croire cependant que la Commission d'Héraldique, de Généalogie et de Sigillographie, dont Dan Cernovodeanu est l'un des membres fondateurs, y est aussi pour quelque chose. Communications, discussions en marge de ces communications, échanges d'opinions et de points de vue, consultations, tout cela a contribué à la création d'un climat intellectuel propice à l'élaboration d'œuvres dont celle de Dan Cernovodeanu est la plus récente et, de loin, la plus importante. D'ailleurs, avec une exemplaire probité scientifique, Dan Cernovodeanu a fait maintes fois mention dans son livre des opinions, manuscrites ou simplement verbales, de ses collègues.

Il y a assurément des imperfections dans le livre de Dan Cernovodeanu et nous croyons les avoir suffisamment mis en évidence dans ce qui précède. L'auteur en est d'ailleurs conscient, vu que dans l'avant-propos de son ouvrage (p. 9) il les considéra comme inhérentes, à l'état actuel des recherches. En grande mesure ces imperfections coïncident avec les limites actuelles des connaissances en matière d'héraldique roumaine. Connaître ces limites c'est savoir déterminer les directions prioritaires des recherches futures et ainsi les imperfections mêmes de l'œuvre de notre collègue s'avéreront sans doute utiles dans un avenir que nous espérons prochain.

En tout cas, « La science et l'art héraldique en Roumanie » reste un livre sérieux, fondé sur une solide documentation et susceptible de fournir aux spécialistes un point d'appui dans leurs recherches, ainsi que d'éveiller ou de stimuler l'intérêt des historiens et des non-spécialistes pour la science et pour l'art héraldiques.

J.-N. Mănescu

BALKAN-ARCHIV. Neue Folge, herausgegeben von JOHANNES KRAMER, Köln, I, 1976, 100 p. + 20 photographies

La nouvelle série de *Balkan-Archiv* continue les quatre numéros de la revue publiée sous le même titre entre 1925 et 1928 par G. Weigand, le balkanologue allemand qui avait édité à Leipzig les 30 volumes de son bien connu *Jahresbericht des Instituts für rumänische Sprache* (1892—1921). Dans un bref avant-propos, l'éditeur de la nouvelle série, Johannes Kramer, professeur de langues romanes à l'Université de Köln, souligne que la revue, qui va paraître comme annuaire, sera dédiée aux problèmes de dialectologie roumaine, traités dans le cadre plus large de la balkanologie.

Le premier numéro comprend en premier lieu les résultats d'une recherche dialectale effectuée pendant l'été de 1976 par une équipe de quatre roumanistes de l'Université de Köln (Wolfgang Dahmen, Bärbel Kramer, Johannes Kramer et Jürgen Rolshoven) chez les Aroumains de Grèce et de Yougoslavie. Le volume renferme aussi une étude rédigée en roumain par W. Dahmen et J. Kramer, *Observații despre vocabularul istroromâniei vorbite la Jeân* (Remarques sur le vocabulaire de l'istro-roumain parlé à Jeân), deux compte-rendus signés par J. Kramer* et le sommaire transcrit en caractères latins des numéros XVIII (1975) et XIX (1976) de la revue Лимба ши литература молдовеняскэ, qui paraît à Chişinău.

Le volume s'achève avec 20 photographies prises dans quelques-unes des localités aroumaines visitées et avec un article extrait du journal grec « Llvadi Olimpou » (décembre 1976), reproduit en photocopie, ou l'on donne des Informations sur la recherche entreprise par les dialectologues de Köln chez les Aroumains de Grèce.

La plus grande partie de ce numéro est consacrée à la présentation du matériel dialectal aroumain recueilli en Grèce et en Yougoslavie (R. S. de la Macédoine). Le système de transcription phonétique est celui de l'*Atlas linguistique roumain (ALR)*, excepté ces deux modifications : *c* et *k* sont reproduits par *k* ; on renonce au signe *â* (qui reproduit un son entre *â* et *i*). Les auteurs n'ont pas retenu dans leur liste les lettres et les signes inutilisés. Mais il y manque aussi la lettre *dz*, qui est pourtant utilisée dans les textes : *plîndze* (p. 25), *dumnidzâu* (p. 40), etc. Les noms des localités sont reproduits dans l'alphabet grec, respectivement slave, sans être translittérés dans l'alphabet latin.

La description détaillée du voyage nous rappelle les fameux *Reiseberichte* (« rapports de voyage »), dus à G. Weigand, qui avait visité les Aroumains à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle.

Les auteurs présentent de cette manière le but de leur voyage ; « Ihr Ziel war es, zunächst einen Überblick über die sprachliche Situation des Aromunischen zu gewinnen, nachdem seit Weigand um die Jahrhundertwende erschienenen Berichten niemand mehr über das Schicksal des Aromunischen in Griechenland berichtet hatte, so dass angesichts der seither erfolgten politischen und gesellschaftlichen Umwälzungen ein Angerschein in loco dringend nötig erschien » (p. 13).

Les enquêteurs ont fait des recherches sur place dans dix localités en Grèce et à Mulovişte (Yougoslavie). En Grèce ils ont enquêté des villages aroumains de la Macédoine (Gramaticova de Sus, Xirolivadi), du massif Olympe (Llvadi Olimpou, Kokkinopilos), de la Thessalie (Rodia, Falani) et du massif Pinde (Smixi, Samarina, Pertulion, Meşovo). Ils se sont également intéressés aux Aroumains qui habitent d'autres localités : Ohrid, Peştani, Kajani, Kagarova, Tirnova, Nijopole, Bitolia (Yougoslavie), Sekslon, All Merla et Selia (Grèce). Il faut préciser que les localités Rodia (« ein rein aromunisches Dorf », p. 21 ; village habité par des Aroumains Farserlots venus d'Albanie après la retraite des Turcs), Falani (village habité par des Aroumains venus de Samarina vers 1880 ; avant 1880 le village avait été habité par les Turcs), Pertulion, All Meria et Sekslon n'ont pas été mentionnées jusqu'à présent dans les études de dialectologie aroumaine.

Les Informations recueillies par l'équipe de dialectologues de Köln sur la situation actuelle des Aroumains et sur leur dialecte s'avèrent extrêmement instructives. Très utiles sont les données concernant les occupations actuelles des Aroumains. Les Farserlots de Gramaticova de Sus pratiquent l'élevage (moutons, chèvres, gros bétail). Ils restent dans leur village de juin jusqu'en octobre. À Xirolivadi l'élevage est en déclin (de 40 000 moutons et chèvres il n'y est resté que 6 000). La population aroumaine de Llvadi Olimpou, qui est sédentaire, pratique l'élevage des moutons (30 000 moutons) et les métiers. Les Aroumains de Kokkinopilos, qui restent dans le village pendant l'hiver aussi, pratiquent l'élevage des moutons ainsi que l'agriculture. Les Aroumains de la plaine de Thessalie (les villages Falani, Rodia) sont eux aussi des agriculteurs.

Les enquêteurs précisent le nombre des Aroumains de quelques localités visitées : Samarina (5 000), Llvadi Olimpou (4 000), Smixi (3 000), Falani (2 500), Rodia (2 000), Kokkinopilos (1 500), etc.

Les constatations concernant l'état actuel du dialecte parlé sont extrêmement précieuses. Elles ne sont pas du tout pessimistes.

À Mulovişte tous les habitants, y compris les enfants, parlent l'aroumain ; les alloglottes, peu nombreux, sont assimilés. À Gramaticova de Sus « es gibt niemanden im Dorf, der nicht Aromunisch versteht » (p. 17). À Llvadi Olimpou « die sprachliche Situation ist sehr gut. Alle

* Les ouvrages présentés sont : D. T. Papazisis, *Vlahoi (Koutsovlahoi)*. Athènes, 1976, 84 p., et Nicolae Saramandă, *Cercetări asupra aromânei vorbite în Dobrogea* (Recherches sur l'aroumain parlé en Dobrudja), Bucureşti, 1972, 201 p.

Einwohner sprechen Aromunisch » (p. 19). Toutes les personnes enquêtées « beherrschen den Ortsdialekt ausgezeichnet » (*id.*). De même les sujets enquêtés à Rodia « waren sehr sicher im Dialekt » (p. 21). À Samarina les sujets « waren völlig sicher in der Beherrschung des Dialekts » (p. 22). Les deux jeunes gens enquêtés à Smixi, étudiants en Italie, « waren völlig sicher in ihrem Helmatdialekt » (*id.*).

Très intéressantes sont les constatations faites par les enquêteurs à Meşovo, importante station touristique : « Wir fanden in Μέσσοβο nicht die geringsten Anzeichen für einen Rückgang des Aromunischen » (p. 23). Les personnes enquêtées « waren vollkommen sicher und antworteten stets ohne das geringste Zögern » (*id.*). La situation constatée à Xirolivad est considérée caractéristique : « Die sprachliche Situation von Ξηρολειβάδων dürfte typisch sein für die Aromunen, die nicht mehr landwirtschaftlich tätig sind und sich voll ins städtische Leben integriert haben : Aufgaben des Aromunischen aus Nützlichkeitsüberlegungen » (p. 18—19).

Très importantes sont les remarques faites par les sujets parlants qui mettent en évidence leur conscience ethnolinguistique. Partout où ils ont été enquêtés, les Aroumains ont été contents de donner des renseignements sur leur parler. Un des sujets enquêtés à Kokkinopilos, berger de 61 ans, « gelegentlich im Radio rumänischen Rundfunk hört und sich sprachlich für einen Rumänen hält » (p. 20). De même, un habitant de Falani (50 ans) savait que sa langue provient du latin et il a même indiqué quelques étymologies. Les deux étudiants enquêtés à Smixi ont déclaré qu'ils avaient plus facilement appris l'italien en connaissant l'aroumain. L'aubergiste enquêté à Meşovo, qui connaissait un peu l'italien, était conscient lui aussi de la parenté de l'italien et de l'aroumain. Les habitants de Pertulion, dont la plupart ont abandonné le dialecte, affirment avec fierté qu'ils sont de Vlaques (Βλάχοι). À Meşovo la connaissance du dialecte est un « titre de noblesse » et seulement ceux qui parlent l'aroumain sont acceptés comme membres de la communauté.

Le roumain n'est pas enseigné maintenant dans les écoles ni en Grèce ni en R. S. de la Macédoine (Yougoslavie). Les enquêteurs ont été surpris de constater que, à Gramaticova de Sus, où il a existé un enseignement primaire en roumain jusqu'en 1945, la plupart des hommes parlent « fehler — und akzentfrei dakorumänisch » (p. 17). À Xirolivad presque toute la population née avant la guerre, qui avait poursuivi les cours de l'école roumaine, parle à présent le daco-roumain. De même le prêtre de Samarina, qui avait étudié au lycée roumain de Ianina, parlait la langue littéraire.

Dans les localités enquêtées, on a employé pour la phonétique un questionnaire de 74 questions, concernant surtout le vocalisme. Pour dresser leur questionnaire, les auteurs ont pris comme point de départ les particularités du daco-roumain. Initialement les enquêteurs ont eu l'intention d'employer la méthode de l'interrogation indirecte. Mais, ayant constaté que tout les Aroumains sont bilingues, ils ont recouru à l'interrogation directe en grec. Selon l'opinion des enquêteurs, la méthode a donné de bons résultats : les formes aroumaines sont si différentes des formes grecques qu'elles n'ont pu être influencées par ces dernières.

Pour la morphologie et la syntaxe on a employé (en neuf localités de Grèce) un autre questionnaire, qui comprenait 40 expressions et proverbes grecs extraits de l'ouvrage de G. Rohlf's, *Italogriechische Sprichwörter in linguistischer Konfrontation mit neugriechischen Dialekten* (München, 1971). Les propositions grecques ont été traduites directement en aroumain par les personnes questionnées. Les auteurs ont été conscients des inconvénients de cette méthode. Pourtant ils ont considéré que les Aroumains, avisés sur le but de l'enquête, ont essayé de ne pas introduire dans leurs réponses des mots et constructions étrangères à leur dialecte.

Nous n'avons pas l'intention d'analyser d'une manière détaillée le matériel recueilli sur place et les commentaires linguistiques des auteurs. Nous le ferons à une autre occasion. Nous nous contentons de signaler ici deux erreurs dans la notation phonétique. Il s'agit du mot *nel* « agneau » (p. 27), qui, dans la notation des auteurs, se confond avec *nel* « anneau » (noté aussi *nel*, p. 28) dans toutes les localités enquêtées, et du mot *h'ir* « fil » (p. 30), qui, à Mulovište, se confond avec *h'er* « fer » (noté aussi *h'ir*, p. 26).

De l'étude consacrée au vocabulaire de l'istro-roumain parlé à Jeiän, nous reproduisons la conclusion optimiste à laquelle aboutissent les auteurs : « Les jeunes gens emploient couramment l'istro-roumain et tout pessimisme à l'égard du sort de cette langue s'avère erroné : l'istro-roumain résistera encore au moins pendant une génération, si rien d'extraordinaire n'arrive » (p. 89).

Dans le compte-rendu fait au livre de D. T. Papazisis, *Vlahoi (Koutsovlahoi)*, Athènes, 1976, Johannes Kramer exprime, à juste titre, sa profonde déception sur le fait qu'on puisse écrire et diffuser, de nos jours encore, des ouvrages profondément opposés à l'esprit scientifique sur l'origine et la langue des Aroumains. En nous joignant au regret exprimé par Johannes Kramer, nous citons un passage : « Das vorliegende Buch erfreut sich in Griechenland relativ grosser Verbreitung, und hier liegt seine Gefahr : statt Anschluss zu gewinnen an die Forschun-

gen über die Aromunen, die in Rumänien und Deutschland doch immerhin zu beachtlichen Resultaten geführt haben, werden kritiklos nationalistisch gefärbte, heute völlig überholte Ansichten über die Aromunen verbreitet » (p. 97).

Pour conclure, nous saluons avec satisfaction l'apparition du premier volume de *Balkan-Archiv* (nouvelle série), revue qui se propose de contribuer, dans l'esprit de l'objectivité scientifique, à une meilleure connaissance des réalités ethniques et linguistiques de la péninsule des Balkans.

Nicolae Saramandu

MARTIN CAMAJ, *Die albanische Mundart von Falconara Albanese in der Provinz Cosenza* München, Trofenik, 1977, 148 S.
(Albanische Forschungen, Band 16)

Mit der Monographie „Die albanische Mundart von Falconara Albanese in der Provinz Cosenza“ stellt der Münchner Albanologe M. Camaj eine weitere italoalbanische Mundart dem wissenschaftlichen Publikum vor und setzt damit seine intensiven und verdienstvollen Bemühungen um die Aufzeichnung und Erforschung dieser allmählich verschwindenden Mundarten fort. Im Vorwort kündigt der Autor gleichzeitig die Veröffentlichung weiterer Untersuchungen an, und zwar die Beschreibung der Mundarten von S. Nicola dell'Alta (Provinz Catanzaro) und von S. Constantino Albanese (Provinz Potenza). Die Auswertung dieser Monographien für die diachrone Beschreibung des Albanischen wird vom Autor noch zurückgestellt, weil dazu erst einmal ein zuverlässiger Überblick über die albanischen Mundarten in Italien geschaffen werden muß. Wenn auch die Bedeutung des Materials aus diesen Arbeiten gegenwärtig noch nicht genau einzuschätzen ist, so darf man dennoch davon ausgehen, daß sie sehr groß ist, und zwar schon deshalb, weil das Albanische auf seinen älteren Sprachstufen kaum belegt ist und sich teilweise nur aus dem Material der Mundarten belegen und rekonstruieren läßt.

Die vorliegende Monographie umfaßt eine Einführung (S. 11 – 16) mit Angaben über das Verbreitungsgebiet und den Sprecherkreis der Mundart, ein Kapitel über die Besonderheiten der Zweisprachigkeit bei den Italoalbanern (S. 17 – 22), die linguistische Beschreibung der Mundart, welche aus den beiden Teilen „Phonologie“ (S. 23 – 37) und „Morphologie“ (S. 38 – 98) besteht, und daran schließen sich Texte an, die vom Autor aufgezeichnet wurden (S. 99 – 114) bzw. — zum Vergleich — die L. Bruzzano schon Ende des vergangenen Jahrhunderts veröffentlicht hat (S. 115 – 120). Den Schluß bildet ein Wörterbuch, das auf dem Material aus den Texten und auf den Antworten zu einem speziellen Fragebogen des Autors fußt (S. 121 – 148).

In der Einführung werden genauere Angaben gemacht zur geographischen Lage (Süd kalabrien), zur Einwohnerzahl (1820), zum Namen, zur Geschichte und zur sozialen Struktur des Dorfes und schließlich zu den Informanten. Leider bleibt dabei die Entwicklung der numerischen Relation zwischen Albanern und Italienern in diesem Dorf unklar. Zieht man nämlich die Aussage des Informanten A. Musacchio (S. 20) heran, so scheint es hier wichtige Verschiebungen zu geben oder gegeben zu haben, die auch die weitere Zukunft der albanischen Mundart in diesem Ort beeinflussen und besonders auf den Umfang der Zweisprachigkeit ihre Rückwirkungen haben. Mit diesem Hinweis auf eine mögliche Veränderung im Umfang der Zweisprachigkeit der Albaner von Falconara kommen wir zu den Angaben über die Zweisprachigkeit in diesem Buch. Hier bleibt zunächst die zeitliche Abgrenzung der beiden vom Autor definierten Phasen der Zweisprachigkeit — Albanisch/Kalabresisch — unklar, es ist aber zu vermuten, daß die zweite Phase, die den Kontakt mit der italienischen Schriftsprache als neues Phänomen aufweist, erst nach Einführung der allgemeinen Schulpflicht einsetzte. Wichtiger scheint uns jedoch, daß die hier vorgeführten Differenzierungen eine grundlegende Schwäche erkennen lassen. So hat es den Anschein, als ob die Verwendung der albanischen Mundart allein und unmittelbar vom Bildungsniveau abhängt und daß die Anordnung der Sprachen in den verschiedenen Phasen der Zweisprachigkeit hierarchischen Charakter trägt. Notwendig scheint uns in diesem Zusammenhang ein Rückgriff auf soziolinguistische Erkenntnisse und die Einführung einer klaren Trennung der „Domänen“ (J. A. Fishman) oder der „Sphären des Sprachgebrauchs“ (V. A. Avrorin), die durchaus an verschiedenen Stellen durchklingt, wenn die Sprecher selbst zwischen „lingua di casa“ und „lingua di pane“ unterscheiden oder darauf hingewiesen wird, daß die „Sprachfertigkeit im Albanischen bzw. Italienischen nicht gleich verteilt“ ist (S. 19) und „daß die bilingualen Realisierungen nicht nur von der Bildungsstufe und vom Alter, sondern auch vom Thema abhängen“ (S. 20). Die Soziolinguistik hat überzeugend gezeigt, wie

wichtig gerade das Thema und die Zusammensetzung der Zuhörerschaft für die Wahl einer bestimmten Sprache durch den bilingualen Sprecher ist. So dürfte wohl kaum ein Italoalbaner in seiner Familie anders als albanisch sprechen, wobei allerdings durch das Thema bedingte Fachausdrücke des Italienischen einfließen können, ja sogar zur Erleichterung der Kommunikation einfließen müssen, wenn entsprechende albanische Termini, besonders aus dem Bereich der Technik und Verwaltung, nicht in der Mundart eingeführt sind. Die tatsächliche Bedrohung der albanischen Mundart geht daher nicht unmittelbar vom Grad der Zweisprachigkeit aus, sondern von der Auflösung bestimmter für die Mundart spezifischer Kommunikationssphären. So wird gegenwärtig wohl das Italienische bzw. das Kalabresische stärker in die Arbeitssphäre eindringen, weil es hier grundlegende Veränderungen gibt, während die Kommunikation mit Hilfe der albanischen Mundart in der Familie sicherlich noch weitgehend intakt ist und bleibt, solange sich nichts an ihren traditionellen Bindungen ändert. Mit diesen Bemerkungen wollen wir nicht das in diesem Kapitel Gesagte gänzlich ablehnen, sondern wir versuchen nur, eine etwas andere Interpretation der vom Autor beschriebenen Fakten zu diesem Problembereich zu geben.

In dem Kapitel zur Phonologie wird das 35 Phoneme umfassende System der albanischen Mundart von Falconara beschrieben. Zu den Gemeinsamkeiten mit einigen südtoskischen und den übrigen italoalbanischen Mundarten, die ja aus der toskischen Dialektgruppe stammen, gehören die Entlabialisierung des Vokals *y* (*ü*) und die Stimmhaftwerdung von *h*, was besonders für die albanischen Mundarten Kalabriens charakteristisch ist. Als Besonderheit der albanischen Mundart von Falconara wird die Entstehung — bzw. Übernahme aus dem Süditalienischen — des stimmhaften explosiven Retroflexen (oder Kakuminalen bzw. Zerebralen) *d* aus dem palatalen Laterallaut *l'* genannt. Überhaupt ist das palatale *l'* aus dem Phonemsystem der Mundart verschwunden und hat sich in den Phonemverbindungen *pl'*, *gl'*, *fl'* zu *j* entwickelt (S. 25). Zu ergänzen ist an dieser Stelle noch, daß die Entwicklung auch die Gruppe *bl'* betrifft; vgl. die Angaben im Wörterbuch zu der Mundart: *bjej*, *bjuaj*, *bjet-a* (S. 122). Ein Druckfehler hat sich bei Punkt 2.23. eingeschlichen: */v/* [*v*]: (S. 26). Interessant ist schließlich noch der Hinweis auf die Entwicklung einer sekundären Quantität unter dem Akzent bei den Vokalen (S. 31).

Es schließt sich eine umfangreiche und detaillierte morphologische Beschreibung der Mundart von Falconara an, welche allerdings die Derivation nicht berücksichtigt, da sie der Autor zum Gegenstand einer gesonderten vergleichenden Untersuchung machen will, die weitere italoalbanische Mundarten einbezieht (S. 38). Bereits am Umfang dieses Teils der Monographie wird deutlich, daß die Beschreibung und Einordnung des Formeninventars beträchtliche Schwierigkeiten in sich birgt. Der Autor versucht möglichst systematisch die Vielfalt an Formen; Paradigmen und Abweichungen zu ordnen; wenn ihm das nicht immer gelingt, so liegt es zum größten Teil einfach daran, daß sich die überlieferten Normen teilweise in der Auflösung befinden und neue sich noch nicht gefestigt haben. Verschiedentlich wird in diesem Teil der Monographie auf die Vereinfachungen und Analogiebildungen bei der jüngeren Generation hingewiesen, die die älteren sprachlichen Normen nicht mehr beherrscht oder beachtet, was sicherlich auf Veränderungen in der Kommunikationssituation zurückzuführen ist, die ihren Ursprung in den sozialen Umgestaltungen der heutigen Zeit haben.

Beim Kasusparadigma beschränkt sich der Autor in seiner Darstellung auf die drei Kategorien: *Nominativ*, *Marginal* und *Akkusativ*. Der Ablativ stellt in dieser Mundart keine produktive Kategorie mehr dar, und der Genitiv, der in traditionellen Beschreibungen des Albanischen gewöhnlich auftaucht, wird wohl zu Recht nicht als gesonderte Deklinationsform anerkannt (S. 48). Generell zeichnet sich die Sprache der älteren Generation durch die weitgehende Beibehaltung der allgemeinalbanischen Formen aus, soweit diese in der Mundart von Falconara angelegt waren.

Bei den Kardinalzahlen — Abschnitt 3. 42. — ist dem Autor ein Versehen unterlaufen, nach der Ziffer 90 muß *katre-'zet-e-dhjet* stehen (S. 53). Auch in dieser Mundart sind also bei den Numeralia deutliche Spuren des archaischen Vigesimalsystems vorhanden. Einer neueren Überblick über die Forschungssituation zu diesem Problem findet man in der Schrift von Al. Graur, *Puțină . . . aritmetică*, București, 1971, S. 32—38.

Eine Syntax der untersuchten Mundart wird sicher mancher Leser vermissen, zumal da die beigelegten Texte nur fragmentarische Rückschlüsse zulassen. Dieser Mangel ist vielen Mundartbeschreibungen eigen und an sich erklärlich, da diese Monographien kein Lehrbuch, sondern nur ein Verzeichnis der Besonderheiten einer speziellen Sprachvarietät darstellen, wobei außerdem gewöhnlich weder das Korpus noch die Vorarbeiten für eine Syntax ausreichen.

Die Texte in der Mundart von Falconara sind nicht nur vom linguistischen Standpunkt aus wertvoll, sondern auch wegen ihrer thematischen Vielfalt sehr interessant, und zwar behandeln sie die Geschichte Falconaras, seine Bräuche, Lieder und Märchen. Für die Beispiele von L. Bruzzano, die in seiner ursprünglichen Orthographie und in der phonematischen Umschrift von M. Camaj wiedergegeben sowie mit der italienischen Übersetzung versehen sind, wünschte

sich vielleicht der deutsche Leser noch eine Übersetzung. Diese dürfte allerdings die italienische nicht verdrängen, da letztere gerade für den Vergleich, d. h. in erster Linie zum Auffinden von Lehnwörtern und -konstruktionen, wichtig ist.

Im Wörterverzeichnis ist übrigens die Angabe der Quantitäten nicht konsequent durchgeführt; während sie bei 'pja :k und 'u : vermerkt wird, fehlt der Hinweis bei 'si : und 'ba : r.

Wie aus der Art unserer Anmerkungen schon deutlich wurde, betreffen sie nur kleinere Versehen und Fehler, was natürlich in keiner Weise unsere anfangs gemachte Feststellung beeinträchtigt, daß diese Monographie aus der Feder des erfahrenen Dialektologen eine unschätzbare Bereicherung für die Beschreibung der albanischen Mundarten darstellt.

Klaus Steinke
(Birkenau, BRD)

ZAMFIRA MIHAIL, *Terminologia portului popular românesc în perspectivă etnolingvistică comparată sud-est europeană* (La terminologie du costume paysan roumain dans la perspective de l'ethnolinguistique comparée du Sud-Est européen), Bucureşti, Ed. Academiei, 1978, 253 p., 40 cartes.

L'auteur publie ici les résultats d'une recherche interdisciplinaire effectuée dans le cadre de l'Institut des études sud-est européennes de l'Académie des Sciences sociales et politiques de la République Socialiste de Roumanie.

Le travail, muni d'une bibliographie importante (p. 174—186), comprend deux parties fondamentales, une introduction méthodologique (p. 9—38) et la partie analytique (p. 39—166) suivies d'un résumé en français (p. 167—173), d'un indice des mots (p. 239—253) et d'autres références utiles sur la documentation (p. 185—211).

Il s'agit d'un travail ethnographique et linguistique. La composante linguistique est basée sur la méthode moderne, ancrée dans la dialectologie et dans la linguistique aréale, et perpétuant les tendances de lier la lexicologie à l'étude de la réalité et à la sociologie culturelle. La tradition remonte aux courants représentés, déjà, par un Hugo Schuchardt, par Rudolf Meringer (fondateur de la revue « Wörter und Sachen-Kulturhistorische Zeitschrift für Sprach- und Sachforschung »), par les linguistes suisses Karl Jaberg et Jakob Jud. Parmi les promoteurs marxistes, mentionnons le linguiste connu R. A. Budagov. Rappelons une autre ligne, la lexicologie sociologique de G. Matoré et sa branche représentée par B. Quemada, L. Guilbert, A. J. Greimas et autres, qui travaillent avec des champs morpho-sémantiques constitués par des systèmes terminologiques. A Prague, dans les années 30, les auteurs comme Z. Vančura, B. Havránek se sont efforcés de donner des bases méthodologiques pour l'examen des « langues fonctionnelles » et de leur composante terminologique. Parmi les romanistes actuellement étudiant ce problème, mentionnons J. Chmelová (« Beiträge zur romanischen Philologie », XIII, 1974, Heft 1/2, p. 217—229).

Une contribution importante à l'étude d'un champ lexical lié à un domaine spécial de la réalité est représenté par le livre de Zamfira Mihail. L'auteur étudie donc, minutieusement, la terminologie du costume paysan roumain, sa structure, ses micro-systèmes partiels liés à des aspects partiels de la réalité même. Elle combine la démarche onomasologique avec l'étude sémantique (avant tout, elle analyse les rapports sémantiques des éléments lexicaux avec la réalité extra-linguistique en mouvement). Elle s'intéresse à l'origine des termes, aux conditions historiques des emprunts, aux aspects zonales (certains termes se rencontrent sur tout le territoire du pays, d'autres sont spécifiques pour certaines aires contiguës ou d'une province : *işari*, *pregiitoare* pour la Moldavie, *pinzătură* pour la Transylvanie, *stricătoare* pour la Munténie, *ocolitoare* pour l'Olténie, etc.). D'autre part, certains termes dépassent l'aire du roumain et c'est ainsi que l'étude de Zamfira Mihail va au delà de la Roumanie pour englober les termes en usage dans les autres langues du Sud-Est européen. Elle n'oublie pas d'aborder le problème de véhicule des néologismes et démontre que ceux-ci passent souvent à travers les sous-systèmes littéraires ou élevés dans la langue courante ce qui, du point de vue socio-linguistique, implique l'influence de la ville sur les campagnes.

Un travail ainsi conçu n'est pas sans intérêt pour l'historien, l'histoire des éléments lexicaux illustre les interactions entre peuple, paysages, couches sociales. Le costume populaire fonctionne comme signe « ethnique », social, etc., et une comparaison de la réalité actuelle avec une réalité ancienne (l'auteur remarque certains reliefs sur la Colonne de Trajan) fait ressortir

et continuité entre les Daces et leurs descendants sur le territoire del Rouman. La linguistique et l'histoire apparaissent ici comme disciplines Interdépendantes.

L'auteur trouve dans la terminologie du costume paysan roumain des éléments préromans, romans et autres. Certains éléments préromans, comme p. ex. *căciulă* ou *briu*, sont communs avec l'albanais (*kësul'ë*, *bres*, *brezi*), ce qui implique une conclusion ethnographique : le costume paysan roumain apparaît comme relevant d'une zone étendue thraco-illyrienne. Les emprunts d'origine slave datent d'époques différentes, il y a, de plus, des éléments hongrois, grecs, turcs... Les éléments turcs sont passés en grand nombre dans les autres langues du Sud-Est européen et ont renforcé l'unité de ces langues dans ce domaine. Intéressants sont les changements sémantiques de ces termes qui avaient commencé par désigner des tissus d'importation : les noms des pièces confectionnées dans ces tissus sont souvent des créations roumaines. Les termes d'origine sud-slave proviennent de deux couches différentes (terminologie originale du vieux-slave en face de la terminologie récente).

L'auteur révèle des spécialisations intéressantes, ainsi, les termes communs au roumain et au bulgare se rapportent surtout aux pièces du costume féminin destinées à la partie inférieure du corps, les termes empruntés au parler des Saxons transylvains désignent les pièces extérieures du costume, de même que certains termes d'origine hongroise.

Le roumain a enrichi la terminologie des langues voisines, et l'auteur examine les deux sens de la migration.

L'auteur signale certains problèmes qui restent à résoudre, p. ex., il y a des mots auxquels les dictionnaires roumains leur attribuent une origine hongroise, alors que les spécialistes hongrois les considèrent comme roumains.

On trouve dans le travail de Z. Mihail des contributions étymologiques précieuses et toute une série de datations nouvelles : il y a des cas où le terme respectif est attesté, dans la documentation de Zamfira Mihail, quelque deux cents ans avant les mentions respectives du *Dicționarul limbii române* (București, 1913—1949) ou du *Dicționarul limbii române* (București, 1965—1974).

Non négligeable est la contribution aux études dialectales. La terminologie du costume populaire dépend strictement des *realia*, c'est vrai, mais dans certaines alres, des objets différents portent des noms identiques, des objets identiques portent des noms différents. Du point de vue diachronique, il n'y a pas de synchronisme entre les modifications des *realia* et celles des désignations : l'usage des termes nouveaux pour des pièces de costume connues depuis longtemps est plus fréquent que l'inverse, c'est-à-dire l'application de termes anciens à des innovations de costume, impliquant des changements sémantiques. Afin de mieux saisir la situation de la terminologie du costume au XIX^e siècle, l'auteur a mis à profit les réponses obtenues par l'enquête du grand linguiste roumain B. P. Hasdeu, qu'elle les a cartographiées, en réalisant de la sorte les premiers cartogrammes de la linguistique roumaine reproduisant les réalités linguistiques du XIX^e siècle.

Dans son livre, Zamfira Mihail a fort bien servi l'étude complexe (linguistique, ethnologique et historique) du phénomène « terminologie du costume paysan roumain dans la perspective du Sud-Est européen ». Elle a su non seulement proposer un schéma original et consulter toute la bibliographie utile : elle a réalisé un travail régulier, tenace et bon, où la plupart des considérations sont excellentes et fort valables.

Le livre fait honneur à son auteur, autant par l'étendue de l'information que par la rigueur exemplaire de la documentation et de son interprétation, et on doit l'en remercier.

Jan-Jaroslav Šabršula (Prague)

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Rédigées par : H. MIHĂESCU, (H.M.); ALEXANDRU DUȚU (A.D.); TUDOR TEOTEOI (T.T.); GELCU MAKSUTOVICI (G. M.); JOHANNES IRMSCHER — BERLIN DDR (Irm.); ELENA SIUPIUR (E.S.); ZAMFIRA MIHAIL (Z. M.); DAN IONESCU (D.I.); CĂTĂLINA VĂTĂȘESCU (C. V.); ELENA SCĂRLĂTOIU (E.Sc.)

Inscriptions de la Mésie Supérieure. Vol. I Singidunum et le Nord-Ouest de la province par MIROSLAVA MIRKOVIĆ et SLOBODAN DUŠANIĆ sous la direction de FANOULA PAPAZOGLU. Beograd, 1976, 171 p. (Centre d'études épigraphiques et numismatiques de la Faculté de Philosophie de l'Université de Beograd)

Le projet de l'édition des épigraphes latins de Mésie Supérieure préconise la division de la province en six secteurs, c'est-à-dire, du Nord au Sud : 1) Singidunum et le Nord-Ouest de la province; 2) Viminacium, Margum; 3) Ratiaria, Timacum Minus; 4) Naissus, Horreum Margi, Remeslana; 5) Ulpiana, Municipium D. D.; 6) Scupi. Pour chaque secteur, des spécialistes autorisés ont été désignés, de sorte que l'ouvrage devait paraître à brève échéance sous la direction de Fanoula Papazoglu, professeur à l'Université de Belgrade. La préface rend un hommage mérité à Nikola Vulić (1872—1945), qui fut le premier à récolter et à publier une bonne partie des inscriptions latines de Mésie Supérieure. Le présent volume est consacré à celles originaires du municipe de Singidunum et du Nord-Ouest de la province, éditées par les soins de Miroslava Mirković et de Slobodan Dušanić. Des cartes détaillées avec la diffusion de ces inscriptions lui sont adjointes. Pour chaque inscription, le texte s'accompagne d'une photo, d'un commentaire historique et linguistique, ainsi que d'une bibliographie. Un index des noms et auteurs ajouté à la fin du volume guide le lecteur en facilitant la consultation de l'ouvrage, dont les conditions techniques et le papier sont excellents.

Disons pour conclure qu'il s'agit d'un ouvrage très méritoire et utile, un instrument de travail attendu depuis longtemps, destiné sans doute à promouvoir et à stimuler l'édition des inscriptions latines des autres provinces de la Yougoslavie, si riche en monuments d'époque romaine. Un autre trait positif à son mérite : l'édition dans une langue de circulation internationale, ce qui rend l'ouvrage accessible à tous les spécialistes du monde.

H. M.

GIOVANNI BATTISTA PELLEGRINI, *Studi di onomasiologia friulana*. « Atti dell'Accademia di Scienze, Lettere e Arti di Udine », série VIII, volume III, 1976/1978, p. 5—44

Les parlers romans du Frloul — province du bassin de la rivière Tagliamento, avec Udine pour centre, située au nord-ouest de Trieste — sont depuis longtemps pour l'auteur le principal objet de son intérêt. C'est ce que témoignent toute une suite d'activités : l'atlas historique-linguistique-ethnographique dont l'édition commença en 1972 et qui comporte plusieurs volumes; divers recueils de matériels; des interprétations et des études spécialisées ont été préconisées ou partiellement réalisées par lui; collaboration étroite avec le centre de recherches romanes d'Innsbruck sous la direction de Guntram Plangg, poursuivie assiduellement; liens amicaux et soutenus avec G. Francescato de l'Université de Trieste et avec J. Kramer de l'Université de Köln. L'université de Padoue est devenue de la sorte le principal centre d'études frioulanes, avec une équipe de chercheurs bien préparés.

Pour notre part, l'intérêt de cette région réside surtout dans sa qualité d'intermédiaire entre l'est et l'ouest, entre le nord et le sud, c'est-à-dire entre le Sud-Est de l'Europe et l'Italie d'un côté, entre l'Europe centrale et occidentale d'un autre côté. Cet intérêt s'augmente en ce qui

concerne la linguistique romane du fait que les parlers en question offrent un caractère spécifique, dû à la fidélité avec laquelle ils ont gardé quantité de phonétismes, de formes et de mots antiques. Dans cette zone conservatrice ce sont infiltrées par la suite des influences germaniques venues du nord, slaves venues du nord-est, balkano-romanes de l'est et italo-romanes du sud, de sorte que la complexité frioulane attire un grand nombre de spécialistes. La présente contribution traite d'un certain nombre de mots, destinés à entrer plus tard dans des synthèses d'envergure, aptes à conduire à des conclusions intéressantes.

H. M.

EQREM ÇABEJ, *À propos de quelques questions de la culture populaire albanaise sous l'aspect linguistique.* • Studia Albanica • XIV, 1, 1977, p. 3—22

Tout d'abord, l'auteur met en lumière les rapports étroits de la linguistique avec l'ethnographie et le folklore. À partir de là, il tâche de dégager certains traits de la culture populaire albanaise reflétés dans la langue, la plupart d'entre eux se rattachant à la toponymie, la flore, l'art culinaire, les vêtements et les chaussures, l'industrie domestique et l'élevage des moutons. L'intérêt porté à la toponymie, que quelques savants considèrent « une archive des peuples », s'avère pleinement justifié ; Il conviendrait en tenir compte afin de stimuler et approfondir l'investigation dans cette direction. Quant à la terminologie botanique du peuple albanais elle est d'une grande richesse et attend d'être enregistrée et étudiée avec minutie. Pour ce qui est de l'art culinaire, du costume, de l'industrie domestique en général, il est hors de doute qu'un peuple d'aussi vieille souche que le peuple albanais a dû en conserver des vestiges archaïques en quantité, vestiges susceptibles de fournir certaines données relatives à son histoire matérielle et spirituelle. Les Albanais et les Roumains n'ont pu vivre exclusivement de l'élevage, comme les Slaves n'étaient pas exclusivement laboureurs — en cecl, nous sommes parfaitement d'accord avec l'auteur. Les simplifications menées trop loin par certains savants de cabinet représentent d'habitude un contact insuffisant avec les réalités économiques et sociales. Aussi, nous retiendrons la conclusion de l'auteur : « Le témoignage de la langue indique, en outre, que l'influence albanaise chez les peuples voisins n'a pas eu seulement un caractère pastoral, comme on le croit souvent, mais qu'elle a compris aussi quelques sphères de la vie sociale. Ainsi, outre l'habillement . . . , il y a influence aussi dans le domaine du folklore, comme dans les danses populaires, la musique (les airs chantés en roulant une bassine peu profonde de cuisine), dans des concerts et des termes comme *besa*, et d'autres éléments » (p. 22).

H. M.

S. S. AVERINCEV, *Поэтика ранневизантийской литературы.* Наука, Moscou, 1977, 320 p.

On s'attend à trouver dans le présent ouvrage l'exposé des principes poétiques des IV^e—VI^e siècles, autrement dit de la période de transition du monde antique au monde byzantin. Or, au lieu d'un exposé didactique, fondé sur des lectures exhaustives, l'auteur préfère nous offrir un essai philosophique, aspirant à une vision plus large, avec des références à quelques personnalités représentatives pour l'humanité de tous les méridiens. Il s'est proposé de dégager certains aspects de la conception que ces personnalités se faisaient du monde et de leur position vis-à-vis de l'existence, telles qu'elles se laissaient saisir dans leurs œuvres littéraires. Ces aspects sont groupés dans plusieurs chapitres avec des titres du genre de : l'existence en tant qu'action du parachèvement humain, la beauté en tant qu'existence, monogamie et dignité, ordre du monde et ordre de l'histoire, signe et signification, le monde en tant qu'énigme et la solution de l'énigme, le monde en tant qu'école, parole et livre, accord et désaccord, le rythme et l'esprit de la dialectique. Parfois, la spéculation philosophique fait place à l'interprétation sociologique ou à quelque jugement de valeur. L'exposé théorisant et abstrait en général, s'anime de temps en temps, grâce à quelques citations bien traduites des philosophes, poètes ou prosateurs de l'époque. C'est une succession de graves méditations, d'effusions lyriques, d'enchantement face à quelques œuvres d'art, de doute et de désespoir dans le confrontation avec la vie, de foi inébranlable dans certains idéals, de luttes pour le perfectionnement de la personnalité humaine, etc. L'impression dégagée par la lecture de ce livre est que nous avons affaire à des œuvres

littéraires remarquables, dignes d'être lues et étudiées de plus près : la quête assoiffée ainsi que les aspirations à la perfection morale et esthétique éveillent parfois chez le lecteur le sentiment du sublime. C'est justement le grand mérite de l'auteur de susciter indirectement un tel sentiment.

H. M.

J.A. N. LJUBARSKIJ, *Михаил Пселл. Личность и творчество. К истории византийского предуманима*. Nauka Moscou, 1978, 283 p.

Poète, philosophe, homme de science, historien, contemporain et conseiller de six empereurs, parfait connaisseur de la situation de l'Empire, Michael Psellos (1018—1097) méritait sans aucun doute une nouvelle présentation aux lecteurs de langue russe, après celle, estimable du reste, de P. V. Bezobrazov, de 1890. Cette nouvelle synthèse tâche de situer Psellos dans le contexte de son époque, examinant les liens de son œuvre avec les aspirations de l'Empire, l'idéologie du temps et la soif de renouveau spirituel qui le caractérise. L'auteur étudie donc les données biographiques du personnage, ses ouvrages les plus importants, son style, ses sources d'inspiration, ainsi que l'influence qu'il a exercée sur ses contemporains et ses successeurs.

C'est à juste titre que l'auteur note : « Il est difficile d'imaginer Psellos en dehors de son activité politique » (p. 9), car « ce n'est que par ses relations avec le monde environnant et tout d'abord en rapport avec les hommes, amis personnels ou hommes d'action, que l'homme réalise et affirme sa personnalité » (p. 20). L'ouvrage relève le désir de Psellos de reconcilier la philosophie hellénique avec les dogmes de la religion chrétienne, sur les bases d'un rationalisme modéré, teinté de déterminisme. Quant à l'humanisme ou plutôt le pré-humanisme de son œuvre, l'auteur retient les traits généraux suivants (p. 245) : haute conscience de soi, largeur d'esprit et forte intelligence, partisan de la liberté et de la tolérance en ce qui concerne les principes moraux et juridiques, absence de pédantisme dans sa manière de considérer l'Antiquité qui était pour lui un objet de vive émulation et de satisfaction esthétique. Enfin, l'idéal avoué de Psellos et traduit en pratique par lui était d'unir l'activité politique soutenue à l'activité créatrice dans le domaine de la science et des lettres.

H. M.

Deux livres nouveaux s'ajoutent à la littérature pas tellement riche sur les relations culturelles entre Byzance et les cultures qui ont hérité de ses réalisations intellectuelles, d'un côté, et ce qu'on appelle sans distinguer les nuances l'Occident, de l'autre côté. DENO JOHN GEANAKOPOLOS, *Interaction of the 'Sibling' Byzantine and Western Cultures in the Middle Ages and Italian Renaissance, 330—1600* (Yale University Press, 1976, XXII+416 p.) démarque même plusieurs phases dans ce processus d'acculturation qui caractérise les rapports culturels entre Byzance, et l'auteur accorde son attention à l'empire et aux lettrés grecs, et l'Occident, surtout l'Italie ; une première phase appartient à la supériorité byzantine qui dure jusqu'au XI^e siècle, lorsque les masses entrent en contact direct ; après 1261, la confrontation est très vive, pour qu'après 1453 les contacts se développent sous d'autres auspices, grâce aux efforts des lettrés réfugiés en Occident. L'éventail des sujets abordés est très varié, en partant des influences culturelles byzantines sur le Moyen Age occidental ou de l'ordalie du fer chaud qui s'avère être une influence occidentale dans la vie byzantine, ou bien de l'influence de la théologie occidentale sur la pensée byzantine ou de la présence de l'œuvre de Maxime le Confesseur chez Johannes Scottus Eriugena, Nicholas Cusanus ou Petrus Balbus. Au sujet des lettrés grecs en Occident, qui ont fourni souvent de matière aux études du professeur Geanakopulos, on trouvera dans ce livre six chapitres richement nourris : sur la Renaissance italienne et les origines de la conscience nationale moderne des Grecs ; sur Crète en tant que centre de liaisons intellectuelles ; sur San Bernardino di Siena et les Grecs qui ont participé au concile de Florence ; sur Marcus Musurus ; sur Démètre Chalcondyles et sur les traductions patristiques pendant la Renaissance. Une bonne bibliographie clôt ce volume qui reconstitue le monde méditerranéen dans la première moitié du second millénaire surtout.

C'est toujours ce monde culturel qu'évoque la première étude insérée dans le volume paru par les soins de DEREK BARKER, *The Orthodox Churches and the West* (Oxford, Basil Blackwell, 1976, 336 p.). Il s'agit de *Eastern and Western Christendom in late antiquity : a parting of the ways* de Peter Brown qui suggère de ne pas chercher les éléments qui ont séparé Byzance de l'Occident dans les traditions intellectuelles qui auraient divergé, mais dans un élément plus

subtil, mis en relief à la fin d'un plaidoyer convaincant : « Throughout late antiquity vital areas of culture were transmitted by a mediterranean-wide process of osmosis. The ideology of the Byzantine state is inconceivable without generations of Byzantines who could 'think Latin' even when they could not read it. Life, in late antiquity was wider and more embracing than any knowledge of the right classical languages. The spread of the feast of kalends of January in the late Roman period is an astonishing example of this. A feast that had been limited to Rome in the high empire suddenly becomes a mediterranean-wide phenomenon in late antiquity. Plainly, when the city-dwellers of late antiquity wanted to say something important about the way life was lived, and find ceremonial expression for it, they said the same thing all over the mediterranean, in whatever language came to hand. Christianity, which grew out of precisely that milieu, was exceptionally sensitive to the same mediterranean-wide rhythms. Furthermore, adoption by osmosis came easily to a group in which oral methods of transmission had always played a great part in its religious culture : the Christian faith was passed on by oral catechesis, Christian spiritual direction was carried out in terms of a fund of monastic *apophthegmata*. In this situation I would like to introduce the concept of a mediterranean *koïnè*. . . The parting of the ways between east and west was implied at the joining of the ways of Christianity and classical culture. Christianity took up a different stance in east and west to the state, to society, to classical culture. . . I would like to suggest that we trace some features of the divergence between east and west in terms of diverging attitudes to the idea of the holy in the two churches » (p. 6—8). L'évolution des deux institutions semble confirmer ce point de vue, si on tient compte du fait que dans le Sud-Est de l'Europe le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel n'ont pas essayé d'élaborer deux formes culturelles différentes, comme dans les États occidentaux, où le conflit entre la papauté et l'empire a favorisé l'apparition des « civitates permixtae », d'après Otto Brunner ; d'où une différente forme d'humanisme dans le Sud-Est européen et un type de philosophe qui n'est pas identique au philosophe français ou anglais (comme j'ai essayé de le suggérer dans mon livre récent *Cultura română în civilizația europeană modernă*).

Dans le même volume publié à Oxford on lira avec profit *The papal scandal* de Donald M. Nicol, une étude de Deno J. Geanakoplos, *The fifth earl of Guilford and his secret conversion to the Orthodox church* de Kallistos Ware qui ajoute un trait suggestif au portrait du premier chancelier de l'académie ionienne, fondée à Corfou, en 1824 (et qui, en 1819, envoyait une charmante lettre à N. Rosetti-Roznovanu, dans laquelle il exprimait son vœu de revoir son ami roumain « ou en Moldavie ou ailleurs » — texte publié par N. Isar dans cette revue même, 1970, 2, p. 268—369, avec une photocopie). Richard Clogg s'occupe de l'*Anticlericalism in pre-independence Greece c 1750—1821*, pendant que E. D. Tappe brosse un tableau intéressant et précis ayant comme thème *The Rumanian Orthodox church and the west*. D'autres contributions se réfèrent à la politique religieuse de Justin II (Averil Cameron), à Théodore de Sykeon et les historiens (Derek Barker), au cérémonial byzantin et occidental (Janet L. Nelson) ou bien à l'attitude de Basile de Césaré face à la philosophie grecque (E. Amand de Mendieta) ou à d'autres aspects d'un gros et important chapitre des relations intellectuelles européennes.

A. D.

NICOLAS OIKONOMIDÈS, *Documents et études sur les institutions de Byzance (VII^e—XV^e)*, London, Variorum Reprints, 1976, 340 p.

Avec une courte préface signée par H. Ahrweiler, le volume comprend 24 études parues dans la période 1955—1974. Ces études sont arrangées par ordre chronologique, en commençant avec une question d'hagiographie (l'acoulouthie du Saint Théodore le Jeune qui a vécu au XIV^e siècle) et en finissant avec le rapport au XVI^e Congrès international des études byzantines (Bucarest, 1974), concernant l'organisation de la frontière orientale de Byzance aux X^e—XI^e siècles d'après le Taktikon de l'Escorial, source que l'auteur a le mérite d'avoir mis en lumière pour la première fois à l'occasion du XII^e Congrès international des études byzantines d'Ochride (1961, date de parution 1963), communication dont le texte constitue la X^e pièce du volume présent.

Hors des questions qui portent sur l'origine et l'évolution de certaines unités administratives (*thema* et *episkopeis*) ou frontières de Byzance, M. Oikonomidès a abordé aussi des sujets d'histoire ecclésiastique ou de droit canon (comme la querelle de la tétragamie ou l'élection et l'ordination des évêques). Il s'est adonné avec le même succès à l'étude de certains chapitres d'histoire sociale byzantine (par ex. la *pronoia* et les *praktika*) et il a enrichi l'objet de ses études

par des publications de textes inédits, qui apportent des lumières nouvelles sur bien des points traités.

Les relations de Byzance avec le monde environnant — arabes, peuples balkaniques, hongrois, turcs — n'ont pas échappé à l'esprit d'observation de M. Oikonomidès. Pour les historiens des pays balkaniques sera bien agréable de constater que notre auteur met en évidence leur contributions, ainsi que le profit qu'il y a tiré pour ses études portant sur l'histoire administrative de ces régions (par ex. le Bas-Danube aux X^e—XI^e siècles). Car au-delà de la variété des sujets abordés par M. Oikonomidès, l'histoire administrative et institutionnelle est restée son domaine de préférence. Le titre général de ce livre le dit d'ailleurs d'une manière directe. Nous tenons à ajouter que le rapport présenté par le même auteur au XV^e Congrès international des études byzantines (Athènes, 1976, il dépasse donc la limite chronologique supérieure des études inclus dans ce volume), concernant quelques aspects de la *Partitio Romaniae* de 1204 restés inaperçus jusqu'à ce moment, constitue un témoignage éloquent de la maîtrise avec laquelle M. Oikonomidès a renouvelé l'objet préféré de ses études.

T. T.

NICOLAE CIACHIR, *Războiul pentru independența României în contextul european (1875—1878)* (La guerre pour l'indépendance de la Roumanie dans le contexte européen, 1875—1878), Bucarest, Editions scientifiques et encyclopédiques, 1977, 342 p.

Dans la riche littérature historique parue à l'occasion du centenaire de l'indépendance roumaine, l'ouvrage de Nicolae Ciachir se révèle comme une contribution importante pour l'étude approfondie des événements intervenus sur la scène politique de l'espace européen lors de la « crise orientale » des années 1875—1878 et liés à la lutte pour l'émancipation nationale des peuples de cette région. Mettant à profit de nombreux documents, dont une bonne part inédits, puisés dans les archives roumaines et étrangères, ainsi qu'une vaste bibliographie spécialisée, l'auteur se prononce avec clarté et compétence sur le rapport des forces à la veille de la re-ouverture de la question orientale. Tout aussi nettes et intéressantes sont ses conclusions en ce qui concerne les événements de la guerre russo-roumano-turque, la solidarité manifestée par le peuple roumain vis-à-vis des autres peuples balkaniques luttant pour leur libération nationale et les conséquences du Congrès de Berlin pour le Sud-Est de l'Europe. Tout en interprétant de manière personnelle les événements, Nicolae Ciachir ne se fait point faute de mentionner les thèses des autres historiens relatives aux problèmes abordés. Ce faisant, il permet au lecteur de comparer et de tirer ses propres conclusions au sujet des questions débattues. À ce propos, particulièrement utiles nous semblent les informations contenues par le chapitre V, intitulé « De San Stefano au Congrès de Berlin », qui — abstraction faite d'un certain abus de citations — jette un jour nouveau sur le sens profond des assauts diplomatiques développés par les pays intéressés.

Bon connaisseur de l'histoire des peuples sud-est européens, dans le chapitre II de son livre, « La Roumanie, facteur actif de la lutte pour l'émancipation nationale des peuples balkaniques (jusqu'en 1875) », l'auteur traite des liens traditionnels des Roumains avec les Serbes, Grecs, Bulgares et Albanais, ainsi que de la collaboration à certaines étapes et de la solidarité de ces peuples dans le combat de la domination ottomane. Le chapitre III, consacré au « Sud-Est de l'Europe, principal objectif de la diplomatie européenne depuis le soulèvement de la Bosnie et Herzégovine (été de 1875) jusqu'au début des hostilités militaires russo-turques (avril 1877) », constitue l'argument du fait que, alors que les grandes puissances tâchaient de résoudre la crise orientale conformément à leurs propres intérêts, les peuples sous domination usaient de tous les moyens depuis la voie diplomatique jusqu'à l'insurrection, afin de conquérir leur indépendance. En ce sens, l'auteur souligne relatif à la Roumanie : « Par suite de la conclusion le 4 avril d'une convention avec la Russie, le gouvernement roumain, du fait des mesures prises et des possibilités créées à l'armée russe de traverser sans entraves la Roumanie, s'est engagé activement dans les événements des Balkans, aboutissant en réalité à un état de guerre avec l'Empire ottoman. La Roumanie avait préparé les positions à partir desquelles elle devait s'élaner l'arme à la main à la conquête du droit de bénéficier, au même titre que les autres pays, d'une vie libre, indépendante et souveraine » (p. 161).

Le chapitre IV, « La Guerre », très méthodique, offre l'image suggestive des forces en conflit, grâce à la description minutieuse et étayée de données statistiques des armées russes, turques, roumaines, serbes et monténégrines, ainsi que des détachements de volontaires bulgares. Ce tableau est complété par l'ébauche du théâtre des opérations militaires dans les Balkans, avec la mention des grandes batailles qui ont marqué l'année 1877.

On ne saurait, certes, omettre de ce bref compte rendu la mention du chapitre VI, traitant de « La rentrée de la Dobroudja dans l'aire vitale du peuple roumain ». En plus de son importance pour l'économie de l'ouvrage, ce chapitre est particulièrement intéressant par les précisions qu'il fournit quant à la vie de cette province : avant 1875, pendant la crise orientale (jusqu'à la guerre de 1877—1878) et alors que s'exerçait le provisorat de l'administration russe, ainsi que par la mise en lumière de la portée de sa reprise en mains par l'administration roumaine et son intégration dans le circuit national. Le retour au pays de la Dobroudja représentait un acte de justice, un pas de plus vers le parachèvement de l'unité nationale du peuple roumain qui allait s'accomplir seulement le 1^{er} décembre 1918.

Malgré les brèves conclusions formulées à chaque chapitre, l'auteur a considéré nécessaire de tirer aussi quelques conclusions d'ordre général, concernant les relations d'après guerre de la Roumanie avec les peuples du Sud-Est européen. Il accorde à cette occasion une place à part à la solidarité manifestée vis-à-vis du peuple albanais, qui ne devait accéder à l'indépendance qu'en novembre 1912.

Ainsi que nous l'avons déjà relevé, l'ouvrage de l'historien Nicolae Ciachir se distingue par la richesse de l'information et sa manière personnelle d'interpréter aussi bien les documents, que les événements du temps. Cet ouvrage se distingue aussi par sa structure particulière, notamment par son analyse des problèmes du Sud-Est européen dans le contexte de la politique des grandes puissances et par l'attention accordée aux troubles internes, à la spécificité et la complexité de la lutte d'émancipation nationale, autant qu'aux forces engagées dans le conflit armé des années 1877—1878.

Le livre comporte quelques éléments réunis sous le titre « Annexes » destinés à faciliter l'intelligence des problèmes débattus. Voici la liste de ces « annexes » : « Chronologie des principaux événements de la période de la crise orientale (1875—1878) » ; « Liste des chefs d'État, premiers-ministres et ministres des affaires étrangères des puissances garantes lors de la crise orientale (1875—1878) » ; « Les ministres roumains des affaires étrangères pendant la crise orientale » ; « Délégués et signataires du Traité de San Stefano » ; « Délégués et signataires du Traité de Berlin » ; « Agents diplomatiques roumains accrédités dans les pays garants pendant la période de la crise orientale et premiers diplomates roumains en poste après la reconnaissance de l'indépendance nationale » et « Premiers représentants diplomatiques étrangers en Roumanie après la conquête de l'indépendance nationale ». À tout ceci s'ajoute encore un « index » général.

Publié dans des conditions graphiques exceptionnelles, avec des illustrations choisies et exécutées avec goût, le livre se révèle une réussite sous ce rapport également. Il convient d'en reconnaître le mérite des Editions scientifiques et encyclopédiques.

G. M.

ΔΗΜΟΣΘΕΝΗΣ ΔΑΝΙΗΛΙΔΗΣ, 'Η Κύπρος και ἡ ἀγγλικὴ μάσκα. Λευκωσία, 1975

Demosthenes Danielidis (1889—1972), dessen biographische Würdigung in den Prolegomena des Buches *Μεσεβρινός*. (offenbar Pseudonym eines in Schweden lebenden Griechen) gibt, wirkte in unserem Jahrhundert als ein fortschrittlicher politischer Lehrer seines Volkes; nur einmal, unmittelbar nach der Befreiung des Landes 1944/45, bekleidete er ein staatliches Amt. Die Aufzeichnung über die historischen Wurzeln des Zypernproblems erfolgte 1953 und sollte in politischen und diplomatischen Kreisen der USA zirkulieren, erst 1960 wurde sie für den Druck vorbereitet. Dieser kam erst in veränderter Situation zustande, in der sich die Überlegungen und Prognosen des Verfassers vollauf bestätigten. Danielidis' Text ist mit Anmerkungen versehen und wird durch die Beigabe von Abbildungen erhellt. Ein zweiter Teil, der die „Maske“ des zaristischen Rußlands in der Zypernfrage darstellen sollte, ist offenbar nicht ausgearbeitet worden.

Irm.

Μεσεβρινός. Τὸ πρῶτο ἀναγνωστικὸ μου. Γιά τὰ παιδιά των Ἀπόδημων που ἀφήνουν τὸ αλφαβητάρι. Λευκωσία/Lund, 1974

Das Lesebuch ist für griechische Kinder im Ausland, speziell in Schweden, bestimmt; es gewinnt aber weit über diesen Benutzerkreis hinaus Interesse. Zuerst durch seine Form: Es bedient sich des *Μονοτονικό σύστημα*, d. h., es wird auf alle Lesezeichen verzichtet bis auf den

Akzent auf der Tonsilbe und dadurch die Orthographie erheblich erleichtert. Zum zweiten durch seinen Inhalt : Es bringt Märchen, Fabeln, Sprichwörter sowie „klassische“ und zeitgenössische Poesie, ferner eine kindertümliche Heranführung an das Erbe der Antike. Drittens durch seine Sprache, gepflegte *Δημοτική*; ein Wörterverzeichnis erklärt ungewöhnliche Wörter. Viertens führt ein Nachwort des Verfassers an die pädagogischen Probleme heran.

Irm.

Rečnik na bălgarskata literatura (Dictionnaire de la littérature bulgare), BAN, Institut de littérature, vol. I—II, Sofla, 1976, 1977, 408+485 pp.

Les deux premiers volumes de la série de trois projetée comporte les lettres A—D et E—O (selon l'ordre de l'alphabet cyrillique). Ils sont le fruit d'une activité d'équipe de l'Institut de littérature de Sofia. Ayant travaillé sous la direction du membre de l'Académie, Georges Tzanev (rédacteur en chef), l'équipe en question est formée par : B. Angelov, S. Bakardjeva, Tončo Ječev, El. Konstantinova, E. Karamfilov, K. Kuiuimgiev, D. Lekov, [M. Nikolov], M. Tzaneva, E. Tzvetanova, B. Ničev.

Elaboré surtout à l'intention des étudiants et des bibliographes, ainsi que pour le grand public de lecteurs, le Dictionnaire n'est pas moins, en même temps, un instrument de travail précieux au service des historiens et critiques littéraires, des historiens de la culture — notamment de ceux étrangers à la Bulgarie. En effet, il leur offre un matériel informationnel absolument nécessaire et d'un accès difficile par d'autres moyens.

Le Dictionnaire au complet (c'est-à-dire, les trois volumes prévus) comprendra 1500 articles, « le matériel des 11 siècles de littérature », couvrant donc l'intervalle des X^e—XX^e siècles de l'histoire littéraire bulgare. Ce qui le rend d'autant plus intéressant et particulièrement utile, c'est que les auteurs ne se sont point bornés à mentionner les noms des divers écrivains (poètes, prosateurs, dramaturges, historiens et critiques littéraires, auteurs d'anecdotes, de chroniques, d'évangiles, de livres d'heures — lorsqu'il s'agit des X^e—XVIII^e siècles), mais ils l'ont élargi de manière à le rendre une véritable histoire littéraire, qui plus est, une histoire de la culture bulgare. Par exemple, outre les écrivains, le Dictionnaire mentionne avec soin et une application remarquable les monuments antiques de la littérature bulgare, tels : *Asemanievo Evanghelie* (l'Évangile d'Aseman), X^e siècle ; *Bolonski Psaltir* (le Psautier de Bologne), XIII^e siècle — mentionnés par le premier tome, p. 56 et 118 ou encore *Imenik na pǎrvobălgarskite kneze* (les Noms des premiers knèzes bulgares) — copie du XIV^e siècle ; *Eninski Apostol* (Actes des Apôtres d'Enin), de l'XI^e siècle ; *Eninski Stihirar* (Hymnaire d'Enin) du XIV^e siècle ; *Zografski Sbornik* (Feuilles de Zograph), XIV^e siècle ; *Zografska Istoriija* (Histoire de Zograph), XVIII^e siècle ; *Zografska Evanghelija* (le *Codex Zographensis*), X^e siècle — compris dans le deuxième tome (p. 102, 19, 20, 73, 74). Chaque titre s'accompagne de notes explicatives, relevant toutes les éditions déjà parues, ainsi qu'une riche bibliographie bulgare et étrangère. D'autre part, le Dictionnaire a enregistré également les ouvrages étrangers se rapportant à l'histoire de la littérature bulgare, comme c'est le cas de l'*Italianska leghenda (Translatio corporis sancti Clementis)*, imprimée pour la première fois en 1668, sous le titre *Vita sanctorum* (vol. II, p. 126). Tout à fait digne d'être retenue nous semble l'initiative de noter dans le Dictionnaire, en plus de l'article spécialement consacré aux Foyers culturels de la Bulgarie médiévale (vol. II, p. 223—226) qui dessine la carte historique des centres bulgares de culture et d'enseignement, mais surtout des centres du livre, toute la série de monastères et de villes bulgares ou de l'étranger représentant de véritables écoles et centres du livre bulgare.

Le même souci de fournir des données aussi complètes que possible préside à la rédaction des articles concernant les revues littéraires qui paraissaient en Bulgarie au XIX^e et XX^e siècles. Elles y figurent avec leurs collègues de rédaction et la plupart de leurs collaborateurs d'orientation philosophique esthétique et idéologique ; comme de juste, la bibliographie qu'elles ont suscitée n'y fait pas défaut. Enfin, on y trouve l'univers des cercles, cénacles et sociétés littéraires bulgares, du pays et de l'étranger (notamment quand il s'agit du XIX^e siècle), le réseau des célèbres bibliothèques éditoriales, des imprimeries de Bulgarie et de l'étranger, des maisons d'éditions, ainsi que tous les éditeurs en renom de l'histoire de la littérature bulgare. L'ouverture du Dictionnaire vers l'histoire de la culture que nous avons déjà soulignée trouve son complément dans l'Introduction des miniaturistes et illustrateurs de manuscrit du moyen âge et des XIX^e—XX^e siècles, des copistes du X^e au XX^e siècles, des traducteurs en langue bulgare. À ceux-ci s'ajoutent encore les philosophes, les idéologues et les historiens dont la personnalité et les œuvres ont influé sur le processus littéraire en Bulgarie.

Ce dictionnaire de la littérature note aussi les termes littéraires et les termes spécifiques de la culture écrite : *apocryphe, hagiographie, anecdote, autobiographie, bibliographie, bogomilisme, grammataire, littérature enfantine, drame, poésie lyrique, roman historique, illustrateur, miniaturiste, auteur de couvertures de livre*, etc. L'explication de ces termes est illustrée avec des images prises à l'histoire de la culture bulgare. D'ailleurs, les étapes mêmes de l'histoire de la littérature bulgare y figurent. En plus des articles consacrés à chaque courant, à chaque tendance littéraire à l'échelon national, il y a aussi tout un matériel informationnel de différents profils pour chaque écrivain. De cette manière, le Dictionnaire s'avère pour le lecteur intéressé et avisé une première structure permettant l'approche d'une étude de sociologie littéraire, par exemple en ce qui concerne l'apparition et l'évolution des genres et espèces dans la littérature bulgare.

Particulièrement précieux par son extrême utilité est le paragraphe bibliographique annexé à chaque article et qui comporte deux parties. La première comprend l'œuvre complète de l'écrivain respectif, y compris sa mention dans les anthologies (remarquons que le Dictionnaire fait place à des articles à part pour chaque Anthologie importante de l'histoire de la littérature bulgare depuis le moyen âge à nos jours). Quand il s'agit d'ouvrage de l'époque médiévale, toutes les éditions déjà parues y sont notées, avec le lieu et la date de leur parution. Quant à la seconde partie, elle est dédiée à la bibliographie suscitée par l'œuvre, l'écrivain, la revue, le genre ou la société littéraires, l'imprimerie respectifs. Ces bibliographies englobent également les études de l'étranger, notamment à propos de la littérature médiévale. Par exemple, dans le cas de la *Mariinsko Evangelie* (vol. II, p. 337), d'Ivan Prezviter, de Konstantin Preslavski, d'Ivan Ekzarh ou de l'*Hésychasme*. Relevons cependant une lacune quelque peu singulière : dans le cas de la plupart des écrivains bulgares du XIX^e siècle qui ont habité et écrit leurs œuvres en Roumanie, dans le cas des sociétés littéraires et des imprimeries bulgares de Roumanie, dans le cas des périodiques bulgares parus en Roumanie (au nombre de 57) la bibliographie roumaine respective fait défaut, alors que, chose tout à fait étrange, on y trouve en revanche la bibliographie italienne, russe, etc. Or, il est généralement connu que les historiographes roumains ont fourni un apport important, depuis la fin du siècle dernier à nos jours, à l'étude du phénomène littéraire-culturel bulgare perpétré dans le territoire roumain au courant du XIX^e siècle. On pourrait même affirmer que bon nombre d'historiens roumains ont été les premiers à offrir à l'historiographie bulgare un riche volume d'informations inédites relatives à la littérature, la presse et l'imprimerie bulgares du XIX^e siècle. C'est grâce à leur initiative et à leur application que cette riche moisson informationnelle est entrée dans le circuit public. Aussi, est-il bien regrettable de voir ignorer par ce Dictionnaire, qui se remarque par les dimensions de sa bibliographie, la contribution roumaine, rien moins que modeste, illustrée par des noms tels ceux de C. N. Velichi, Zlatka Iuffu, P. Constantinescu-Iași, L. Baz-Fotiade, E. Eftimiu, Al. Iordan, etc. Du reste, notons la même tendance à ignorer l'apport roumain dans le traité académique d'Histoire de la littérature bulgare, dont le deuxième tome couvre la même période que celle dont nous venons de nous occuper ici au point de vue bibliographique. Là encore l'apport roumain est si rarement mentionné qu'il fait plutôt figure d'exotisme ! Prenons un seul exemple : bien que N. Iorga ait écrit parmi les premiers, en 1914, sur Petăr Beron et son activité à Brașov durant la première moitié du XIX^e siècle, ni le Dictionnaire, ni le traité d'Histoire de la littérature bulgare n'en font la moindre mention.

Cette remarque s'imposait justement compte tenu des grandes qualités de ce Dictionnaire, qualités qui en font un précieux instrument de travail à la disposition de ceux qui désirent étudier le Sud-Est européen au point de vue culturel.

E. S.

M. SALA, *Contributions à la phonétique historique du roumain*, Paris, Ed. Klincksieck, 1976, 287 pag.

Les études de linguistique roumaine s'insèrent de plus en plus rapidement dans le circuit mondial des valeurs scientifiques. C'est dans ce contexte que se place la version française de l'ouvrage de Marluș Sala, parue pour la première fois en roumain sous le même titre : *Contribuții la fonetica istorică a limbii române*, Bucarest, 1970. L'initiative de la réédition française de cette œuvre appartient au Centre de philologie et des littératures romanes de l'Université des sciences humaines de Strasbourg, dans la collection de Georges Straka, « Bibliothèque française et romane — Série A : manuels et études linguistiques ».

L'ouvrage se compose d'une série d'études consacrées à différents phénomènes phonétiques du roumain, pour l'explication desquels l'auteur propose quelques solutions inédites. Il se sert à cet effet des résultats de l'analyse structuraliste, mettant à profit — plus qu'on ne l'a fait auparavant — la comparaison entre le roumain et les autres langues romanes. Par sa conclusion qui voit à l'origine des transformations discutées les tendances évolutives du latin, Marius Sala situe de manière plus exacte le roumain parmi les autres idiomes romans. La méthode adoptée devait conduire l'auteur à l'analyse détaillée de certains phénomènes, par exemple : la disparition des gémées latines, l'apparition des afriquées roumaines ou encore l'évolution des diverses consonnes et voyelles latines.

L'auteur met en lumière plusieurs *tendances* ayant présidé à l'évolution des sons roumains depuis l'époque latine à nos jours (le terme de « tendance » avec ce qu'il comporte d'ébauché et de non encore réalisé répond le plus souvent au mieux à la réalité) : « En évoquant la notion de tendance dans le but d'expliquer certains phénomènes phonétiques romans, nous ne nous sommes pas proposé de découvrir la cause des phénomènes phonétiques en question (la linguistique dans son ensemble n'a pas encore réussi à le faire), mais uniquement de démontrer que certains faits, étudiés jusqu'à présent séparément, peuvent être ramenés à un nombre plus restreint de phénomènes, dont ils représentent les différentes réalisations » (p. 21).

Considérées au point de vue généalogique, quelques-unes de ces tendances évolutives pourraient s'interpréter comme des tendances romanes, bien qu'elle se retrouvent aussi dans certaines langues non romanes.

Selon cette perspective romane générale, une série d'assimilations et de dissimilations perpétrées pendant le développement historique du roumain s'avèrent d'un caractère systématique. Par exemple, on peut rattacher aux transformations de la finale des syllabes le traitement des vélaires dans les groupes latins de *kl, ks > pl, (p)s* — phénomène très controversé de la phonétique historique roumaine.

Les différences existant entre le roumain et les autres langues romanes s'expliquaient jusqu'à présent par des influences extérieures : de substratum, ou exercées par les langues balkaniques. Or, compte tenu de la situation des autres zones de la Romania, le traitement du roumain trouve sa place parmi les changements susmentionnés.

Une qualité essentielle de la contribution de Marius Sala est d'avoir réuni en un seul tout, avec une explication générale, plusieurs exemples différents (et, par conséquent, des explications différentes). C'est le cas du *l* implosif qui devient [ɟ] : à la place des diverses explications sur les influences étrangères (allemande, hongroise ou ukrainienne lorsqu'il s'agit du daco-roumain ; bulgare pour le mégléno-roumain ; serbo-croate pour l'istro-roumain), il estime que « *l* > ɟ, *w* à cause de sa position implosive, qui est une position faible » (p. 32). D'autre part, l'auteur n'écarte pas, non plus, la possibilité du renforcement d'un phénomène rattaché à une tendance structurale romane par l'existence d'une présence identique dans les langues avec lesquelles le roumain est entré en contact. Il accepte donc la possibilité qu'un phénomène résulte de l'action de plusieurs facteurs, cf. l'exemple de l'amuïssement des voyelles finales du mégléno-roumain et de l'istro-roumain. Ce fait ne s'explique pas, sans doute, seulement par les influences étrangères (comme on l'a prétendu), mais aussi par la tendance du roumain à réduire les syllabes ; donc les influences étrangères n'ont fait que contribuer à la pleine réalisation de cette tendance romane.

Un dernier chapitre traite de la phonétique et de la phonologie du roumain des origines à l'XI^e siècle, c'est-à-dire de la période précédant la séparation du daco-roumain de l'aroumain, appelée la période du *roumain commun*.

Particulièrement importantes sont les précisions concernant le roumain commun. On lui attribue comme limite inférieure le VI^e siècle et comme limite supérieure le XI^e siècle. Le roumain commun comporte deux étapes : la première s'arrête lors des contacts soutenus avec les populations slaves (IX^e siècle) ; la seconde est celle des modifications de la structure phonétique et phonologique produits sous l'impact du slave. Comme ces modifications se manifestent dans les quatre idiomes, il est permis de les dater de l'époque où existait encore la communauté linguistique du roumain commun.

Z. M.

PERSIDA TOMIĆ, *Типолошко-термиолошка класификација збирке народног грнчарства* (Typological-Terminological Classification of the Folk Pottery Collection in Serbia), "Гласник етнографског музеја", 39—40, Belgrade, 1976, p. 45—84

Folk pottery in Serbia, according to the typological classification of the Ethnographic Museum in Belgrade, has been classified into several groups following certain established criteria. According to the technical-technological criterion, pottery has been divided into earthenware made without a potter's wheel, earthenware made on a hand wheel and earthenware made on foot wheel. Within each of these groups of pottery, further classifications had been made regarding the morphological elements, function and decoration of vessels. Dishes are made without the open hearths or fire in general and they are not glazed. Vessels made on a wheel, both glazed and unglazed, differ very much in point of shape, ornament and function (there are approximately 80 different forms). The first represent domestic products, the second are made by village craftsmen and the third are mainly the products of town potters.

In the suggested terminological scheme, the collection is divided into flat dishes, deep dishes and other different objects made of clay. Technique used for making flat vessels is very simple (hand-made or hand-wheel made dishes, except pots). For a deep vessel, a vessel with a bulge, more perfect techniques and texture of clay are needed. A detailed description of each object has been given regarding both its shape and function so that under a determined term a particular vessel is understood. The given terminology is based on the vernacular vocabulary.

Z. M.

SRETEN PETKOVIĆ, *Manastir Sveta Trojica kod Pljevalja*, Belgrade, 1974

Fondé à une date impossible à préciser, le monastère de Sveta Trojica fut reconstruit, selon toute probabilité, pendant les années '30 du XVI^e siècle, par l'abbé Visarion et ses proches parents. En 1592, un narthex fut ajouté à l'église du monastère, aux frais d'une famille de moines et de militaires.

L'architecture de Sveta Trojica présente des particularités dignes d'attention, rappelant parfois l'esprit de l'architecture islamique. L'influence ottomane se retrouve également dans les objets d'art décoratif, destinés à enrichir le trésor du monastère, notamment dans les pièces d'orfèvrerie du XVI^e siècle.

L'analyse de l'icongraphie, de la technique et du style des fresques de l'église, exécutées entre 1592 (narthex) et 1595 (naos), se trouve au cœur même de l'excellente monographie du professeur Petković. Le programme de l'ensemble des peintures murales est soumis à un examen détaillé qui nous révèle, par exemple, la présence des Nemanja et des saints anachorètes balkaniques — Prohor de Pčinja, Joakim de Sarandapor et Jovan de Rila — présence très significative pour le climat régnant à la suite de la restauration, en 1557, de l'église serbe autonome.

Des considérations de style amènent l'auteur à la conclusion que les fresques sont à coup sûr (bien qu'elles ne soient pas signées) l'œuvre d'un peintre très actif à la fin du XVI^e siècle et au début du siècle suivant : Strahinja, prêtre de Budimlja, en Monténégro.

Les manuscrits illuminés, les broderies liturgiques et les icônes du trésor de Sveta Trojica complètent l'image d'une vie artistique plusieurs fois centenaire.

La présentation graphique raffinée, de ce livre, publié sous les auspices de l'Institut d'Histoire de l'art de la Faculté de philosophie de Belgrade, est à la hauteur de l'étude dense du professeur Petković.

D. I.

Arti popullore në Shqipëri (L'art populaire en Albanie), Akademia e shkencave e R. P. të Shqipërisë, Instituti i historisë, Sectori i etnografisë (L'Académie des sciences de la R. P. de l'Albanie, l'Institut d'histoire, le secteur d'ethnographie), Tirana, 1976, VI + 156 p.

Dans la série d'albums de luxe initiée par l'Université de Tirana et continuée sous les auspices de l'Académie albanaise de sciences en vue d'une meilleure connaissance des

trésors de la culture albanaise et de celle de ses ancêtres¹, une nouvelle parution vient enrichir les bibliothèques des spécialistes du Sud-Est européen². Tant par son contenu très varié que par ses excellentes conditions graphiques et par ses dimensions (plus de 140 illustrations), cet ouvrage, soigné par les ethnographes Rrok Zojzi, Abaz Dojaka et Hasan Qatipi et par les photographes Halit Gjiriti et Nikolin Baba, s'adresse, presque dans la même mesure, aux folkloristes, aux ethnographes, aux linguistes et même aux historiens de la culture du Sud-Est européen.

Une courte introduction en albanais, français et anglais (p. I—VI) souligne la longue et riche tradition de la culture populaire albanaise, depuis l'époque Illyrienne, et surprend ses lignes caractéristiques d'évolution. Elle comprend de même quelques données concernant les matières premières, les techniques d'exécution, les instruments et les outillages.

Les illustrations concernent l'architecture (ponts, maisons, «kullas» — habitations spécifiques à forme et à destination de tour de défense); intérieurs de chambres (meublier, plafonds et portes sculptés en bois); tapis; outils et ustensiles; broderies; textiles; chaussures et même quelques figures de danses caractéristiques. Malgré la grande variété de ces thèmes, les auteurs de l'album ont pourtant fixé leur attention spécialement sur les arts appliqués. En même temps, il aurait été nécessaire d'élargir la discussion théorique afin d'expliquer les critères selon lesquels on n'opère aucune délimitation entre l'art du village et l'art de la ville (on peut mentionner l'architecture de Berat, de Dibra et du Sud-Est du pays, les intérieurs aux plafonds sculptés et aux plafonds et aux murs peints, les objets des artisans des villes, etc.).

Cet instrument de travail de valeur insigne tant par la richesse du matériel, que par la qualité remarquable de ses photos, aurait pourtant en besoin d'une introduction moins générale et d'explications en marge des illustrations moins succinctes. Ces explications auraient pu comprendre une description de la structure des objets et des costumes, afin de faciliter au lecteur moins avisé la correcte identification de la pièce dont il s'agit. Il était bien possible d'introduire aussi plus de détails — à l'aide de l'historien, par exemple — concernant l'époque dans laquelle ont été créés les objets en discussion, c'est-à-dire s'ils sont ou ne sont plus d'usage (ici, il s'agit notamment de l'art de la ville). Enfin, les explications pourraient comprendre l'équivalent du terme albanais en français et en anglais (sa traduction, même approximative, par une périphrase), fait qui viendrait au secours du linguiste balkanologue, en lui offrant un dictionnaire *sui generis* des termes spécifiques en présence des objets correspondants.

À la fin, il faut souligner une fois de plus les multiples voies que l'étude de cet excellent album ouvre aux chercheurs de toute une série de domaines de l'albanologie et de la balkanologie.

C. V.

Справочно-Информационный Обзор, АКАДЕМИЯ НАУК СССР, Институт Славяноведения и Балканистики 1947—1977, Москва, Издательство «Наука» 1977, 115 p.

Paru à l'occasion du trentième anniversaire de l'Institut des études slaves, devenu par la suite Institut des études slaves et balkaniques, ce volume représente un remarquable bilan de l'activité scientifique développée pendant trois décennies par cette prestigieuse institution soviétique. Le Bulletin comporte cinq sections, à savoir :

¹ Il s'agit, entre autres, d'albums bien connus, tels que ; *Shqipëria arkeologjike* (l'Albanie archéologique), Tirana, 1971 (v. les comptes rendus de Johannes Irmscher et H. Mihăescu in « Revue des études sud-est européennes », XI, 1973, 1, p. 179, 183); *Monumente të arkitekturës në Shqipëri* (Monuments d'architecture en Albanie), Tirana, 1973.

² Le secteur d'ethnographie, à son tour, a pris soin d'une série d'albums d'art populaire. Nous citons, par exemple : *Motive popullore shqiptare, tekstili i trikotaxhi* (Motifs populaires albanais, textiles et tricotages), Tirana, 1959; *Arti popullor në Shqipëri. Kostume, tekstile, veshmbathje, punime në metal e dru dhe banesa* (L'art populaire en Albanie. Costumes, textiles, habits, sculpture en métal et en bois et habitations), Tirana, 1959; *Qilime shqiptare* (Tapis albanais), Tirana, 1969 (v. le compte rendu de H. Mihăescu in « Revue des études sud-est européennes », VIII, 1970, p. 175). Le volume dont nous nous occupons, constituant la dernière réalisation du secteur, est plus complète et remplace les dessins par des photos très bien exécutées, ce qui assure la plus haute fidélité de la reproduction.

I. *Un bref historique de l'Institut* (p. 3—14). Le premier noyau de l'actuel institut était constitué par l'Institut des études slaves fondé le 20 septembre 1946 près la Section des sciences historiques de l'Académie de l'URSS. Plus tard, l'Institut devait élargir sensiblement la sphère de ses activités et son profil, ce qui réclama l'organisation de quelques nouvelles sections et de plusieurs secteurs ; il s'agissait donc de regrouper les forces existantes et d'augmenter proportionnellement le nombre de ses membres. C'est ce qui a abouti en 1968 à sa transformation en Institut des études slaves et balkaniques de l'Académie des sciences de l'URSS.

II. *Les relations internationales de l'Institut* (p. 15—37). Cette deuxième partie de l'ouvrage traite largement des liens noués par l'Institut soviétique avec ses homologues de l'étranger. L'une de ses formes de collaboration les plus appréciées consiste dans l'élaboration des ouvrages d'envergure, études, d'intérêt commun, réalisées avec le concours des spécialistes soviétiques et étrangers.

III. *L'Index bibliographique* (p. 38—100). Il constitue la partie la plus développée de l'ouvrage, son noyau même. Cet Index compte 675 titres ; rédigés — dans leur majeure partie sous l'égide de l'Institut — dans l'intervalle 1947—1976, ces ouvrages ont pour auteurs des membres ou des collaborateurs de l'Institut. Ce sont des monographies importantes, des recueils d'études, des ouvrages d'équipe, des conférences, des communications scientifiques, des bibliographies, etc. Sur le total de ces titres, 621 ont été publiés en URSS et les 54 autres à l'étranger (p. 98—100).

Les titres sont présentés suivant un ordre chronologique mais, dans les limites de chaque année, ils sont distribués par rubriques : 1) Ouvrages de caractère général ; 2) Histoire ; histoire culturelle ; 3) Histoire littéraire ; 4) Linguistique. Chacune de ces quatre rubriques présente les titres respectif selon leur ordre alphabétique.

IV. *Index des publications de l'Institut* (p. 101).

V. *Index des noms, des titres de recueils et d'ouvrages d'équipe* (p. 102—115).

Bien que non annotée, la bibliographie très claire et méthodique offerte par ce Bulletin met à la disposition de tous ceux portant quelque intérêt aux études slaves et balkaniques un moyen d'information très utile.

E. Sc.

LIVRES REÇUS

- ASDRACHAS, SPYROS (France), *Sociétés rurales balkaniques au XV^e—XVI^e siècles : Mouvements de la population et des revenus* (Extr. de « Études Balkaniques » (Sofia), n^o 2/1977, p. 49—66).
- БУДАГОВ, Р. А., *Что такое развитие и совершенствование языка?*, Moskva, Издательство « Наука », 1977, 263 p.
- Διήγησις Αλεξάνδρου του Μακεδόνος [Ἐπιμέλεια — Γιώργος Βελούδης], Athènes, Ἡ φυλλάδα του Μεγαλέξαντρου, 1977, 136 p.
- FINŽGAR, ALOJZIJ, *Družbena Lastnina v Jugoslovanskem Pravu—La propriété sociale dans le droit yougoslave*, Ljubljana, Academia Scientiarum et Artium Slovenica—Classis I : Historia et sociologia —, 1977, 55 p.
- История на Българското изобразително изкуство*, 1, Sofia, Издателство на Българската Академия на Науките, 1976, 328 p.
- JANKOVIĆ, MIRA, *Novela u Američkoj Književnosti—The Short Story in American Literature*, Zadar, Filozofski Fakultet, 1977, 112 p.
- КОНТЕКСТ 1976 — *Литературно-теоретические исследования*, Moskva, Издательство « Наука », 1977, 315 p.
- LUKOVIĆ, RETKO, *Statišče Slovencev do Vstaje v Hercegovini in Bosni in do Bosansko-Hercegouskega Vprašanja v Letih 1875—1878. Die Stellungnahme der Slowenen zu dem Aufstand in der Herzegowina und in Bosnien und zu der Frage von Bosnien und Herzegowina in den Jahren von 1875 bis 1878*, Ljubljana, Academia Scientiarum et Artium Slovenica—Classis I : Historia et Sociologia, 1977, 416 p.
- MAJER, BORIS, *Smisel in Značaj Marxovega Pojmovanja Materializma—Sinn und Charakter der Marxschen Materialismusauffassung*, Ljubljana, Academia Scientiarum et Artium Slovenica—Classis I ; Historia et Sociologia, 1977, 23 p.
- PLASARI, NDRËÇI & SHYQRI BALLVORA, *Histoire de la lutte antifasciste de libération nationale du peuple albanais (1939—1944)*, 1^{er} volume : *La lutte de libération du peuple albanais contre les occupants fascistes italiens et les traltres—avril 1939—septembre 1943*, Tirana, Editions « 8 Nëntori », 1976, 590 p.
- POPLAZAROV, RISTO, *Ослободителните вооружени борби на Македонскиот народ во периодот 1850—1878*, Skorje, Институт за Национална историја, 1977, 398 p.
- SOYSAL, ISMAIL VE MIHİN EREN, *Türk incelemleri yaran Kuruluşlar (Kılavuz)*, Ankara, Türk Tarih Kurumu Basımevi, 1977, 222 p.
- STAN, VALERIU, *Nicolae Bălcescu 1819—1852* (en anglais), București, Editura Științifică și Enciclopedică, 1977, 99 p.
- STIPČEVIĆ, NIKŠA, Marko Antonio Kanini i Srbija (Extr. de Jugoslovenkog Istorijskog Časopisa, n^o 3—4/1976, p. 129—158).
- CVETKO, DRAGOTIN, *Vloga Gojmira Krela v Razvoju Novejše Slovenske Glasbe—The Impact of E. Krek's Work on the More Recent Developments in Slovene Music—Die Rolle G. Kregs in der Entwicklung der Neueren Slowenischen Musik*, Ljubljana, Academia Scientiarum et Artium Slovenica—Classis I : Historia et Sociologia, 1977, 173 p.
- Tschechoslowakei* [Herausgegeben vom Collegium Carolinum], München, Carl Hanser Verlag, 1977, 340 p. + 9 cartes.
- VALEŃIĆ, ŽITNA, *Trgovina na Kranjskem in Ljubljanske Žitne Cene od Srede 17. Stoletja do prve Svetovne Vojne—Krains Getreidehandel und die Getreidepreise von Ljubljana von der Mitte des 17. Jahrhunderts bis zum Ersten Weltkrieg—*, Ljubljana, Akademia Scientiarum et Artium Slovenica—Classis I : Historia et Sociologia, 1977, 213 p.
- Vers un nouvel ordre international—Allocutions prononcées par les participants à la septième session (commune) du Club de Rome et de Pacem in Maribus-Alger, 25—28 octobre 1976*. Publié par le Comité algérien d'organisation de la septième session (commune) du Club de Rome et de Pacem in Maribus (Alger, 25—28 octobre 1976), Présidence de la République, Mouradia, Alger, 189 p.
- ZHIVKOVA, LUDMILA, *Anglo-Turkish Relations 1933—1939*, London, Secker & Warburg, 1976, 132 p.

TABLE DES MATIÈRES

TOME XVI (1978)

ÉTUDES

Histoire et culture des Daces

GRAMATOPOUL. MIHAI. Essai sur le motif animalier dans l'art des Thraco-Daces. 4	633—646
VULPE. ALEXANDRU. Aspects significatifs dans l'histoire et la culture des Géo-Daces. 4	619—631

Études byzantines

BALBI. GIOVANNA PETTI (Genova). Caffa e Pera a metà del Trecento. 2.	217—228
BREZEANU. STELIAN. La fonction de l'idée d' <i>imperium unicum</i> chez les byzantins de la première moitié du XIII ^e siècle. 1	57—64
ILIESCU. OCTAVIAN. A la recherche de Kilia byzantine. 2	229—238
MIHĂESCU. H. La littérature byzantine. source de connaissance du latin vulgaire. 2	195—215
PAPACOSTEA. ȘERBAN. De Vicina à Kilia. Byzantins et Génois aux bouches du Danube au XIV ^e siècle. 1	65—79
PIPA. ARSHI (University of Minnesota). Gli Italo-Albanesi e la tradizione greco-bizantina. 2	239—251
ȘESAN. MILAN. Les thèmes byzantins à l'époque des Comnènes et des Anges (1081—1204). 1	45—55
ŠEVČENKO, IHOR (Dumbarton Oaks). Agapetus East and West: The Fate of a Byzantine "Mirror of Princes". 1.	3—44

Réalités roumaines et reflets étrangers

HÖLBAN. MARIA. Truth and Fiction in Captain John Smith's Adventures in Transylvania and Valachia in the Year 1602. 2	253—267
PAPACOSTEA-DANIELOPOLU. CORNELIA. La guerre d'Indépendance de la Roumanie (1877—1878) vue par la presse grecque de Bucarest. 2	289—295
VĂTĂMANU. NICOLAE. Contribution à l'étude de la vie et de l'œuvre de Giovanni Mascellini. médecin et secrétaire princier. 2	269—287

Mouvements de libération et relations diplomatiques

BERINDEI. DAN. Die Rumänische Bürgerliche Revolution von 1848. Hauptmerkmale und Europäische Bezüge. 3	501—509
BOBANGO. GERALD J. (Pennsylvania). The Path to Unity and Autonomy under Alexandru Ioan Cuza. 1859—1861. 3	487—500
MARINESCU. BÉATRICE. Les mouvements de libération dans les Balkans et l'opinion publique roumaine (1875—1876), 3	465—486

MUŞAT, MIRCEA, The Great Union of 1918 and its International Recognition, 3	411—443
RĂDULESCU-ZONER, ŞERBAN, Die Einstellung der Zentralmächte gegenüber der Donau- und der Schwarzmeerfrage während der Debatten des Berliner Kongresses, 3	445—463

Economie et société

CERNOVODEANU, PAUL, Les échanges économiques dans l'évolution des relations roumano-turques (XV ^e —XVII ^e siècles), 1	81—90
CVETKOVA, BISTRA (Sofia), Les tahrir defterleri comme sources pour l'histoire de la Bulgarie et des pays balkaniques, 1	91—104
DEMÉNY, LIDIA, Les membres et l'activité du Grémium roumain de commerce levantin à la veille de la révolution de 1848, 3	511—528

Livre et société

BOIAGIEV, PIRIN, (Sillstra), La société littéraire bulgare de Braşov (1824—1826), 3	553—568
MIHĂESCU, DORU, Une version roumaine d'Hérodote au XVII ^e siècle: (I), 3	529—551
(II), 4	745—770
VRANOUSI, ERA (Athènes), Un « discours » byzantin en l'honneur du saint empereur Nicéphore Phokas transmis par la littérature slave, 4	729—744

Thèmes et styles

DAVIES, STEPHEN (London), The Wheel of Fortune: The Picture and the Poem, 1	121—138
IONESCU, DAN, Le baroque à l'Est. Terminologie et réalités d'art, 1, 1.	105—119
PATTERSON, JOBY (La Grande, Oregon), Hesychastic Thought as Revealed in Byzantine Greek and Romanian Church Frescoes: A Theory of Origin and Diffusion, 4	663—670
POPA, CORINA, Propositions méthodologiques dans l'étude de la peinture murale: la chapelle du monastère de Hurezi, 4	711—727
PUCKO, VASILIJ (Kaluga), Чин воздвижения креста в византийской живописи, 4	647—661
THEODORESCU, RĂZVAN, Portraits brodés et interférences stylistiques en Moldavie dans la première moitié du XVII ^e siècle, 4	687—709
ZACH, KRISTA (München), Verpflanzung eines südtiroler Brauchs in die Moldau des Petru Rareş?, 4	671—686

Problèmes de l'historiographie contemporaine

CAMPUS, ELIZA, The Problems of the 1930's in Contemporary Historiography, 2.	321—335
CÂNDEA, VIRGIL, Sources byzantines et orientales concernant les Roumains, 2.	297—320
IORDAN-SIMA, CONSTANTIN, En marge d'un livre sur la diplomatie française dans l'Europe centrale et orientale au cours des années 1933—1938, 2	337—353

Les études sud-est européennes et leur histoire

PIPPIDI, ANDREI, Pour l'histoire du premier Institut des Études Sud-Est Européennes en Roumanie, I, 1.	139—156
--	---------

Discussions. Documents

ARVINTE, VASILE, Dimitrie Daniel Philippide et la dénomination <i>România</i> , 2	355—359
CICANCI, OLGA, La formation des intellectuels grecs dans les pays roumains au XVII ^e siècle et pendant la première moitié du siècle suivant, 4.	774—778
DUȚU, ALEXANDRU, La formation des intellectuels balkaniques en Roumanie : Introduction, 4	771—773
IONESCU, ANCA IRINA, Problèmes de la vie culturelle des peuples balkaniques à la fin du XVIII ^e siècle — début du XIX ^e . Discussions récentes, 2	360—363
MIHAIL, ZAMFIRA, Recherches ethno-linguistiques en Dobroudja au XIX ^e siècle, 2	364—374
PAPACOSTEA-DANIELOPOLU, CORNELIA, La formation des intellectuels grecs des pays roumains (1750—1830), 4	779—784
SIUPIUR, ELENA, La formation des intellectuels de l'émigration bulgare en Roumanie au XIX ^e siècle, 4	785—791
VATĂȘESCU, CĂTĂLINA, La formation des intellectuels albanais en Roumanie. 1821—1912, 4.	792—798

Notes brèves

ANTONOV, VALENTIN (Svistov-Bulgarie), Des vestiges roumains à Šištov, 1	162—164
BARASCHI, SILVIA, Pendentif de plomb avec inscription (XI ^e siècle), 1	159—161
CĂZĂNIȘTEANU, CONSTANTIN, L'armement et le matériel de guerre dont étaient munies les troupes roumaines en 1877—1878, 3	569—572
ILIESCU, OCTAVIAN, Informations nouvelles concernant les villes portuaires des Bouches du Danube au Moyen Age, 1	157—158

Chronique

[M. BERZA] (1907—1978), 4	617—618
CERNOVODEANU, PAUL, The Romanian-American Historical Conference of Madison, Wisconsin (U.S.A.), 2.	376—378
COSTESCU, ELEONORA, L'exposition Nurullah Berk à Bucarest (Janvier 1978), 3	573—574
IANCU, ANCA, Echos de l'Institut des Études Sud-Est Européennes de Bucarest, Juillet 1977 — Juin 1978, 4	799—801
MANOLESCU, RADU, Le colloque international d'histoire maritime et d'histoire des villes (Varna 7—10 mai 1977), 2	375—376
MEHMET, MUSTAFA A., Symposium roumano-turc (Bucarest, 25—28 mai 1978), 4	797—798
PĂIUȘAN, R., La conférence internationale des étudiants et jeunes historiens consacrée au centenaire de la libération de la Bulgarie (Plevna, 25—26 février 1978), 3	574—575
PAVEL, AMELIA, « Les Balkans, zone de paix et d'amitié », 2	378—380

Comptes rendus

ASDRACHA, CATHERINE, La région des Rhodopes aux XIII ^e et XIV ^e siècles (<i>Nicolae Șerban Tanașoca</i>), 4	806—809
Balkan-Archiv, 1—Neue Folge—(<i>Nicolae Saramandu</i>), 4	814—817
Buch- und Verlagswesen im 18. und 19. Jahrhundert. Beiträge zur Geschichte der Kommunikation in Mittel- und Osteuropa (<i>Cătălina Velculescu</i>), 3	580—584
Die byzantinischen Kleinchroniken. 1. Teil: Einleitung und Text; 2. Teil: Historischer Kommentar von Peter Schreiner (<i>H. Mihăescu</i>), 3	584—586
ÇABEJ, EQREM, Studime etimologjike në fushë të shqipës (<i>H. Mihăescu</i>), 1	169—171
CAMAJ, MARTIN, Die albanische Mundart von Falconara Albanese in der Provinz Cosenza (<i>Klaus Steinke-Birkenau-BRD</i>), 4	817—819
CERNOVODEANU, DAN, Știința și arta heraldică în România (<i>J.-N. Mănescu</i>), 4	809—814
CRISTEA, GHEORGHE, Contribuții la istoria problemei agrare în România. Învoielile agricole (1866—1882). Legislație și aplicare (<i>C. Papacostea-Danielopolu</i>), 3	578—580
DIMARAS, C. TH., Νεοελληνικός διαφωτισμός (<i>Cornelia Papacostea-Danielopolu</i>), 1	172—174
Le dit de l'empereur Nicéphore II Phocas et de son épouse Théophano (<i>Dan Simonescu</i>), 2	386—388
Fontes Minores. I—II (Herausgegeben von Dieter Simon) (<i>Emanuela Popescu</i>), 3	586—589
Independența României. Documente, vol. I, Documente și presă internă; vol. II, I ^e et II ^e parties, Corespondență diplomatică străină; vol. III, Presă străină (<i>Marian Stroia</i>), 3	577—578
IORDACHE, NICOLAE, La Petite Entente et l'Europe (<i>Nicolae Dascălu</i>), 2	388—391
LIKACHOWA, VERA, D., Византийская миниатюра (<i>Paul Mihail</i>), 3	589—591
MEDVEDEV, I. A., Византийский гуманизм XIV—XV вв. (<i>H. Mihăescu</i>), 1	167—169
MIHAIL, ZAMFIRA, Terminologia portului popular românesc în perspectivă etnolingvistică comparată sud-est europeană (<i>Jan-Jaroslav Šabršula</i> —Prague), 4	819—820
RASEVA-BOJINOVA, VENETA, Внучката на Венета Ботева разказва за Ботевото семейство (<i>C. Velichi</i>), 1	174—176
Romanian Historians Interpret Their Past, «Southeastern Europe», III, 2 (<i>C. Papacostea-Danielopolu</i>), 4	805—806
Romanian Studies. An international annual of the humanities and social sciences, vol. III, 1973—1975 (<i>Sergiu Columbeanu</i>), 2	381—384
SUCEVEANU, ALEXANDRU, Viața economică în Dobrogea romană, secolele I—III (<i>Andrei Artescu</i>), 1	165—167
Südosteuropa und Südosteuropa-Forschung. Zur Entwicklung und Problematik der Südosteuropa-Forschung (<i>Klaus Steinke, Birkenau-BRD</i>), 2	384—386

Notices bibliographiques

- Acta Albaniae Veneta Saeculorum XIV et XV, vol. XXIII et XXIV (*H. Mihăescu*), 3, 597. AHRWEILER, HÉLÈNE, Byzance: les pays et les territoires (*Nicolae Șerban Tanașoca*), 3, 601—602. ALEXEEVA, AFRODITA, Стихове на българи на гръцки език от първата четвърт на XIX в (*C. Papacostea-Danielopolu*), 1, 185. Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire Orientales et Slaves (*Elena Scărlătoiu*), 3, 611—612. Arti popullor në Shqipëri (*Cătălina Vătășescu*), 4, 830—831. ASDRACHA, CATHERINE, Deux actes inédits concernant l'Épire (*Paul Mihail*), 2, 397. AVERINCEV, S. S., Поэтика ранневизантийской литературы (*H. Mihăescu*) 4, 822—825 .
- BARBARO, NICOLÒ, Kostantiniyye muhâsarasi ruznâmesi, 1453 (*Anca Ghiță*), 1, 181—182. BASILACE, NICEFORO, Gli encomi per l'Imperatore e per il Patriarca (*H. Mihăescu*), 2, 396—397. BERZA, MIHAI, Rapporti culturali italo-romeni nel Settecento (*Alexandru Dufu*),

- 3, 593. Български етимологичен речник (*H. Mihăescu*), 1, 181. BOUCHARD, J., Les relations épistolaires de Nicolas Mavrocordatos avec Jean Le Clerc et William Wake (*Andrei Pippidi*), 3, 608—609.
- ÇABEJ, EQREM, À propos de quelques questions de la culture populaire albanaise sous l'aspect linguistique (*H. Mihăescu*), 4, 822. CARACAUȘI, GIROLAMO, Influssi fonetici romanzi sui dialetti neogreci dell'Italia meridionale (*H. Mihăescu*), 1, 179. CERNOVODEANU, PAUL, Revista istorică română, 1931—1947. Bibliografie critică (*Alexandru Dușu*), 2, 394—395. CHATZIDAKIS, THEANO, The Monastery of Kaisariani (*Dan Ionescu*), 3, 603—604. CIACHIR, NICOLAE, Războiul pentru independența României în contextul european (1875—1878) (*Gelcu Mahsutovici*), 4, 825—826. CONSTANȚINESCU, RADU, Texte românești în arhive străine: Nicetae Heracleensis, Comentariorum XVI orationum Gregorii Nazionzenii fragmenta (*Mircea Anghelescu*), 3, 602.
- DAIBER, HANS, Ein Kompendium der Aristotelischen Meteorologie in der Fassung de Hunain Ibn-Ishaq (*Constantin Noica*), 3, 600—601. DANIILIDIS, DIMOSTÉNIS, Η κόπρος και η άγγλική μασκα (J. Irmischer — Berlin, DDR) 4, 826. DEMIRAJ, SHABAN, Morfologjia historike e gjuhes shqipe (*H. Mihăescu*), 3, 598—599. Dicționarul explicativ al limbii române (*H. Mihăescu*), 1, 180—181. Documente privind istoria Dobrogei (1830—1877) (*Paul Oprescu*), 1, 184—185. DUDAȘ, FLORIAN, Carte veche românească în Bihor, sec. XVI—XVII (*Alexandru Dușu*), 3, 593—594.
- D'ELIA, MARIO, Sulla «flessione interna» dei sostantivi nei dialetti pugliesi (*H. Mihăescu*), 1, 180. Epigraphica. Travaux dédiés au VII^e Congrès d'épigraphie grecque et latine (Constanza, 9—15 septembre 1977) (*H. Mihăescu*), 1, 177—178.
- FRITSCHÉ, MICHAEL, Semantische Struktur und Sozialstruktur am Beispiel der Verwandtschaftsterminologien der Balkansprachen (*Cătălina Vătășescu*), 2, 398—400.
- GEANAKOPOLOS, DENO JOHN, Interaction of the 'Sibling' Byzantine and Western Cultures in the Middle Ages and Italian Renaissance, 330—1600 (*Alexandru Dușu*), 4, 823—824. I Genovesi nel Mar Nero durante i secoli XIII—XIV (*Sergiu Columbeanu*), 3, 606—608. GEORGIEVA, BAGRA, Традиционна строителна и жилищна терминология (*Zanfira Mihail*), 3, 599—600. GROSIDIER de MATONS, J., Romanos le Mélode et les origines de la poésie religieuse à Byzance (*H. Mihăescu*), 3, 595—596.
- INICICYAN, P. Ğ., XVIII. Asirda Istanbul (*Anca Ghiață*), 1, 182—183. Inscriptiile Daciei Romane, vol. II: Oltenia și Muntenia (*H. Mihăescu*), 1, 177. Inscriptiile Daciei Romane, vol. III (*H. Mihăescu*), 2, 395—396. Inscriptiones Daciae Romanae, III, 1; Dacia Superior (*H. Mihăescu*), 3, 594—595. Inscriptions de la Mésie Supérieure, vol. I—Singidunum et le Nord-Ouest de la province (*H. Mihăescu*), 4, 821. IRMSCHER, J., Marx und Engels über das moderne Griechenland (*J. Irmischer*, Berlin—DDR), 1, 188.
- KOLOGLU, ORHAN, Tarih biliminde yumuşama dönemine giriş (*Anca Ghiață*), 1, 183. KARAGIÇI, VUK STEFANOVICI, Cîntece populare sirbești (*Alexandru Dușu*), 3, 594. KARATHANASIS, ATHANASIOS, Μαχεδονικά θύμματα (*C. Papacostea-Danielopolu*), 1, 187—188. KRIARAS, EMMANOUIL, Λεξικό της μεσαιωνικής Έλληνικής δημόδους γραμματείας 1100—1669 (*H. Mihăescu*), 3, 598.
- LITAVRIN, G. G., Византийское общество и государство в X—XI вв. Проблемы истории одного столетия 976—1081 (*H. Mihăescu*), 3, 596—597. LJUBARSKIJ, JA. N., Михаил Пселл. Личность и творчество. К истории византийского предгуманизма (*H. Mihăescu*), 4, 823. LOMBARD, MAURICE, Études d'économie médiévale, II. Les métaux dans l'Ancien Monde du V^e au XI^e

- siècle (*Mihai Berza*), 2, 393–394. Les Lumières chez les Roumains, « Cahiers roumains d'études littéraires », 2, 1977 (*Elena Stupîur*), 2, 400–401.
- Μεσεμβρινός, Τὸ πρῶτο ἀναγνωστικὸ μου. Γὰ τὰ παιδιὰ των Ἀπόδημων που ἀφήνουν τὸ ἀλφαβητάρι (*J. Irmischer*—Berlin, DDR), 4, 826–827.
- MOESIODAX, IOSIF, Apologia, I (*C. Papacostea-Danielopolu*), 1, 187.
- MOESIODAX, IOSIPOS, Ἀπολογία, Ἐπιμέλεια Ἀλκις Ἀγγέλου (*C. Papacostea-Danielopolu*), 1, 185–187.
- OIKONOMIDÈS, NICOLAS, Documents et études sur les institutions de Byzance (XII^e—XV^e s) (*Tudor Teoteoi*), 4, 824–825. OJURDJEV, B., Osnovni zadatak istorijske nauke (*Anca Irina Ionescu*), 2, 401–402. The Orthodox Churches and the West (*Alexandru Duflu*), 4, 823–824. Osteuropa-Institut München, Jahrbücher für Geschichte Osteuropas (Register) (*Ștefan Vilcu*), 1, 189.
- PANAGIOTAKIS, N. M., A. L. VINCENT, Νέα στοιχεῖα γὰ τὴν Ἀκαδημία τῶν Stravaganti (*J. Irmischer*, Berlin—DDR), 1, 188. PASTATHIS, CHARALAMBOS K., Zur Verbreitung der « Hexabiblos » des Harmenopoulos im Slavischen Raum (*Valentin Al. Georgescu*), 3, 605–606. PASKALEVA, KOSTADINKA, Икони от Сливенска Край (*Dan Ionescu*), 3, 603. PELLEGRINI, G. B., L. BOSIO, D. NARDO, Veneto preromano e romano (*H. Mihăescu*), 1, 178. PELLEGRINI, G. B., A. STUSSI, Dialetti veneti nel Medioevo (*H. Mihăescu*), 1, 178–179. PELLEGRINI, GIOVANNI BATTISTA, Studi di onomasiologia friulana (*H. Mihăescu*), 4, 821–822. PETKOVIĆ, SRETEN, Manastir Sveta Trojica kod Pljevalja (*Dan Ionescu*), 4, 830.
- Rečnik na bálgarskata literatura (*Elena Stupîur*), 4, 825–826. RICHTER, HEINZ, The German Federal Archives — Military Archives — and the history of Greece 1941–1944 (*J. Irmischer*, Berlin—DDR), 1, 188.
- SALA, M., Contributions à la phonétique historique du roumain (*Zamfira Mihail*), 4, 828–830. ŠAŠEL, J., L'anthroponymie de la province romaine de Dalmatie. « Colloques internationaux du Centre National des Recherches Scientifiques » (*H. Mihăescu*), 3, 595. Societatea românească la 1877. Memoriile ale unor luptători (*C. Papacostea-Danielopolu*), 2, 402–403. Справочно-Информационный Обзор (*Elena Scărlătoiu*), 4, 831–832. STOJANČEVIĆ, V., Shvatanja i proučvanja Svetozara Markovića društvenno-političke problematike prvog srpskog ustanka (*Anca Irina Ionescu*), 2, 401.
- Tabula Imperii Romani d'après la carte internationale du monde au 1 : 1 000 000. K 34. Naisus-Serdica-Thessalonike. (*H. Mihăescu*), 2, 396. TOMIĆ, PERSIDA, Типолошко-терминолошка класификација вбирке народног Грнчарства (*Zamfira Mihail*), 4, 828. TURDEANU, EMIL, Le Testament d'Abraham, en slave et en roumain (*Mircea Anghelescu*), 3, 602–603. ZACH, KRISTA, Orthodoxe Kirche und rumänisches Volksbewußtsein im 15. bis 18. Jahrhundert (*Adolf Armbruster*), 3, 604–605. ZUB, AL., Junimea, implicații istoriografice, 1864–1885 (*Andrei Pippidi*), 3, 609–610.

Maria Grigoraș

IMPRIMÉ EN ROUMANIE

www.dacoromanica.ro

TRAVAUX D'HISTOIRE PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

- Independența României** (L'Indépendance de la Roumanie), volume publié par les soins de ȘT. PASCU, C. C. GIURESCU, I. CETERCHI, ȘT. ȘTEFĂNESCU et CONST. OLTEANU, 1977, 526, p. + pl.
- L'Indépendance de la Roumanie.** Volume publié par les soins de ȘT. PASCU. Version française, 1977, 272 p.; version anglaise, 1977, 263 p.; version espagnole, 1977, 267 p.; version russe, 1977, 265 p.; version allemande, 1977, 270 p.
- ADOLF ARMBRUSTER, **La Romanité des Roumains, Histoire d'une idée**, collection «Bibliotheca Historica Romaniae», Monographies XVII, 1977, 279 p.
- Independența României, Documente** (L'Indépendance de la Roumanie. Documents), vol. I, 1977, 377 p.; vol. II—I^{re} partie, 1977, 429 p.; vol. II—II^{re} partie, 1977, 381 p.; vol. III, 1977, 338 p.
- Epigraphica. Travaux dédiés au VII^e Congrès d'épigraphie grecque et latine** (Constantza, 9—15 septembre 1977). Recueillis et publiés par D. M. PIPPIDI et EM. POPESCU, 1977, 286 p.
- Inscriptiones Daciae et Scythiae Minoris Antiquae. Series Prior. Inscriptiones Daciae Romanae. Volumen III. Dacia Superior. 1. Pars Occidentalis (ager inter Danuvium, Pathisum et Marisiam)**, 1977, 288 p.
- Colocuiul româno-italian « Genovezii la Marea Neagră în secolele XIII—XIV », «I Genovesi nel Mar Nero durante i secoli XIII e XIV »** (Bucarest 27—28 marzo 1975). A cura dell'Accademico ȘTEFAN PASCU, 1977, 171 p.
- ALEXANDRU DUȚU, **Romanian Humanists and European Culture. A Contribution to Comparative Cultural History**, collection «Bibliotheca Historica Romaniae», Studies 55, 1977, 196 p.
- M. PETRESCU-DÎMBOVIȚA, **Depozitele de bronzuri din România** (Les dépôts de bronze de la Roumanie), 1977, 390 p., 403 pl., 10 cartes.
- Documente privind marea răscoală a țărănilor din 1907** (Documents concernant la grande révolte paysanne de 1907), vol. I, 1977, 573 p.
- Revoluția de la 1848—1849 din Transilvania**, vol. I, 2 martie — 12 aprilie 1848 (La révolution de 1848—1849 en Transylvanie. Vol. I, 2 mars—12 avril 1848), publié par les soins de ȘTEFAN PASCU et VICTOR CHERESTEȘIU, 1977, 510 p.
- PETRE DIACONU et SILVIA BARASCHI, **Păciul lui Soare. Așezarea medievală (sec. XIII—XV), Vol. II** (Păciul lui Soare. Cité médiévale — XIII^e—XV^e s.), vol. 2, 1977, 202 p., 121 fig., XXVII pl.
- PETRE I. ROMAN et IOAN NĒMETI, **Cultura Baden în România** (La civilisation Baden en Roumanie), 1978, 159 p., 10 fig., 78 pl.
- FLOREA MOGOȘANU, **Paleoliticul din Banat** (Le paléolithique du Banat), 1978, 152 p., 53 figs.
- Studii și materiale de istorie contemporană** (Etudes et matériaux d'histoire contemporaine), vol. III, publié par les soins de VASILE LIVEANU, MIHAIL RUSENESCU, TRAIAN UDREA, 1978, 182 p.
- ION HORĂȚIU CRIȘAN, **Burebista and his time**, Collection «Bibliotheca Historica Romaniae», Monographs, XX, 1978, 253 p.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XVI, 4, P. 615—840, BUCAREST, 1978



I. P. Informația c. 576

43 456

Lei 40. —